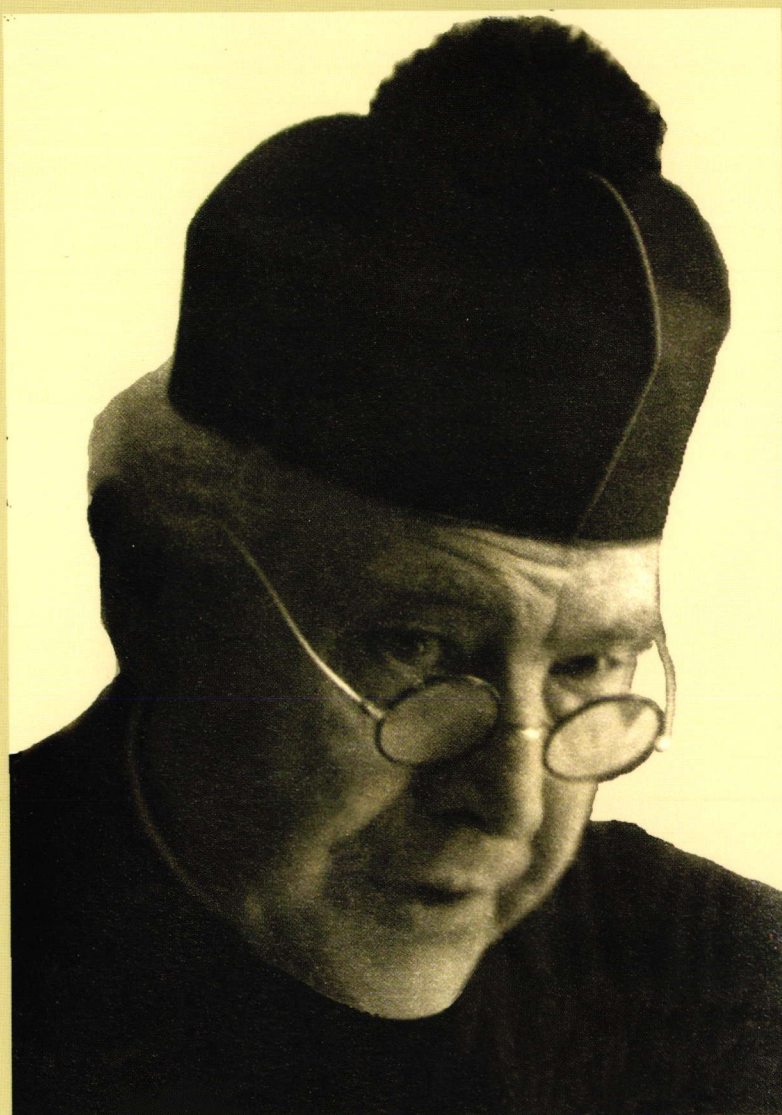


**L'ABBÉ AMÉDÉE LEMOZI
PRÊTRE ET PRÉHISTORIEN
(1882 - 1970)**

Josseline BOURNAZEL-LORBLANCHET



ÉRAUL 125

**L'ABBÉ AMÉDÉE LEMOZI
PRÊTRE ET PRÉHISTORIEN
(1882 - 1970)**

Josseline BOURNAZEL-LORBLANCHET

EPAUL125

Études et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège
Liège, 2011

Bournazel-Lorblanchet J. - *L'Abbé Amédée Lemozi, prêtre et préhistorien (1882 - 1970)*. Liège, ERAUL 125, 143 p.

Josseline Bournazel-Lorblanchet
46200 Saint-Sozy, France

Composition
Emmanuel DELYE
Editions ERAUL, Service de Préhistoire, ULg

Tous droits réservés
Reproduction interdite sans autorisation

ERAUL

Collection éditée par

Marcel OTTE
Université de Liège
Service de Préhistoire
Place du XX Août 7, bât. A1
B-4000 Liège - Belgique
Tél.: ##32/4/366.54.76
Fax.: ##32/4/366.55.51
Email: prehist@ulg.ac.be
Web: <http://www.ulg.ac.be/prehist/>

D/2011/0480/32
ISBN 978-2-930495-11-8

Illustration de couverture : Première de couverture - Le chanoine Amédée Lemozi (1952) (photo H. Breuil, archive J.P. Lemozie). Quatrième de couverture - Le village de Lentillac (photo M. Lorblanchet, archives privées).

SOMMAIRE

Préface (Dominique Sacchi)	5
Remerciements	7
Buts et méthodes	9
1ère partie - Enfance et adolescence	11
Le pays	11
Amédée	12
Le Petit Séminaire de Montfaucon	16
Le temps des bouleversements	20
2ème partie - Le préhistorien	31
Rocamadour 1909 - 1919	31
Période de la guerre 1914 à 1918	47
Cabrerets 1919 - 1962	50
La grotte de Pech Merle	54
Le voyage en Angleterre	71
Le Musée régional de préhistoire de Cabrerets	76
Derniers travaux : 1950 - 1964	87
3ème partie - Le prêtre	99
Les oeuvres	100
L'Homme	103
4ème partie - Science et religion	107
Contexte scientifique	107
La préhistoire, oeuvre évangélique	108
Interprétation religieuse de l'art préhistorique	109
Conclusion	113
Annexes 1 - Les portraits	115
Armand Viré	115
Armand Viré et le chanoine Edmond Albe	115
André Niederlender	115
Raymond Lacam	116
Chanoine Jean Bouyssonie	117
Jean Lebaudy	118
Annexes 2 - Balades archéologiques et brèves investigations du chanoine Lemozi	121
Balades sur le causse de Rocamadour (Lot)	121

Balades sur le Causse de Lentillac et de Cabrerets (Lot)	130
Chronologie	135
Bibliographie	139
Liste des publications du Service de Préhistoire de l'UJg (FRAUL)	145

PRÉFACE

Dominique SACCHI
Directeur de recherche émérite au CNRS

L'ouvrage de Josseline Bournazel-Lorblanchet, issu d'un mémoire de diplôme de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, nous donne à connaître le double itinéraire d'Amédée Lemozi. Cet humble représentant de l'église rurale du diocèse de Cahors sut, en effet, conjuguer harmonieusement sa mission pastorale et des recherches archéologiques. Tout en exerçant avec ferveur et dévouement son ministère paroissial comme vicaire à Rocamadour à partir de 1919, puis comme curé de Cabrerets jusqu'en 1962, il ne cessa d'explorer le passé préhistorique du Causse de Gramat et de la vallée du Célé où l'exercice de son apostolat l'avait successivement conduit.

Riche d'informations puisées à diverses sources - archives publiques et privées, témoignages oraux recueillis auprès de témoins directs ou de leurs descendants - l'auteur décrit tout d'abord, le milieu familial et l'environnement social dans lesquels s'épanouissent l'enfant et l'adolescent : un monde paysan auquel l'abbé demeura profondément attaché et dont il ne cessera de parler la langue. Une large place revient à la période de formation, à l'évocation de cette existence docile et studieuse du séminariste et du jeune prêtre, perturbée toutefois par les effets des lois *contre les congrégations* et pour *la séparation des Eglises et de l'Etat*.

La part faite au préhistorien occupe le cœur du livre. Ce par quoi le petit curé de campagne atteignit à la notoriété méritait ce large développement. Une analyse des conditions d'émergence de cette vocation seconde, précède l'exposé, illustré de dessins et croquis en partie inédits, de l'œuvre accomplie par ce chercheur autodidacte qui ne cessa de parfaire ses connaissances au contact des livres et des spécialistes interrogés ou venus à sa rencontre. Homme de terrain, Amédée Lemozi s'adonne à de longues prospections, préalables aux investigations et travaux de fouilles proprement dits dont J. B.-L. dresse un inventaire précis et hiérarchisé. De judicieux commentaires soulignent l'apport des travaux majeurs : l'exploration méthodique de l'abri Murat et ses implications archéostratigraphiques, l'étude du somptueux décor pariétal de la grotte du Pech-Merle objet d'une belle monographie. Des articles et communications régulièrement publiés dans une revue spécialisée d'audience internationale et des actes de congrès nationaux largement diffusés hors de nos frontières, vaudront à leur auteur la reconnaissance

du milieu scientifique de son temps. Il ne négligea pas pour autant de s'adresser au public régional par l'intermédiaire du bulletin de la principale société savante quercinoise, réservant à ses ouailles, dans un évident souci pédagogique, des aperçus de ses découvertes dans le bulletin paroissial.

Révéléateur et divulgateur de l'art paléolithique en Quercy, il fut conduit, non sans réticences, à quitter sa cure villageoise pour un cycle de conférences en Angleterre. Le lecteur appréciera tout particulièrement les pages consacrées à cette "aventure" qui contiennent quelques notations pittoresques.

Marqué par l'échec d'un judicieux projet de musée régional de préhistoire, soutenu par deux mécènes longtemps présents à ses côtés, Marie de Gouvion Sain-Cyr et Jean Lebaudy, et affecté par l'incompréhension de ses concitoyens et de leurs édiles, le prêtre et préhistorien devait, sur le tard, se réfugier dans une studieuse retraite.

Comme cela ressort bien du dernier chapitre *Science et Religion*, l'homme de foi n'est jamais loin. Il s'affirme notamment dans l'interprétation des énigmatiques images paléolithiques. Josseline Bournazel-Lorblanchet dit juste, lorsqu'elle déclare que l'image de la femme rencontrée au Pech-Merle et au Combel lui est apparue comme une préfiguration de la vierge mère des chrétiens. Cette propension à débusquer le fait religieux se fait jour également dans la dénomination, quelque peu naïve, des divers segments topographiques du Pech-Merle et jusque dans le titre de l'ouvrage qu'il lui consacre. Faut-il y voir la manifestation d'une intention apologétique implicite ? Quoiqu'il en soit, Amédée Lemozi s'inscrit dans la longue lignée des ecclésiastiques, prêtres séculiers et religieux, qui, depuis l'abbé Audierne, s'illustrèrent à des degrés divers, dans la recherche préhistorique.

Au-delà de l'hommage rendu à un être pour lequel l'auteur ne cache pas son admiration et sa sympathie, on dispose ici d'un indéniable apport à l'historiographie d'une discipline, tardivement professionnalisée. Il convient donc de remercier Josseline Bournazel-Lorblanchet pour son utile contribution et de saluer les responsables des Etudes et Recherches Archéologiques de l'Université de Liège, qui en assurent opportunément l'édition.

REMERCIEMENTS

Nos remerciements respectueux s'adressent à Monsieur le Professeur Jean Guilaine qui a accepté que cette biographie de l'Abbé Lemozi soit présentée dans le cadre d'un diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, et qui nous a fait bénéficier de ses précieux conseils.

J'exprime ma reconnaissance à Messieurs Dominique Sacchi et François Briois pour l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail et leurs avis éclairés.

Nous remercions particulièrement la famille du Chanoine Lemozi, Monsieur et Madame Jean-Paul Lemozie et leurs enfants, ainsi que Monsieur et Madame Gazelle et leurs fils (descendants de Jean Lebaudy) qui nous ont ouvert librement leurs archives privées et confié des souvenirs et des informations souvent inédits.

Merci également à Monsieur et Madame Henri Delpech, de Lentillac, qui nous ont fait part de leurs souvenirs, en évoquant l'abbé dans sa vie quotidienne.

Notre gratitude s'adresse également à Madame Brigitte et Monsieur Gilles Delluc, à Madame Anne-Catherine Welté et Madame Denise Jourdan-Hemmerdinger, pour leurs conseils amicaux et leurs encouragements.

C'est un vif sentiment de reconnaissance que nous éprouvons à l'égard de Monsieur l'Abbé Rauzières (archiviste diocésain) et

Monsieur l'Abbé Nastorg (Recteur de Rocamadour) qui nous ont accueilli si amicalement, mettant à notre disposition leurs compétences, et qui nous ont permis d'accéder à de nombreux documents inédits.

Notre reconnaissance s'adresse aussi à Monsieur Pierre Dalon (Vice-président de la Société des Etudes du Lot), Messieurs Etienne Baux et Jean Martin, pour leur aide et leur bienveillance.

Nous exprimons notre chaleureuse gratitude à tous ceux qui ont aimablement apporté leur contribution en mettant à notre disposition des documents divers (photos, courriers) : Messieurs Paul Bahn, M. Boutereau, Jean-Lucien Couchard, Arnaud Hurel, Fabien Lesage, Alain Roussot, Bernard Sainte-Marie, Marie-Roger Seronie-Vivien, Yves Sarrazy, et M. Robert du Mas del Pech.

Notre gratitude s'adresse à Madame Françoise Ayrolles (imprimeur) qui, avec constance et gentillesse, nous a aidée dans la présentation définitive de ce travail.

Merci à Michel Lorblanchet, mon époux, qui m'a encouragée à entreprendre ce travail et m'a soutenue par son enthousiasme, mettant à ma disposition ses compétences de préhistorien, ses archives personnelles, et les souvenirs qu'il conserve de l'abbé Lemozi.

BUTS ET MÉTHODES

J'ai découvert l'abbé Amédée Lemozi lors de l'aménagement du musée de préhistoire, à Cabrerets, en 1980. Ce sont deux photographies de lui qui sont à l'origine de mon désir de mieux le connaître. La première, réalisée vers 1922, qui le représente au presbytère au milieu de ses collections archéologiques, et la seconde prise à l'abri Murat en septembre 1969, dix mois avant sa mort. Quarante sept années d'une vie de recherche et d'étude dont il paraissait rester peu de traces ! Ma participation au classement de ses collections, retrouvées par le conservateur dans un local désaffecté et vétuste de la mairie, m'avait laissée perplexe. Comment le travail de toute une vie avait-il pu être ainsi entassé dans un lieu qui n'assurait pas de conservation décente du matériel archéologique et ne restituait que partiellement l'oeuvre du scientifique ? Le fait même que son nom était alors rarement prononcé par les habitants et élus de Cabrerets participait de l'oubli dont il faisait l'objet. Chargée de la mise en place de la bibliothèque, constituée en majeure partie du fonds personnel de l'abbé, ses annotations en marge de ses livres m'ont permis d'appréhender une petite part de l'homme et de son cheminement intellectuel. A cette époque, bien que novice en préhistoire, j'ai eu conscience que l'homme s'exprimait dans ses écrits, beaucoup mieux que dans le matériel archivé. Ce n'est pourtant que récemment que j'ai pu entreprendre une biographie de l'abbé Amédée Lemozi (fig. 1).

Auteur d'études de nombreux sites archéologiques, A. Lemozi se distingue comme l'inventeur de l'art préhistorique du Quercy, aussi bien mobilier que pariétal. En 1914, il découvre "l'Abri Murat" (commune de Rocamadour) qui lui livre de nombreux objets gravés magdaléniens, et, en 1919, les premières peintures et gravures pariétales. En 1920, ce sont les peintures et gravures de la grotte Marcenac à Cabrerets, les gravures de la grotte Sainte-Eulalie, dans la vallée du Célé. Son renom tient surtout à la découverte de la "Grotte-Temple du Pech Merle", dont il fut l'instigateur. Il en fit l'étude et publia, en 1929, les résultats de ses travaux et la totalité de ses relevés dans un ouvrage, "La Grotte-Temple de Pech-Merle", qui consacra sa carrière scientifique.

Prêtre de la lignée des humanistes du XVIII^e siècle, généreux et discret, très cultivé, à l'esprit ouvert et curieux, cet homme passionné s'intéressa autant à l'homme de la préhistoire qu'à ses contemporains. Toute sa vie, il s'attacha non seulement à



Figure 1 - Le chanoine Amédée Lemozi (1952) (photo H. Breuil, archive J.P. Lemozie).

l'évolution des sociétés humaines mais surtout à leur univers religieux et aux traces qui nous en sont parvenues.

Né à la fin du XIX^e siècle, sa vie peut être considérée comme un "roman" passionnant. Il a traversé des périodes de grands bouleversements comme la "séparation des Eglises et de l'Etat", deux guerres, dont celle de 1914-1918, à laquelle il participa en qualité d'infirmier des armées. Issu d'un milieu rural pauvre, dans lequel il exerça son ministère, il a connu l'évolution radi-

cale d'une société qui est passée d'une agriculture traditionnelle à la modernité. L'attachement qu'il porta à ses concitoyens et sa détermination à faire évoluer leur situation, firent de lui un acteur essentiel du progrès social de sa région.

Dans cette étude, j'ai tenté de scinder ma recherche et mon étude en deux parties distinctes :

- la première, sa jeunesse et son engagement religieux, puis ses activités de prêtre, qui sont l'expression même de sa foi mise au service des hommes ;
- la seconde, ses travaux et découvertes archéologiques, tout particulièrement ses recherches sur l'art paléolithique.

Il m'a paru fondamental de restituer l'homme, toujours dans son contexte, social et religieux, et de montrer la symbiose qu'il y eut toujours dans sa vie entre le "prêtre" et le "préhistorien".

Pour cela, j'ai bénéficié de différentes sources d'information. Dans les années 1980, première étape de ma recherche, j'ai eu accès aux archives et à la bibliothèque du musée de Cabrerets et aux archives de la famille Lebaudy. Puis plus tard :

- *Aux archives diocésaines de Cahors* (A.D.). J'ai porté un soin particulier à l'étude de ses "cahiers d'un séminariste", qui ont été en partie recopiés et annotés entre 1962 et 1969. Ils m'ont permis de déchiffrer ses années de jeunesse passées au séminaire de Montfaucon, de comprendre l'évolution de sa pensée et la force de son engagement religieux qui domine sa vie et ses oeuvres. (archiviste diocésain, M. l'abbé Rausières)
- *Les archives du château de Rocamadour* (ACR), m'ont révélé de nombreux documents inédits concernant surtout les sites du causse de Rocamadour et de Gramat, comme la grotte de Linars. (M. l'abbé Nastorg, Recteur de Rocamadour)
- *Aux archives de la Société des Etudes du Lot* (S.E.L.). Les bulletins de sa revue paroissiale "le Petit Nouvelliste de Cabrerets" ont été une source précieuse d'informations sur l'historique et petits événements de ses découvertes archéologiques, mais également de son oeuvre pédagogique et évangélique auprès de la population. (M. Dalon, Vice-Président de la S.E.L.)
- *Aux archives départementales du Lot* (A.D.L.). J'ai consulté de nombreux journaux, tout particulièrement à propos de Pech Merle, dont les articles restituaient l'ambiance et le climat de l'époque au moment de la découverte.

Pour l'étude de certains sites, comme l'abri Murat, j'ai bénéficié de manuscrits ou documents inédits (courriers, etc.), confiés par le chanoine Lemozi à Michel Lorblanchet. Héritier de l'oeuvre scientifique de A. Lemozi, celui-ci m'a longuement parlé de l'abbé qu'il a bien connu dans les dernières années de sa vie. M. Lorblanchet m'a aussi communiqué de nombreuses informations dans le domaine de la préhistoire et de l'art préhistorique.

J'ai pris connaissance de l'ensemble de l'oeuvre écrite de A. Lemozi. Etude minutieuse qui a souvent permis d'établir des relations entre différentes périodes de sa vie et de ses travaux scientifiques.

Les nombreux contacts et les rencontres avec les gens qui l'ont connu, sont autant de témoignages précieux. Je retiens surtout ceux de :

- M. Jean-Paul Lemozje (petit-fils de Henri Lemozie, frère aîné de

l'abbé) qui a mis à ma disposition différents documents privés inédits : photos, arbre généalogique, qui illustrent mon travail. Il a fait appel aux souvenirs que conserve la mémoire familiale ; vivants portraits de l'abbé aux différents âges de sa vie. (A.F., J.P. Lemozie)

- *Les descendants de Jean Lebaudy*, M. et Mme Gazelle et leurs fils, m'ont permis de consulter les archives privées de la famille. Ces documents totalement inédits apportent un regard nouveau sur la découverte et l'aménagement de la grotte de Pech Merle, et le rôle de A. Lemozi, ainsi que sur la création des deux premiers musées de préhistoire qui furent successivement installés à Cabrerets en 1930 et 1942. (A.F., Lebaudy)

- *M. et Mme Henri Delpech* d'Aussou, commune de Lentillac, m'ont longuement parlé du "curé Lemozi" qui fut leur ami, et de ses actions généreuses, autant que discrètes, auprès de la population. (H. Delpech, com. or.)

- *Archives privées de Michel Lorblanchet*

En 2004 et 2005, j'ai revu sur le terrain, la plupart des sites fouillés ou explorés par l'abbé sur le causse de Gramat et ses vallées. Prospection qui m'a aidée à établir l'inventaire intitulé : "les balades de l'abbé Lemozi".

Enfin pour les périodes historiques traitées dans cette biographie, j'ai consulté de nombreux ouvrages qui m'ont permis d'aborder le contexte social et politique du Quercy avant 1914. Pour ne pas multiplier les références bibliographiques, j'ai surtout cité les ouvrages suivants :

- Mayeur J.-M. (2005) - *La séparation des Eglises et de l'Etat*. Paris, Ed. de l'Atelier.
- Cambon D. & Villes S. (2006) - *1905/1906. La séparation des Eglises et de l'Etat dans le Lot*. Les Cahiers historiques du pays de Cahors.
- Petitjean Fr. (1998) - *Lentillac du Causse*. Monographie à compte d'auteur.
- Baux E. (1977) - *Le Lot sous la Deuxième République*. CDDP du Lot, Archives du Lot, Service éducatif, dossier n°1.
- Baux E. (1982) - *Agriculture et vie rurale en Quercy au XIX^e siècle*. CDDP du Lot, Archives du Lot, Service éducatif, dossier n° 3.

La bibliographie complète est jointe en annexe de l'ouvrage.

Cette biographie, que j'avais souhaité entreprendre dès ma nomination au musée de préhistoire de Cabrerets, en 1981, en qualité de "secrétaire-documentaliste", n'a malheureusement pas été possible. Je n'ai alors pas pu mener de front une activité professionnelle, des responsabilités familiales et un travail de recherche. Ce n'est qu'en 2004 que j'ai eu l'opportunité de reprendre les notes accumulées vingt ans auparavant, décidant que cette étude pouvait marquer de façon heureuse la fin de ma vie professionnelle. En reprenant mes recherches, je pensais surtout à restituer l'oeuvre du préhistorien que je trouvais injustement oubliée. Mais c'est en vérité un homme exceptionnel, que j'ai rencontré, à la personnalité inattendue. Modeste, entreprenant, travailleur forcené, d'une endurance à toute épreuve, d'une bonté et d'une générosité jamais lassées, susceptible quand il s'agit de préhistoire, son oeuvre scientifique existe par sa volonté de servir Dieu. Alors, qu'évoquant son nom on croit rappeler le préhistorien, c'est en réalité le "curé" qui domine toutes ses actions, tous ses engagements.

1^{ÈRE} PARTIE

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Le Pays

Les visiteurs qui, depuis près d'un siècle découvrent le Quercy, s'extasient sur la beauté sauvage des paysages, et la magnifique architecture de ses maisons de pierres sèches. Peu savent la grande pauvreté qui fut celle de cette contrée au cours des siècles et que connurent les familles caussenardes enracinées sur cette terre caillouteuse depuis des générations.

Tels sont les Lemozie, "*constructeurs*", venus du Limousin comme l'indique leur nom¹, qui s'installent en Quercy à la fin de la guerre de cent ans, dans un pays particulièrement dévasté "pour relever les ruines accumulées çà et là". D'abord à Cras, puis à Cours, Murcens. Pour se fixer enfin, au XVIII^e siècle, dans la région de Lentillac-Lauzès, au sud du causse de Gramat (A.F., J.P. Lemozie). La famille bénéficie de l'essor économique que connaît la contrée au XV^e siècle, ce qui entraîne probablement son installation définitive (Viré 1907:128). Prospérité que les guerres de religion, qui frapperont durement la province dès 1561, vont anéantir.

En 1815, le préfet du Lot trace à son ministre un sombre portrait du pays et de ses habitants: "*La civilisation est, on peut le dire, fort arriérée dans ce département, les hommes naturellement âpres, incultes, participent de la nature du pays. Il n'existe point de grandes fortunes. Il y a peu d'aisance et une grande misère, l'ignorance y est extrême et l'industrie nulle...*" (Petitjean 1998:37).

Car, si le Quercy a connu une croissance régulière de la population du XV^e au XIX^e siècle, le sort des habitants n'a guère évolué. Dans la première moitié du XIX^e siècle, c'est toujours un pays isolé, voire oublié, aux routes pratiquement inexistantes. Ce n'est qu'en 1819, qu'apparaissent les premières départementales empierrées. Jusqu'à cette date, la seule route accessible aux voitures était celle qui relie Paris à Toulouse (Baux 1982). Bien que nombreux, les chemins demeurent étroits, mal entretenus, criblés d'ornières, souvent impraticables. Ils ne permettent pas de réelles communications entre les villages, et les doléances



Figure 2 - Le village de Lentillac (photo M. Lorblanchet, archives privées).

des populations, qui se plaignent de ne pouvoir convoier les marchandises qu'avec des mulets bâtés, sont les mêmes qu'au XVIII^e siècle. La plupart des déplacements se font à pied. Dans tous les domaines, le retard est immense. Les commerces sont rares et le paysan vit pratiquement en autarcie sur son maigre revenu agricole. Le pays est alors fortement peuplé et, en 1846, Lentillac atteint même le chiffre de 670 habitants (Petitjean 1998:37). L'on peut même parler d'une "population trop nombreuse par rapport aux possibilités de l'époque... On a volé pour se nourrir jusque dans les années 40" (Baux, cit.).

Vers 1860, marchés et les foires se multiplient et deviennent, avec les fêtes religieuses et les messes du dimanche, l'expression de la vie économique et sociale.

L'économie locale, comme partout sur le causse, est surtout définie par l'élevage du mouton, dont on n'a pas cherché à améliorer la race, et la vente de la laine. L'agriculture, qui semble enfin connaître un certain essor au cours du Second Empire demeure une polyculture vivrière traditionnelle. On produit des céréales, notamment le maïs depuis le XVIII^e s., et un blé de belle qualité. Le matériel agricole n'a guère évolué, et l'araire est encore utilisée au début du XX^e siècle. Installé sur le rebord méridional du causse de Gramat, Lentillac (fig. 2) bénéficie de différents terroirs, représentant une production diversifiée intéressante. Le plateau du causse est voué aux cultures et aux moutons. La vallée de la Sagne, à la limite de la commune, permet avec la rivière et la pêche un complément alimentaire appréciable, et, en période de fortes eaux, le fonctionnement d'un moulin à aubes. Enfin, le versant caillouteux, exposé au sud, abrite un vignoble qui produit un vin de qualité. C'est, avec le bois, un vrai com-

¹ Lemozi et Limousin viennent de deux mots celtiques : "Lemo" qui signifie orme et "vic", guerrier (A. Lemozi, cit.).

merce qui se développe, comme à Aussou dont le vin, à partir de Bouziès sur la vallée du Lot, est embarqué vers Bordeaux (H. Delpech, com. or.). La truffe a déjà acquis sa renommée et représente pour certains caussenards, un revenu complémentaire non négligeable. De grandes foires sont consacrées à sa vente, comme à Lalbenque, Gramat, Martel où une petite ligne ferroviaire reliant Saint-Denis près Martel sert à l'expédition sur Paris et Bordeaux du précieux champignon. Seul perdure de nos jours, le grand marché de Lalbenque, en décembre.

Une ère de prospérité exceptionnelle marque cependant la période de 1950 à 1880

L'aménagement de nouvelles voies de communication, où routes (principalement les grands axes) et rivières, offre des débouchés de marchés jusque là impossibles. Le Lot, mieux aménagée que la Dordogne, devient l'axe essentiel du pays pour les transports pondéreux. Le Quercy sort enfin de son isolement. La mise en place d'un réseau ferré participe à cette explosion économique, en partie due au développement de la vigne encore appelée "folie de la vigne". Pour un temps "l'obsession de la subsistance disparaît" (Baux 1982).

Pourtant, dès 1860, s'amorce le dépeuplement des campagnes. Il commence par le départ des plus pauvres qui voient dans les villes et l'essor de l'industrie, un moyen de quitter leur condition. L'amélioration et la construction de nouvelles routes, le développement du réseau ferroviaire, favorisent cette émigration. Mais c'est la crise du phylloxera, en 1877 puis en 1879, anéantissant les vignes et ruinant le pays, qui provoque un véritable exode, non seulement vers les grandes villes, mais encore à l'étranger : Algérie, Maroc, Argentine. A quoi s'ajoutent une baisse de la natalité et une forte mortalité infantile due en grande partie au manque d'hygiène. En 50 ans le Lot perd plus de 73.000 habitants, passant de 290.000 habitants en 1850 à 216.515, au recensement de 1905.

Amédée

C'est au sein de cette communauté rurale laborieuse qui vient de subir un brutal effondrement économique, que Germaine Garrigues épouse d'*Hippolyte Martin Lemozie*, donne naissance à *Amédée Lemozi*, le 11 janvier 1882. Le secrétaire de mairie, étourdi ou fantaisiste, modifie l'orthographe du patronyme familial. Une distinction qui différencie déjà l'enfant de ses frères aînés : Henri né en 1874, et Edouard en 1878.

La famille, agrandie d'une petite Marie en 1885, réside au Mas del Pech, "*le plus modeste hameau*" de la commune de Lentillac, à 1 km environ du bourg.

L'habitation de plain-pied, au sol de terre battue, constituée d'une salle commune assez grande avec le traditionnel cantou, et d'une chambre, existe encore. De même que la grange dont les dimensions permettent à elles seules de juger de la modestie de la propriété familiale (fig. 3). Pas de jardinier privé. La maison, mitoyenne d'une habitation encore plus pauvre, à pièce unique, celle de la famille Langlès, donne directement sur le chemin² (M. Robert, com. or.). Peu de terres, mais encore une vigne qui reste la fierté des époux Lemozie, et pour mémoire un magnifique



Figure 3 - Habitation de la famille Lemozie au Mas del Pech (photo M. Lorblanchet, archives privées). Porte de gauche (ouverte) : la pièce commune ; petite fenêtre aux volets fermés : la chambre. Le reste du bâtiment accueillait 2 autres familles dont la famille Langlès.

châtaignier que le jeune Amédée devenu Abbé, puis Chanoine, évoquera souvent avec bonheur, comme un bien d'importance. On la mangeait bouillie, ajoutée à la soupe, grillée sous la cendre. Elle était un complément appréciable à l'alimentation quotidienne. Elle participait encore à la nourriture donnée aux bêtes, aux porcs notamment. Enfin c'était un revenu quand on pouvait vendre le surplus de la production acheminé vers les grandes villes.

Mais les "Lemozie" sont avant tout "gens de métier", et secondairement agriculteurs. Certes, comme tous, ils essaient de produire ce dont ils ont besoin, mais leurs compléments de revenus, ils ne vont pas le chercher en terres affermées ou en se louant comme "brassiers", mais par une activité commerciale ou artisanale.

Ainsi, au cours des générations, depuis leur installation en Quercy au XV^e siècle, sont-ils restés des "constructeurs". Comme cet Antoine "Lemouzy" du Mas del Pech, né vers 1730, recensé comme "maçon". Tout comme Jean-Pierre, né sous la terreur, grand-père paternel d'Amédée, responsable pendant près de 30 ans du moulin-à-vent de Domenac.

Il en est de même du côté maternel, où le grand-père Garrigues est tourneur et où se trouvent dans les ascendants, des tisseurs. Hippolyte le père, lui, est négociant forestier, et développe son entreprise avec la vente de bois pour les traverses de chemin de fer et le bois de mine³. Commerce que reprendra plus tard, Edouard, le fils cadet. Si les femmes restent à la maison et se chargent des tâches quotidiennes, les hommes Lemozie ont l'habitude de bouger. Partir régulièrement hors du village quand tant d'autres y sont enfermés toute leur vie, ouvre l'esprit. Son activité de marchand de bois fait d'Hypolite Lemozie un hom-

² Ces maisons, nombreuses dans les villages du Causse, ont aujourd'hui disparu. Il en existait encore beaucoup dans les années 1970. Elles ont été laissées à l'abandon ou bien absorbées dans de nouvelles constructions.

³ Il bénéficie probablement du plan Freycinet mis en place en 1879. Dans le cadre du développement des routes secondaires et du réseau ferré, des emplois étaient accordés par les sociétés aux paysans en difficultés.

me confronté à d'autres réalités que celles de la terre. Avec les compagnies de chemin de fer, pour lesquelles il travaille, il rencontre des gens plus instruits que lui, qu'il faut savoir écouter, comprendre, convaincre. Il recherche pour eux du bois, négocie la coupe, le transport jusqu'à la scierie ou le chantier de transformation. Il lui faut surtout arriver à tirer, après tant de démarches, son propre bénéfice. Comme la plupart des quercynois, il s'exprime en patois, ce parler local dérivé d'occitan, mais parle aussi le français, qu'il lit et écrit un peu, pour traiter ses affaires.

Tels apparaissent Germaine et Hippolyte Lemozie, courageux, tenaces mais surtout intelligents, à l'esprit élevé, tournés vers l'avenir, conscients de l'importance de l'instruction, bien qu'aucun d'eux n'aient été scolarisés. L'école devenue gratuite et obligatoire, grâce à la loi Jules Ferry votée en 1881, répond à leurs vœux. Ils ont de l'ambition pour leurs enfants, et tous quatre vont suivre une scolarité primaire régulière. Du moins apprendront-ils à lire, écrire et compter, ce qui représente à l'époque un "bagage scolaire" conséquent, dans cette campagne où les enfants, pour la plupart, ne connaîtront pas de vraie scolarité. Ainsi Henri, le fils aîné, d'abord berger, est placé en apprentissage (vers l'âge de 13 ans) chez le sabotier-cordonnier de Labastide-Murat, où il s'installera quelques années plus tard artisan bottier, après avoir effectué son tour de France (J.P. Lemozie, com. or.). Et Amédée, jeune séminariste, évoque souvent dans son journal les sacrifices consentis par ses parents, afin qu'il poursuive ses études. Pauvre sans être misérable, la famille est riche d'amour. "Bien" rare et précieux, en ce temps où l'enfant est encore souvent considéré comme une bouche à nourrir, ou, devenu adolescent, comme une paire de bras utile à la propriété ou à la survie de la famille. Les enfants du Mas del Pech sont, pour la plupart, placés dès l'âge de sept ans chez les riches propriétaires ; à Domenac par exemple. Ici les liens de famille s'affirment dès les premiers mois de vie. A propos de son grand-père paternel, l'abbé raconte combien celui-ci était attentif à ses petits-enfants : *"Il était heureux de nous garder, pendant que notre mère allait travailler au dehors... et lorsque l'enfant pleurait, parce qu'il avait faim, notre grand-père, notre gardien, allait avertir notre chère maman de venir dès que possible."*

Ils mangent à leur faim, bien que sans excès. Les légumes traditionnels du jardin, citrouille, raves, courges, carottes, oignons, qu'on ajoute aux potées avec du lard salé, et que l'on retrouve dans la soupe servie à chaque repas, avec la "mique" (boule de pain cuite dans le bouillon) ou trempée de pain rassis. Les légumes secs, haricots blancs, lentilles, serrés dans des petits sacs de lin, sont précieusement conservés dans la "maie" (pétrin).

Ils se régalaient avec les "rimotes" sorte de galette de maïs, et le pain est cuit au moins toutes les trois semaines. Germaine a dû savoir, avec peu de choses, former le goût de ses enfants, car les plaisirs de la table seront toujours pour Amédée une des grandes joies de l'existence. Les pâtes, considérées comme un mets de luxe, sont réservées aux jours de fête. Elles sont si rarement cuisinées, qu'en 1950 encore, elles font l'objet d'un cours particulier dans l'enseignement ménager dispensé aux jeunes filles ! Le riz n'apparaît que tardivement dans l'alimentation.

Enfin la nature est là qui pourvoit, et Amédée apprend tous les secrets qui permettent d'user de ses richesses. Poireaux sauva-

ges qu'on récolte dans les vignes, champignons, cèpes et giroles dans les châtaigneraies, lièvres, lapins qui foisonnent. Le pays est giboyeux. Sur les grèzes, ces grandes étendues du causse que le mouton transforme en désert, grives et petits oiseaux de toutes sortes sont piégés aux "tendes", au pied des genévriers. En ce temps, la vente des grives était d'un commerce courant et d'un bénéfice si conséquent qu'il pouvait servir au paiement du fermage annuel de la propriété. Ainsi, au marché de Saint-Martin-Labouval, "monsieur Laroque" était connu pour acheter, oeufs, lapins, et grives. (H. Delpuch, com. or.). Comme les autres enfants, avec la vente des petits oiseaux, il trouvait là l'occasion de faire "quelques sous".

La vie est rude, et le quotidien lourd en besogne. Amédée participe aux travaux de la maison. Au potager, il faut bêcher, semer, arroser, désherber. Et quand son père s'absente, il peut compter sur son grand-père du Mas de Garrigues pour l'aider à apprendre tout ce qu'il doit savoir de la terre. Avec d'autres, il va, le bâton à la main, garder les brebis sur les prés communaux, ramasser les fagots de bois, puiser l'eau à la source, mener les bêtes boire au "lac". Cependant il a eu assez de liberté pour courir la campagne et explorer son territoire, s'imprégner des vastes étendues où s'enracinent çà et là de petits bois de chênes. Pas de photo de lui à cette période de la vie, mais des images que les récits de ses proches restituent. Celles d'un enfant menu, vif et curieux, que tout intéresse. Et par delà le temps, ce sont les bruits de ses petits sabots galopant les chemins qui résonnent.

A jamais nostalgique de cette période, il évoquera souvent dans ses écrits ses premières années d'écolier.

La scolarisation dans le département a connu, là encore, une évolution lente, et en 1833, le Lot est 71^e du classement national d'alphabetisation. Cependant, suite à la loi Guizot, la commune de Lentillac-Lauzès entretient, à partir de 1836, une école qui comprend le logement de l'instituteur et accueille le prétoire du juge de paix.

De 1888 à 1894, le jeune Amédée va à l'école laïque de Lentillac, au lieu dit "les Mazes" (fig. 4). Ecole de garçons uniquement. La



Figure 4 - Ecole publique de garçons "les Mazes" (photo M. Lorblanchet, archives privées).

mixité n'a pas été envisagée, et les filles scolarisées sont confiées aux religieuses. La classe ne compte qu'une vingtaine d'élèves, encore ceux-ci restent-ils soumis aux saisons et aux travaux des champs.

Bien plus tard, le jeune séminariste écrira dans son journal : *"j'ai toujours aimé étudier"*. Il est donc probable qu'il ait été d'emblée un élève attentif et studieux, et son premier apprentissage, comme pour tous les écoliers des campagnes du Sud de la France, aura été celui du français, lui qui ne parle que le patois. Tout diffère dans cette langue nouvelle, étrangère, à laquelle il doit s'adapter. Le vocabulaire, l'accent, les tournures de phrase. Enseignement précieux qui lui ouvre les portes de la connaissance, qu'il doit parfaitement maîtriser s'il souhaite poursuivre des études. Années heureuses où se révèle son intérêt pour les livres et... les cahiers. Ainsi devient-il un habitué de "la librairie Bessac" qui se trouvait sur le chemin de Lentillac à Roumégouse, proche du Mas del Pech (H. Delpéch, com. or.). Rien qui évoque un commerce, mais une pièce étroite, ouverte sur le chemin, qui contient quelques rayonnages, des ouvrages parfois poussiéreux, et dans des cartons, à portée de main, les cahiers, les plumes et les crayons. Un éden pour l'enfant qui aime lire et écrire. Il entre, fouine, respire l'odeur particulière du lieu. Ici même la poussière sent l'encre et le papier. Il a tout le temps avant que l'on vienne le servir. Il feuillette les livres, lit une ligne par ci par là, car la menue monnaie qu'il garde précieusement au fond de sa poche ne permet que l'achat d'un cahier. Cet amoureux des mots sera un grand consommateur de cahiers : "journal de fouilles", "cahiers souvenirs" qui content sa vie (fig. 5).

Enfant joyeux, remuant, qui, s'il aime l'étude, apprécie tout autant les récréations. Car là encore, l'univers scolaire d'Amédée s'enrichit. Située, un peu à l'écart du village, l'école est proche d'un grand dolmen, en parfait état, qui sert de terrain de jeu. Monument fantastique que la bande turbulente investit et explore à l'heure des repas. Avec ses camarades, il joue "au sacrifice", recréant ce qu'il pensait être les cérémonies druidiques que les croyances populaires associaient aux dolmens.

Il a assez d'imagination pour voir les rigoles naturelles de la table dolménique, soudain rougies du sang des victimes. Il croit en la légende qui dit qu'il fut construit par Samson qui avait "porté d'assez loin les matériaux de construction... sous les bras les deux pierres posées de champ... sur la tête la grande table posée sur un coussin qui n'était autre chose que la dalle servant de fermeture au tombeau, du côté ouest!" (Lemozi 1934:110). Merveilleuse initiation à l'archéologie, au pays des dolmens et tumulus !

Certes il a de l'imagination l'écolier Amédée Lemozi, mais encore... un esprit farceur inattendu qui fait d'un élève bien élevé un polisson comme les autres. Monsieur Delpéch, d'Aussou, raconte ce souvenir d'enfance que l'abbé aimait à évoquer et qui dresse un portrait de l'instituteur laïc de Lentillac, M. Francoal. Celui-ci, au demeurant très chrétien et qui faisait prier ses élèves avant la fin de la classe, était, pour son malheur, porté sur la boisson. Il envoyait régulièrement (en général par deux), et à tour de rôle, les élèves de sa classe à l'épicerie du village lui acheter du rhum. Sur le chemin du retour, les gamins goûtaient au rhum et remplaçaient la mesure manquante en pissant dans la bouteille. Le maître ne sembla jamais s'en apercevoir. Devenu

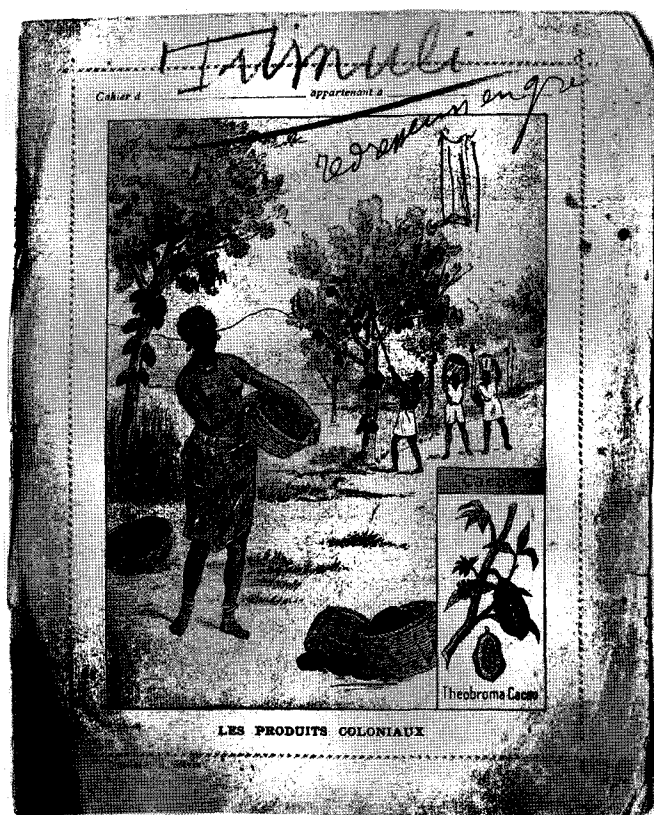


Figure 5 - Couverture en couleur et annotée de l'un de ses cahiers (photo M. Lorblanchet, ACR [document inédit]).

prêtre et âgé, le Chanoine en riait encore, contant cela sans remords. Episode que les parents sûrement ignorèrent toujours.

Car si l'amour est le ciment de la famille, la rigueur de l'éducation est tout aussi vive. Respect, probité, obéissance, courage qui pourrait se traduire par "travail", sont les règles d'un apprentissage qui s'accompagne parfois de "taloches". Sur la probité, il raconte à propos de son grand-père paternel : *"il disait à ma mère, sa bru, en lui montrant les mains : "tu vois, Germaine, pendant les 30 ans passés à Domenac pour la direction du moulin-à-vent, je n'ai jamais subtilisé un pugneraie (poignée) de farine". Ma mère me déclarait : "tu peux croire qu'il disait vrai!"*" (A.D. "Cahier souvenirs").

A cette époque, dans nos campagnes, les enfants vousoient les parents ce qui est une marque de respect, et l'insolence n'est pas tolérée, ni par le père, ni par le maître. La notion d'obéissance est si forte que le jeune homme sur le chemin du sacerdoce n'aura aucune peine à s'y soumettre. Aucune critique à l'égard de ses parents, de leur sévérité, mais toujours de la considération pour ce qu'ils ont été, leur courage, leur endurance au labeur et aux difficultés ; de la reconnaissance pour leur générosité. A propos d'un sermon sur le travail, il écrira : *"Nous, prêtres sortis, pour la plupart de la classe laborieuse, nous n'avons aucune raison de n'être pas fidèles à la tradition de nos ancêtres, de nos parents qui ont travaillé et qui travaillent encore"*. Famille aimante et unie que celle des Lemozie, qui affirme son attachement à l'Eglise catholique et à ses valeurs ; où le prêtre seconde les parents dans l'éducation des enfants.

En même temps qu'il va à l'école, Amédée se rend au catéchisme qu'enseigne l'abbé Cros, curé de Lentillac. *"Mon cher*

curé" comme il l'appellera toute sa vie, "à qui je dois tant... qui m'a toujours soutenu, encouragé...". L'évocation même de l'abbé Cros fera chaque fois resurgir l'enfant qu'il a été, ses premiers émois religieux, ses premiers élans mystiques. Déjà, dès sa prime jeunesse, "l'idée de Dieu" l'habite. Il a tout juste 10 ans quand il évoque pour la première fois le désir d'être prêtre. Tout concourt à l'épanouissement de sa vocation, sa sensibilité très vive, le climat de ferveur religieuse dans lequel il grandit, "des parents bien chrétiens", mais aussi la nature qui l'entoure. Un besoin de solitude et de silence qui fait du gamin remuant, un contemplatif.

Plus tard au séminaire, il écrira : "*Le temple de la nature. Rien n'est plus favorable pour prier que le silence de la campagne. Ce cher silence où Dieu peut plus facilement faire entendre sa voix, car on n'entend que le chant des oiseaux et les mille petits bruissements qui murmurent sa gloire*" (souligné dans le texte).

Il a onze ans quand se produit l'événement le plus marquant de sa jeune existence.

En Septembre 1893, il se rend pour la première fois à Rocamadour en compagnie de sa mère, "sa chère maman". Joie profonde, jours de bonheur auprès de cette mère qu'il affectionne, qu'il vénère même, avec laquelle il a probablement toujours eu une relation privilégiée. Attachement qu'il fait remonter aux premiers mois de sa vie, dès le premier allaitement. Il ressent que "... *l'éducation du coeur, (pour un enfant), de l'amour, de la bonté se fait en grande partie par l'allaitement de la mère. Il y a dans cet acte d'allaitement comme une transfusion d'amour, de douceur et de bonté. L'enfant est heureux et la mère aussi !*" (A.D. "Cahier Souvenirs").

Voyage symbolique que ce premier pèlerinage à Rocamadour, car c'est elle la Vierge Noire qui sera au coeur de sa destinée.

A cette époque, le Quercy dans son ensemble connaît une grande ferveur religieuse, et le culte de Marie y est particulièrement vif. L'apparition de la Vierge dans une grotte de Lourdes, en 1858, a favorisé le renouveau du culte marial et définit le principe de l'Immaculée Conception. Marie incarne, non seulement la piété, mais encore la mère éternelle et universelle à qui chacun peut s'adresser. Elle est l'interlocutrice privilégiée, à l'écoute du fidèle, plus proche des hommes que Dieu lui-même. Elle est aussi à l'image que la société du XIX^e siècle se fait de la femme : attentive aux siens, aimante et vigilante ; créée pour protéger, guider et chérir. On ne s'adresse pas à elle en vain, et on l'invoque pour écarter tout danger de la maisonnée, de la noyade à la protection des récoltes.

Les quercynois s'honorent de plusieurs sanctuaires mariaux qui ne sont, pour la plupart, que localement fréquentés. C'est souvent l'apparition de la statue de la vierge, sur des sites isolés, qui est à l'origine de ces nouveaux lieux de prière, comme à Notre-Dame du Roc Trooucat à Sauliac, ou encore à Notre-Dame de Vèle. D'autres procèdent de la christianisation d'anciennes légendes, comme à Notre-Dame de l'Île à Luzech ou à Notre-Dame de Verdale. Depuis plusieurs siècles, la cité de Rocamadour domine le paysage religieux du Lot. La Vierge Noire est, avec Notre-Dame de l'Île à Luzech, la plus vénérée non seulement des lotois mais des populations plus lointaines. Tout parti-

culièrement les marins qui la prient en cas de naufrage, comme le prouvent les ex-voto exposés dans la chapelle. Les pèlerinages qui s'y déroulent à certaines périodes de l'année, la foule des croyants, témoignent de la vénération que les chrétiens vouent à la "Mère du Christ".

Le site reçoit chaque année 50.000 visiteurs environ. Au mois de Mai, dit le mois de Marie, les cérémonies de l'Ascension et des Rogations attirent un nombre considérable de pèlerins, tout comme la retraite de huit jours qui est prêchée au mois de septembre.

Les caussenards sont fidèles à la cité mariale où ils se rendent au moins une fois par an. A l'occasion des cérémonies déjà citées, mais encore pour une naissance, un mariage. Amédée y retourne au printemps 1894, et ensuite tous les ans en septembre, toujours avec sa mère. "*C'était un vrai pèlerinage*", écrit-il, "*nous partions avant le jour, à pied, avec un petit groupe de compatriotes*". Une quarantaine de kilomètres environ, franchis en un jour seulement. Certes chacun était habitué à marcher, mais il fallait déjà une réelle endurance pour effectuer le trajet, ce qui explique aussi l'âge du plus jeune des pèlerins. Parcours difficile qu'il fallait affronter enveloppé d'une cape, les pieds chaussés de galoches ou de sabots. Rien à voir avec les chemins de randonnées d'aujourd'hui, nettoyés par les débroussailleuses, nivelés par les machines, qu'on emprunte pour son seul plaisir, souvent à la belle saison. Ici la marche avait un but et l'effort fourni, sans presque de haltes, la grande fatigue qu'elle causait, étaient déjà un don de soi "à Notre Dame". Un exploit malgré le chemin le plus court emprunté : *Lentillac, Sénailiac, Caniac, la Bécade, Le Bastit, les Bois de la Pannonie, la cote de la Filhole* et enfin... *Rocamadour*. Car si les grands axes routiers sont assez bien entretenus, il n'en est pas de même des quelques 1650 chemins vicinaux qu'empruntent alors les quercynois pour leurs déplacements. Ce soir là, chacun laissait dans la musette les quelques vivres emportés, et chez "la Tounette", le coeur et le corps heureux, se réchauffait d'un bon "tourin" brûlant, comparable à la soupe à l'oignon (J.P. Lemozie, com. or.).

Une longue journée suivait consacrée à "la messe, la confession, la communion et les prières". Ces prières que souvent le quercynois récitait en patois. Puis, toujours, l'achat de quelques objets de piété et, enfin, avant le départ, "prières ferventes à toutes les intentions recommandées". Car chaque pèlerin avait été chargé par un ami, un parent, un voisin de prier à son intention ou bien encore à l'intention d'un proche. L'on repartait, le lendemain, par le chemin inverse. Et le trajet de retour, 40 kms à nouveau, s'effectuait dans le même esprit d'humilité.

Au cours de son service militaire à Tulle, son frère aîné, Henri, vint régulièrement le rejoindre à Rocamadour à l'occasion du pèlerinage. Bonheur intime que ces rencontres où la mère et les deux frères s'abîmaient dans la prière, gravissaient côte à côte, à genoux, les marches du grand escalier menant aux sanctuaires et suivaient le soir, à la lueur des flambeaux, la procession du chemin de croix. Heures exceptionnelles où se tissaient entre l'aîné et le cadet des liens indissolubles. Plus que les mots, se sont les actes qui ont éduqués et guidés Amédée Lemozi au cours de sa vie, qui lui ont donné sa force et imprimé en lui ses convictions.

En mars 1894, il est envoyé chez les Frères de Gramat poursuivre ses études. L'établissement privé est payant, ce qui représente, pour les parents, non seulement un sacrifice financier mais la volonté d'aider leur fils à acquérir un maximum d'instruction ou du moins à tester ses capacités à l'étude. Au même âge, son frère aîné avait été placé en apprentissage. En novembre de la même année, "*retour dans la famille par suite d'une épidémie de grippe*". De ces quelques mois, vécus pour la première fois loin de chez lui, il garde un excellent souvenir. Nul doute qu'il s'est bien adapté à la vie collective, aux longues heures passées en classe, et qu'il n'a pas trouvé pesante la discipline imposée par ses maîtres. C'est au cours de ce séjour que l'abbé Cros, son "cher curé de Lentillac", lui demande "*s'il ne désirerait pas être prêtre un jour ?*".

L'enfant a déjà exprimé son intention. Il a parlé librement à sa mère, au retour du premier voyage à Rocamadour. Il a dit son émotion au cours des cérémonies, comme il a senti la présence de Marie, "la Bonne Mère", "notre maman du ciel", et lui a confié son désir d'être prêtre. Y a-t-il eu attente de la part de la mère, l'espoir de voir l'un de ses enfants entrer en religion comme l'on disait alors ? A-t-elle reporté sur Amédée, sensible et aimant, cet espoir ? L'a-t-elle, en quelque sorte, prédestiné ou simplement l'a-t-elle aidé à épanouir sa vocation ? Un peu de tout cela sans doute. La famille est très croyante certes, mais l'orientation d'Amédée ne procède-t-elle pas aussi d'un comportement social, d'un mode de pensée, encore très répandus à la fin du XIX^e siècle dans les campagnes qui voulaient qu'il y eut par génération au moins un enfant pour l'Eglise ? Rares sont alors les familles qui ne comptent pas dans leurs rangs une tante ou un oncle religieux, à défaut d'un frère ou d'une sœur. Par ailleurs, le Concordat du 16 juillet 1801, conclu entre Bonaparte et Pie VII, fait du prêtre une sorte de fonctionnaire d'état, rémunéré par celui-ci. Situation qui donnait aux parents l'idée d'une certaine aisance de vie, surtout d'une sécurité financière. Bien qu'il faille émettre des réserves sur le montant des traitements perçus par les prêtres pendant le Concordat ; ceux-ci variaient selon les régions et l'importance des cures par diocèse. L'on estimait le salaire d'un simple desservant¹ à 900 fr. par an quand un ouvrier du textile ou un enseignant stagiaire ne touchait que 750 fr. Si la famille Lemozie est modeste, grande est sa volonté de voir ses enfants s'élever socialement. Ajoutons à cela le prestige et l'importance du prêtre auprès des populations rurales.

Pour Amédée tout est clair. "*A partir de mes onze ans, le sacerdoce a toujours été pour moi l'idéal le plus pur, le plus noble, le plus convoité. Tout converge vers lui*", comme il le rappellera plus tard dans son "journal d'un séminariste".

A la question de l'abbé Cros, il a été "*heureux de répondre oui*".

Sa décision a été accueillie avec joie, par la famille. Chacun s'est réjoui pour lui, et il a été "encouragé par tous ses parents". Les liens qui l'unissent à sa cousine Julie Virginie, religieuse et institutrice à Artix, commune de Lauzès, vont dès lors s'affirmer et s'affermir. Au cours des années à venir, il va trouver auprès

d'elle soutien et compréhension. Elle sera une aide précieuse au moment des événements de 1905.

A son retour de Gramat, il a commencé l'étude du latin avec son ami d'enfance, Jean Cros, neveu du curé de Lentillac. Il a dû se plaire à cet apprentissage, car nombreux seront les accessits et premiers prix qu'il obtiendra dans cette discipline. Et puis comme pour tous les enfants dont la langue maternelle est l'occitan, le latin est déjà dans le patois. Mois de bonheur et de complicité, qui marquent un épisode heureux de son enfance.

En octobre 1895, Amédée Lemozi commence une nouvelle vie.

Il entre au Petit Séminaire de Montfaucon, en compagnie de son ami Jean Cros, en classe de 7^e. Il ne retrouvera plus son "cher village" qu'à la fin de longs trimestres studieux, et, malgré sa docilité, ressentira parfois douloureusement cette rupture.

Dans un pays catholique et pratiquant où le prêtre représente le savoir et l'autorité, le séminaire de Montfaucon édifié en 1816, grâce aux quêtes effectuées dans les églises du diocèse, recrute sans difficulté de nouveaux postulants. Les élèves sont en majorité issus du milieu agricole, en particulier des paroisses du Causse et plus encore du Ségala, baptisé "terre des prêtres". Malgré une baisse de l'effectif à partir de 1880, vingt six nouvelles cures sont fondées entre 1838 et 1898. A cette époque, 600 prêtres environ dépendent du diocèse de Cahors. Toutes les paroisses, même celles de moins de cent âmes sont pourvues, et l'on compte un prêtre pour 381 habitants (Cambon & Villes 2007:72).

Jusqu'en 1903, les pères lazaristes enseignent avec rigueur et compétence un savoir suffisamment solide pour assurer dignement une vie de sacerdoce. La plupart des élèves qui entrent au Grand Séminaire, obtiennent leur baccalauréat. Si bien qu'après la dissolution des congrégations religieuses, ce sont les prêtres du diocèse qui s'acquitteront avec succès de la "mission pédagogique" et feront la réputation du Séminaire de Cahors.

Le Petit Séminaire de Montfaucon

Les études sont gratuites, mais le pain et le blanchissage sont à la charge des parents. Ainsi tous les 15 jours, Germaine Lemozie, mère dévouée, fait-elle le trajet, aller et retour, Mas del Pech-Montfaucon pour porter à son fils du linge de rechange, un pain de 8 livres et souvent quelque nourriture supplémentaire. Soit une charge de 6 à 7 kilos (J.P. Lemozie, com. or.). Une journée de marche, de près de 50 kilomètres, aller et retour, et l'incertitude de se voir accorder quelques minutes de parler pour embrasser Amédée. Parfois, certains jours de foire, on la conduit en carriole jusqu'à Labastide Murat, où on l'attend pour le retour. D'autres fois, toujours à Labastide Murat, c'est l'aîné qui se charge de porter au cadet vêtements et nourriture. C'est autant d'épargné pour le trajet, la fatigue et le travail qui attend au Mas del Pech. Même éloignés, les parents veillent sur leur enfant. Car la vie au séminaire est rude. Certes les élèves sont pour la plus part habitués à l'inconfort ; la rusticité des habitations quercinoises n'étant pas une légende. Mais comment traduire ici leurs conditions de pensionnaires ? Lever à 5 heures, en commençant la

¹ Prêtre qui a en charge une paroisse, qu'il ait la qualité de doyen, curé ou vicaire.

journée par la prière et la méditation, c'est ensuite, jusqu'au soir, les longues heures d'étude dans des bâtiments glacés en hiver. Jamais une plainte. Amédée n'écrit que sur la bonté des enseignants et des surveillants qu'il nomme avec plaisir. A son frère Henri, soldat à Tulle, il dit être très heureux au séminaire, bien traité "surtout si l'on est un élève appliqué et studieux" (A.D. "Journal d'un séminariste"). Ces quelques mots dénotent un esprit lucide, une clairvoyance du milieu dans lequel il grandit qui est déjà de la maturité. Mais il est "enfant de l'obéissance" qui se soumet à l'attente de ses maîtres. Il n'y a chez lui aucun esprit de révolte.

Il faudra la mort de son cher ami Jean Cros, survenue à 22 ans, d'une phthisie galopante, pour qu'il s'abandonne. Le chagrin le fait réagir : "nous ne voyons jamais de feu au séminaire, pas même en plein hiver, les classes, les études, les dortoirs ne sont jamais chauffés". Dans ces locaux glacés où règne la promiscuité et une hygiène des plus rudimentaire, la tuberculose fait des ravages. A quoi s'ajoutent les carences d'une alimentation mal adaptée et trop pauvre pour des adolescents. Un colis qui arrive et que l'on partage est un moment de joie. Chaque fois qu'ils le peuvent, ses parents lui font parvenir un peu de nourriture, ainsi écrit-il "Jour de foire à Labastide. Ma chère et bonne maman m'a envoyé quelques fruits et quelques autres provisions de chez nous. Par ces attentions délicates et souvent renouvelées, elle me prouve combien elle m'aime", ou encore : "journée de neige. Mon cher père a pensé à moi, et m'a fait préparer, à Dadoules, commune de Saint-Martin de Vers, une charretée de bon bois de chêne et me l'a fait envoyer à Cabors par un meunier de Saint-Martin" ; il est alors élève au Grand Séminaire. Il est certain qu'il puise dans l'amour que lui porte sa famille le courage de persévérer.

Surtout il écrit. Il a découvert le pouvoir de l'écriture, il y prend goût. Il écrira toute sa vie, jusqu'à la fin, abondamment, avec élégance et style. Dès la première année, il entreprend la rédaction d'un cahier intime qu'il intitule "Journal d'un séminariste" où il note pensées et événements quotidiens. Il prend le temps de correspondre avec ceux qu'il aime. Ses parents, qu'il rassure, et à qui il exprime sa tendresse, "... je suis heureux de vous dire, mes chers parents, que je vous aime bien sincèrement et que, tous les jours, je pense à Vous dans mes prières" ; sa cousine d'Artix à qui il demande un jour de lui adresser "les cahiers de musique de mon oncle Baptiste, ancien séminariste, car j'ai du goût pour le chant ... votre petit cousin affectionné" ; il informe sa tante maternelle, Mme Bérillou, qui vit avec sa famille à Buenos-Aires de "son grand désir d'être prêtre un jour" et lui donne des nouvelles "de ses parents... du village natal... de ses grands-parents du Pech de Garrigues". Il y a dans les archives de la famille Jean-Paul Lemozie, une lettre magnifique, que les descendants conservent précieusement. Celle qu'il adresse à son frère aîné et à sa belle soeur, en décembre 1896, qui témoigne de sa grande tendresse, de son amour fraternel (fig. 6). On y découvre une belle écriture inclinée, élégante, sa sensibilité à la poésie. Penchant qu'il partage avec Henri, qui deviendra un "Felibre" reconnu et honoré.

Pas de censure, semble-t-il, à cette correspondance. C'est comme un souffle de liberté qui l'entraîne hors des grands murs clos de Montfaucou. Il est facile d'imaginer le bonheur qu'il ressent à recevoir à son tour des lettres, même si celles-ci lui sont remises, ouvertes, après que le supérieur les ait lues. Enfin, il écrit à ses camarades, retenus chez eux par la maladie, attentionné, compatissant.

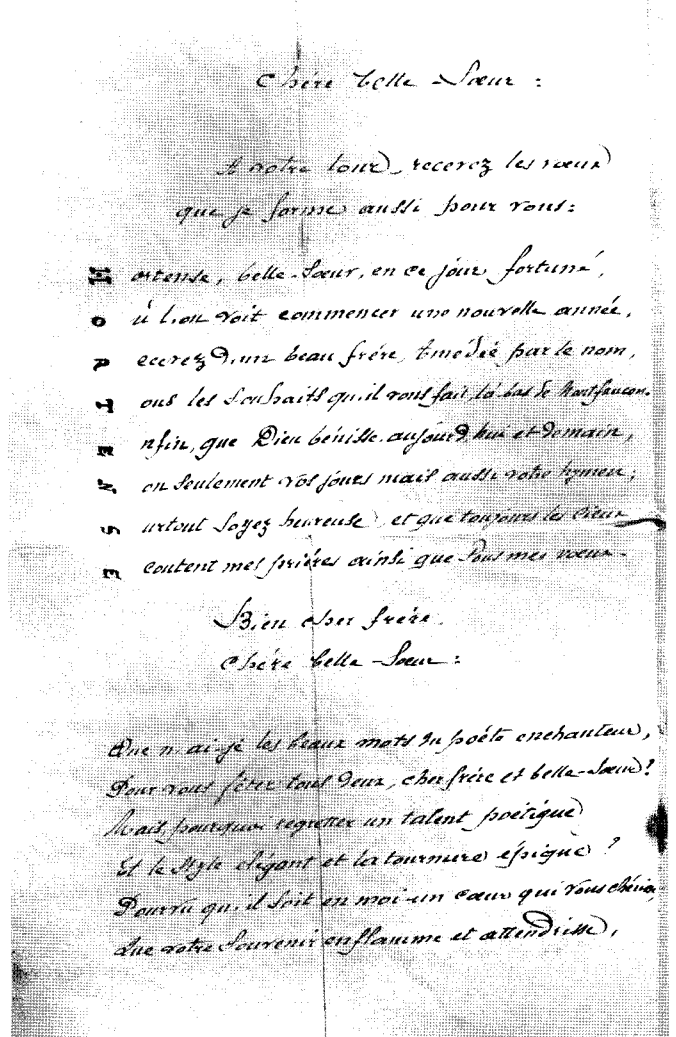


Figure 6 - Lettre de A. Lemozi à son frère Henri et sa Belle-sœur, décembre 1896 (document original, archives J.P. Lemozie).

Ce qui domine chez Amédée, plus que l'intelligence et le goût du travail qui l'anime, c'est une grande bonté qu'il conservera toute sa vie, et qui lui vaut l'estime de ses camarades. C'est aussi ce qui le définit auprès de ses professeurs, comme le montrent leurs appréciations inscrites sur le registre annuel de notes, dès ses premières années au séminaire. Avec certains d'entre eux, il noue des amitiés durables. Liens indestructibles qui les unissent comme des frères. Ainsi Jean Vidal, qui ira au Grand Séminaire avant de choisir la vie laïque et le mariage, rend-il encore visite à son ami Amédée, l'été 1962, en famille comme il l'a toujours fait. Outre Jean Cros, il faut encore citer Maurice Boyé "aux beaux sentiments... qui ne dit jamais du mal des autres", Léon Blanc, le brillant sujet, le guide de qui il acceptera toute critique, qui sera auprès de lui dans l'adversité, mais aussi Marcellin Sol de deux ans son cadet, le poète qui lui adresse ses vœux au 1er de l'an 1899, sous forme de quatrain :

"En ce nouveau choc des ans
Je viens, mon cher Amédée
T'offrir mes souhaits ardents
D'heur, de verve et de santé"

Amédée évoquera toujours avec la même douleur la disparition prématurée de ses "chers" Jean Cros et Marcellin Sol.

L'on est frappé à la lecture de ses récits de jeunesse par le nombre important de séminaristes qui décèdent au cours de ces années passées à Montfaucon. Chaque fois, il note leur perte, bouleversé, incrédule.

Mais il aime la vie qu'il a choisie et de par son excellent caractère, il est très bien intégré à cet univers.

Travailleur, tenace, et déjà passionné, il éprouve un vrai bonheur à étudier : "En 1896 et 1897, j'ai toujours eu le bon point trimestriel que j'étais heureux de présenter à mes parents". Peu avant Pâques 1897, il commence l'étude de la grammaire grecque pour laquelle il met autant d'enthousiasme que pour l'apprentissage du latin où il excelle. Comme l'atteste cette composition en vers latins, inspirée d'une petite aventure familiale, rédigée en 1899, qu'il retranscrit dans son cahier et résume en français : "histoire d'un petit écureuil, domestiqué par ma soeur, et qui mourut étranglé par un chat cruel". Il découvre la littérature mais manifestera toujours, à l'instar de Voltaire, de l'aversion pour le roman qu'il estime indigne des écrivains et néfaste à l'esprit. La poésie est une révélation. Par elle il découvre la valeur des mots, leur importance dans le discours. Dès lors il fera toujours attention à ceux qu'il emploiera et les choisira soigneusement lors de ses sermons. Le novice qui "aspire ardemment au sacerdoce" est séduit par les écrits de Chateaubriand, et il fait siens les vers de Lamartine :

"Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
l'Homme est un Dieu tombé qui se souvient des Cieux".

Le soir il recopie, par pages entières, des citations d'auteur qu'il intitule en 1898 "réminiscences". Il s'attache aux poésies de l'abbé Perreyre qui versifie sur "l'amitié", "le véritable amour". Il note aussi les poèmes de ses condisciples, odes à la nature, au pays natal. Il a autant de joie à transcrire l'oeuvre d'un camarade que de rendre compte de son propre travail. Il développe le goût de la narration qui lui vaudra, en classe de rhétorique, un accessit de composition française. L'année 1902, il se voit décerner 7 accessits dont 1 d'excellence. En 1904, alors au Grand Séminaire, il décidera même d'apprendre "un peu d'hébreu avec M. Foissac, chez qui il se rend régulièrement. Toujours il essaiera de parfaire ses connaissances.

Comme tout jeune étudiant, il a le soir des conversations "édifiantes" avec ses camarades. Il parle avec enthousiasme, mais écoute aussi avec attention. Sociable, ouvert, il aime la discussion, bien qu'il se définisse lui-même comme "vif, susceptible".

Ces débats amicaux et ouverts se retrouvent au cours des promenades. Défolement nécessaire à ces adolescents que l'on tient enfermés de longs jours durant. Sorties récréatives qui ont pour but, non seulement d'apporter aux jeunes séminaristes des moments de détente, mais encore de favoriser le dialogue entre condisciples, et au cours desquelles, parfois, ils ont le bonheur d'embrasser un parent. Moments propices aux échanges, où chacun peut librement confier ses soucis, parler de l'avenir, exprimer ses craintes, ses doutes. Hors des grands murs de Montfaucon se crée alors avec leurs enseignants une relation de confiance, plus difficile à établir dans l'enceinte même du séminaire.



Figure 7 - Chanoine Edmond Albe (1861-1926) (photo A. Viré, archives B. Sainte-Marie). Au cours de sa jeunesse, il noue de solides amitiés avec les savants-spéléologues : L. Armand, E.A. Martel, E. Rupin et A. Viré (E. Albe est le second à gauche).

Ainsi leur professeur de géographie, l'Abbé Edmond Albe, exploite-t-il ces instants privilégiés, en utilisant ces sorties pour des leçons sur le terrain. Moments magiques où Amédée est rendu à ses "grèzes".

Etonnante personnalité que celle de ce jeune professeur, passionné de géologie (fig. 7). Excellent spéléologue, il a participé avec son ami Armand Viré⁵ à plusieurs explorations à Padirac, sous la direction de Martel, et collabore à la revue "Spelunca" qu'il met à la disposition de ses élèves. C'est l'éducateur qu'il fallait à Amédée. Celui qui lui enseigne son pays, ses mystères, et l'initie avec ses camarades à la spéléologie. L'enfant se promet des bonheurs futurs. En classe de 6^e, il note déjà : "cavernes à visiter, pendant les vacances de 1897, dans les environs de Lentillac : grotte et Cuzoul de Marcenac, grottes de Clary et de Barthélémy".

Le professeur a remarqué Amédée. Celui-ci plus réservé que timide, l'intéresse par son enthousiasme, sa hardiesse sur le terrain, et son esprit de découverte. Il a testé ses qualités de spéléologue, et reconnu son sens de l'observation. C'est aussi l'occasion pour les élèves, sans sortir de cadre religieux, d'apprendre d'autres façons de vivre leur futur sacerdoce, en diversifiant les rapports qu'ils devront entretenir avec leurs paroissiens, en particulier la jeunesse. Amédée retiendra la leçon, et plus tard, devenu abbé, il entraînera à sa suite les jeunes de sa paroisse dans la découverte du pays et ses explorations souterraines. Le "chanoine Albe", quant à lui, suivra avec attention l'évolution de l'élève Lemozi. Il sera, plus tard, son guide et son soutien dans toutes ses recherches archéologiques.

C'est au retour de l'une de ces promenades, que les élèves sont saisis par la terrible nouvelle. En leur absence, l'abbé Cabrignac d'Espédaillac, surveillant des petits, est décédé brutalement. "Mr. Rouzet mourut pendant la même période. La mort de ces deux jeunes prêtres jeta la consternation dans le séminaire". Drame qui s'ajoute à bien d'autres, au point que sur le registre des notations annuelles, le supérieur du séminaire écrit "année terrible...".

⁵ Directeur de Laboratoire au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris.

Ces deux disparitions l'ont profondément touché. Pourtant aucun drame ne détourne Amédée de sa voie. Cette constance, cette certitude dans son choix, étonnent plus que tout. Et même s'il n'écrit rien sur ses sentiments à cette occasion, les résultats scolaires de cette année 1899/1900 et la remarque de son professeur, "un peu taciturne", laissent deviner la fatigue morale et intellectuelle qui fut la sienne au cours de ces mois. Comment a-t-il fait pour continuer, chaque fois que la mort a frappé ? Comment a-t-il pu ne jamais douter de sa vocation ? D'où lui viennent cette force, cette conviction que son chemin est tracé et qu'il lui suffit d'avancer. Un climat familial exceptionnel, de très bons pédagogues ? Ils ne l'étaient probablement pas tous. Ou quelque chose de plus fort et qui s'appelle la "grâce".

Tout au long de ma recherche, à la lecture des documents, j'ai été étonnée par cette sorte de bonheur qui habite Amédée Lemozi, et par "l'Amour" qui construit sa vie dès ses premières années. Tout concorde à faire de lui un prêtre : parents, famille, le curé Cros de Lentillac... et plus que la soumission, la douceur qui le caractérise. C'est bien cela qui surprend. Les informations collectées, confrontées, tracent, malgré les difficultés d'argent, un cadre de vie et des rapports humains idylliques. C'est presque trop beau, et cela ne convient pas vraiment avec ce que l'on peut savoir, par ailleurs, de la condition des enfants dans les classes laborieuses à cette époque.

J'ai lu avec attention "les cahiers du Séminariste" et j'ai fait quelques observations. Dans les récits de son enfance, qui sont l'exacte vérité de ce qu'il a vécu et de ce qu'il a appris des membres de sa famille, il n'y a jamais trace de violence. Même si le grand-père est né sous la révolution et même si le père a combattu en 1870. C'est probablement là que réside l'incroyable équilibre mental qui est celui d'Amédée. Parce qu'il n'a pas subi de violence, parce qu'il n'a pas été malmené, ni physiquement, ni moralement, il porte en lui cette étrange sérénité. Amédée ne sera jamais un rebelle, seule la foi, réfléchie, assumée, guidera sa vie.

Les vacances offrent le temps de repos indispensable à sa santé et à son équilibre.

Même si régulièrement, il retrouve ses parents au parloir, ou si exceptionnellement il croise un membre de sa famille lors d'une promenade, il ne rentre chez lui, à Lentillac, qu'à l'occasion des fêtes de fin d'année, des congés de Pâques et des vacances d'été, d'août à octobre. Deux longs mois pour réapprendre "son village", renouer les amitiés et retourner à la vie et aux travaux collectifs. Car tout procède de cette éducation qui fera de lui un bon curé de campagne. Au contact de sa communauté villageoise, et en se reconnaissant comme l'un des siens, il développe les qualités propres aux caussenards (ou caussetiers). Reconnus volontiers plus sociables, et beaucoup moins procéduriers que les habitants du Ségala, ils sont d'un esprit plus doux. Depuis longtemps déjà, ils pratiquent les "bienfaits de l'association" et l'entraide entre voisins, n'hésitant pas à prêter instruments et bestiaux. Il en est de Lentillac, comme des autres communes du Causse. Lors des grands travaux d'été, tous participent à la moisson où une grande main d'oeuvre est nécessaire. Certains après-midi d'août, il est accouru au cri de "dépiquage... dépiquage", qui ameuté les villageois quand s'annonce la batteuse,

une des rares machines agricoles modernes utilisées en Quercy et qui est le bien d'entreprises privées. Il a pris part aux vendanges et aimé les grands repas qui rassemblent les villageois à la fin des travaux collectifs.

Cependant, Amédée ne peut rester longtemps sans étudier. Alors, tôt le matin, et aussi dans l'après-midi quand le soleil est trop chaud pour travailler à l'extérieur, le voit-on au Mas del Pech, installé devant la fenêtre de la chambre, concentré sur sa lecture ou en train d'écrire. "Il écrivait beaucoup" raconte Mme Robert qui est un peu la mémoire du hameau. Il impressionne, à la fois par son savoir, son sérieux à l'étude, et... sa modestie ; "il savait ne pas se montrer" (ne pas se vanter). Aux yeux des voisins, des amis, il est "quelqu'un", c'est à dire une personne à qui l'on reconnaît de la valeur. Et puis, il y a les longs moments passés au presbytère, où il retrouve son cher curé Cros. Heures de joie, mais aussi d'écoute. Car c'est à lui, le curé de Lentillac, qu'il se confie. C'est le père spirituel avec qui il a fait "sa première communion ... le jour de Noël. Journée inoubliable". Il raconte les moments difficiles vécus au séminaire, et parle librement de son futur sacerdoce, de sa volonté d'être un "bon prêtre un jour". La tendresse qui unit le prêtre au jeune homme est profonde et la confiance réciproque qu'ils se témoignent, totale. Il parle de ses "tourments" et sollicite des conseils, pour rester pur. Car Amédée à 18 ans, à 20 ans, en bonne santé, sent parfois en lui un besoin d'amour qu'il appelle pudiquement "sensualité". Or toute la démarche du novice tend vers l'absolu, un idéal de pureté, un état de chasteté que rien ne doit troubler. Il se confesse, communie, prie. Et rien ne le rend plus heureux que de se rendre, même en semaine, à l'église servir la messe de son curé. Régulièrement, au cours de ces vacances, lors de ces visites, il retrouve son ami Léon Blanc venu lui aussi saluer le curé Cros. Moments précieux où tous trois discutent théologie, de projets d'avenir, des choix possibles : prêtres, missionnaires ? et des belles qualités qu'il faut cultiver, développer. Ces rencontres affermissent les liens d'affection et de confiance qui unissent les deux amis.

Les retours au séminaire procèdent d'un rituel mis en place dès la première année de pensionnat. D'abord, la tournée des membres de la famille ; sa cousine religieuse, Julie Virginié, avec laquelle il s'entretient longuement, notamment de la menace de séparation des "Eglises et de l'Etat", et des conséquences que cela implique pour les religieux chargés d'enseignement ; ses grands-parents maternels du Pech de Garrigues, et toute la parentèle qu'il a nombreuse en divers lieux de la commune. Puis viennent les amis qu'il quitte toujours à regret, et qu'il visite l'un après l'autre ; adieu aux voisins du Mas del Pech, qu'il va saluer maison après maison. Enfin, la dernière visite, et toujours la plus longue, il la réserve à l'abbé Cros et à la bienfaitrice de Lentillac, Melle Valérie qu'il rencontre à son domicile. Dans "cette jolie maison qui donne sur de beaux arbres". Elle l'encourage dans sa vocation et l'assure de son aide matérielle si nécessaire. Héritière d'une famille de riches propriétaires terriens et de notaires, qui donna plusieurs maires à la commune, Melle Valéry est connue pour sa piété et sa générosité. Embrassades, dernières recommandations, c'est toujours avec tristesse qu'il s'éloigne de ses parents, de sa jeune soeur, de son village. Il part tôt le matin, et s'arrête à Labastide Murat, chez son frère avec lequel il a de "longues et bonnes conversations". Il reste parfois tout un jour avec lui. Car Henri est, avec le curé de Lentillac, le grand

confident, l'ami, l'aîné avec qui l'on discute librement des soucis que rencontre la famille. Il a le plaisir d'embrasser sa belle-soeur qu'il affectionne et son jeune neveu Raoul.

A Labastide, il retrouve plusieurs de ses condisciples avec qui il fait le chemin jusqu'à Montfaucon. Le coeur s'allège au fur et à mesure que se renoue la complicité qui lie les pensionnaires. C'est presque heureux qu'il retrouve les murs austères du séminaire et franchit le porche d'entrée. Une tâche l'attend dont il ne se détourne pas : devenir prêtre.

C'est un long chemin que le novice doit parcourir pour y parvenir.

De 1895, lors de son entrée au petit Séminaire, jusqu'à la fin de la classe de cinquième, en août 1898, Amédée est d'abord un élève qui doit combler ses lacunes scolaires, s'adapter à l'internat et à un rythme d'étude particulièrement éprouvant, trouver sa place auprès de ses condisciples. On l'a vu, il a très vite compris ce que l'on attendait de lui : réserve, travail, et s'est soumis sans discuter à cette discipline. Cela lui convient. L'on connaît son but et pour l'atteindre il est prêt à fournir les efforts nécessaires. Il suffit de savoir qu'il a, au cours des deux premières années de scolarité à Montfaucon, présenté "le bon point trimestriel" à ses parents, pour comprendre sa satisfaction à progresser dans ses études. D'ailleurs il réussit brillamment en classe de cinquième avec six nominations, au cours de la remise des prix, dont un accessit de conduite exemplaire. Les deux années qui suivent semblent avoir été plus difficiles. Fatigue physique, morale, n'oublions pas la disparition subite en mars 1900, l'année de ses 18 ans, des deux jeunes abbés Cabrignac et Rouzet, auxquels il était particulièrement attaché, et d'un jeune élève de cinquième. La prière, la méditation, l'étude des écritures, sont des apprentissages au même titre que les autres matières enseignées. Des techniques en somme qu'il faut maîtriser, pour atteindre à l'autonomie de la pensée. En 1898, il a du prêtre une définition encore très littéraire et idéalisée : "*Il en est du bon prêtre comme des plantes aromatiques, plus elles sont broyées, plus elles exhalent leur parfum*".

C'est vers 1900 qu'un changement apparaît, plus intellectuel, plus réfléchi. Sa conscience se développe et acquiert plus de maturité. Il y avait jusque là une fraîcheur enfantine dans son attirance pour la prêtrise, le sentiment d'être choisi. Il réalise les difficultés du sacerdoce et les exigences d'un choix qui impliquent bien des renoncements. Il manifeste alors un esprit rigoureux, sévère avec lui-même. Le jeudi 7 décembre 1899, il écrit : "*Je prends la résolution de toujours considérer le travail comme préservatif contre les mauvaises tentations*". Au cours de la retraite d'octobre 1900, conduite par un père Jésuite, il s'attarde sur les qualités qu'un prêtre doit posséder pour être plus proche, plus compréhensif et compatissant à l'égard de ses paroissiens : "*Le Prêtre doit être saint, vaillant, généreux*". Il prend pour modèle le "*Saint Curé d'Ars... dépourvu des moyens humains*", pour lequel il éprouvera jusqu'à sa mort une grande dévotion. "*Né pauvre, il a vécu pauvre. Mais à cause de son humilité et de sa bonne volonté, de son immense désir de plaire à Dieu son âme était remplie de la grâce divine...*".

Il prône "la pauvreté" qu'il ne redoute pas ; s'engage "au détachement" des biens matériels, des honneurs ; s'attache aux vertus

"d'humilité et de vaillance". Il le dit et l'a déjà montré "il ne craint pas le travail". Pour qu'aboutisse sa vocation il lui "faut mourir à lui-même", devenir un autre, sorte de soldat du Christ qu'aucune adversité n'abat. C'est toute sa personne qu'il engage auprès de Dieu. Il va chercher chez Bossuet matière à une telle métamorphose : "*Tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel est pour moi le monde et moi pour le monde*". Il fait sien la pensée de Saint-Augustin : "*Oh que c'est beau de mourir à soi et de se tourner vers Dieu pour l'aimer véritablement*". En juin 1901, c'est un cri qu'il lance, un appel qui témoigne de son chemin spirituel, de sa quête d'absolu, "... *Je vous cherche O mon Dieu, je voudrais vous saisir et cheminer avec Vous. Mon grand désir, c'est de vivre loin des illusions qui fascinent, loin des tumultes qui étourdissent et nous font oublier votre éternité. Seigneur je veux être à Vous pour toujours. Seigneur ma grande ambition c'est de gagner à votre cause les âmes qui font fausse route et risquent de se perdre*". Sa mission s'élargit d'une tâche nouvelle, celle de sauver les "âmes perdues".

Il y a dans cette démarche spirituelle l'influence des lectures qu'il aborde mais aussi le contexte social et politique dans lequel il évolue, plus pesant chaque jour. Les querelles qui opposent cléricaux et anticléricaux sont de plus en plus violentes ; la menace de la séparation des Eglises et de l'Etat plus précise. Enfin, il subit l'enseignement d'une Institution que les affrontements bouleversent et qui tend vers un catholicisme plus social, une prêtrise plus pastorale.

Ses maîtres suivent son évolution, ses efforts, testent sa sincérité. Un "*samedi soir de 1901, Mr le Supérieur me dit : Tout me porte à croire que Dieu vous appelle au sacerdoce*", et il lui donne à lire "des merveilleux effets de l'Amour Divin". C'est l'encouragement qu'attend Amédée pour l'assurer dans sa décision. Il écrit : "*Anjourd'hui j'ai vu Maurice et lui ai parlé avec enthousiasme de mon Désir d'être prêtre*". Tous ses condisciples ne sont pas dans le même état d'esprit et le contexte politique les portent à réfléchir sur leur endurance dans l'adversité. Ce sont entre amis de longues discussions au cours desquelles chacun parle avec honnêteté de ses craintes de l'avenir. Ainsi Maurice Boyé avoue qu'il n'est pas encore fixé sur sa vocation mais qu'il entend "*consacrer sa vie à la bonne cause et défendre toujours les droits de Dieu et de l'Eglise*".

A partir de 1902, le clergé subit des pressions de plus en plus fortes que ne peuvent ignorer les séminaristes. Voilà plus de 30 ans que le débat, pour ne pas dire le combat, de la séparation des Eglises et de l'Etat est engagé par les républicains. Mais depuis le début du siècle, avec la montée spectaculaire d'une libre pensée militante, violente, blasphématoire, qui "va bien au-delà de l'anticléricalisme traditionnel", c'est carrément la disparition de l'Eglise catholique, voire des chrétiens, qui est souhaitée par une gauche extrémiste.

Le temps des bouleversements

C'est dans un climat de tension extrême que le 11 janvier 1903, Amédée fête ses 21 ans. Qu'elle est exactement la situation de l'Eglise dans le département du Lot et quel avenir un jeune séminariste peut-il entrevoir ? Comment vit-il et comprend-il les événements ?

En 1900, le paysage politique lotois a subi, au cours des trente dernières années, un bouleversement qui peut étonner dans ce

département fortement catholique et dont l'ardeur religieuse peut se comparer à celle de la Bretagne. Bonapartistes convaincus, proches de leur Eglise, les électeurs lotois évoluent et, peu à peu, les radicaux prennent le pouvoir, allant jusqu'à l'éviction des élus bonapartistes. En trois décennies, les quercynois ont réussi à accorder les valeurs républicaines et la pratique de leur religion, en dissociant ces deux fonctions avant que l'Etat lui-même ne règle le problème. Etonnante progression des mentalités dans un pays refermé sur lui, où l'on naît et vit sur un même territoire sans en sortir. C'est en partie à sa diversité géographique que le Quercy doit cette incroyable transformation. Les populations des vallées sont les premières touchées par l'idée de réforme. Moins enclavées, elles se déplacent plus facilement et bénéficient d'un contact régulier avec l'extérieur, notamment avec le commerce fluvial toujours en charge des transports pondéreux. Bien qu'à son déclin, la batellerie, tant sur le Lot que sur la Dordogne, reste la voie où circulent les nouvelles. A chaque étape d'une gabarre, les gens s'informent, discutent. Les industries créées à proximité des villes ou des voies de circulation amènent une classe ouvrière, nouvelle en Quercy, aux aspirations républicaines certaines, déjà éloignée d'une pratique religieuse. Le Ségala, pourtant un bastion du catholicisme lotois, évolue également vers un renouveau social. Ce territoire, l'un des plus enclavés du département, se répartit entre quelques grands propriétaires. Le reste de la population, formé de métayers, d'ouvriers agricoles, de saisonniers, réclame l'amélioration de leur état. La Bouriane, surtout constituée de petits propriétaires, est la première à prendre de la distance avec le culte et à comprendre l'intérêt d'un vote républicain. Le causenard, est peut-être le dernier à intégrer les pensées nouvelles. S'il quitte rarement son village, son besoin de vie sociale le porte à fréquenter les foires, qui sont avec les cabarets, présents dans le moindre bourg, des lieux de rencontre au rôle déterminant dans la circulation de l'information.

Exclusivement masculin, le café est un lieu de réunion, où se mêlent plus volontiers les classes sociales. La lecture des journaux se fait en patois et chacun s'exprime librement. Même si la presse catholique, particulièrement représentée par "La Croix du Lot" et "La Défense", est bien distribuée, l'on débat surtout des articles du "Quercinois", conservateur, et de "La Dépêche de Toulouse" et du "Journal du Lot", républicains. C'est elle, la presse, qui par la violence et l'outrance de certains de ses articles, enflammera les esprits et divisera les lotois.

Au début du XX^e siècle, les lotois sont donc prêts à reconnaître la République une et indivisible tout en conservant leurs traditions religieuses qu'ils ne remettent pas en cause. En Quercy le vote républicain n'est donc pas un vote contestataire, mais pratique. D'un député, le lotois attend des "faveurs" : un permis pour planter le tabac, une bourse d'étude pour un enfant, un poste dans l'administration publique (Baux 2005:247).

Le Diocèse de Cahors de son côté, depuis plus de trente ans, affiche une neutralité exemplaire à l'égard de la situation politique et se défend de toute prise de position. Il entend, déjà, servir son Eglise au mieux de ses moyens, tout en respectant le pouvoir de l'Etat. Deux prélats marquent cette période de leur personnalité. Mgr Pierre Alfred Grimardias, évêque de Cahors de 1866 à 1896, s'emploie à maintenir vivante la ferveur religieuse

en renouvelant notamment les "missions" ; vastes oeuvres de prédication qui durent de une à deux semaines et rassemblent la foule des fidèles au cours de grandes processions et cérémonies dont on perpétue parfois le souvenir par l'érection d'une croix. Mgr Emile Christophe Enard, vosgien d'origine, qui lui succède de 1898 à 1906, perpétue la tradition. Ils appelleront à la conciliation plutôt qu'à la résistance, et utiliseront le bulletin paroissial, la "Revue religieuse de Cahors et Rocamadour", pour prêcher la modération au cours des années d'affrontement.

Mais l'orage qui gronde et divise la France, s'abat sur le Quercy avec la loi sur les associations, votée le 1^{er} juillet 1901. Elle frappe durement l'Eglise catholique en s'attaquant aux établissements non autorisés des congrégations⁶. Il y a longtemps déjà que la presse de gauche s'en prend à l'enseignement catholique, l'accusant de pervertir les esprits. L'école ne doit pas simplement être obligatoire et gratuite, elle doit être républicaine. C'est le premier choc que connaît Amédée. Jusque là, il n'a ressenti que de la crainte pour l'avenir, mais l'amitié qu'il éprouve pour sa cousine Julie Virginié, religieuse enseignant à Artix, l'entraîne concrètement au coeur du combat. Dès 1903, il assiste à la fermeture de quatre congrégations d'hommes, dont celle des lazaristes, ses professeurs qui doivent quitter le Petit Séminaire, et de dix écoles congréganistes. L'on enregistre bien sûr la résistance et les protestations de certains chefs d'établissements, mais le Lot ne sera pas le théâtre de désordres particuliers, même si dans certaines localités la population "manifeste dans la rue son indignation offrant ainsi un vigoureux soutien aux établissements menacés" (Cambon & Villes 2007:72). Ces expulsions autoritaires ne tenant aucun compte des sensibilités individuelles.

Toute la vie sociale en est bouleversée ! Les institutions ayant, au cours du XIX^e siècle remplacées les organismes sociaux que l'Etat n'a jamais mis en place. Hôpitaux, pour les malades et les blessés, hospices pour l'accueil des personnes âgées ou invalides, orphelinats, sont confiés à des religieuses. L'école est réservée aux plus riches. Internat pour les garçons, couvents pour les jeunes filles. Le XIX^e siècle voit éclore nombre de congrégations qui essaient même à l'étranger. La plupart développent leurs missions auprès des plus pauvres, des plus défavorisés. Dans les campagnes, où le manque d'écoles publiques pour filles se fait cruellement sentir, elles veillent à leur donner une éducation pratique qui leur assure dans la famille un statut, une reconnaissance, et recrutent leur personnel au sein même de la population locale. Ce qui créent des liens très étroits entre les familles, les élèves et les enseignantes (Baux 1993). C'est le cas en Quercy qui compte peu d'écoles primaires de filles. Les communes, trop pauvres en général, ne pouvant assurer que le salaire d'un seul enseignant et l'entretien d'un unique bâtiment scolaire, ont privilégié les garçons. Ainsi, on l'a vu, Amédée a-t-il fréquenté l'école publique alors que sa jeune soeur a été confiée aux religieuses. En 1904, la scolarisation des enfants s'avère si compliquée que certaines dérogations sont consen-

⁶ Les Jésuites sont parmi les premiers contraints à l'exil. Le 10 juillet 1902, une circulaire adressée aux Préfets demande l'application de la loi ; 2.600 écoles congréganistes non autorisées sont fermées, et les enseignants réfractaires, expulsés. Le 21 juin 1903, 81 congrégations féminines enseignantes sont refusées.

ties. Quelques établissements sont rouverts quand les religieuses acceptent de se séculariser. Tel est le cas de Julie Virginie. Les villageois, satisfaits de son enseignement, "ont insisté pour la garder". Elle a été maintenue à son poste et a accepté de quitter l'habit religieux pour une tenue civile. Plus encore, elle s'est vue accorder le droit de regagner sa congrégation d'Aurillac, chaque année, pour une retraite. D'autres établissements contournent la loi en se sécularisant et en optant pour l'appellation neutre d'"Institution libre". Mais beaucoup de "religieuses découragées" avouent leur lassitude et se retirent. Les congrégations hospitalières, ayant à charge les soins aux malades et l'aide aux plus pauvres, indispensables du champ social conservent leur statut. Certains élus convenant d'ailleurs que l'Etat ne peut assurer les milliers de malheureux assistés par les congrégations. "*Nous n'avons pas fermé les asiles parce que nous n'étions pas en état de les remplacer. Et c'est là une très regrettable lacune de notre système d'Assistance publique*" (Mayeur 2005:32).

Les congrégations contemplatives bénéficient d'un régime de tolérance. Par contre, les couvents, vidés de leurs occupants, redeviennent propriété de l'Etat.

L'avenir s'assombrit face à la menace de "séparation", alors à l'étude⁷. Le sort réservé aux curés est de plus en plus incertain. Pourront-ils encore disposer des églises pour assurer leur culte, du presbytère pour se loger ? Un temps Amédée envisage de devenir missionnaire. Les missions étrangères ont été maintenues, à condition qu'elles exercent à l'extérieur du territoire, et, même, le gouvernement ne trouve pas négligeable de bénéficier de la bonne opinion qu'elles donnent de la France.

Son goût pour le sacrifice, le recueillement, l'incitent à écrire à la Grande Chartreuse, chez les Trappistes ; suivant en cela l'inclination de son ami Maurice Boyé. Mais ce ne sont que des voies qu'il explore et qui l'aident à calmer son anxiété. Ses supérieurs, sa famille l'invitent au calme, à conserver cette confiance dans la "volonté de Dieu" qui jusqu'alors l'a guidé.

Dans un contexte où de mois en mois les passions se déchaînent, soutenue par une presse d'opposition de plus en plus virulente, "La Jeunesse catholique" (ACJF) s'engage dans la lutte. Née dans un esprit contre-révolutionnaire, cette action populaire organise des rencontres dans les villages pour mieux se faire connaître et recrute à l'occasion. Elle témoigne de la vitalité d'un catholicisme qui tient à prendre sa place dans cette nouvelle société. Jusqu'alors étranger à tout engagement politique, c'est en famille, à Labastide Murat, qu'Amédée assiste pour la première fois à une conférence d'Emmanuel Algenfer, un ancien camarade qui mène une vraie campagne pour la défense du Clergé et de ses positions, et déclare : "*Les ennemis de l'Eglise font une propagande très active. Il est heureux que les chrétiens répondent et se dépensent avec énergie*". Impressionné par la démarche et l'ardeur du militant il lui indique plusieurs personnes susceptibles de soutenir son action, comme Gaston Vidal et Cyprien Maury de Lentillac ; deux "excellents chrétiens". E. Algenfer lui rend

visite plusieurs fois au cours de cette année et il est heureux d'apprendre en novembre la fondation de groupes de militants, au Petit Séminaire, à la paroisse de Seniergues et à la paroisse de Labastide-Murat. L'étude de ses cahiers montre combien, jusqu'à l'année de sa majorité Amédée a été protégé du monde extérieur, tout à ses études et son engagement religieux. Face à la gravité de la situation, il éprouve le besoin de s'informer et d'affirmer ses convictions. Il lit, écoute. Elevé dans un milieu campagnard rude et pauvre, mais soumis à la volonté de Dieu, il prend soudain conscience de la nécessité de modifier l'ordre social. Il est éclairé en cela par la position de Léon XIII, Pape aux concepts novateurs dont l'encyclique "*Rerum novarum*" de 1891, témoigne de son intérêt des problèmes sociaux nés de la révolution industrielle. (Léon XII est à l'origine d'une nouvelle génération de prêtres et de laïcs qui expliquent l'essor du catholicisme social et de la "démocratie chrétienne").

La famille Lemozie se regroupe autour d'une action militante, du moins suit-elle avec intérêt la progression et les discours de l'ACJF. Les problèmes personnels qu'elle doit également affronter renforcent les liens qui unissent parents et enfants. La situation sociale n'est pas favorable aux affaires et Hippolyte, le père, rencontre de graves difficultés dans son négoce. Il prospecte les hauts plateaux corréziens pour l'acquisition du bois de mine. Le coût élevé du transport, l'âpreté des négociations d'achat et de vente, lui sont un souci constant. Toujours en déplacement pour ses affaires, il traite avec les propriétaires forestiers, les responsables d'entreprises, les chefs de chantiers et côtoie quotidiennement les ouvriers. Le temps est aux discussions. Il y a ce qu'écrivent les journalistes et ce qu'il voit, entend. Même s'il n'accable pas ses proches par le récit de ses entreprises, il est un précieux témoin des comportements et nouveaux modes de pensée.

Au retour de ses expéditions, il rend visite à ses fils. En janvier 1903, Amédée, sensible à ses tourments, écrit : "*J'ai reçu mon cher papa qui venait de Tulle, pour ses négociations forestières... Il avait l'air bien préoccupé par ses affaires commerciales*". En homme généreux et malgré l'incertitude de l'avenir, il encourage pourtant Amédée à persévérer. Aux soucis matériels de la famille s'ajoutent ceux causés par Edouard, le fils cadet. En mars, il trouve sa mère et sa tante Marie, au cours d'une promenade à Labastide : "*Notre mère n'est pas sans souci au sujet d'Edouard. Je m'applique à la consoler de mon mieux en lui parlant de mon avenir avec enthousiasme*".

Enthousiaste, cela n'a pas dû être facile !

C'est la période douloureuse où la mort frappe. Le 2 février, il a appris le décès d'un ancien condisciple, Daniel Lasserre, suivi trois jours plus tard par la disparition brutale de son ami d'enfance Jean Cros. L'on sait son chagrin à cette nouvelle, "*quel coup terrible pour mon coeur d'ami !*" De son côté, Marcellin Sol, malade, lui écrit : "*mon rêve le plus suave est de me souvenir de Toi, cher ami... Oh c'est bien vrai que tout passe ici bas.. mais ce qui ne passe pas ce sera notre immuable amitié*". Marcellin décède chez ses parents à Labenque, le 23 juillet. Il a 19 ans ! Enfin, il assiste avec tristesse au départ de nombreux condisciples qui, démoralisés, renoncent à leur engagement.

Heureusement il y a Léon Blanc qui veille sur Amédée depuis son entrée au Séminaire. Avec lui il peut discuter, avouer ses

⁷ En 1903, une majorité des députés décident qu'il y a lieu de débattre d'une éventuelle séparation et constituent une commission dont Aristide Briand est élu rapporteur.

peines, ses craintes. Parmi celles-ci, l'éminence du service militaire qu'il doit prochainement accomplir et qu'il redoute. Pas uniquement pour les sarcasmes que son état de séminariste peut provoquer, mais surtout pour les tentations auxquelles il craint, livré à lui-même, de ne pouvoir résister. Le service national n'est pas encore obligatoire pour les séminaristes. Mais pour montrer leur attachement à la "Patrie", ils acceptent volontiers "cette épreuve d'une année", effectuée dans des conditions plus acceptables que celles d'un appelé ordinaire qui donne trois ans au Pays. Léon, alors caserné à Cahors, lui écrit et lui rend visite à chaque permission. Cet esprit positif, au franc-parler, est ce qu'il faut au novice en ces périodes troublées. La description rassurante qu'il lui fait de la caserne, l'apaise.

En vue de son incorporation, sa soeur lui écrit le 10 février que le tirage au sort lui a valu le n°31, et le dimanche 29 mars, après vêpres, il quitte Montfaucon pour Labastide où l'accueille Henri. Longue causerie. Les frères, soudés par une même affection, s'épaulent. Il est à Lentillac le lundi 30 mars au matin. Avant le conseil de révision, il se rend à Artix, assiste au commencement de la messe, et rencontre sa cousine qui lui prodigue ses encouragements. Amédée est reconnu apte au service national et intégré à la 2^e compagnie, 7^e de Ligne, de Cahors, en qualité d'infirmier. Son carnet militaire indique : corpulence moyenne, taille 165 centimètres.

Deux événements marquent heureusement l'année de sa majorité.

Le jeudi 4 juin, il effectue à Rocamadour, avec ses condisciples du Petit Séminaire, le pèlerinage de la vocation. En ce lieu qui est le symbole de son engagement. "*J'étais allé à Rocamadour pour demander à la Vierge de m'éclairer sur ma vocation*", comme il le rappelle dans son grand âge. Lui qui, depuis son enfance, tourne sa foi et son espoir vers Marie, ne pouvait qu'être entendu d'elle. Journée mémorable, inscrite dans son coeur et son esprit, qu'il évoquera souvent au cours de sa mission de prêtre. Toute sa vie il reverra les séminaristes arrêtés sur le coteau face à Rocamadour, au moment du départ, entonnant l'Ave Maria Stella. Toujours, il entendra la voix des élèves de la maîtrise, qui se tiennent près des sanctuaires, de l'autre côté de la petite vallée de l'Alzou, reprendre à leurs chants.

À l'automne de la même année, il entre au Grand Séminaire et revêt pour la première fois l'habit religieux qu'il ne quittera plus guère.

Son inquiétude de l'avenir doit être manifeste, car il reçoit les encouragements et les attentions de ses supérieurs. "*Au sujet de mon avenir, Mr le Supérieur m'a recommandé de ne pas me préoccuper outre mesure et de m'abandonner en toute confiance à la volonté de Dieu*".

Ce ne sont pas les quatre années d'études classiques, de philosophie scolastique, de théologie et d'histoire ecclésiastique qui le soucient, il obtiendra d'excellents résultats, mais bien plutôt l'affrontement avec la vie militaire. L'angoisse de son incorporation est telle que parents, amis, l'entourent de leur sollicitude. "*Foire à Cahors. Surprise bien agréable : visite de mon père, ma mère, de Melle Valéry et de sa nièce... Melle Valéry... m'a encouragé de son mieux. C'est si bon de se sentir soutenu !*" ; il reçoit la visite de son frère

Edouard et de sa famille : "*combien ils ont été contents de me voir !*". L'on s'encourage entre condisciples : "*La caserne approche. Nous en parlons avec Philémon au cours d'une promenade à Saint-Henri. Cette perspective nous préoccupe... et nous comptons sur l'aide de Dieu pour éviter les pièges et les démons*".

Le 14 Novembre 1903, Amédée Lemozi intègre le 7^e de ligne à la caserne de Cahors. Le dimanche 10 janvier 1904, il rend compte dans son journal de son installation. "*Depuis le 14 novembre 1903, je suis à la caserne du 7^e de ligne, à Cahors. Pas de journées vraiment agréables. Mon âme végète et se sent meurtrie par l'air ambiant, qui contraste tant avec celui du séminaire. Mais cet apprentissage de la vie, loin de la serre chaude, est peut-être salutaire, bienfaisant. C'est d'ailleurs pour moi une occasion de connaître vraiment la mentalité des jeunes au milieu de qui je vis. Je compte sur la Providence pour que cette expérience, qui m'est pénible, me compte pour le ciel. Je me souviens que le jour de mon entrée à la caserne, après avoir rencontré Pierre Vidal de Lentillac, qui m'a encouragé, j'ai été très bien accueilli. Le changement de costume, capote à la place de la soutane, ne nous a occasionné rien de désobligeant de la part de nos nouveaux camarades. Marcel Huftier, déjà soldat était là pour nous recevoir et nous relever le moral. Il était enjoué et optimiste, et combien j'étais heureux, avec Jean Bonneval, d'avoir notre lit dans la même chambre que Marcel. C'est dans cette chambre que nous ferons, chaque soir, notre prière, à genoux sur le plancher, devant notre lit, au milieu de nos camarades toujours respectueux... Nous avons également la bonne fortune de cohabiter avec un aspirant missionnaire, originaire de Toulouse, du nom de Sicard. Il arrive du séminaire des Missions Etrangères. Il est très gai, généreux, bon enfant et optimiste. Il est devenu l'ordonnance de notre lieutenant, Mr Hébrard, qui est un excellent chrétien*".

À la lecture de ce texte, il est évident que les mois passés au "7^e de Ligne" de Cahors ne furent pas trop pénibles. Du moins les séminaristes ne furent-ils jamais en butte à leurs camarades. Mais Amédée vient de passer huit longues années au séminaire, dans un milieu feutré, en partie coupé du monde. Il a fallu la violence des récents affrontements politiques pour casser le rythme paisible de sa vie. L'adaptation, c'est normal, a été difficile. Respectueux des autres appelés, à aucun moment ni lui, ni ses camarades séminaristes n'ont fait de prosélytisme ; ils ont été estimés pour leur comportement, ce qui vaut tous les prêches. D'ailleurs la personnalité des gradés qui les dirigent s'accorde avec l'esprit du séminaire. "*Notre Capitaine, le Capitaine Fusil, est très bon pour nous. Sa foi est très vive, très ardente. Nous le savons, et c'est, pour nous les séminaristes, un grand réconfort. Notre lieutenant nous a dit : vous avez un Capitaine qui est un saint. Il fait tous les jours un peu de méditation, et lit quelques pages se rapportant à la théologie catholique. Notre adjudant, Castéras, est un très brave homme, ennemi des tracasseries inutiles. Il en est de même de notre sergent-major, Faugeron, de Ginouillac. Enfin, notre commandant, Mr de Sèze, est lui aussi un chrétien exemplaire*". Il ajoute en note, en 1962 : "*Bref, nous étions bien encadrés, au 7^e de Ligne, et le Seigneur a été vraiment bon pour les séminaristes qui étaient à la 2^e Cie*".

À la caserne il fait la connaissance de Marcel Huftier, ancien élève du lycée de Cahors, "catholique militant", engagé pour 3 ans de service militaire. "*Pendant son service, il va s'examiner, se sonder, et puis, il est à peu près certain qu'il nous rejoindra au Grand Séminaire pour devenir prêtre*". Comme avec Léon, Amédée nouera avec Marcel Huftier une amitié forte et sincère. Léon Blanc, son ami, est alors gravement malade pour avoir contracté la fièvre typhoïde. Il contamine sa mère qui le soigne, et qui meurt à l'in-

su de son fils, encore alité. Comme pour tout ce qui concerne Léon, Amédée partage peine et souffrance, comme s'il s'agissait de lui-même. *"Quand j'ai des peines, des ennuis, des chagrins, je pense à mon cher Léon, et je les offre à Dieu pour tous ceux qui sont malheureux, plus malheureux que moi peut-être"*. Comme toujours, la famille reste très présente dans sa vie, et les relations qu'il entretient avec elle l'aide à passer l'épreuve. Ainsi, le dimanche 17 janvier 1904, rend-il visite à son frère Edouard, qui habite Cours, par un temps froid et neigeux, après avoir entendu la messe au séminaire. *"Voyage à pied, aller et retour. J'étais fatigué, mais je m'en suis consolé en pensant que j'avais fait plaisir à mon frère"*.

Il est libéré le 5 octobre 1904, et ce qu'il intitule lui-même *"le retour au bercail"*, pourrait s'appeler : "un jeune homme dans la tourmente".

"Hier au soir, au grand Séminaire, j'ai repris mon saint habit, la soutane... après cette année de caserne, où tant d'occasions dangereuses ont fait le siège de notre âme... notre condisciple Bonneval n'est pas rentré". Ce retour est suivi d'une retraite de cinq jours de purification, dirigée par Monseigneur Enard, au cours de laquelle la situation politique, et plus particulièrement l'anticléricalisme, sont évoqués. Au milieu de la tourmente le Clergé avance, du moins celui de Cahors qui réagit favorablement aux initiations de Léon XIII, et accepte l'idée que la religion peut s'exercer indépendamment de l'Etat, que l'on peut être croyant tout en étant républicain. Les séminaristes sont amenés à réfléchir sur l'histoire de leur Eglise. Ils ont à prouver leur valeur et l'intérêt de leur mission, et entendent de leur Supérieur un discours musclé, propre à réveiller les énergies. *"... croyons-nous heureux d'être calomniés, maudits sans raison. Ce préjugé a une histoire. Autrefois le clergé était riche, opulent, et il a peut-être abusé de cette opulence et vécu dans le relâchement. Aujourd'hui il est pauvre. Mais parce qu'on ne voit pas le prêtre travailler de ses mains, on est porté à le traiter de paresseux... on ignore trop dans le peuple que le prêtre a de nombreuses obligations d'ordre spirituel, intellectuel, pastoral, bien plus absorbantes et plus pénibles peut-être que le travail manuel"*. A cette harangue, M. Cavalié, professeur de philosophie ajoute un sermon sur le travail.

Le dernier jour de la retraite, il est nommé sacristain, chargé de balayer la chapelle du Grand Séminaire et de veiller à sa bonne tenue : *"Je le fais avec plaisir, car la chapelle c'est le grand salon du Bon Dieu sur la terre"*. C'est, dans l'immédiat, un jeune homme heureux. *"La vie du séminaire est bien douce comparée à celle de la caserne. Ici c'est la bonne route. Il s'agit de ne pas dévier"*. Il a raison de goûter au bonheur, à la paix retrouvée. Ceux-ci sont de courte durée. L'Eglise doit affronter la lutte des républicains qui veulent le vote rapide d'un texte sur la séparation des Eglises et de l'Etat. *"Mr le Supérieur a parlé de la force, du courage, plus que jamais nécessaires, à cette époque de tribulations et d'orages anticléricaux..."* La règle est devenue plus rigoureuse, les supérieurs plus exigeants vis-à-vis des séminaristes. Ils préfèrent moins d'aspirants à la prêtrise, mais avec beaucoup plus de qualités et de certitude. La docilité n'est plus de mise. Ils doivent forger des personnalités fortes et endurantes, des esprits nouveaux, et ils ont pour cela peu de temps. Amédée écrit : *"Nous vivons encore sous le régime du jansénisme, et les permissions de communier nous sont accordées au compte-gouttes"*.

Il se plaît à cultiver ce qui est du domaine de la foi pure : *"Soyons un peu surnaturel"*, écrit-il. Exercices spirituels qui l'opposent à

l'ironie des libres-penseurs qui condamnent "l'extraordinaire", c'est-à-dire ce qui, scientifiquement, ne peut s'expliquer. Léon Blanc plus concret, dans un courrier adressé au curé Cros, résume ainsi l'ambiance qui règne en France au terme de l'année 1904 : *"C'est bien banal tous ces voeux datés de la Saint-Sylvestre... J'ose à peine parler d'année heureuse quand l'enfer règne. J'aime mieux exprimer les voeux qui seront le plus sûrement réalisés"*.

1905 marque la fin du Concordat.

En 1902, la poussée radicale au sein du "Bloc républicain" a conduit à la tête du gouvernement Emile Combes qui mène dès lors une vigoureuse politique anticléricale. C'est lui qui veille à la stricte application de la loi de 1901 sur les congrégations et interdit en 1904 à celles-ci d'enseigner. Il hésite pourtant à s'engager pour la séparation. Le Concordat toujours en vigueur assurant au gouvernement le contrôle du clergé français en nommant les évêques. En juillet 1903, meurt le Pape Léon XIII ; esprit éclairé, qui avait compris l'intérêt et la nécessité d'une telle rupture. Son successeur Pie X, homme de tradition, n'a pas sa souplesse et les incidents entre la France et le Vatican se multiplient. En mai 1904, le gouvernement français rompt les relations diplomatiques avec Rome. La rupture entre l'Etat français et la papauté rend le régime concordataire caduc. La séparation s'impose.

Le 4 mars 1905, Aristide Briand présente les conclusions de la commission qui débat depuis 1903 de la séparation. Il déclare, d'emblée, que la solution aux difficultés de la France réside "dans une séparation loyale et complète des Eglises et de l'Etat". Paul Rouvier successeur d'E. Combes, contraint de démissionner, va mener la séparation jusqu'à son terme. La presse anticléricale, tant nationale que régionale, se fait l'écho des débats houleux que connaît alors le Parlement et prend parti pour le discours alarmant des "libres penseurs", qui rappellent volontiers l'antisémitisme catholique, révélé par "l'affaire Dreyfus".

C'est carrément une oeuvre de déchristianisation qui est entreprise et face à laquelle les prélats se doivent de réagir. Ne dit-on pas que le "christianisme est un outrage à la raison", voire "un outrage à la nature" ? Les chrétiens, c'est certain, sont détestés du monde ouvrier.

Inquiet de la tournure des événements, Monseigneur Enard décide d'informer ses fidèles des dangers que court la religion, par l'intermédiaire d'une lettre dont lecture est faite dans toutes les églises du diocèse, le 2 avril 1905, à chacune des messes données. L'intervention du prélat est d'une telle importance qu'Amédée l'inscrit en caractères gras dans son cahier de séminariste : *"lecture de Monseigneur sur le mandement de la séparation de l'Eglise et de l'Etat"*. L'évêque rappelle les mesures rigoureuses prises à l'encontre des congrégations. Il évoque la suppression des traitements alloués aux prêtres et la possible séquestration des biens de l'Eglise qui serait une atteinte à la libre pratique du culte. Habitué aux relations de deux pouvoirs qui s'appuyaient mutuellement, il redoute une société civile devenue maîtresse du sort de l'Eglise. Il invite les croyants à user de leurs droits de citoyens auprès des représentants de la nation et à manifester leur position par la rédaction et la signature d'une pétition. *"Souvenez-vous que les Catholiques comme les autres citoyens sont des électeurs"*

et que les lois ne peuvent être que l'expression de la volonté générale". C'est, ajoute-t-il, "votre devoir de parler, et faisant appel à leur honnêteté naturelle, à défaut de sentiments religieux, de leur faire comprendre qu'ils doivent respecter ce que vous avez de plus cher". Si pour la première fois le Prélat engage les fidèles à réagir, ce n'est pas un appel à l'insurrection qu'il lance, même s'il conçoit mal un Etat totalement délié du religieux. Il le dit, "cette démarche n'a rien de politique dans le sens habituel du mot, c'est l'indication de nos vœux sur un point de législation... nul n'aura le droit de vous blâmer". Il reconnaît ainsi aux catholiques le droit à exprimer leur légitimité et convie chaque paroisse à la mise en place de "comités de pétitionnement" qui pourront recueillir les signatures des hommes ayant atteint l'âge légal de la majorité. Les femmes agiront de leur côté, en signant à part des feuilles qu'elles adresseront aux épouses des députés, connues pour être "chrétiennes". Cet homme aimable n'a pas eu peur d'affronter l'opinion publique et de porter le débat de la "séparation" au sein des villages et même des foyers (Cambon & Villes 2005:118). La réaction haineuse du camp laïque à travers son organe de presse, qui n'hésite pas à se moquer des origines modestes du prélat, donne plus de grandeur encore à l'intervention de l'évêque. Cette campagne contre le projet de séparation est aussi le reflet des passions qui agiteront alors la campagne lotoise. Les résultats de ce "référendum", selon le terme de la lettre pastorale, firent l'objet d'une attention particulière. On fit la comparaison avec le nombre des votants aux élections de 1902, et celui des participants qui osèrent affirmer publiquement leur position face à la séparation. On interpréta comme légitime, et avec fierté, le droit de s'exprimer pour une vie religieuse, comme on s'exprimait pour une vie civile. Le clergé lotois qui, jusqu'alors a fait preuve de beaucoup de discrétion face aux attaques des républicains, encourage l'action militante. Dès lors les interventions sur le terrain se multiplient et il est impossible d'ignorer leurs messages placardés sur les murs des villes. "L'ennemi du peuple" éprouve le besoin de faire entendre sa vérité. Ainsi le jour de Pâques, met-on l'ouvrier et le prêtre sur le même rang d'égalité. L'un n'est pas plus riche que l'autre et la pauvreté du prêtre, privé de traitement, ne donnera pas plus de revenus à l'ouvrier, en rappelant : "... une immense partie des prêtres ne touche pas un sou du gouvernement et les autres ... 900 (francs)... Quant au bon Monsieur Loubet, il faudrait le traitement de 1.332 curés de campagne pour former le sien..." (Cambon & Villes 2005:124). Les orateurs catholiques programment des conférences dans tout le département et appellent les citoyens à protester contre le projet de séparation avant que "la nation ait été consultée sur ce point". Certaines majorités conservatrices de conseils municipaux adoptent même une délibération similaire. Enfin le mouvement "Jeunesse Catholique" affirme sa détermination et sa résistance à la séparation, lors du second congrès départemental qui se tient à Cahors les 29 et 30 avril, et auquel assistent plus de 1.500 congressistes, venus de tout le département.

Le futur abbé a suivi l'évolution de la situation avec intérêt. Il a participé à plusieurs conférences, osant même assister à certaines d'entre elles qui sont un réquisitoire féroce contre l'Eglise. Ainsi le 29 mars 1905 écrit-il : "Charbonnel est venu faire une conférence, samedi soir au théâtre de Cahors. Il a vomé des atrocités au sujet des diaconales et surtout des choses saintes : baptême, communion, confession... la réponse est simple : vous brûlez et vous foulez aux pieds ce que vous avez adoré, prêché, enseigné pendant trente ans : quelle contradiction !" Période d'accablement où il prend conscience de n'être pas suf-

fisamment armé pour de tels affrontements et faire triompher sa foi. Au discours de l'abbé Breton qui proclame : "... Vous allez vivre une époque où il faudra sans doute choisir entre être un apostat ou un héros...", il répond : "Nous n'apprenons ici que les rudiments de la religion que nous avons à défendre". Juste quelques mots pour dire son désarroi. A l'éloquence, pour affronter l'avenir, il préférerait plus de connaissance et de spiritualité.

Ses tourments s'apaisent à chaque cérémonie qui le rapproche de Dieu. Le 29 juin est un jour de joie. "La cérémonie de la première tonsure est terminée. Je suis heureux, Seigneur, d'être un peu plus près de Vous, et un peu plus près de l'Esprit du Monde. Mater purissima ora pro me !". Il a choisi l'abbé Ductor, "indigène martiniquais, condisciple du Grand Séminaire", pour effectuer cette première tonsure, parce que, écrit-il, "il est si bon, si dévoué".

En juillet, on lui accorde quelques jours de repos et il conduit Marie au couvent de Castets-en-Dorthe, près de la Réole (Gironde) où elle va demeurer quelques mois en tant que pensionnaire de l'école ménagère. La durée d'un voyage pour se retrouver, parler un peu. Il a toujours tendrement aimé sa jeune soeur et les adieux sont touchants : "ma soeur m'a quitté en pleurant...". Il prend le temps de flâner, s'arrête chez des cousins, où il séjourne quelques jours ; une trêve face à l'incertitude de l'avenir. A son retour, la cité cadurcienne a retrouvé son rythme paisible. Peu à peu les esprits se sont calmés, tout à l'attente inquiète des décisions du Parlement. A Paris, Aristide Briand, usant d'éloquence, essaie de convaincre une partie de la droite religieuse que cette loi n'est pas une loi anti-chrétienne. Il tient à montrer qu'on ne doit pas faire une loi "braquée sur l'Eglise comme un revolver", mais prendre en compte les remarques acceptables des catholiques. Le plus difficile à débattre, le plus controversé, sera "l'article 4" qui désigne à qui, désormais, reviendront les biens mobiliers et immobiliers de l'Eglise.

Le 9 Décembre 1905, la loi de séparation des Eglises et de l'Etat est promulguée par le Président Loubet et paraît 2 jours plus tard au Journal Officiel. Elle marque la fin du Concordat napoléonien et consacre le mouvement de laïcisation et de sécularisation engagé en 1789. C'est aussi l'aboutissement d'un conflit d'une exceptionnelle violence où se sont affrontées l'Eglise et la République.

La loi affirme sa neutralité religieuse tout en garantissant le libre exercice de la religion dans le respect de celle d'autrui. Trois articles scellent l'avenir des Eglises de France : l'article premier qui assure la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes ; l'article second qui règle définitivement la rémunération des ministres des cultes, qui ne percevront plus de traitement de l'Etat, celui-ci se désintéressant de leur nomination ; enfin l'article quatre relatif aux associations culturelles. A celles-ci sont confiées le produit des quêtes et des collectes pour les frais du culte ; en aucun cas elles ne pourront percevoir des subventions de l'Etat, des départements ou des communes. Les biens religieux acquis depuis 1789 par l'Etat restent sa propriété. Il en dispose librement et se réserve le droit de les confier gratuitement aux représentants des Eglises pour l'exercice du culte. Le texte de loi paraît suffisamment juste pour que chacun en soit satisfait. Amédée lui-même, manifeste beaucoup de calme et de détermination à l'annonce de la loi. C'est une vraie profession

de foi qu'il rédige le 3 janvier 1906 : *"Voilà une ère nouvelle commencée : Le Concordat est rompu. Nous allons, nous, jeunes séminaristes à la rencontre de mille difficultés imprévues que notre avenir de prêtre nous réserve. Dieu en soit béni ai-je écrit partout à l'occasion du 1er de l'an. Monsieur le Supérieur nous a parlé de cet avenir. Ses paroles ont été pour moi le point de départ d'une vie plus généreuse pour la cause de mon Christ Bienaimé ! Il nous faut, au séminaire, acquérir une vertu à toute épreuve, qui nous permette de rester fidèles à Dieu, dans le monde, coûte que coûte. Jusqu'ici le prêtre s'était contenté de remplir un programme sans jamais oublier son pot-au-feu. Désormais, il faudra être apôtre, tel que le définit Jésus-Christ⁸".* Malheureusement la clause qui prévoit un inventaire estimatif des biens des Fabriques et des Consistoires⁸ avant de les confier aux associations culturelles, va placer une fois de plus la France au bord de la guerre civile.

Dès janvier 1906, commencent les premiers inventaires qui vont durer jusqu'à fin mars. Afin d'éviter tout heurt, Monseigneur Enard a donné des directives précises et prêché la dignité. A leur tour, les prêtres au cours de leur sermon dominical ont invité les paroissiens à la tempérance et au calme. Les consignes de l'évêque sont claires et tendent à éviter tout incident. Il fait de la politesse un credo. Chaque paroisse doit établir un inventaire préparatoire des biens, des titres de propriété et répertorier les dégradations éventuelles des bâtiments ne servant pas au culte (presbytères, séminaires...). Le jour même de l'inventaire, à l'arrivée de l'agent de la Préfecture, le prêtre doit, à la porte de l'église, lire publiquement une lettre de protestation dont le texte a paru au début de 1906, dans "la Revue religieuse de Cahors et de Rocamadour". Plus difficile est la question des vases sacrés contenant les hosties consacrées que l'évêque conseille de transférer au presbytère, et de laisser les tabernacles ouverts. Ce transfert est l'occasion de petites processions locales, surtout menées par les femmes, comme le raconte Amédée dans son journal. Même si la majorité de la population à l'exemple de son clergé a œuvré avec calme et respect, une vingtaine de communes réagissent fortement, en particulier Aynac et Laramière. Affrontements suffisamment violents pour qu'ils soient restés dans les mémoires, et les archives locales. Amédée, présent à deux inventaires, participe activement à l'opération. Début février il assiste l'Abbé Cancé, curé de la paroisse de Saint-Martin Labouval, qui reçoit le receveur des domaines pour l'inventaire. Celui-ci se permet une insolence à propos de l'ostensoir qui froisse, bien évidemment, la susceptibilité du jeune séminariste.

Quelques jours plus tard, le 20 février, c'est au tour de la paroisse de Lentillac-Lauzès d'accueillir l'enquêteur. Amédée, présent, le reconnaît et ne peut s'empêcher à son tour de l'agacer ; s'ensuit une petite escarmouche verbale qui aurait dû rester sans conséquence. Malheureusement le pouvoir n'est plus du côté des prêtres, et le fonctionnaire use de son droit. *"Plus tard j'ai appris que l'agent avait inséré mon nom dans le procès-verbal, autrement dit dans l'inventaire et que j'étais compris dans la liste des ecclésiastiques à qui tout subside serait supprimé pour avoir protesté le jour de l'inventaire en question".* Cette sanction avait été décidée par l'évêque en

cas d'incorrection commise à l'encontre de l'enquêteur, par un membre du clergé.

Dans l'immédiat le clergé se soumet et commence à se réorganiser. Directement dépendante du Saint-Siège depuis la rupture du Concordat, l'Eglise catholique de France attend que s'exprime le Souverain Pontife. La situation n'est pas encore totalement catastrophique, même si le fonctionnement des associations culturelles posent des problèmes. Aristide Briand a su convaincre qu'il fallait une loi de liberté et non de destruction qui laisserait l'Eglise dans le dénuement. Ainsi est-il accordé aux ministres du culte âgé d'au moins 45 ans une rente viagère prélevée sur les fonds publics et des allocations sont attribuées, pendant cinq ans, aux prêtres exerçant dans des communes de 1.000 habitants. Les édifices du culte et le mobilier sont laissés gratuitement et indéfiniment à la disposition des fidèles.

Le 20 février, Monseigneur Enard est nommé au siège archiepiscopal d'Auch. C'est avec regret que le diocèse de Cahors voit partir un prélat qui a su, dans un état de crise grave, défendre les principes et les droits de l'Eglise, tout en prêchant à ses fidèles le respect dû à la République et à ses institutions. Aux catholiques dont il était le guide, il a su rendre l'estime de soi et la confiance dans leur engagement de chrétien, sans provoquer de révolte. Attitude exceptionnelle pour l'époque. C'est le dernier évêque concordataire de Cahors. Son départ marque la fin d'un temps. Sa personnalité simple et conciliante va manquer aux catholiques lotois, en ses temps de troubles revenus. Il est remplacé par Monseigneur Laurans, qui prend ses fonctions en août 1906.

Après la parution d'une première encyclique en Février, *"Vehementer nos"*, qui refusait la loi de séparation, Pie X, avec l'encyclique *"Gravissimo Officii"*, qui paraît en août, s'attaque aux associations culturelles à qui devaient être remis les inventaires, condamnant ainsi l'Eglise à la perte de ses biens. C'est un choc pour le clergé français qui ne s'attendait pas à une attitude aussi intransigeante. Une majorité des évêques s'étant montré favorable à un essai des culturelles.

C'est en vain qu'Aristide Briand aura fait modifier l'article 4. Par la décision même du Pape, l'Eglise perd tous les avantages que la loi lui accordait avec les "culturelles" : la libre disposition des édifices religieux (églises, cathédrales, etc.) et du mobilier, la libre organisation de son culte, et le contrôle des associations comme elle l'avait fait avec les "Fabriques".

Le Souverain Pontife a pris sa décision, convaincu qu'aucun Ministère n'oserait se saisir des biens d'un culte séculaire, le plus ancien de France. Afin d'éviter les confiscations, l'Etat avait fait une dernière tentative en prorogeant d'un an le délai de constitution des culturelles, mais l'attitude du Saint-Siège va le contraindre à appliquer la loi.

Amédée confie ses angoisses à son journal. Le 10 Novembre, il écrit : *"Je souffre beaucoup, avec des larmes, à cause des événements, à cause du malheur des temps, à cause des incertitudes de l'avenir, surtout pour un séminariste : perspective de 2 ans de caserne supplémentaires ! Mes amis Roques Jules, Levade Joseph, Bonnysson... ont été réformés, tant mieux pour eux. Avec quelques camarades nous avons écrit en Espagne, en Amérique, au Père Montillet... aucune réponse favorable. Ces épreuves après tout ne*

⁸ Fabrique : association de laïques qui gèrent les biens de la paroisse sous l'autorité du prêtre. Consistoire : Assemblée de cardinaux convoqués par le pape pour s'occuper des affaires générales de l'Eglise.

sont rien, si elles (sont) supportées avec la foi élémentaire que nous demande Notre Seigneur..." Quelques jours plus tard, Monseigneur Laurans qui revient de Rome, rend visite aux séminaristes. "Roma locuta est, causa finita est. Rome a parlé la cause est finie" note-t-il tristement. "Notre évêque... nous a fait ce soir la lecture spirituelle. Il nous a dit que le Pape n'entend pas que l'on s'expatie pour éviter la caserne".

Le 13 décembre 1906, Monseigneur Laurans donne lecture d'une lettre pastorale au cours d'une imposante cérémonie à la cathédrale de Cahors. Ce n'est pas une diatribe contre le gouvernement, comme on pourrait s'y attendre, bien qu'il dénonce fermement les séquestres à venir et surtout la spoliation des biens personnels acquis par l'Eglise depuis 1802. S'il s'insurge à l'idée que le culte soit soumis aux mêmes obligations qu'une réunion publique, qui est une atteinte à l'organisation de l'Eglise, son discours est d'abord une analyse critique et sincère de l'attitude du clergé au cours du Concordat. Attitude qui explique l'indifférence au sort des prêtres, d'une partie des français : "... claquemurés dans nos sacristies, nos églises, nous avons perdu de vue le programme évangélique... quand il était urgent de prendre et de garder avec les âmes ce contact sans lequel l'apostolat ne peut être fructueux..." Amédée se souviendra du prêche, dont il transcrit quelques passages dans son cahier, et essaiera toute sa vie de prêtre de conserver et privilégier ce précieux contact avec les êtres.

Dès le 15 décembre 1906, au terme de la prolongation, l'administration préfectorale procède aux séquestres en commençant par les biens de la mense épiscopale (revenu ecclésiastique). Le Grand Séminaire est licencié. Amédée et ses soixante neuf condisciples sont contraints d'abandonner les lieux. Seuls les directeurs et le personnel de maison demeurent dans l'édifice jusqu'au 31 décembre où ils sont priés de se retirer. Le Supérieur proteste en vain. Ils s'installent dans la demeure qu'un riche cadurcien a mis à leur disposition (Cambon & Villes 2005:148). Le 15 décembre, toujours, l'évêque adresse au receveur des domaines une protestation "véhémement" qui est lue le dimanche suivant dans toutes les églises du diocèse. "J'ai juré de ne consentir à aucun acte qui priverait l'église de Cahors des biens qui lui appartiennent". Le dimanche 17 décembre, la force publique fait appliquer la loi jusque dans les églises où des procès-verbaux, pour "réunion non autorisée sans manifestation, ni trouble", sont dressés aux "desservants", pour chaque messe célébrée.

Ce même dimanche, les élèves du Petit Séminaire de Montfaucon sont congédiés. Ils reçoivent l'hommage de la population, venue saluer une dernière fois maîtres et élèves à leur sortie. Les directeurs et le personnel sont évacués par la force, malgré les protestations du Supérieur, le 10 janvier 1907. Le même jour, encore, Monseigneur Laurans, accompagné d'une foule importante et du clergé de la ville, quitte le palais épiscopal pour le quartier de la Chartreuse où il s'installe dans "la maison Dufour". S'adressant à la foule, il proclame : "Aujourd'hui, l'évêque se démocratise. Il est du peuple et il comprend ce qu'est aux yeux du siècle la vraie démocratie. Celle-ci ne vit pas du peuple, elle le sert..." Rien n'est épargné. Le château de Mercuès, pourtant résidence personnelle des évêques acquis sur des finances privées, qui servait de résidence d'été aux séminaristes et aux prêtres convalescents, est mis aux enchères ainsi que le mobilier. La préfecture conserve les tapisseries qu'elle exposera plus tard dans ses locaux. Tous les lieux où le jeune Amédée a vécu depuis 1896, sont deve-

nus en quelques jours des domaines publics. Bien des années plus tard, au terme de sa vie, le chanoine Lemozi écrira l'état de souffrance qu'il connut alors, que rien ne lui fit oublier : "Tout ce que nous avons souffert, les inventaires, la fermeture des séminaires, la caserne, et le plus dur restait à vivre... la guerre..." (A.D. "Cahier d'un séminariste").

Dès janvier 1907, les séminaristes redeviennent de jeunes citoyens à part entière, et sont contraints d'effectuer quelques mois de service militaire supplémentaires. C'est beaucoup pour un jeune homme qui croyait non seulement sa route toute tracée, mais sa place dans la société acquise. Pour devenir prêtre il est prêt à beaucoup de sacrifices, encore faut-il que le prêtre soit reconnu. Traité comme un simple citoyen, Amédée que le monde inquiet, et qui apparemment trouvait normal certains privilèges, soudain se révolte : "Depuis le 7 Janvier, en vertu d'une loi inique, nous avons été rappelés à la caserne, un certain nombre de séminaristes et moi-même". Le jeune homme est certes bouleversé, mais surtout, il doit s'adapter aux changements trop rapides et trop brutaux. L'Eglise doit se reconstruire, s'adapter, et malgré la rigueur des enseignants du Grand Séminaire, il n'a pas été suffisamment préparé pour affronter une telle situation. Devant l'inévitable, depuis la condamnation papale, l'espoir cependant persistait. En février, la disparition de son ami l'abbé Roques, avec lequel il avait eu "des entretiens si consolants, si surnaturels... au sujet d'un départ projeté en terre missionnaire", est le dernier choc qui déclenche une crise mystique. "Quand je pense à ces sentiments si chrétiens qui animaient toutes nos conversations, j'éprouve un grand calme, une grande joie même face à la persécution qui est là sournoise et perfide..." C'est le paradis perdu, qui a guidé son engagement, qu'il veut ardemment retrouver. Il réunit "quelques âmes d'élite", jeunes séminaristes⁹, comme lui épris d'absolu, avec lesquels il organise un cercle privé qui se consacre à "l'adoration nocturne". Longues soirées de prière qui se prolongent tard dans la nuit. Le Supérieur, d'abord satisfait de sa démarche, tente ensuite de le prévenir contre tout excès, mais le futur prêtre n'entend plus la voix de la raison. Il se réfugie dans un enfermement que brise, fort heureusement l'intervention brutale de Léon Blanc.

"Méfie toi", lui dit-il, "de former des cercles plus ou moins fermés, qui ressemblent beaucoup à une coterie. Agir de la sorte n'est, ni intelligent, ni charitable, c'est une injure à ceux qui n'en font pas partie. Sont-ils moins bons que les autres ? N'a-t-on pas confiance en eux ? Cela ressemble trop parfois à un parti, surtout dans un groupement, une communauté où il y a déjà un règlement et où tous les membres ont un idéal commun". Nul autre que lui ne pouvait se faire aussi bien entendre d'Amédée qui, déconcerté mais furieux de l'attaque, répond : "Il y a une nuance, lorsqu'on forme un groupe, un cercle, pour répondre à un parti, à un autre groupe qui vous attaque et cherche à vous anéantir". Sa révolte sans violence, c'était d'abord "en Tout, prendre les intérêts de Dieu et de la bonne cause !" Il reconnaît qu'il ne faut pas "user d'absolutisme", mais il a évacué ainsi sa douleur, sa peur de l'avenir, sa colère aussi. La crise a été salutaire, il en sort vivifié et revenu à la paix nécessaire pour continuer sa route.

⁹ Ses condisciples : Mauviolle, Cavalié, Rouzet, Larribe, Souq, Céprède, Huftier, Gasquet, Salvan, Fabre, Padirat, Brasquies, qui avec lui "demandent au Sacré Coeur le don de toucher le coeur des plus endurcis".



*manus et...
 Corpus...
 Mater...
 Mater...
 Veni...
 Mater...
 Mater...
 Mater...*

Figure 8 - Extrait du "cahier d'un séminariste". Texte écrit avec son sang (photo M. Lorblanchet, archives diocésaines de Cahors).

Contre toute attente, le Clergé s'est rapidement réorganisée. Après les événements de 1906 et la confiscation de ses biens, comment, en si peu de temps, l'Eglise catholique a-t-elle pu se reconstruire et continuer sa mission religieuse ? Sans le support des associations culturelles, c'est toute l'organisation et l'exercice même du culte qui était atteinte ; la messe étant alors assimilée à une simple réunion publique et soumise à une demande préalable d'autorisation, donc au bon vouloir de l'administration civile. Or, malgré la volonté affirmée "du Bloc des gauches" de briser la résistance catholique, l'Etat n'a jamais envisagé la disparition de l'institution religieuse. Les longs débats menés par A. Briand en sont la preuve.

Deux lois sont à l'origine d'un redressement notable de la situation :

- La loi du 28 Mars 1907 qui supprime l'autorisation de réunion préalable à l'exercice du culte, qui retrouve ainsi sa "presque" liberté de fonctionnement ; le "desservant" n'ayant plus de compte à rendre.

- La loi du 13 avril 1908 qui accorde juridiquement la jouissance des églises aux "affectataires des édifices de culte", bien qu'elle transfère définitivement la propriété des biens séquestrés à l'Etat et aux Collectivités locales.

Reste à trouver les finances nécessaires au bon fonctionnement d'une institution, brutalement privée de ses revenus. Le versement des allocations temporaires et des rentes viagères prévues par la loi (article 11), représente une aide efficace accordée aux diocèses. Afin d'assurer rapidement leur autonomie et la vie matérielle de leur clergé, les diocèses instituent "le Denier du culte", obole versée au desservant de la paroisse qui le restitue ensuite à sa hiérarchie. Les modalités de versement, indiquées dans le bulletin paroissial, rappellent à cette occasion la nécessité pour tout croyant de participer, aussi modestement que ce soit, au financement de l'Eglise. Des dons plus importants sont versés par les pratiquants les plus riches. C'est probablement aux personnalités marquantes de ses évêques, Messieurs Grimardias et Enard, que le clergé lotois doit sa capacité d'adaptation et son ouverture d'esprit. Il y a déjà plusieurs années que, conscient des bouleversements à venir, il a éduqué les séminaristes pour un ministère bien différent de celui dans lequel s'engagèrent leurs aînés. Beaucoup



Figure 9 - A. Lemozi le jour de son ordination, 29 juin 1908 (archives J.P. Lemozie). A ses côtés, son frère Henri, sa sœur Marie, son frère Edouard. Au premier plan, ses parents, Hyppolyte et Germaine Lemozie.

sont partis, accablés par les événements, souvent encouragés par leurs familles, conscients aussi que, grâce à leur niveau d'étude, ils trouveront facilement des postes intéressants dans la vie civile. Le clergé tourne son espoir vers ces nouvelles générations de curés, pauvres en nombre, mais riches de personnes d'élite propres à reconstruire une "Eglise mieux adaptée à la modernité du temps, capable d'affronter les situations nouvelles".

En 1907, Amédée a conscience de son avenir et l'envisage avec sérénité. Ce n'est pas une reconnaissance de notable de village qu'il recherche, mais plaire à Dieu. Il sait la pauvreté qui l'attend, et l'accepte. Ce qu'il souhaite, c'est aller à la rencontre des gens, les découvrir, leur parler, les aider de toutes les façons que Dieu mettra à sa disposition. La seule vraie question qu'il se pose n'est pas : "aurais-je de quoi vivre ?" mais "serais-je assez bon, assez aimant et compréhensif ? Mes défauts ne font-ils pas obstacle à mes qualités ?" Il est heureux quand ses condisciples lui font la critique de ses défauts. Il a besoin de vérité pour mieux servir son Eglise. Et s'il est une chose qu'il redoute ce n'est pas le travail, mais cette sensualité, cet élan de la chair qui le tourmente toujours. Fier d'appartenir bientôt à Dieu et de servir cette institution qui a su lutter, se préserver et ... renaître, c'est un jeune homme plein d'énergie et de joie qui écrit ses lignes, à la veille de son sous-diaconat : "*Nous avons étonné le monde par la façon dont nous nous sommes tenus en face de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, en face de la parole du Pape qui n'a pas hésité à la condamner... Nous nous sommes organisés tout de suite après l'encyclique, d'une manière*

admirable. Tous les séminaires sont reconstitués immédiatement. Les évêques ont reconquis leur liberté. Ils l'ont prouvé en condamnant la mauvaise presse. Nous avons tout perdu, sauf le principal : Dieu et l'homme. Donc courage et confiance".

Amédée Lemozi, au terme de ses années de séminaire, accepte et revendique son destin qui fera de lui un curé de campagne. Il engage sa Foi et son amour pour Dieu et les hommes, au cours de cérémonies qui le consacrent "Prêtre pour la vie".

Le mercredi 29 octobre 1907, à l'exemple de Pascal et de Montalembert, Amédée écrit avec son sang son engagement à Dieu : "*Après la sainte communion, j'écris avec mon sang extrait d'un de mes doigts, qui doit être consacré par mon Evêque, le jour de mon ordination sacerdotale (index gauche)"* (fig. 8). Il procède de même, le premier jour de sa retraite préparatoire, le 17 décembre 1907, pour invoquer la protection de Jésus et Marie.

Le samedi 21 Décembre 1907, il devient sous-Diacre. "*Jusqu'ici par la tonsure et les ordres mineurs, je n'étais que fiancé de Jésus. Demain il sera l'époux de mon âme... Je suis heureux au-dessus de toute expression".*

Le samedi 14 Mars 1908, il est consacré Diacre. "*Me voilà donc Diacre pour l'Eternité, car le Diaconat est un sacrement. Ce n'est pas cette joie douce, suave, angélique du sous-Diaconat, joie que procure la présence de l'Époux Bien-aimé, c'est plutôt une joie virile, forte ; la joie d'être apôtre de J. Ch., son Disciple, son Serviteur, la joie par conséquent d'avoir à souffrir pour lui, d'avoir à lutter pour devenir ou rester jusqu'au bout son Disciple..."*

En présence des membres de sa famille, il est ordonné Prêtre, le Lundi 29 Juin 1908 (fig. 9). "*5 heures, jour de mon ordination sacerdotale. Je confie cette journée à la T. Ste Vierge, en qui je mets tout mon espoir".*

2^{ÈME} PARTIE

LE PRÉHISTORIEN

Rocamadour 1909 - 1919

"Il est des hommes prédestinés à qui tout réussit, et qui, sans effort et tout naturellement, obtiennent dès le début ce que d'autres ne parviennent pas toujours à réaliser dans toute une existence. Notre ami Lemozi paraît être de ceux-là..." C'est ainsi que Armand Viré, ancien Président de la Société Préhistorique Française, présente en 1924, l'abbé Lemozi (Viré in B.S.P.F., séance du 28 janvier 1924).

1909 - Juillet 1914

Amédée Lemozi, que sa mère a visiblement mis dès l'enfance sous la protection de la Vierge Noire, est nommé, le 13 Août 1909, vicaire à Rocamadour (fig. 10). Cette nomination au "Pays de Notre-Dame et de surcroît de la préhistoire" est une vraie bénédiction. La cité ne ressemble en rien à ce qu'elle est aujourd'hui, après quarante ans de bouleversements touristiques et commerciaux. C'est alors un simple village, que traverse la grande rue, pas encore pavée, bordée de modestes maisons (constituées souvent d'une seule pièce), de petits jardinets, et de quelques commerces. Et lorsque s'éloigne la foule des pèlerins, les oies, en toute liberté envahissant la rue, reprennent possession de leur territoire. On y vit comme ailleurs sur le causse, au rythme des saisons.

Il faut imaginer ce jeune homme de 27 ans, qui vient de passer par des années d'épreuves. Pendant douze ans, il a été voué à l'étude et à la réflexion, dans un milieu clos, celui du Petit Séminaire de Montfaucon, puis celui du Grand Séminaire de Cahors. En 1904 et 1906, il a quitté cet univers rassurant, pour la caserne du 7^e de Ligne à Cahors. C'est au total près de treize longues années, privé de liberté, qu'il a derrière lui.

Il est en paix avec lui-même. Il a prononcé ses vœux, il est "prêtre pour la vie", et c'est d'un cœur léger qu'il entreprend de nouvelles activités. En tant que chapelain, il est chargé de se rendre auprès des familles de la paroisse, dont il fait connaissance. C'est un enfant du pays, qui sait le travail de la terre, et parle occitan. Il écoute, il comprend, et très vite on l'apprécie. Il n'a pas d'horaire fixe, si ce n'est d'être rendu au château à 19 heures. Le causse de Rocamadour qu'il arpente, lui restitue ses bonheurs d'enfant. Le Pays l'envoûte. Il maraude, il explore, il



Figure 10 - Rocamadour, porte Est (Le Lot Illustré, Libr. Baudel, St-Céré ; collection F. Lesage).

exulte. C'est d'abord avec ses jambes qu'il le découvre en arpentant longuement ses causses, ses vallées de l'Ouyse et de l'Alzou. Puis avec le regard. Le regard pénétrant qu'il a gardé de l'enfance, qui remarque la faille, invisible au promeneur, l'abri au bas des falaises que masque la végétation ou des remblais. Sans le savoir, il a déjà conquis son nouvel univers. Celui de la

recherche scientifique. Il a assez de temps libre pour réaliser ses deux passions : la première, la naturalisation des oiseaux et autres animaux du causse et du val d'Alzou, à travers laquelle s'exprime l'intérêt que l'écolier et l'étudiant ont porté aux sciences naturelles. La seconde, la découverte de ce pays, avec ses igues, ses grottes, ses falaises, en quête des dolmens et tumulus. Rien de plus facile pour lui, que d'interroger les villageois chez qui il se rend, quand il a besoin de plus amples informations sur ce qu'il voit ou découvre. Et de façon la plus naturelle, le prêtre donne ainsi naissance peu à peu au préhistorien.

Il est, sans le savoir, dans la lignée des scientifiques de l'époque, pleinement incarnée par Armand Viré, de renommée internationale, et le chanoine Albe, de renommée plus régionale, qui le soutiendront dès le début de ses travaux.

Le préhistorien est alors un savant éclectique qui doit tout étudier ; toutes les périodes de la préhistoire, et même la biologie dans le cas d'Armand Viré. Si le préhistorien est encore proche du collectionneur, de l'amateur d'antiquité, la discipline pourtant évolue. En 1912, Armand Viré, dans son discours d'intro-nisation aux fonctions de président de la Société Préhistorique Française, définit précisément cette orientation : "*Après l'ère des généralisations, nous devons maintenant sous peine de toujours tourner dans un même cercle, nous attacher à l'étude méthodique, détaillée, minutieuse, d'une même région*". C'est dire clairement qu'il faut dès lors étudier un secteur, un terroir, et tout étudier dans cette zone limitée (le causse, par exemple). Amédée Lemozi fera sienne cette définition.

Un soir de l'automne 1910, le jeune vicaire Amédée Lemozi reçoit de son supérieur un opuscule, avec les mots suivants : "*Votre ami André, de la gare, vient de me remettre en hommage deux opuscules dont l'un vous est destiné. Voyez vous-même*". Ce document de 8 pages, intitulé "Fouilles de M. André Niederlender dans les dolmens et tumuli de la gare de Rocamadour (Lot)..." est rédigé par Armand Viré. La lecture de la brochure est un choc pour Amédée, une prise de conscience. Elle lui révèle son "désir de faire des recherches analogues" et de s'adonner à l'étude de la préhistoire.

Cet événement, qu'il mentionne dans plusieurs de ses écrits, fondamental dans sa destinée de chercheur, prend aussi une autre dimension. C'est son supérieur qui lui remet l'opuscule. C'est donc avec l'accord bienveillant de sa hiérarchie qu'Amédée a, jusqu'alors, mené ses pérégrinations autour de Rocamadour. Ce geste l'autorise à poursuivre sa démarche. Il est probable qu'il doit beaucoup à l'estime que lui porte le chanoine Albe qui suit avec attention l'évolution de son ancien élève. Mais l'intérêt manifeste que lui porte Armand Viré, auteur de l'opuscule, donne tout son sérieux à ce qui aurait pu être interprété comme des fantaisies de jeunesse, des escapades au grand air. Il est vrai que le jeune vicaire possède les qualités requises, qui ne demandent qu'à s'épanouir. Attiré par la spéléologie, la géologie, l'histoire, déjà naturaliste, il s'intéresse au passé de l'homme inscrit dans la nature, lié à l'environnement immédiat dans lequel il a évolué et qui s'est modifié au cours du temps. Il a le profil de l'archéologue généraliste, pour qui toutes les périodes, de la préhistoire à l'histoire contemporaine, sont à découvrir, à connaître, et qui pour lui forment un tout.

Dès ce moment, avec l'enthousiasme qui le caractérise, il se lance dans l'aventure. Sans tarder, il rencontre André Niederlender avec qui il noue une relation amicale, une collaboration scientifique, qu'entachera parfois un soupçon de concurrence, qui dureront toute leur vie. Et toute sa vie, A. Lemozi appellera affectueusement André Niederlender "monsieur André de la gare".

A. Viré et A. Niederlender lui présentent leurs collections. Et lui d'affirmer : "*J'étais, on ne peut mieux, dans l'air ambiant de la pré-histoire*" (Lemozi 1950:5). Il a tout à apprendre de cette science qu'il "aurait facilement confondue avec la paléontologie ou la géologie". Ses connaissances se bornent aux ouvrages de Lapparent et de Quatrefages qu'il a "parfois" consultés. Dans la foulée, il achète les 4 volumes "du savant manuel" de J. Déchelette, édité en 1908. Ouvrage de référence qu'il aura toujours à portée de main et dont il entame immédiatement l'étude approfondie.

Il écrit : "*... je puis compter MM Armand Viré, André Niederlender et Joseph Déchelette... parmi mes meilleurs inspirateurs. Je dois beaucoup à leur souffle bienfaisant*". Bien qu'il ait dû très vite acheter pelles et pioches, il commence son initiation à l'archéologie par des repérages sur le terrain. Il explore, au cours de randonnées qu'il effectue à pied ou à bicyclette, s'informe auprès des propriétaires, des paysans, s'adressant à eux dans leur langue maternelle, l'occitan. Il dresse la liste des différentes stations préhistoriques susceptibles d'être examinées.

Sondages d'abord dans les tumulus (ou tumuli selon son expression) et les dolmens. Puis à partir de 1912, et une certaine expérience acquise, dans les entrées de grottes. Travail rapide, très différent de celui pratiqué aujourd'hui, qui permet d'accéder immédiatement à l'essentiel : la sépulture et le mobilier qui l'accompagne.

Il rédige lui-même la liste des gisements qu'il explore jusqu'en 1919, date de sa nomination à Cabrerets.

Les Tumulus

- de Viroulou, commune d'Alvignac ;
- de Granouillac (plusieurs tumulus situés près de l'oppidum de Saint-Cyr l'Alzou) ;
- de La Glèbe-du-Roux et de Lafage, celui du Mazet ;
- les trois tumulus du Mas de Pouget (fig. 13) ;
- les tumulus de la Borie-Delpech, de la Borie d'Imbert, de la Grange-de-Lamothe, de la Glèbe-de-Judicis ;
- le Cairn des Alix ;
- les tumulus de Bouriane et de Belveyre.

Ce dernier fouillé avec M. Grillon, Préfet du Lot, qui participera à plusieurs de ses travaux.

Les dolmens

- le Pech-de-Gourbières ;
- les Crouzols (qui comporte un double tombeau) ;
- celui de Magès (fig. 11) ;
- le dolmen sous tumulus de "Campagne",



Figure 11 - Dolmen de Magès à Rocamadour (photo M.Lorblanchet, collection privée).



Figure 12 - Dolmen "la Cabane des ossements" à Rocamadour (photo M. Lorblanchet, collection privée). La lande aux "Courlis" a été remplacée par un bois de chênes. Depuis l'époque de A. Lemozi le pays s'est dépeuplé et les grands bois ont envahi le causse.

- la "Cabanes des ossements", dolmen sous tumulus, dont il manque la dalle de couverture, sur lequel a été bâtie une cazelle (fig. 12).

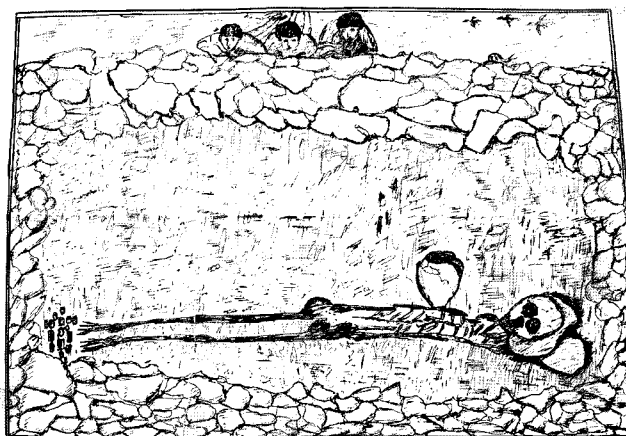
Un oppidum, avec tombeaux, celui de Merle, sur la rive droite de l'Alzou.

Les grottes

- les deux grottes-refuges Paul Denard, dans le bois des Plaines ;
- celle de l'Ermite, grotte-refuge de la vallée de l'Alzou ;
- celle de la Vitalie, sur la rive droite de l'Ouyse (déjà fouillée par Armand Viré) ;
- les grottes du Couvent et de Salgues (toutes deux situées dans le bourg de Rocamadour). Elles ont été, en partie, vidées de leur contenu et n'ont livré que des objets du Moyen-Age, ou plus récents) (ACR, Lemozi A., 1964, "à propos de Linars") ;
- la grotte de Guiraudet et celle de l'Hospitalet (près de Rocamadour).

Enfin, la plus importante, la grotte de Linard (appelée aujourd'hui Linars), déjà fouillée par A. Niederlender.

Outre, des pointes de flèches, des silex taillés, il trouve dans la plupart des gisements des tessons de poterie, parfois des vases entiers, offrandes associées au squelette ; des parures, bracelets et épingle en bronze, perles de colliers en os, en dents de san-



Plan sommaire du tumulus moyen du Mas de Pouget. Environs de Roc-Amadour (let) fouilles de 1912. Dessin A. Lemozi

Figure 13 - Tumulus moyen du Mas de Pouget, fouilles de 1912 (dessin A. Lemozi (inédit), archives Rocamadour (ACR). "Trois enfants, trois oiscaux, 1 escargot et... un squelette".

gliers, et beaucoup plus rare, des perles en verre comme dans le tumulus du Mas de Pouget.

La description qu'il fait des lieux et de leur emplacement est toujours minutieuse et souvent originale. Ainsi pour la "cabane des ossements" écrit-il : "A 2,5 km du château de Rocamadour sur les confins de la forêt des Alix, non loin des "genévriers aux courlis", petit dolmen qui a perdu anciennement sa dalle de couverture et qui était surmonté d'une cazelle au début du XX^e siècle. Les bergers l'appelaient "Lo cobono deis ossés" : c'est qu'ils l'avaient fouillé". C'est un appel à la tradition, quand il personifie avec le "courlis", nom localement usité, le lieu où se trouve le dolmen. Cet échassier de la grosseur d'une perdrix, symbole du causse, est en réalité "l'Oedicnème criard". Devenu rare de nos jours, on pouvait alors le voir courir au sol, tête tendue, à la tombée du jour.

Il note non seulement le nom du propriétaire mais il introduit souvent des indications sur sa parenté. Il fait ainsi d'un mégalithe, un monument qui appartient à l'histoire du pays et à ses habitants. Enfin, il accompagne fréquemment son compte-rendu de petits dessins, sorte d'aide-mémoire, qui sont autant d'informations sur le site tel qu'il l'a trouvé, et qui restituent et précisent les détails d'éléments architecturaux. Ainsi, toujours pour la "cabane des ossements", mentionne-t-il "la chambre... fermée à l'est par deux dalles échanrées", qu'il complète d'un simple croquis (voir annexes II, fig. 114).

C'est au total plus d'une trentaine de gisements qu'il explore en deux ans. L'on est sidéré par un tel chiffre ! Ces listes illustrent le caractère sommaire de la fouille qui consiste principalement, à cette époque, à faire un trou au centre du gisement (tumulus par exemple), à l'aide de la pelle et de la pioche, pour récupérer un maximum d'objets archéologiques. La méthode employée fait du fouilleur une sorte de collectionneur. Nul besoin d'autorisation officielle comme aujourd'hui, de projets d'étude déposés auprès d'un service archéologique encore inexistant. Seulement l'accord du propriétaire que A. Lemozi n'oubliera jamais de demander et de mentionner. Parfois, même, ce dernier l'aide dans ses travaux. Une seule prospection, effectuée en toute li-

berté, suffit pour déterminer le lieu intéressant à explorer, et l'on ne consacre pas plus de un ou deux jours pour la fouille d'un dolmen ou d'un tumulus, avec parfois l'aide d'un ou deux bénévoles. En procédant de cette manière, certains sites furent irrémédiablement détruits. Quand le gisement était assez riche, plusieurs fouilleurs pouvaient l'explorer en même temps, comme ce fut le cas pour la grotte de la Vitalie, d'abord sondée par A. Viré puis par A. Lemozi. Quand on connaît la rigueur apportée aujourd'hui à une fouille, les soins pris pour l'effectuer, le matériel utilisé, pinceau et truelle, la durée et la patience qu'elle implique, on est tout étonné que des archéologues aient pu agir ainsi. Cette urgence dans l'exploration, qui ressemble à une forme de "pillage", est celle que l'on dénonce maintenant chez les fouilleurs clandestins. Le but, aujourd'hui, n'est plus uniquement de récolter des objets, mais de comprendre l'intervention de l'homme préhistorique sur le site. Si le matériel archéologique trouvé continue d'être à la base de toute recherche, l'étude de l'architecture et les structures d'un dolmen ou d'un tertre (murs, pierres dressées, dallages), par exemple, ont tout autant d'importance. Cette évolution de la recherche donne à l'homme du passé une dimension intellectuelle et sociale plus affirmée.

Cependant, ce que partage d'abord le préhistorien avec le préhistorique, et que justifie la quête des premiers archéologues, c'est "l'amour des belles pièces". Ce goût des belles choses anciennes, passe en premier lieu par l'outil lui-même, sa facture, la qualité et l'origine du matériau dans lequel il est exécuté. On ne peut oublier l'étonnement, mêlé de respect, ressenti lors d'une première fouille, à la vue des objets restés si longtemps enfouis sous terre. Si parfaits pour certains. Se communique alors, du préhistorique au préhistorien, de façon intemporelle, le plaisir de tenir au creux de la main, un bel outil¹⁰. Au-delà de l'esthétique, se dégage l'intérêt intellectuel qui conduit à une analyse approfondie de l'objet, de sa fabrication et de son usage, et à une prise en compte de l'ensemble de l'outillage.

Si à cette époque les préhistoriens échangent des pièces archéologiques dans le but de compléter des collections, et même les vendent, Amédée Lemozi semble avoir eu, dès ses premières fouilles, un but moins personnel, et semble-t-il plus élevé.

Dès 1911, il songe à un musée. C'est à dire, présenter au public les pièces trouvées au cours de ses travaux, estimant qu'un patrimoine archéologique n'appartient pas à une seule personne ou à un cercle d'érudits, mais à la collectivité. C'est cette idée à la fois généreuse et pédagogique, qu'il développera plus tard avec la création d'un musée à Cabrerets. Il note dans son journal, "*Le musée est bien commencé, mais encore peu encombrant, puisqu'il contient tout entier sur un damier. C'est dans cette forme que je l'ai présenté à quelques visiteurs de marque, venus à Rocamadour, en septembre de cette même année (1911)*" (Lemozi 1950:5). Bien sûr, il y a de la fierté à écrire cela, un bonheur naïf dans cette présentation, mais toujours réapparaissent la spontanéité et la générosité qui sont les siennes. Il y a plus encore. C'est que l'héritage des populations qui se sont succédées sur un même territoire appartient d'abord aux

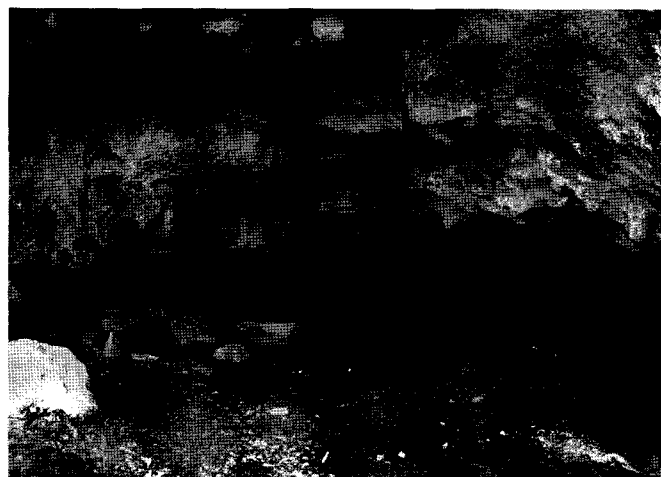


Figure 14 - Grotte de Linars : le porche d'entrée (photo M. Lorblanchet, collection privée).

populations contemporaines locales. C'est affirmer qu'il existe une continuité entre passé et présent.

Il faut également noter l'intérêt que déjà suscite ses travaux, puisqu'il reçoit des visiteurs "de marque".

Pour abriter son matériel archéologique nouvellement découvert, il ne dispose que de sa petite chambre de vicaire, au château de Rocamadour, qui s'avère bientôt trop petite. Il n'est pas habitué au confort, et l'idée de luxe lui est étrangère. Il s'accommode volontiers de l'exiguïté des lieux. Et comme justement il manque de place, il lui arrive d'accrocher certaines de ses "trouvailles". Ce qui n'est pas du goût de tous. Ainsi, son neveu Raoul, qu'il accueille régulièrement pour des leçons de latin, évoquera souvent le souvenir effrayé d'un squelette pendu dans la chambre, qui grelottait au moindre courant d'air.

Au cours de ces premières années de recherche, deux gisements vont contribuer à sa renommée de préhistorien : l'étude de "la grotte de Linars" et celle de "l'abri Murat".

La grotte de Linars

En 1964, à la demande du Supérieur de Rocamadour, le Chanoine Lemozi constitue deux dossiers sur la préhistoire locale. Ces documents sont destinés au Musée d'Art sacré de la cité mariale, organisé par le Directeur du Pèlerinage, en collaboration avec les Beaux-Arts (ACR). Un long chapitre et de nombreux documents, souvent inédits, sont consacrés à la Grotte de Linars qu'il fouilla en 1912, 1913 et 1919 (après sa démobilisation), avec les encouragements de A. Viré et de M. Grillon, Préfet du Lot. Il puise dans ses carnets de notes de l'époque, la plupart de ces informations. En introduction, il fait une description minutieuse et poétique de l'accès au site et de son emplacement géographique, en le replaçant dans un contexte local, comme cela lui est déjà coutumier (fig. 14).

"La grotte de Linars est située sur la rive gauche de l'Alzou, qu'elle surplombe de 200m environ. Elle est creusée dans le sous-sol d'un terrain jurassique, dans une portion de falaise très pittoresque, sous le bois de Mr le Chanoine Amadien, en amont et à 2 kilomètres environ du bourg célèbre

¹⁰ Jacques Tixier écrit dans son étude sur l'Atérien de l'Aïn Ir'itissa, au Maroc : "Variété et beauté des matériaux utilisés, pureté technique remarquable de la majorité des pièces et réussites de tailles exceptionnelles en font la «serie de vitrines idéale»".

de Rocamadour, celui-ci bien connu des pèlerins et des touristes. Le vieux moulin de Rossignol se trouve dans la petite vallée de l'Alzon, à l'orée de la prairie qu'on aperçoit de Linars. Cette prairie est dominée par les "Rais-ses", dont la pente est presque abrupte et couverte d'arbustes divers : chênes, merisiers, érables, noisetiers sauvages etc... Cette falaise est le repaire du grand Duc à l'affût des lapins et des oiseaux imprudents. Pour se rendre de Rocamadour à Linars, le chemin le plus court et le moins rébarbatif est la côte dite de la "Filiolle", qu'on appelle dans le pays du nom pittoresque de "Pique l'âne", parce que dans cette pente les ânes, chargés de bois, suaient, soufflaient, étaient rendus et devaient être piqués par leur propriétaire. En réalité c'est le fameux chemin qui conduit à la Pannonie..."

Quand il entreprend ses travaux, il ignore qu'André Niederlender y a déjà fait un sondage en 1910, et trouvé une fort belle hache polie. A cette époque, seul le porche de la cavité est connu. C'est un vrai chantier qu'il met en place, qui va durer jusqu'à la découverte de l'abri Murat. Le jeune vicaire a gardé les qualités du séminariste pour qui tout nouveau travail s'accompagne de patience et de ténacité. Et les fouilles sommaires qu'il a auparavant entreprises sont à considérer comme des apprentissages, alors nécessaires à l'archéologue débutant.

D'emblée sa démarche est différente, plus réfléchie. Pour la première fois, il entreprend un vrai travail de professionnel.

Il creuse, tout d'abord, en travers de la grotte, qui ressemble à un large abri sous-roche, une tranchée de 90 cm de profondeur, d'une douzaine de mètres de large et d'une dizaine de mètres de longueur. Pour la première fois, il relève une vraie stratigraphie et distingue 5 niveaux archéologiques qu'il numérote de bas en haut, comme on le faisait à cette époque. Malgré cela son travail reste imprécis. Ainsi, il rassemble les objets couche par couche, sans les situer dans la couche, mais note cependant que des terriers ont bouleversé les niveaux et déplacé certaines pièces d'une couche à l'autre (fig. 17).

Il prélève les ossements qu'il arrive à identifier, mettant à profit ses connaissances en sciences naturelles. Il s'agit, il est vrai, d'espèces connues, comme le sanglier, le cerf et le chevreuil, le boeuf sauvage, le mouton, la chèvre, le cheval, des canidés (renard et chien), des oiseaux, des coquillages (moules d'eau douce), et des escargots (hélices vermiculés à bandes brunes). Le matériel est constitué de nombreux tessons de poterie, et d'un outillage lithique qui comprend des lames, des grattoirs, ainsi que des pointes de flèches en silex, certaines à tranchant transversal, et 2 haches polies. Parmi l'outillage osseux, assez banal (poinçons), on remarque surtout 2 pointes de flèches en os, identiques à celle qu'il avait découverte dans la "cabane des ossements" (figs. 20 et 28). Il a assez de connaissances pour identifier un mors de cheval en bois de cerf. Une pièce identique sera trouvée, ultérieurement par A. Niederlender, à Roucadour. Il découvre aussi une petite série de galets et plaques qu'il estime à la fois "peints et gravés" (figs. 15 et 16).

Enfin dans la partie supérieure, il trouve des objets plus récents comme un "bouton de bretelle à fusil". Avec cette pièce, resurgit son goût pour l'investigation historique, sorte d'enquête originale et intéressante, qui replace l'objet dans son contexte. Ici, il évoque un épisode de la fin de la révolution, quand contrebandiers et bandits réfractaires habitaient les grottes de la région.

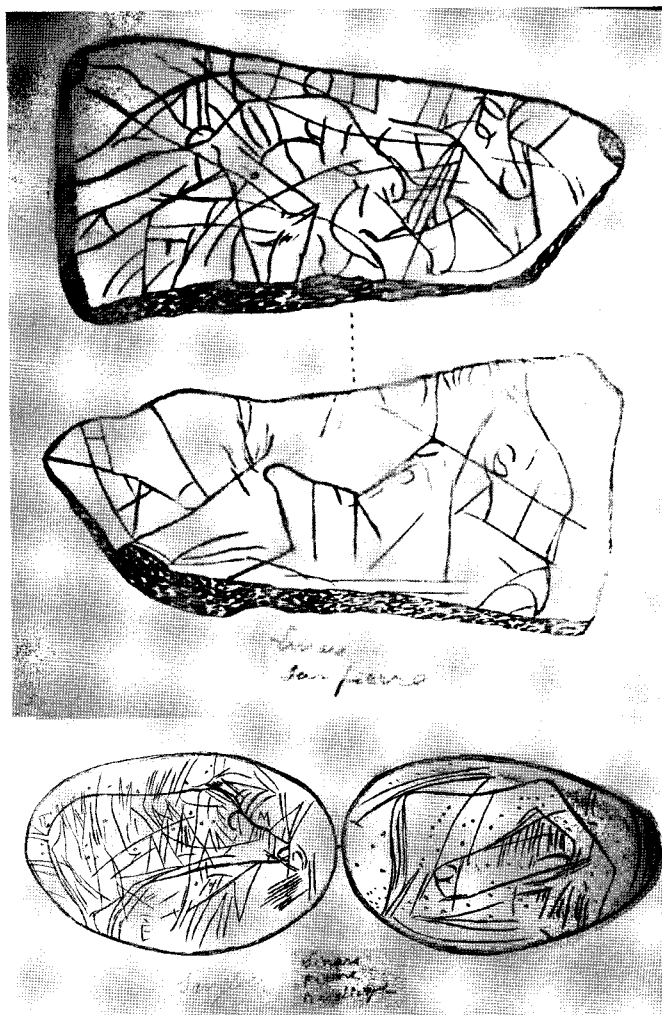


Figure 15 - Figures : pierres gravées trouvées dans la grotte de Linars par A. Lemozi (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

Ce matériel a été déposé au musée de Cabrerets, sans être publié, ainsi qu'un manuscrit d'une quarantaine de pages. Cet ensemble important est resté inédit.

Il a complété son étude des objets, par un essai de datation. Comparaisons ethnographiques et livresques qui peuvent parfois s'avérer justes, comme pour le "mors de cheval" qu'il identifie grâce aux travaux de Léon Coutil. Ce qui n'était pas évident ! Par contre, avec les poteries qu'il compare à la "poterie égyptienne de la culture badarienne", il fait preuve d'un excès d'enthousiasme qui laisse plus de place à l'imagination qu'à l'analyse scientifique. Il commet la même erreur avec les poteries du camp de Chassey, d'après les travaux de Georges Chenet. Il confond sans doute le décor incisé de l'âge du Bronze, avec le décor chasséen. Par contre, sa datation de la période des Champs d'Urnes est beaucoup plus sensée.

Il fait appel à sa connaissance intime du pays et de ses coutumes, quand il écrit, dans son manuscrit, à propos des petits coquillages. "Nous n'avons pu rien recueillir à Linars, sur la façon dont les escargots étaient préparés en vue de l'alimentation humaine. Il est probable qu'ils étaient parfois consommés crus, comme il arrive exceptionnellement de nos jours, dans nos campagnes, où l'on voit les bergers se régaler en avalant, pour se préserver du rhume, un escargot vivant simplement débarrassé de ses intestins !"

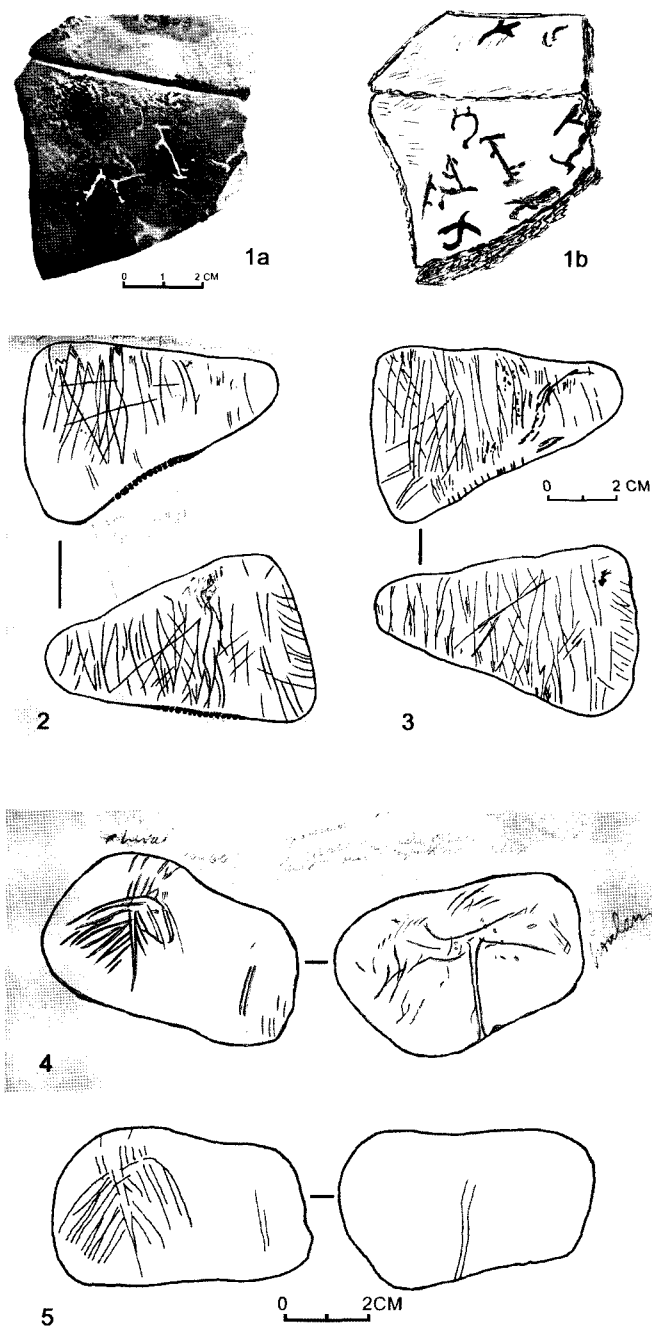


Figure 16 - Figures : lecture parfois subjective de l'art mobilier par l'Abbé Lemozi. 1a : os brûlé découvert par A. Lemozi, dans la grotte de Linars portant des traces naturelles (vraisemblablement altération récente (racines) faites après l'enfouissement de l'objet (selon R. Seronnie-Vivien 2006:57) ; 1b : relevé A. Lemozi (manuscrit inédit ACR). A. Lemozi y voit "une dizaine de signes gravés qui semblent représenter une faucille, un manche de hache et surtout des cornes, des représentations humaines" ; 2 : galet gravé de l'abri Pagès, relevé A. Lemozi (manuscrit inédit ACR). Il note son interprétation au crayon entre les dessins : "procession, simulacre de chasse, comparer avec les représentations de la petite grotte de l'abri Murat" ; 3 : même galet gravé de l'abri Pagès, relevé C. Couraud et M. Lorblanchet 1986. Le caractère abstrait des incisions est pleinement "accepté" et objectivement reproduit ; 4 : galet gravé de l'abri Pagès, relevé A. Lemozi (manuscrit inédit, ACR). Des têtes de chevaux se distinguent sur les deux faces parmi les incisions ; 5 : même galet gravé, relevé C. Couraud et M. Lorblanchet. Les chevaux ont "disparu". Les gravures sont purement géométriques et non figuratives.

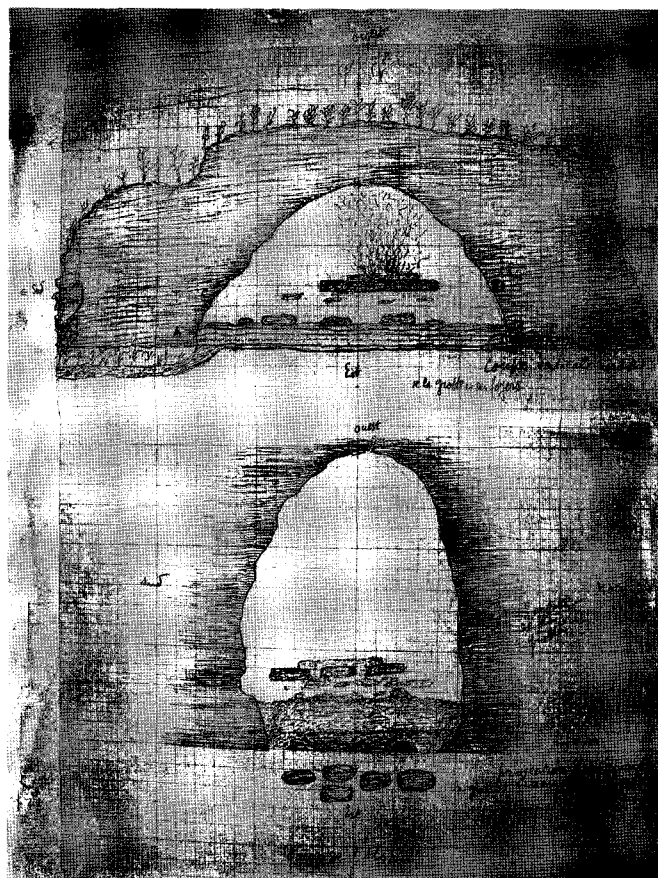


Figure 17 - Grotte de Linars : plan et coupe (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

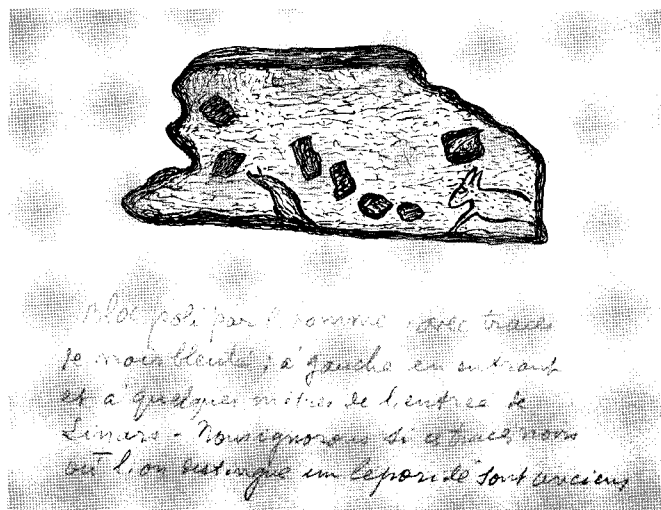


Figure 18 - Grotte de Linars : léporidé sur un bloc à l'entrée de la grotte (non retrouvé) (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

C'est cette même connaissance des comportements ancestraux qui lui fait comparer, tout naturellement, les foyers de Linars aux foyers des Papous et à leurs méthodes plus complexes de cuisson. Ainsi font-ils cuire leur viande, enveloppée dans des feuilles d'arbre, à l'intérieur desquelles ils placent des pierres chauffées à blanc. Il a l'idée d'une certaine universalité des comportements, par-delà l'espace et le temps. Finalement, il résume, assez justement, les périodes d'occupation de la grotte, dans l'aperçu général qu'il rédige à l'intention du Supérieur de Roca-

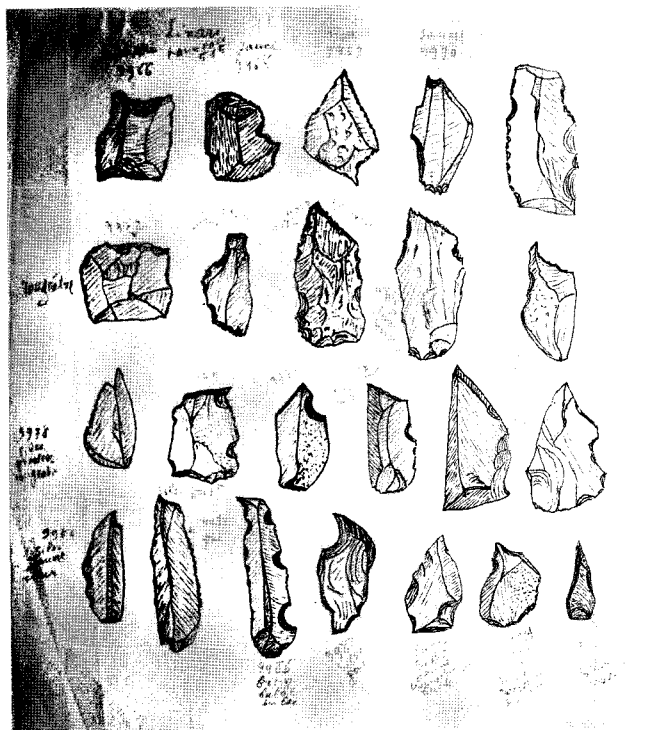


Figure 19 - Grotte de Linars : silex taillés (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

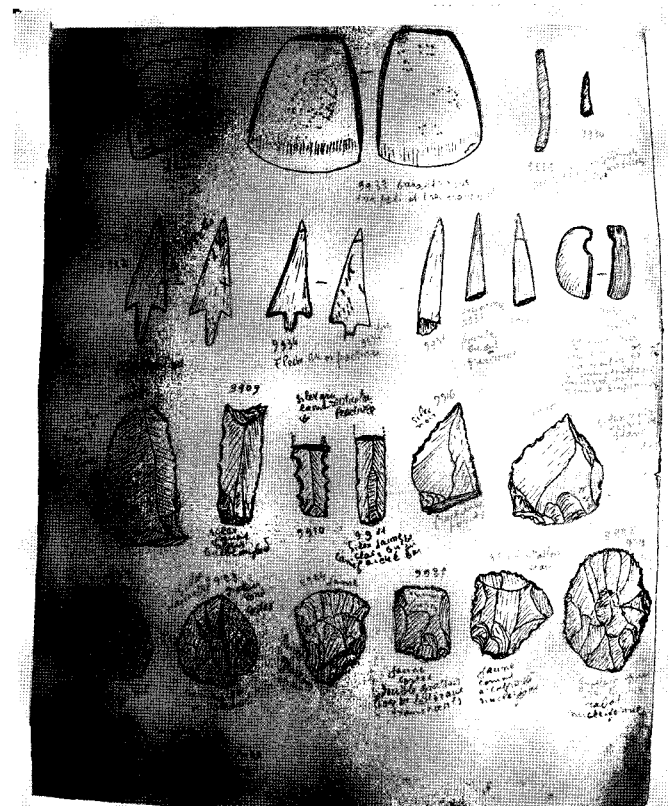


Figure 20 - Grotte de Linars : silex taillés, hache polie, pointes de flèches en os et parures en bronze (tubes) (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

madour. "Cette grotte semble avoir été occupée, du moins périodiquement, depuis l'extrême fin du Magdalénien, jusqu'à l'époque Gallo-romaine incluse. Ce qui le prouve se sont quelques gravures sur galets, de nombreux

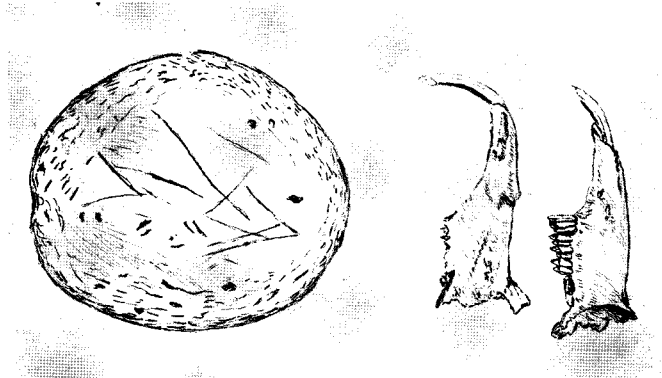


Figure 21 - Grotte de Linars : galet Gravé (?) et mâchoire de rongeur (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

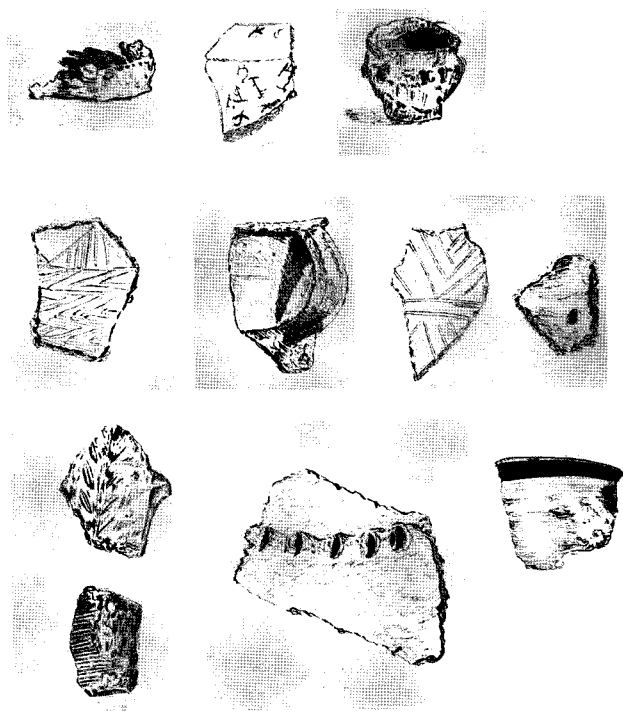


Figure 22 - Grotte de Linars : poteries (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

fragments de céramique, quelques haches polies, des objets en bronze et en fer, des fragments de poterie rouge lustrée. La grotte a servi, en outre, de cachette et de refuge, pendant les époques troublées ainsi que l'indiquent divers objets relativement récents".

Même s'il se trompe, parfois, il fait donc un vrai travail de recherche documentaire, d'identification et de datation. Il a peut-être une trop grande confiance dans les écrits, le sentiment que dans les livres se trouve tout le savoir. Conviction acquise au cours de ses années d'étude au séminaire. Il ne cherche peut-être pas encore assez la discussion auprès d'archéologues confirmés, et son enthousiasme nuit parfois à sa rigueur scientifique.

Son enregistrement du matériel archéologique de Linars est minutieux. Pratiquement toutes les pièces sont numérotées et dessinées. Travail qui, avec les comptes-rendus qu'il rédige, per-

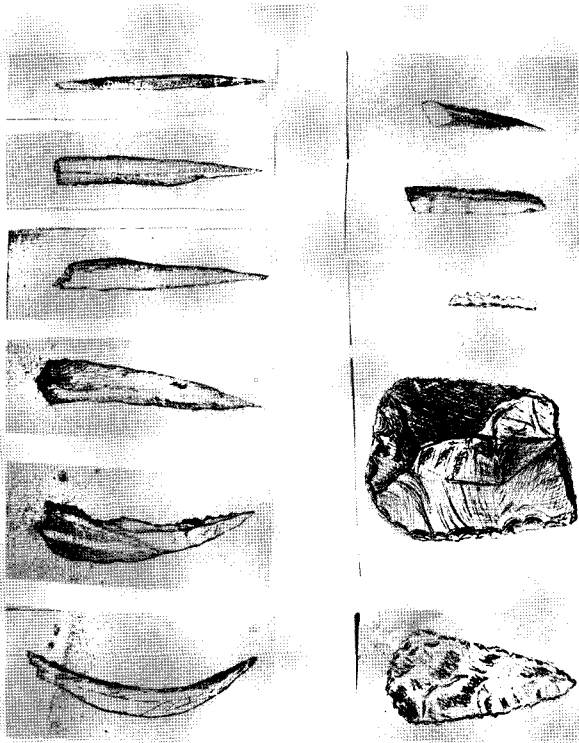


Figure 23 - Grotte de Linars : alènes en os, lamelles à dos et pointe de flèche foliacée (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

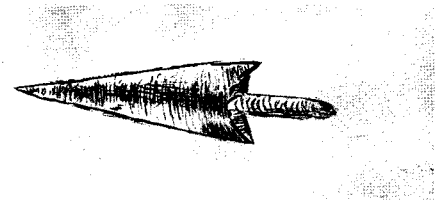


Fig 28

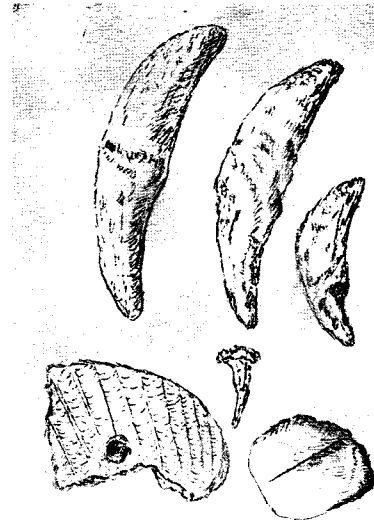


Fig 29

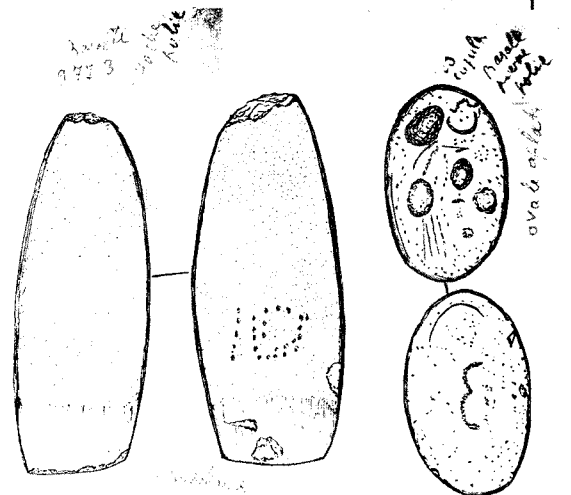


Fig 30

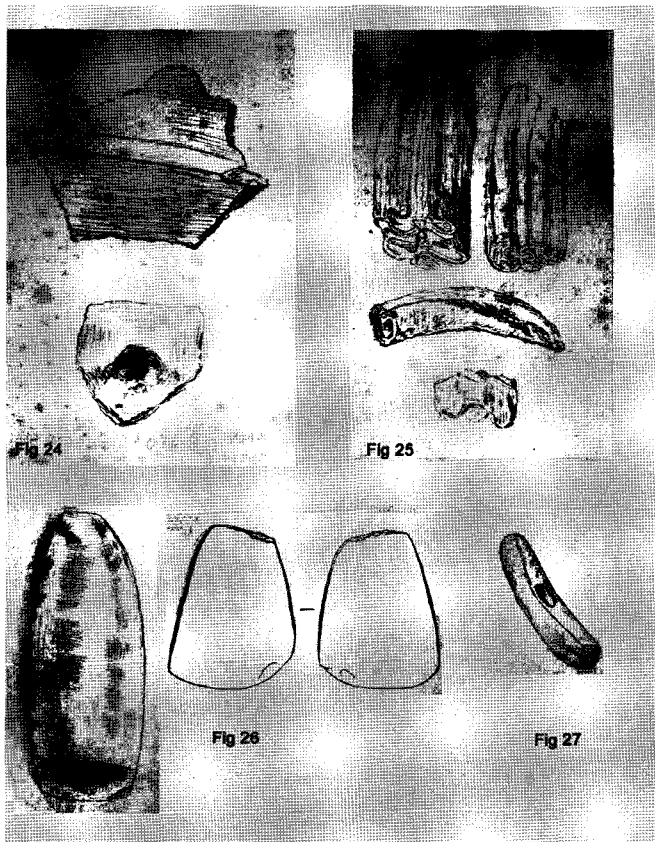


Figure 24 - Grotte de Linars : poterie. Figure 25 - Dents de cheval. Figure 26 - Haches polies. Figure 27 - Mors en bois de cerf (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

Figure 28 - Grotte de Linars : pointe de flèche en os. Figure 29 - Canines de carnivore et test de coquille perforée. Figure 30 - Hache polie avec signe géométrique et galet avec cupules (dessins A. Lemozi [inédits], ACR).

met un véritable inventaire de ce mobilier. Documents d'archives grâce auxquels on peut, aujourd'hui, estimer la qualité de la fouille, la justesse de l'interprétation, mais encore expliquer la disparition de certaines pièces. Ainsi, dans la monographie nouvellement parue de la grotte de Linars, M.R. Séronie-Vivien s'interroge sur la série de "galets gravés avec des traces de peinture rouge", et qui se trouve au musée de Cabrerets (54 au total)¹¹.

Il déclare : "Malgré nos recherches et une observation attentive de toutes les pièces lithiques disponibles, je n'ai retrouvé aucune trace de galet gravé. Ont-ils disparu ? Ont-ils été classés, mélangés à ceux de l'abri Murat ou de l'abri Pagès, également entreposés au musée de Cabrerets ?"

L'auteur a remarqué des taches d'ocre rouge sur 17 des 54 galets entreposés à Cabrerets, "le reste étant composé de galets portant des traces d'écrasement aux extrémités (percuteurs), de plaquettes et de galets aplatis sur lesquels je n'ai pas pu distinguer les indices d'intervention humaine" (Seronie-Vivien 2006:29).

Cette importante question de la disparition ou des mélanges des pièces dans les collections de Cabrerets mérite réflexion, car elle peut apporter aussi un éclairage sur le travail de l'abbé. J'ai découvert, dans les archives de Rocamadour, 3 relevés de galets gravés provenant de Linars (fig. 15). Ces dessins, inédits, ont été exécutés par A. Lemozi. L'un de ces dessins, sans indication d'échelle, suscite le doute de l'observateur sur l'authenticité réelle des gravures. Celles-ci se présentent comme un réseau inextricable dans lequel se distingue, çà et là, quelques courbes semblant évoquer des têtes animales. Par contre, deux autres dessins, également inédits, paraissent bien représenter de véritables gravures : un "animal se retournant", et un "sanglier". Seuls subsistent, aujourd'hui, ces dessins. Les originaux (galets gravés) ont disparu.

Quelques disparitions ont donc pu se produire. Ce sont au moins trois galets qui n'ont pu être retrouvés. Ce qui fournit une première explication à "l'absence de ces galets gravés", que souligne M.R. Séronie-Vivien. Mais il existe une autre possibilité. La lecture que l'abbé Lemozi a faite de ces pièces a pu être erronée. Il a pu voir des gravures là où il n'y en avait pas, en confondant des traits gravés avec des éraflures et des agressions naturelles du calcaire, fissures, éclatements, écrasements... et des traces de racines (fig. 16).

D'où l'absence actuelle de la plupart des galets gravés de Linars, qui, en fait, n'existaient peut-être pas ! Plusieurs de ces études apportent la preuve d'erreurs possibles. Ainsi, ses dessins inédits des galets de l'abri Pagès, où il voit des bonshommes et des signes, qui n'existent pas. Ces mêmes pièces ont été étudiées par plusieurs auteurs qui n'ont rien signalé de semblable.

De même, il a dessiné pour mémoire un bloc de l'entrée, avec représentation d'un "léporidé", mais sans indication précise (fig. 18). Il n'y a pas d'échelle, pas de plan de l'entrée situant le bloc. Malgré un examen minutieux du site, il nous a été impossible de le retrouver. D'autres éléments peuvent rendre aujourd'hui ses observations contestables, comme la modification des lieux qui font disparaître ses repères. Ainsi il est persuadé de l'existence d'un oppidum, au-dessus de la grotte, qu'il recherche au cours de ses permissions de soldat. Illusion ? Réalité ? Il est difficile de

se fier à ses seules observations. Mais il est difficile aussi de le mettre en doute. Depuis un siècle, le paysage a changé. Avec la disparition des troupeaux, la végétation est devenue plus dense. Les bois de chênes ont remplacé les clairières où paissaient les brebis. Pour vérifier, aujourd'hui, l'exactitude de son étude du terrain, il faudrait déboiser en partie celui-ci.

Même s'il exerce, officiellement, pendant 10 ans son Ministère à Rocamadour, l'interruption de ses travaux, pour cause de guerre, porte une atteinte sérieuse aux recherches entreprises. Il est évident qu'en période de paix, il aurait poussé beaucoup plus loin ses investigations et vérifié par une étude rigoureuse son hypothèse d'un oppidum. Car rien ne semblait contrecarrer ses démarches archéologiques. Il bénéficiait en cela de l'accord et du soutien de sa hiérarchie. En effet, outre des visiteurs de marque, comme le Préfet du Lot qui participa à plusieurs de ses chantiers¹², il accueille à Linars Monseigneur Cézerac, Evêque de Cahors, qui, malgré son manque d'entraînement et d'expérience du terrain, n'hésite pas à s'engager sur la sente difficile qui mène à la grotte, dans le seul but de constater l'importance des travaux entrepris par l'Abbé.

L'Abri Murat

Quand on parle du préhistorien Amédée Lemozi, on évoque généralement son étude et son ouvrage de la grotte du Pech Merle à Cabrerets. Même si cet important travail lui a valu une renommée internationale, sa plus belle découverte, celle qui l'aura rendu le plus heureux, qui lui aura apporté les joies les plus profondes, est incontestablement celle de "l'Abri Murat".

En 1942, tandis qu'il rédige l'étude du site, manuscrit qui ne sera jamais publié, il se souvient très exactement du moment exceptionnel de la découverte et de l'émotion qui l'étreignit alors. Ce soir là, le destin lui confie un trésor inestimable, "l'art mobilier des Magdaléniens du Quercy".

"Un jeudi soir, 18 Juin 1914, à la veille de la Grande Guerre, au retour d'un voyage à Reilhaguet, au coucher du soleil, j'ai repéré l'abri sous roche de Murat, de façon tout à fait inattendue. Je me souviens de la douceur de cette journée, de cette soirée particulièrement calme et de l'émotion causée par la découverte. Muni d'un vélo, je m'étais rendu le matin, dans la petite paroisse susnommée, chez l'un de mes confrères, M. l'abbé Rougié, actuellement curé d'Aynac, pour l'aider à l'occasion d'une première communion. Après avoir photographié en sa compagnie et par un clair soleil l'imposant dolmen de St Projet, il fallut songer au retour. Il était 7 heures. Peu après j'arrive dans la pittoresque vallée de l'Alzou, marchant au ralenti pour mieux explorer du regard les petites falaises percées de trous. Arrivé au niveau de la fontaine des Imbergues, je remarque sur ma gauche, en contrebas de la route, une tranchée, d'ailleurs assez vague pratiquée dans un terrain mi-noirâtre, mi-cendré, dont l'aspect me rappela celui des gisements archéologiques déjà fouillés. Je m'avance, n'ayant pour tout instrument de fouilles que mon couteau de poche. Après un examen bien sommaire qui dura quelques minutes, j'eus découvert 5 ou 6 silex qui me permirent de conclure que je me trouvais sur un terrain intéressant. Mais il fallut s'en aller, car déjà le chant des oiseaux de nuit et les allées et venues des petits

¹¹ L'étude de la grotte de Linars entreprise par l'abbé Lemozi a été récemment poursuivie par d'autres chercheurs. En 1978, des spéléologues ont découvert, dans le fond du porche, en franchissant une chatière, une salle sépulcrale contenant les restes de 43 squelettes. Une fouille de sauvetage a été alors réalisée en 1978-1980 par MM Louis Genot, Lucien Hugonin et Michel Lorblanchet. La précision des relevés du sol archéologique (dirigé par Michel Lorblanchet) a facilité l'étude du matériel. En 2006, la monographie synthétique du site vient d'être publiée par Marie Roger Séronie-Vivien et Marina Escala. Elle réunit les résultats des travaux de différents chercheurs y compris ceux de l'abbé Lemozi. Cette publication a établi de façon claire que "Linars a d'abord été un habitat du Mésolithique vers -10.000 BP. Il a servi ensuite de lieu de vie à l'âge du Bronze, vers -1500/1200 av. JC. A une époque plus récente, au Bronze final IIb/IIa (-1050/950 av JC) l'habitat subsista, mais il fut complété par une importante nécropole" - (43 squelettes).

¹² Le Préfet Grillon fouilla avec l'abbé Lemozi quelques tumulus et, pendant 15 jours, la grotte de Sainte-Fulalie.



Figure 31 - Abri Murat : biche à tête retournée – galet gravé (photo M. Lorblanchet, archives privées).

l'époridés annonçaient l'arrivée du crépuscule. Le lendemain je revins sur les lieux, mieux outillé. Cette deuxième visite du vendredi, 19 Juin, fut peu féconde en trouvailles, parce que je ne fouillais pas au bon endroit. Le samedi, 20 Juin, c'est au beau milieu de l'abri, sous le grand surplomb de la falaise, que s'opèrent mes recherches : elles furent un peu plus fructueuses et me permirent de recueillir quelques beaux silex." (Lemozie 1942, in "L'abri Murat", manuscrit).

Qu'importe la modestie des trouvailles. Il est évident que tout l'enchantement dans cette découverte. Et tout d'abord le site, proche de l'Alzou dont il "entend les soupirs discrets et intermittents", et "les sourdes palpitations d'une source cachée", la fontaine des Imbergues. Le quatrième jour, il revient sur le site accompagné de 3 élèves (dont Georges Couderc et Raoul Lemozie son neveu), pensionnaires à qui il donnait des cours de latin. Initiation de ces jeunes à l'archéologie, mais surtout impatience du professeur à poursuivre ses recherches. Il trouve ce jour là, la plus belle pièce de l'ensemble du mobilier gravé qu'il mettra au jour en 1919. La plus célèbre aussi.

"La 4^e journée de fouilles, lundi 22 Juin, passée en compagnie de 3 enfants pleins d'ardeur et de curiosité, fut une des plus importantes. Ce fut la journée de la découverte d'une belle biche gravée, se retournant. Cette gravure sur galet ne se révéla à moi que progressivement. Tout d'abord, la terre et les cendres la cachaient presque complètement. Le lavage du galet à la fontaine des Imbergues me permit de distinguer plusieurs lignes gravées, qui me parurent représenter un arbre ; les jambes étant inversées se présentaient comme des branches. Le lendemain, une étude plus attentive de la pierre, examinée dans une position différente, me fit découvrir une figure d'animal que je pris pour une tête de renne ; mais ce que je regardais comme les ramures se rapportait en réalité à l'encolure, au-dessus du dos et aux jambes antérieures d'une élégante et magnifique biche. Je l'ai répétée (elle est apparue de nouveau), le surlendemain, dans son ensemble, en compagnie de M. André, grâce à une bonne lumière frissante et perpendiculaire aux traits dont le relief apparut ainsi avec une particulière vigueur".

L'abbé a toujours eu cette honnêteté de dire que c'est avec André Niederlender, qu'il a immédiatement averti de sa trouvaille, que la gravure a été identifiée comme étant "une biche se retournant" (fig. 31). C'est l'expression du scientifique, celle qu'il emploie dans ses écrits. Plus tard, il l'appellera "la biche dolente" qui, au sens littéral du mot, signifie "souffrante". Lors de sa

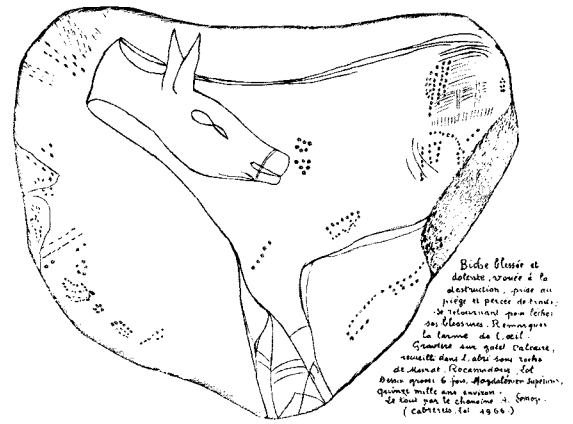


Figure 32 - Abri Murat : biche à tête retournée - relevé (dessin et annotation de A. Lemozi [document inédit], ACR).

découverte, il ignore encore que, quelques semaines plus tard, il la glissera dans son habit de soldat et qu'il la conservera sur lui pendant toute la guerre. Plus tard, il en fera le symbole d'une jeunesse douloureuse et sacrifiée. (J.-P. Lemozie, com. or.). L'interprétation s'est modifiée au cours des ans. Et le mouvement gracieux de la tête est devenu le dernier geste d'une bête blessée à mort. En 1966, il remet au Supérieur de Rocamadour un relevé du galet gravé, avec cette inscription : "Biche blessée et dolente, vouée à la destruction, prise au piège et percée de traits; se retournant pour lécher ses blessures. Remarquer la larme de l'œil" (fig. 32).

Les premières fouilles ne dureront que ces quelques jours de juin. Car c'est la déclaration de la guerre, en août 1914, qui met un arrêt provisoire à ses recherches. Au cours des hostilités, de rares séjours à Rocamadour le ramèneront à l'abri Murat ; deux fois pour cause de convalescence et lors d'exceptionnelles permissions. Il viendra y chercher la paix du cœur.

Jamais, il n'oubliera ces heures de bonheur. Il a su, immédiatement que, ce qui l'attendait à Murat, était exceptionnel. Un don du ciel. Un cadeau de la vie, suffisamment riche pour emplir une existence. Mais plus encore, c'est l'achèvement parfait de ces cinq années écoulées, celles de sa jeunesse, d'une liberté retrouvée, d'une certaine insouciance.

Historique des fouilles

La découverte du site, le 18 juin 1914, est suivie d'une brève campagne de 4 jours de fouilles. Exploration superficielle à laquelle, le mercredi 24 juin, la lecture du galet gravé "la biche se retournant" donne toute son importance.

Trois autres campagnes de fouilles seront programmées après la guerre, qui permettront une véritable étude de l'abri, et la mise au jour d'un matériel archéologique unique. La plus importante a lieu, du 5 avril au 1er octobre 1919. La troisième, s'effectue du 31 juillet au 11 août 1922. Enfin, l'abbé entreprend une dernière campagne en 1938-1939, jugée nécessaire à la rédaction de son manuscrit.

Dans son manuscrit, justement, à propos de la position géographique de la station, l'abbé multiplie les détails, précise les lieux,



Figure 33 - Vallée de l'Alzou. L'abri Murat se trouve au pied du versant ensoleillé (photo Michel Lorblanchet, collection privée).

comme s'il craignait que cet environnement, un jour, ne disparaisse. C'est un tableau qu'il peint, où il tente d'immortaliser un paysage, et où s'inscrivent, là encore, ses émotions (fig. 33).

L'abri sous roche de Murat, aussi appelé Roc des Imbergues, bien exposé au midi, est alors la propriété de M. Céret. Il est situé sur la rive droite de l'Alzou, commune de Rocamadour, près du confluent de l'Alzou et de l'Ouyse, non loin du vieux moulin du Caulet, à 2 kilomètres de la route de Rocamadour à Calès, à 7 kilomètres de "l'antique Pèlerinage". En face, dans la prairie, à 30 mètres environ, coule la fontaine des Imbergues, résurgence intermittente dont le trop plein se déverse dans l'Alzou. L'abri s'étend Est-Ouest, sur une longueur de 32 mètres, dominé par de petites falaises de 11 mètres de haut et en surplomb de 4 mètres. "Il est encadré de collines désertiques, d'aspect palestinien, où poussent les thérébinthes en compagnie des noisetiers sauvages ... On regrette que la route nouvelle qui longe l'abri ait enlevé quelque chose à la grâce naïve du site..."

Quand l'abbé repère l'abri, celui-ci a déjà été bouleversé et en partie vidé. Des foyers anciens, il ne reste d'intacte que la partie est, près de la petite source. A. Lemozi, selon son habitude, mène son enquête auprès des habitants, et "le père Malaurie", de Lagardelle, lui raconte que vers 1875, il prit la fantaisie au propriétaire du pré voisin de détourner le cours du ruisseau, sous prétexte d'embellir sa prairie. Le "brave caussetier" creusa un lit nouveau et plus régulier au pied de la colline, face à l'abri, et combla l'ancien lit sur un parcours de 80 mètres environ, avec les cendres de la station et... leur contenu. "Ce travail de vandalisme" dura deux hivers. Les terrassiers ne voyant dans les cendres "qu'un terreau fertile bien propre à engraisser une prairie". "Plus de 200 mètres cubes de magma, contenant peut-être de véritables richesses préhistoriques, ont été engloutis dans l'ancien lit de l'Alzou et mélangés à des terrains étrangers à la station" (figs. 35 et 36).

Campagne d'avril à octobre 1919

Dès sa libération, survenue le 12 mars 1919, l'abbé organise une grande campagne de fouille, qui va se révéler riche et captivante. Celle-ci débute le samedi 5 avril. C'est ce jour là qu'il remarque en surface, des foyers laissés intacts à l'extrême droite de l'abri. "Ce même jour nous exhumons une pierre gravée et une pierre portant des traces de couleur".



Figure 34 - Abri Murat : harpon bibrabé (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

Le mardi 8 avril, la quête fructueuse continue. En compagnie de Léon Mazeyrat et de son fils Ludovic, terrassiers occasionnels venus l'aider, il trouve "deux polissoirs en grès rouge" et ... "deux gravures d'antilopes !" Le 10 avril, au pied du rocher, il exhume une base de sagaie.

Chaque jour amène de nouveaux trésors, de nouvelles observations. Le 16 mai, dans une couche riche en matériel, il relève un galet, le long de la paroi, et plus au centre de la couche quelques débris de terre argileuse, très rouge, cuite au feu. Le galet siliceux, "roulé par l'eau", porte des traces manifestes de matières colorantes. "On y remarque les diverses nuances de l'ocre" qui lui font penser à une palette de peintre. La pierre est gravée de traits très fins plus ou moins parallèles. Des galets aziliens, semblables à ceux décrits par l'abbé, ont été découverts lors des campagnes de fouilles organisées par Michel Lorblanchet. Consigne était alors donnée aux fouilleurs de ne pas "laver" ses galets de crainte d'atténuer, ou même faire disparaître, les traces colorées. Il s'interroge sur les débris argileux qui paraissent avoir appartenu à un même bloc. Des empreintes cylindriques, des cupules ont été pratiquées sur la masse arrondie. Il évoque tour à tour, une figuration humaine (tête et yeux) en ronde bosse, un instrument, un jouet, ou, plus simplement, un bloc d'argile cuit intentionnellement pour être broyé et servir de "peinture". La cuisson de l'ocre est un fait aujourd'hui établi et la présence de terre cuite aussi. En 1942, il écrit, "la présence de terre cuite dans les foyers magdaléniens est chose assez rare pour qu'on y prête une particulière attention".

En mai 1923, au niveau du foyer supérieur, il repère sur la paroi de l'abri, fouillé en 1914, des gravures "rehaussées par quelques traces de couleurs". L'abbé distingue un "bel équidé" dont la tête a disparu par suite de l'effritement de la roche. Mais il ne peut déterminer les autres figurations. Le 5 Août, Armand

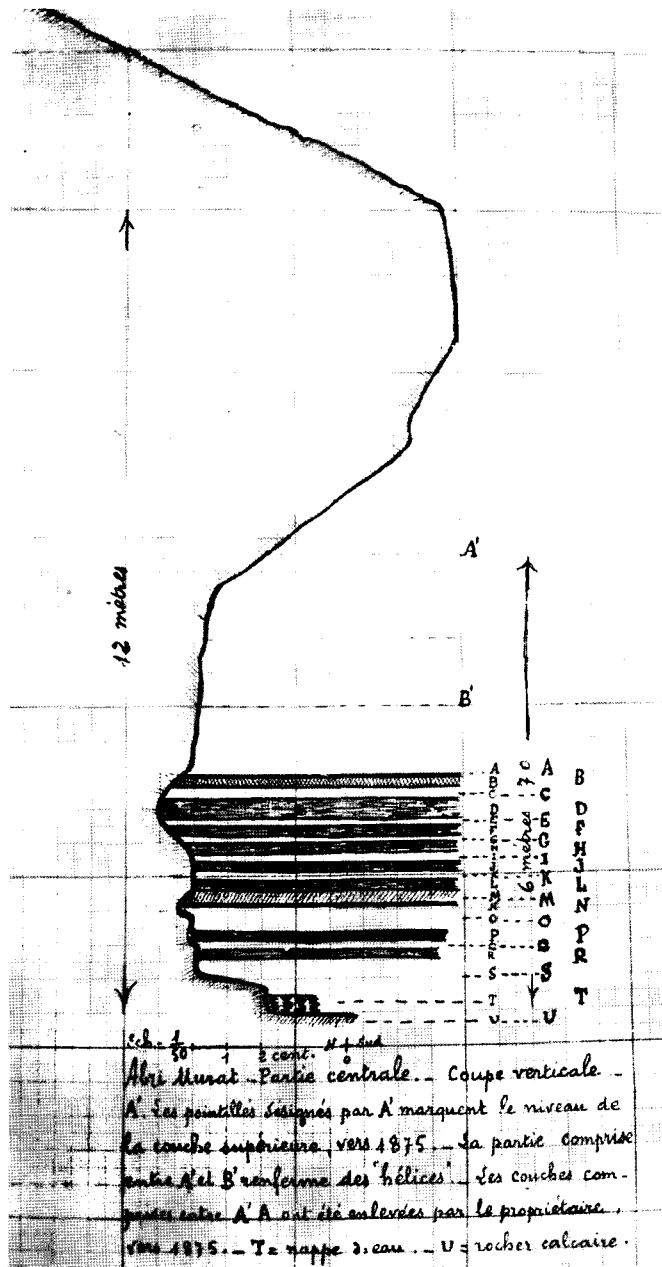


Figure 35 - Abri Murat : stratigraphie, partie centrale (dessin A. Lemozi [inédit], (ACR).

Viré se rend au château de Rocamadour où l'abbé lui présente le relevé du cheval. Et Armand Viré de s'écrier "Oh ! qu'il est beau!" A. Lemozi ne met pas en doute l'ancienneté des gravures "... parce qu'elles étaient masquées par les foyers supérieurs actuels non remaniés". D'autre part, des débris de brèche ossifère, appartenant aux niveaux enlevés en 1875, adhèrent encore à la paroi "et recouvrent certains traits des gravures pariétales".

C'est la découverte de l'art pariétal en Quercy.

Il est saisi par la diversité des objets récoltés, des matériaux utilisés. Déjà il pressent que "ces Muratiens", comme il les appelle dans son manuscrit, appartiennent à une civilisation où l'art tient la première place. Chaque jour il est sur le terrain. Ainsi le lundi 30 juin, il recueille un bel ensemble d'outils (harpons [fig. 34], base de sagaie) et d'objets gravés en bois de cerf, qu'il attribue au Magdalénien lortéthien (figs. 37 à 46).

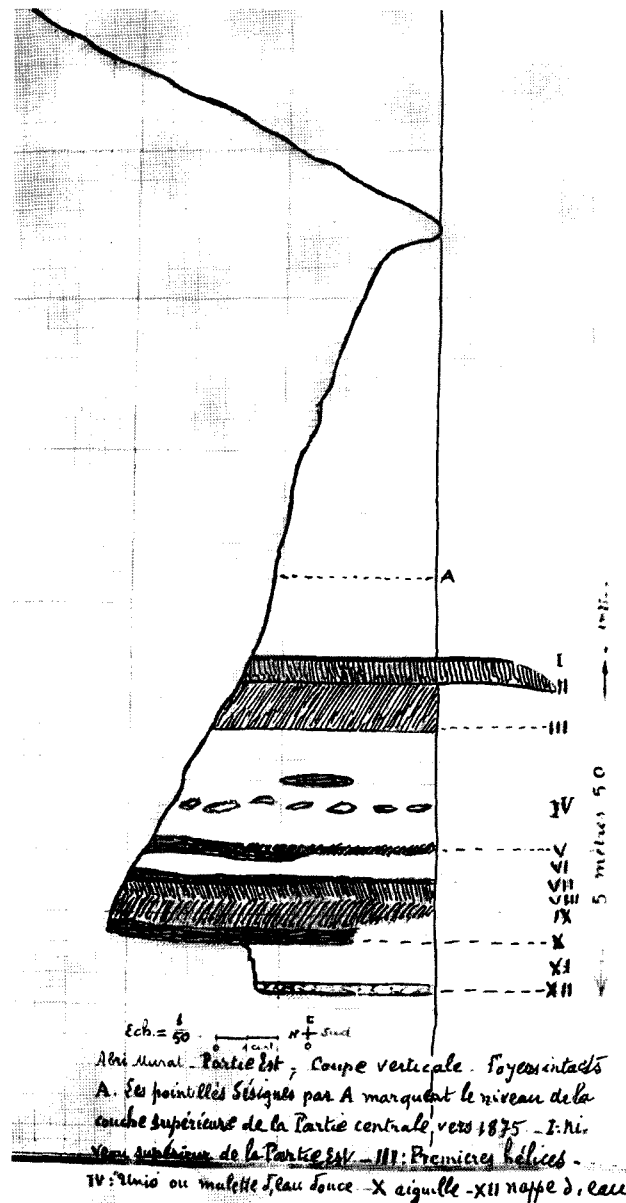


Figure 36 - Abri Murat : stratigraphie, partie orientale (dessin et annotation de A. Lemozi [document inédit], (ACR).

En juillet, il note pour la première fois la présence d'aiguilles en os très dur, dont une avec chas en parfait état de conservation. Emotion de l'abbé à la vue d'un objet aussi petit, aussi délicat et parfait qu'une aiguille en os, intacte, dont le poli fait penser à de l'ivoire. De tels objets l'ont fortement impressionné et l'ont aidé à comprendre les activités de ces magdaléniens dont il s'est plu à reconstituer la vie quotidienne.

Au cours de cette campagne, l'abbé se voue totalement à son travail d'archéologue. Il a pour cela, une fois encore obtenu l'assentiment de sa hiérarchie. Autorisation, certes, mais vérification sur le terrain de l'oeuvre accomplie et de son intérêt ! Ainsi, le 11 septembre, il reçoit la visite du Cardinal Maurin, archevêque de Lyon, accompagné de Mgr Castel, évêque de Tulle et de Mgr Giray, évêque de Cahors. Visite guidée de l'abri, par un abbé honoré par la venue des prélats, et fier de pouvoir célébrer ce site magnifique. Tout concorde à faire partager son

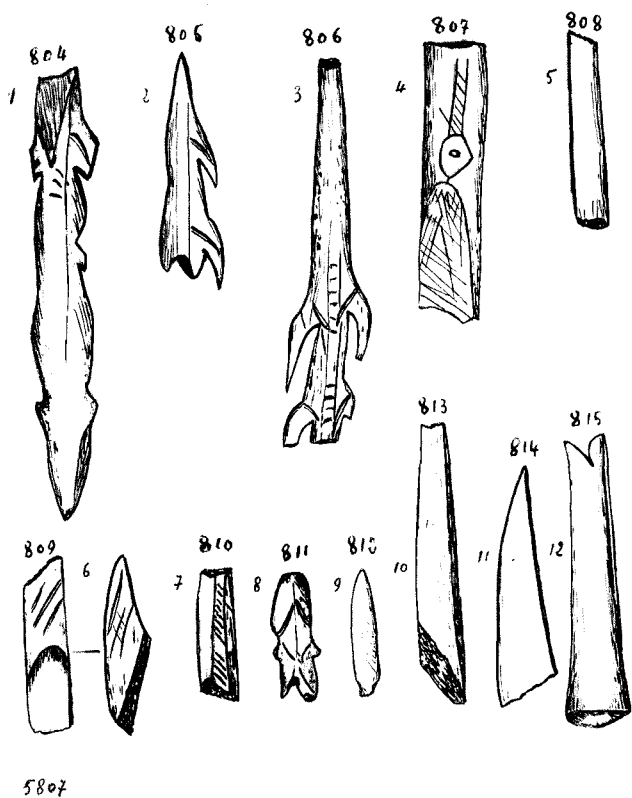


Figure 37 - Abri Murat : fragments de harpons et de sagaies (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

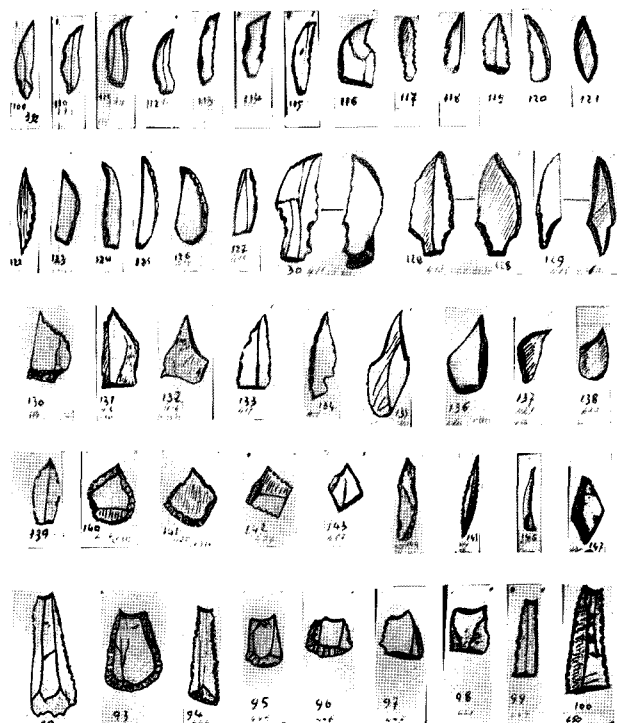


Figure 38 - Abri Murat : dessins d'outils (dessin A. Lemozi [inédit], ACR). On remarque des pointes à soie, des pointes aziliennes, des grattoirs, tous numérotés.

enthousiasme : la beauté sauvage du lieu, l'abondance, la qualité et la diversité des pièces recueillies. Journée "particulièrement studieuse", où il présente non seulement le matériel trouvé à

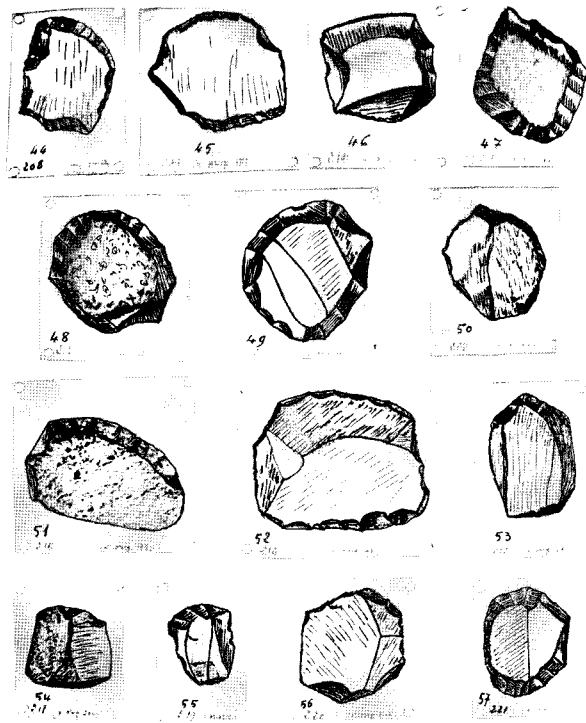


Figure 39 - Abri Murat : grattoirs ronds de type azilien (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

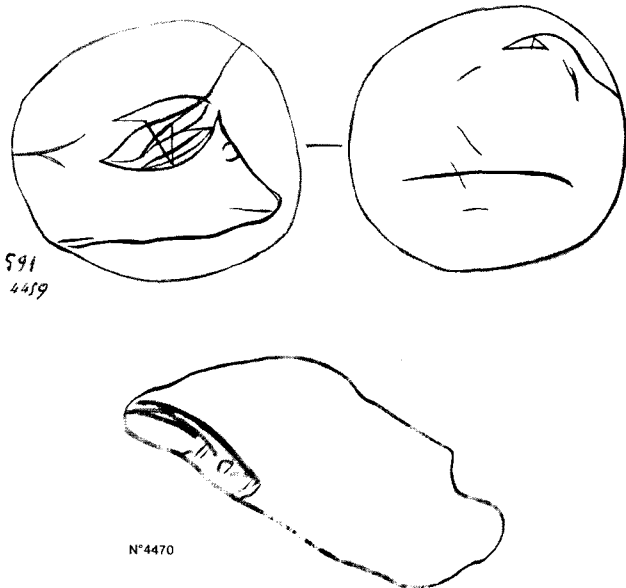


Figure 40 - Abri Murat : têtes de bouquetins gravées sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

Murat mais également celui provenant des tumulus des environs de Rocamadour. Le Cardinal, très intéressé, parle d'ethnographie comparée, évoquant le souvenir d'une sépulture (dans un lieu éloigné qu'il ne précise pas), dont il fut témoin, au cours de laquelle les parents du défunt offrirent à leurs morts un repas funéraire, dans une urne semblable à celles qu'il a dans sa collection. Et Mgr Giray "ne manque pas d'évoquer la compétence en matière de préhistoire des abbés Bardon et Bouyssonie", de renommée internationale depuis leur découverte de l'Homme



Figure 41 - Abri Murat : tête de cerf gravée sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

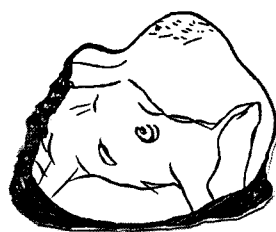
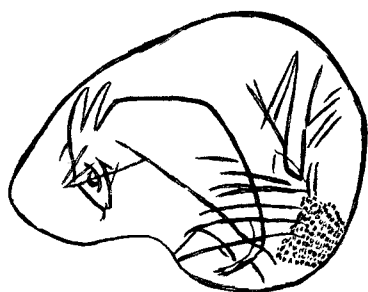
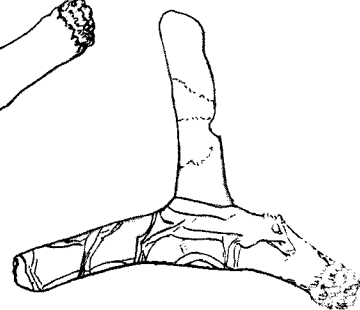
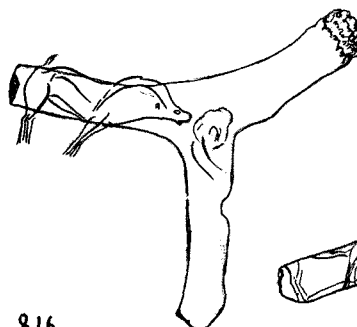
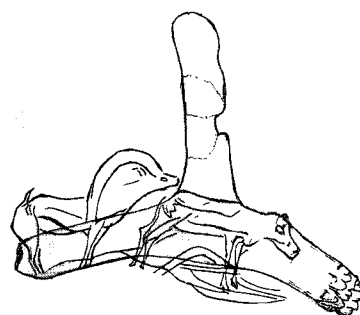


Figure 42 - Abri Murat : bouquetin, lièvre (?) et bison – gravures sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

de La Chapelle-aux-Saints, et avec lesquels A. Lemozi est en relation depuis 1910. Quelques jours plus tard, le 22 septembre, Amédée Lemozi accueille l'abbé Jean Bouyssonie qui vient d'Uxellodunum, Puy d'Issolud. C'est à l'homme d'expérience, au spécialiste du Paléolithique supérieur, qu'il s'adresse, heureux de pouvoir discuter avec lui de l'interprétation de certaines figures et signes gravés sur galet. Jean Bouyssonie est l'un des pionniers de la préhistoire, et sa visite souligne, une fois encore, l'intérêt du site et du matériel trouvé. Des premières comparaisons avec



816

5812

Figure 43 - Abri Murat : bois de renne gravé (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

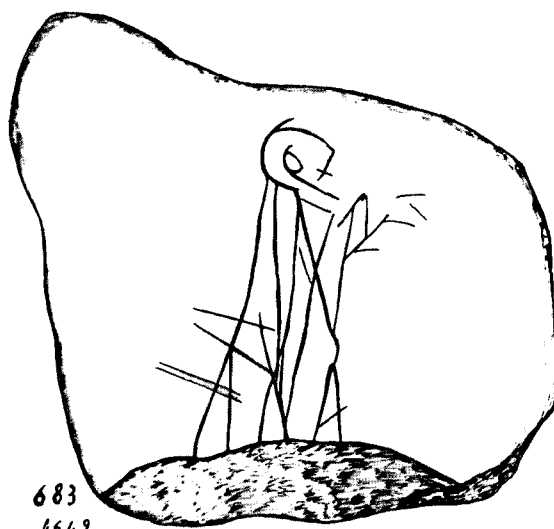


Figure 44 - Abri Murat : figure humaine (?) (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

d'autres sites sont établies. Ainsi les gravures de Murat lui rappellent celles de Limeuil (dont il fait l'étude) pour le mouvement et le pittoresque. Mais par la particulière finesse des traits gravés "elles ressemblent beaucoup aux gravures découvertes par Piette", dans l'art paléolithique pyrénéen. Les représentations sur la paroi de l'abri font l'objet d'une lecture attentive, au cours de laquelle l'abbé Bouyssonie repère le sabot du cheval et pense que les deux jambes sont marquées. Les relevés réalisés par A. Lemozi lui paraissent un travail d'identification sérieux et juste.

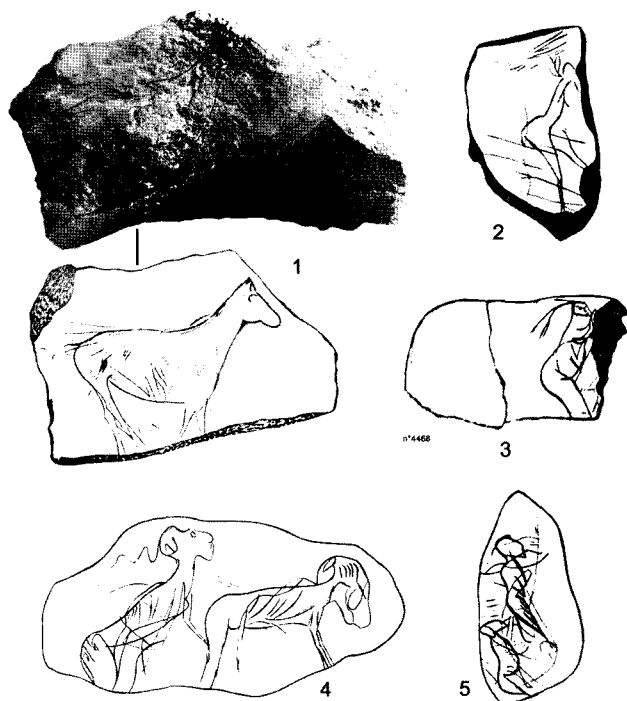
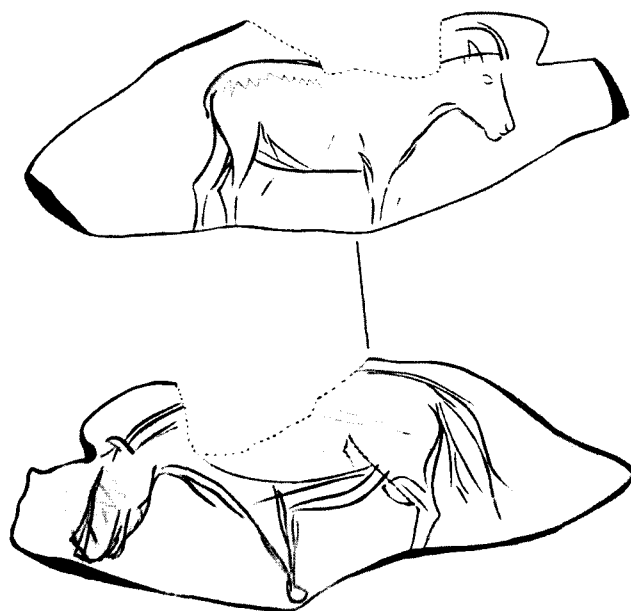


Figure 45 - Abri Murat : capridés et figures humaines (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).



60 Murat

Figure 46 - Abri Murat : cheval et bouquetins gravés sur pierre (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

Enfin il visite la grotte, à gauche de l'abri, et confirme l'existence de raclage du rocher avec trace de peinture (fig. 47) ; mais la présence d'un bovidé lui semble plus douteuse. Ils engagent une discussion, toute scientifique, sur les méthodes de relevés alors utilisées. Pour ce raclage, plutôt que de procéder à la prise d'empreinte par "estampage au papier buvard", comme l'envisage A. Lemozi, l'abbé Bouyssonie préconise une méthode plus délicate, qui consiste à prendre de l'argile fine et à "l'appliquer fortement" sur le grattage. Technique qui, sans une certaine habileté, risque d'abîmer l'original et d'enlever la couleur¹³ Puis de faire le positif avec du plâtre, qu'on pourra ensuite photographier. Récompense suprême à cette journée d'étude. Les deux abbés-préhistoriens trouvent, ce jour là, un galet gravé sur lequel, après l'avoir lavé, ils reconnaissent une biche et son faon.

Jusqu'aux derniers jours du chantier, du 27 septembre au 1^{er} octobre, l'abbé poursuit sa récolte "miraculeuse" d'un matériel d'exception dont il fait, uniquement pour les plus belles pièces, un inventaire à la Prévert, qui donne à cette liste une note poétique. "Belle aiguille en os, très effilée et très longue, avec chas délicat", "gravure sur pierre représentant un capriné, accompagné d'une figuration humaine, peut-être un homme masqué", "gravure sur pierre d'un félin", "gravure sur pierre de deux jeunes cerfs", "gravure d'un renne (traits quadruplés dans la région du dos)", "harpon bibrabé" (fig. 34), "gravure sur galet d'un jeune bovidé", "gravure sur galet d'un beau bison paissant..." Enfin, le 1^{er} octobre il repère, dans un dernier sondage, deux nouveaux

foyers. Puis dans l'après-midi, pour éviter tout accident, il comble la tranchée ouverte par suite des travaux entrepris depuis 1914. Il n'oublie pas que l'abri sert de refuge aux bergers et aux propriétaires des prés voisins. Le soir, dans son journal de fouilles, il note : "*c'est le dernier travail exécuté à Murat, pendant mon séjour à Rocamadour (14 août 1909, 11 octobre 1919)*".

C'est un travail étonnant qui s'achève, au cours duquel l'abbé n'a ménagé ni son temps, ni sa peine. "Les Muratiens" l'ont comblé, le matériel découvert est fabuleux. Il a mis au jour le premier grand gisement d'art mobilier du Quercy et le premier site d'art pariétal. Et lui, encore modeste préhistorien en mars 1919, est devenu peu à peu, au cours de ce chantier, un spécialiste de l'art du Quaternaire.

Il a procédé, chaque jour, au lavage, au classement et à l'étude des pièces récoltées. Il les a minutieusement décrites dans son cahier de fouilles. Il s'est penché sur la signification des objets gravés, des motifs représentés. Enfant de la campagne, en relation étroite depuis toujours avec la nature, il ne pouvait qu'être séduit par cet art animalier "en mouvement". Il gardera l'habitude de personnaliser, parfois avec excès, la figure représentée : "*bovidé se retournant pour mugir et se lécher*", animant ainsi en quelques mots toute une scène. Il dit sa joie profonde lors de ses découvertes : le galet fraîchement lavé, comme neuf, posé au creux de la main, dont il étudie avec attention les traits parfois enchevêtrés, mais où toujours il reconnaît une figure. Car pour lui, il ne peut s'agir que d'un art figuratif. C'est avec l'étude de l'abri Pagès que l'existence d'un art non figuratif s'imposera à lui. Avec Jean Bouyssonie, le 22 septembre, ce ne sont pas uniquement des discussions sur des détails ou des principes de

¹³ Cette méthode a été utilisée par Yves Martin, plasticien de formation, pour relever les gravures de la Grotte de Gouy.

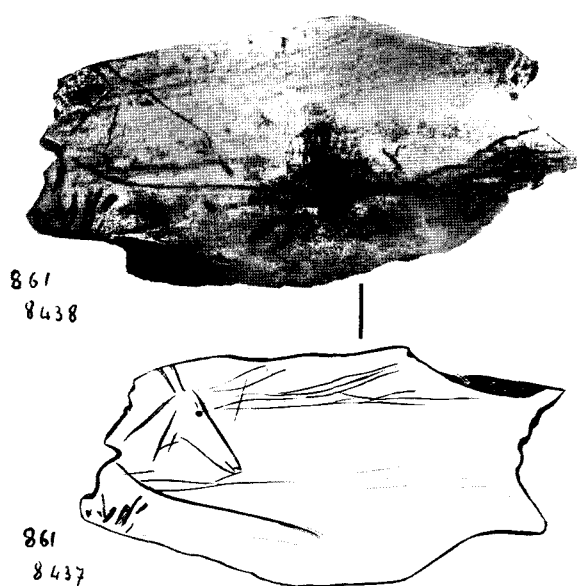


Figure 47 - Abri Murat : biche gravée sur os (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

relevés qu'il engage, mais une véritable réflexion sur la signification de l'art.

"L'abbé Bouyssonie a accordé une attention toute particulière aux figurations humaines, gravées sur os et munies de masques". Les Magdaléniens paraissent à Jean Bouyssonie animés par d'autres préoccupations, que d'ordre uniquement esthétique. "Il y a à la base de l'art, une certaine religiosité". Sentiment partagé par Amédée Lemozi, que ses observations ont amené à la même conclusion. L'abbé Bouyssonie, que "cette profusion d'art" impressionne, attribue même, aux Magdaléniens, "des moeurs pacifiques et pas trop de soucis matériels". Ce n'est pas A. Lemozi qui le contredira. Il est, depuis la découverte en 1914 de la biche gravée, convaincu d'avoir à faire à une "grande civilisation d'artistes", à une période où le gibier abonde. Son manuscrit est le reflet de cette intime conviction. Il croit honnête, cependant, de rappeler la conclusion de l'ouvrage, "Les Origines", de Funck Brentano qui dit : "Les chefs-d'oeuvres artistiques, à toutes les époques, sont nés d'une grande épreuve".

Certes, il a eu des aides, des "terrassiers" dont il mentionne les noms dans son journal de fouilles, et certains jours, des visiteurs anonymes, qu'il a accueillis volontiers, à qui il a accordé le temps de montrer et expliquer l'abri. Mais il y a eu surtout, les longues journées solitaires, dans la paix du lieu, les fins d'après-midi où il lave dans l'Alzou les objets récoltés. Très prosaïquement, il se souviendra avec délice, des "4 livres de brochets" capturés dans une résurgence insoupçonnée de l'Alzou ! Il "communie avec le passé" et, plus d'une fois, il a "maudit" la nuit et la petite cloche du château de Rocamadour qui le rappelle à l'ordre, et l'oblige à rentrer.

Campagne de fouilles du 31 Juillet au 11 Août 1922

Il consacre la première journée au déblaiement du site, si encombré de débris, que M. Villanova, hôtelier à Rocamadour, met à sa disposition une charrette attelée d'un cheval, et qu'il

ne faut pas moins de trois terrassiers pour nettoyer et évacuer le tout ! A ce propos, il note un jour qu'il a "souvent rémunéré ses assistants" (ACR, note). Tous n'étaient pas bénévoles. Même les jeunes qu'il entraînait dans l'aventure de la préhistoire se voyaient gratifier de quelques sous. Il ajoute qu'il a toujours travaillé sans recherche de profit, répondant sûrement en cela au reproche fait alors aux préhistoriens qui n'hésitaient pas à vendre des pièces de valeur trouvées lors des fouilles. Il s'insurge d'ailleurs contre Hauser qui avait la réputation de piller certains sites de Dordogne et de s'enrichir en vendant le matériel récolté à des antiquaires étrangers.

Cette campagne ne lui apportera pas les mêmes joies que celle de 1919. Il note dans son journal de fouilles, le 11 Août 1922, une récolte abondante en silex mais pauvre en galets gravés, rares dans les foyers inférieurs de Murat. Seule une aventure, survenue le 31 juillet avec deux compagnons, marquera ces quelques jours et fera l'objet d'un récit souvent raconté¹⁴.

Le 28 Janvier 1924, l'étude de l'abri Murat fait l'objet d'une importante communication à la *Société Préhistorique Française*. L'abbé Lemozi n'a pu se rendre à Paris et présenter lui-même le résultat de ses fouilles, et c'est Armand Viré qui en fait l'exposé.

Campagne de fouilles de 1938 et 1939

Avant la publication de son manuscrit sur l'abri Murat, étude élargie du site et du mobilier, il décide de fouiller les niveaux laissés intacts, à l'extrême droite de l'abri. Ceux-là même qu'il a sondés le 1^{er} octobre 1919. "Je pensais, de la sorte, avoir une idée plus complète de la vie, de l'industrie et de la civilisation des tribus qui avaient occupé l'abri". C'est au total dix jours qu'il consacre à ce chantier : les 1^{er} et 2 juillet, le 29 août, le 12 septembre et le 12 novembre 1938 ; les 7, 13, 15, 17 et 20 mars 1939.

Marcel Griaule, collaborateur prestigieux, l'accompagne dans ces travaux, le 1^{er} juillet et le 12 novembre, peu avant son départ pour l'Afrique. En fait, ces journées sont à considérer comme des moments de détente, des retrouvailles avec le passé. L'abbé est devenu une figure éminente de la préhistoire régionale qui se plaît d'accueillir, sur un site archéologique qui a contribué à son renom, les amateurs de préhistoire.

Le 7 Mars 1939, il revient seul et fait l'estampage des gravures de la petite grotte (fig. 48). Et c'est, seul encore, qu'il prend les dimensions de l'abri pour la seconde fois. Toujours en mars, il procède à des travaux de nivellement par rapport à l'Alzou et à la fontaine des Imbergues, et visite sommairement les abris et stations voisines de Murat ; "j'ai examiné, à 200 mètres de l'abri Murat, un petit abri où il y a deux trous horizontaux peu importants dans la roche. Ce petit abri paraît intéressant". Observations confirmées par Michel Lorblanchet qui a inventorié 3 abris sous roche, 4 avec l'abri Malaurie, dignes d'être fouillés dans le futur. Ce qui laisse penser que le secteur de Murat fut occupé par un groupe important de magdaléniens.

¹⁴ Ils sont trois, égarés en pleine nuit, dans la vallée de l'Ouyse, affamés, à la recherche d'une "chimérique auberge"; deux compagnons servant de chaise à porteur au troisième "où n'a plus de jambes". Une porte finira par s'ouvrir, et une auberge par les accueillir.

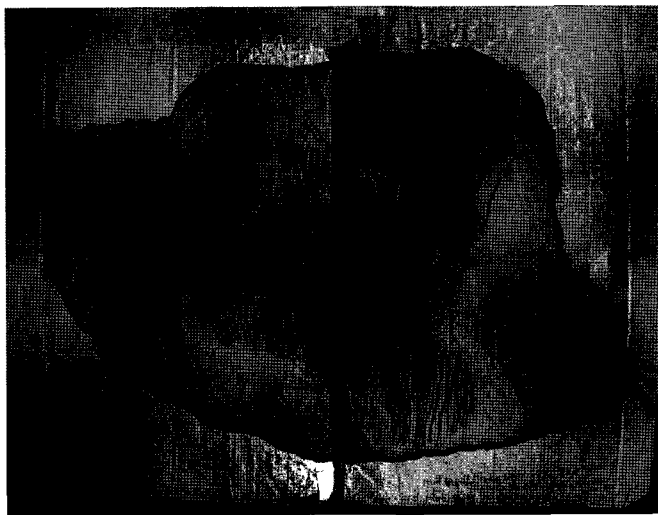


Figure 48 - Gravures pariétales dissimulées dans une petite grotte à proximité de l'abri sous roche de Murat – Lot. Figurations anthropomorphes (grandeur réelle). Peut-être plusieurs personnages masqués (Lemozi 1951, ACR) ; (Bull. de la S.P.F., T. LVIII, 1961, fasc. 11-12, avril 1962 ; travaux de nov-déc 1961). Document original en couleur qui figurait dans le premier musée de Cabrerets.

Puis il fait ses adieux à ce site prestigieux. Il a fini de travailler à Murat. Et son manuscrit est resté inédit. Même si le lieu est cher à son cœur, il n'y reviendra plus qu'occasionnellement. Il a manqué de temps, et le trajet qui, chaque soir, le ramène à Cabrerets est long. Deux heures de route par "Bonnecoste, Couzou, la Panonie, Gramat, Reilhac, Espédaillac, Blars, Cabrerets", quand il se rend seul à l'abri sur sa petite moto. Il n'a plus l'élan de sa jeunesse, ni les mêmes libertés. En 1938, il a 56 ans, la charge de plusieurs paroisses qui l'accaparent et vingt ans d'un lourd investissement scientifique.

Conclusion

L'abri Murat est certainement la plus grande découverte réalisée par l'abbé Amédée Lemozi, au cours de sa vie. Tout d'abord, parce qu'il en est l'unique inventeur. Ce qui ne sera pas le cas de la grotte ornée du Pech Merle, dont il devra partager la découverte avec le jeune André David.

L'abbé Lemozi est celui qui a apporté à la préhistoire du Quercy, et même de l'Europe, l'un de ses gisements clés ! La richesse de ce site est inestimable. Il a mis au jour des milliers de vestiges : des ossements ; des silex taillés, lames, lamelles à dos, burins ; des outils en os et en bois de cervidés, notamment de harpons gravés, des pointes de sagaies, des aiguilles à chas. Parmi les pierres, os et bois de cervidés, il a répertorié une centaine de pièces gravées. Cet ensemble définit la civilisation des derniers grands chasseurs de l'époque glaciaire, à la charnière du Magdalénien et du Mésolithique.

Sa méthode de fouilles, pour l'époque, est excellente. Tout le matériel est numéroté, classé, niveau par niveau, ainsi que nous le retrouverons dans le musée de Cabrerets, présenté sur des plaques de contreplaqué peint en rouge. Il a appliqué la même méthode pour les ossements, ce qui peut permettre, ultérieurement, des datations au radiocarbone.

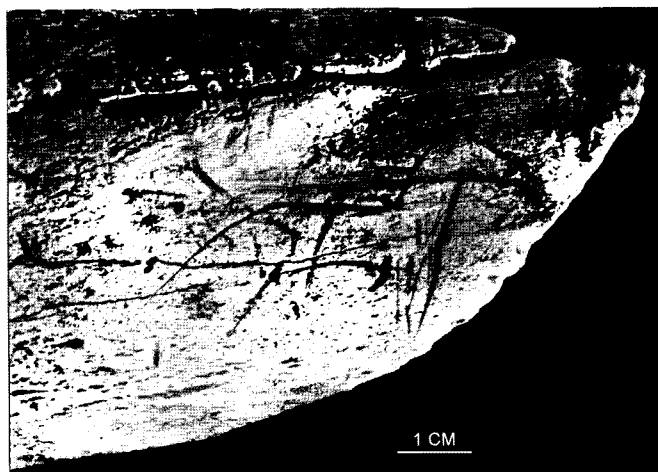


Figure 49 - Abri Murat : cheval gravé sur os (longueur de la gravure : 3 cm) (photo M. Lorblanchet, archives privées).

Il a poursuivi ses explorations, et découvert, à côté de l'abri Murat, d'autres abris qui demandent à être étudiés. Ceux occupés par ces "ultimes" Magdaléniens qui s'étaient installés dans la vallée de l'Alzou, près de son confluent avec l'Ouyse, et dont la civilisation l'a tant fait rêver¹⁵.

Le travail de A. Lemozi à l'abri Murat est l'oeuvre d'un pionnier. Il est celui qui a initié de longues recherches sur une période particulièrement importante et intéressante de la préhistoire quercinoise.

A. Lemozi a lui même conclu : *"Au cours de cette enquête si absorbante, si laborieuse, mais en même temps si instructive et si passionnante concernant l'abri sous roche de Murat, nous avons suivi pas à pas les traces laissées par nos lointains ancêtres et essayé de "restituer" la vie aux précieuses reliques qu'il nous ont léguées, ou du moins d'en retrouver le sens et d'en dégager les leçons. Les témoins sont là : ossements, outils, images, signes divers. Ils se comptent par centaines. Nous les avons minutieusement observés, interrogés, car quoiqu'il en paraisse, ils ne sont pas complètement muets. Pussions-nous avoir bien compris leur langage, et saisi toute la portée de leurs précieuses leçons. Très volontiers, nous nous attarderons encore quelques instants sur le chemin où nous avons trouvé tant de charmes... en réalité... c'est moins le passé qui nous occupe que la mesure dans laquelle il peut être de quelque utilité au présent et à l'avenir"*.

Période de la guerre 1914 à 1918

Lors de la déclaration de la première guerre mondiale, Amédée Lemozi a 32 ans.

¹⁵ Ces travaux à l'abri Murat ont été repris en 1982, 1983, 1984 par Michel Lorblanchet qui avait été encouragé à le faire par l'abbé lui-même. Au centre de l'abri, en un endroit encore intact, il a découvert une stratigraphie qui complète les découvertes de A. Lemozi. Il y a là, les niveaux des Magdaléniens, chasseurs de renne, mais également un grand niveau épipaléolithique de transition, des chasseurs de chevaux, surmonté par plusieurs niveaux franchement aziliens, des chasseurs de lapins ! Les découvertes de Michel Lorblanchet montrent que l'abri Murat est en réalité l'un des plus grands gisements préhistoriques pour la connaissance de la fin de l'art animalier des grands chasseurs, qui donne naissance, progressivement, à l'art schématique et abstrait du Mésolithique. Une étude collective sous la direction de M. Lorblanchet, pour la publication de l'ensemble des travaux menés à l'abri Murat, est en cours.

Il quitte "en hâte" ses trois élèves latinistes, ceux-là même qui l'ont aidé à laver dans l'Alzou les premières pièces découvertes à Murat, et gagne Toulouse, où il est incorporé comme "brancardier de Corps". De là, il est expédié en Ardennes. Mais les marches forcées qu'on lui impose, avec un sac surchargé, ont raison de sa résistance. Il est victime d'une péricardite, lorsqu'il arrive à Senuc, au moment de la terrible échauffourée de Bertrix. Il est déposé au bord d'une route, "avec consigne d'utiliser la première automobile qui viendrait à passer par là". C'est une voiture du magasin "Le Printemps" à Paris, réquisitionnée par l'armée, qui le recueille. A Troyes, il est conduit dans un lycée transformé en infirmerie où un médecin, un lotois, le fait évacuer vers Toulouse. Voyage interminable. Il mettra huit jours pour gagner la ville! Une fois encore, dans ses écrits, il ne reconnaît que la bonté de ceux qui ont croisé sa route. A Toulouse, il rencontre un aumônier, le Chanoine Falguières "qui a la réputation d'un saint", et qui l'aide à surmonter moralement cette épreuve. Il est soigné par le Docteur Mossé (professeur à la Faculté de Médecine) qui lui donne un congé. Il part refaire ses "forces épuisées", auprès de Notre-Dame de Rocamadour. Les épreuves s'ajoutent. Quelques semaines plus tard, sa convalescence terminée, comme il rejoint son dépôt, un télégramme lui annonce que "son cher père" vient de subir une opération à l'hôpital de Cahors. Les mauvaises conditions du moment, manque de chirurgiens et de véhicules pour transporter le malade (l'opération a tardé), ont aggravé l'état d'Hippolyte Lemozi. Il meurt quinze jours plus tard à l'âge de 69 ans, des suites, semble-t-il, d'une péritonite (J.-P. Lemozi, com. or). Amédée arrive en urgence au chevet de son père, alors qu'il vient de recevoir les derniers sacrements, et on lui accorde le temps nécessaire pour assister à sa sépulture, en compagnie de ses frères (A.D., "Cahier Souvenirs").

Réformé de 2^e catégorie, Amédée ne rejoindra pas le front. Il est affecté à l'hospice mixte de Moissac, en qualité d'infirmier auprès des blessés et des contagieux (fig. 50). C'est là qu'il reçoit, via Rocamadour où il le croit toujours convalescent, une lettre très fraternelle et affectueuse de son ami Léon Blanc qui le soutient dans son chagrin. Léon, l'ami, le frère, toujours à ses côtés depuis son entrée au petit séminaire et qui envisage de passer au service régimentaire du 7^e de Ligne, régiment où il n'y a pas de prêtre. Tous deux se montrant fidèles aux engagements pris dans leur jeunesse, être là où ils sont utiles. Peu après, il apprend la terrible nouvelle. La disparition de son ami et condisciple du Grand Séminaire, Marcel Huftier, jeune prêtre tué au début de l'offensive.

Il éprouve la même émotion à l'annonce de la mort de Joseph Déchelette, également "tué à l'ennemi", au début des hostilités.

Il se tourne vers la préhistoire, où il cherche un refuge, pour surmonter les heures difficiles qu'il traverse : "*Un palliatif heureux au milieu des angoisses de la guerre*" (A.D., "Cahier-Souvenir"). Et la préhistoire se montre généreuse. Parmi ces blessés, il se lie d'amitié avec Georges Chenêt, jeune archéologue expérimenté, qui a fouillé en Syrie avec M. Schaeffer, conservateur du musée de Strasbourg. Le réseau des scientifiques se reconstruit. Georges Chenêt est ami avec Jules Monméja, conservateur du musée d'Agen, qui réside à Moissac, lui-même ami... d'Armand Viré.

L'abbé reprend ses travaux archéologiques, et effectue un sondage en "plein Moissac", de septembre 1914 à janvier 1915. Plus



Figure 50 - A. Lemozi, 1915, en infirmier militaire (archives J.P. Lemozi).

tard paraîtra un petit opuscule de vingt deux pages, intitulé : "Fouilles exécutées dans le sous-sol de Moissac en 1914 et 1915, par MM Viré, Chenêt et l'abbé Lemozi". Pour participer à ces recherches, l'infirmier accepte des gardes de nuit qui le libèrent de ses fonctions, quelques heures dans la journée. Heures qu'il prend sur son sommeil. En 1915, après l'aventure tragi-comique du Camp de Gandalou¹⁶, il entreprend la fouille du Tuc de Larroque, emplacement d'un oppidum gaulois, surmonté d'une station gallo-romaine. Fouille qui faillit lui coûter la vie quand, le quatrième jour, une portion du monticule céda tout à coup sous ses pas. La chute fatale lui fut évitée grâce à quelques arbustes auxquels il se raccrocha.

¹⁶ En 1915, au cours d'une permission, l'abbé Lemozi avait commencé d'explorer le site de Gandalou (camp des vandales), près de Moissac. Il renonce à son projet quand J. Monméja lui fait part de l'hostilité des habitants face "aux archéologues". En effet, A. Viré, qui avait commencé de fouiller ce même site, avait été pris pour un espion ennemi, accusé de vouloir faire sauter l'usine de Castelsarrazin. Toute fouille, depuis, était interdite sous peine de sévères représailles.

Il a, avec Jules Monméja chez qui il se rend souvent en compagnie de Georges Chenêt, "de délicieuses causeries dans l'intimité d'une chambre sentant très fort le gallo-romain et le moyen-âge". Pour J. Monméja, l'abbé n'est pas un inconnu. Sa découverte de l'abri Murat l'a précédé, et lui vaut déjà quelque renommée. Il se montre cependant, comme toujours, réservé et discret. En 1915, M. Monméja relate leur première rencontre et le décrit "brun, maigre, osseux, timide, qui serre contre sa misérable veste d'un vert très pâle, un bréviaire relié en maroquin noir" (Lemozi 1934:114).

Il est affecté quelque temps à l'hôpital de la Compassion à Marmande, auprès des contagieux (fig. 51). Pendant ses heures de repos, il réfléchit aux travaux qu'il a menés depuis 1910. Sur un petit cahier, comme il a toujours fait, il note idées et réflexions, précise certains détails de ses découvertes.

Il établit l'inventaire des recherches qu'il lui faudra poursuivre, et dresse la liste des tumulus, dolmens, et grottes à explorer ou à réexaminer.

A propos de "l'abri Murat", il écrit : "voir sérieusement le coin laissé intact. Continuer les fouilles là où elles ont été commencées et revoir les preuves des foyers déjà examinés. Photographie de l'abri". Il commence à utiliser la photographie, ainsi que cela se fera ensuite régulièrement en archéologie. Il envisage aussi l'exploration d'un petit abri situé au-dessus de Murat, "à moins que Mr André ne se propose de le fouiller". Celui-ci ne lui a-t-il pas dit un jour, "maintenant nous serons voisins de fouilles", en lui déclarant qu'il va fouiller l'abri Malaurie, proche du grand abri de Murat ?

Il note encore : "... raconter comment, en venant de Reilbagnat, j'ai découvert l'abri Murat. Dire comment j'ai découvert et déchiffré peu à peu la biche sur la pierre". Il ajoute : "Ces trouvailles font connaître notre petite patrie, mais aussi la grande patrie de France qui a été pillée par des étrangers. Raconter l'histoire d'Hauser". En ces temps troublés, il y a dans ces quelques mots comme un patriotisme de l'archéologie, une revendication nationaliste du patrimoine, à la gloire de la France. Il exprime une double indignation. Celle qu'il ressent devant la destruction d'un site, parce que le "pillage" le choque, et celle de sa colère, qu'exacerbe le contexte de guerre, quand il s'agit de vol commis sur les sites archéologiques français. Il racontera, dans plusieurs articles, l'histoire d'Hauser, Suisse d'origine, qui a fouillé des sites du Périgord au profit d'antiquaires étrangers. (B.G. Delluc ont récemment repris un récit détaillé des travaux de A. Hauser [2010]).

Pour le dolmen du Pech de Gourbières, il envisage d'enlever la dalle, d'examiner le terrain rejeté et, pour archiver les informations, de photographier ou dessiner l'ensemble. Il note : "Il faudrait essayer encore quelques travaux à Viroulou..."

Les observations qu'il a faites lors de ses randonnées lui reviennent en mémoire. Il se propose d'examiner "deux tumulus peu apparents" en face de St-Cirq-d'Alzou ; "plusieurs tertres" vers la vallée qui mène au moulin du Saut. Il réfléchit au matériel trouvé dans le tumulus qu'il a fouillé avec "Ludovic" à Viroulou. Il écrit : "une preuve que je n'ai pas mise en relief, dans mon compte-rendu, c'est que la fibule que nous avons trouvée était presque à la surface du sol et avait été vraisemblablement rejetée à la suite des remaniements successifs du tombeau. De même à la surface du sol ou presque à l'extrémité



Figure 51 - Marmande, 1916. Blessés et infirmiers. A. Lemozi : 3^e à gauche au 2^e plan (archives J.P. Lemozie).

opposée du tombeau ont été trouvés des débris d'un ou plusieurs vases, vraisemblablement d'un même vase, car ces débris se ressemblent. Il est probable qu'un vase avait d'abord été enfoui lors de l'édification du tombeau et qu'il fut ensuite exhumé à la suite des sépultures postérieures".

Il repense aux dolmens. Celui de Mr Calmon à Labastide, dans les bois de Beaussac ; cet autre indiqué par Delfau des Joncasses, près de la côte de Ginouillac dont il a tracé les points de repères.

Sa mémoire est infallible !

Il y a aussi toutes les grottes et abris sous roche qu'il n'a pas eu le temps de visiter : la grotte de "la Vitalie", visitée par A. Viré, qu'il souhaite photographier mais encore "fouiller un peu plus sérieusement" ; les divers abris sous-roche des environs de Lapeyre jusqu'à Lacave, qu'il envisage d'examiner ; tout près du Moulin du Saut, trois cavernes, dont l'une a été fouillée par "Monsieur André". A Rocamadour, il s'intéresse aux grottes de "Saint-Amadour", "de l'enfant dévoré", qui contient une industrie lithique et quelques rares produits des âges des Métaux. Il aimerait sonder la "grotte de l'Agonie" qu'Edmond Albe avait exploré en 1897 et qui avait fait l'objet d'articles dans "Spelunca", à l'époque où le jeune Amédée avait le chanoine pour professeur (Spelunca oct-déc. 1897).

Il rêve de son pays natal, de Lentillac, et projette de visiter la grotte du Mas de Rigal, où le prêtre de la commune disait la messe pendant la révolution. Celui-là qui baptisa secrètement, en 1794, son grand-père nouveau-né. Déjà, en esprit, il gagne les bords du Célé, avec l'exploration des grottes et abris sous roche et des gisements préhistoriques, de Cabrerets à Conduché. Il programme la visite des grottes de Blars et de "faire le dessin" d'un vase trouvé dans l'une d'elles, et que détient le curé de Blars.

Enfin, il veut "photographier tous les dolmens ou tumulus qui ont quelque caractère".

A propos de Linars, il écrit : "Faire les dessins des objets que j'ai prêtés à Mr André et de ce qu'il a trouvé dans la grotte de Linars" ; "raconter que je me suis égaré en revenant de Saint-Cirq d'Alzou et en revenant aussi de la grotte de Linars" ; "examiner les cairns... qui se trouvent dans le bois formant promontoire au-dessus de la grotte... vraisemblablement un oppidum

gaulois" ; "faire remarquer au sujet de la trouvaille de ma flèche dans la grotte de Linars, qu'elle est probablement un objet votif, car elle trop fragile pour avoir servi".

Il revient en pensée à Rocamadour et décide de publier un dessin de la vieille cité, en même temps que les trouvailles faites dans la ville.

Ainsi, il s'évade dans des rêveries d'archéologue. Il n'est plus dans le feu et la précipitation des fouilles. D'une certaine façon, il prend le temps de se souvenir et, par la pensée, d'améliorer son travail.

Au cours de ce séjour à l'hôpital de Marmande, il est atteint de la scarlatine qui ébranle fortement sa santé. Très affaibli, il est autorisé à un nouveau congé qu'il passe, cette fois encore, auprès de Notre-Dame de Rocamadour. Pour avoir risqué sa vie auprès des soldats atteints de maladies infectieuses, il sera décoré de la médaille "des Epidémies et des contagieux".

Aussitôt après sa convalescence, il est affecté à la "Poudrerie nationale de Toulouse", en qualité d'infirmier militaire. Là, pendant deux ans, il est "prêtre ouvrier", jusqu'à sa libération définitive le 19 mars 1919. Il travaille dix heures par jour, comme les 35.000 ouvriers de l'usine (27.000 hommes et 8.000 femmes), effectuant parfois comme eux les trois-huit. Les conditions de vie sont très difficiles, pour ne pas dire épouvantables. Il y a de 8 à 10 décès par jour, et "*jamais, jamais, aucun malade n'a refusé les sacrements !*" Et, joie profonde, il peut, chaque matin avant son service, célébrer la messe (A.D., "Cahier-Souvenirs"). Il dit "avoir été heureux de cette expérience". Elle lui a permis de dépasser les préjugés qu'il gardait des heurts provoqués par la séparation des Eglises et de l'Etat, des attaques violentes que faisait subir le monde ouvrier à l'Eglise catholique. Il écrit : "*jamais un ouvrier n'a été pour moi désagréable ou insolent*". Parce que sa bonté s'adresse à tous, il s'incline devant leur courage.

A Toulouse, il consacre ses rares heures de liberté à la fouille du Pech David, où il recueille un peu de matériel celtique et gallo-romain.

Il a effectué toute la guerre, du 3 Août 1914 jusqu'en mars 1919, au service de la nation en qualité d'infirmier militaire. Comme beaucoup de ses condisciples, qui ont trouvé la mort au cours de ces longues années meurtrières, il ne s'est jamais soustrait à son devoir. Plus que des décorations, c'est la reconnaissance de tous ceux qu'il a rencontrés, aidés, soutenus dans l'épreuve, qui lui importe. Simplement heureux du respect que chacun lui a témoigné en tant que prêtre.

Le 19 Mars 1919, il est de retour à Rocamadour où il reprend, peu après, ses travaux à l'abri Murat. Cette campagne de fouilles de plusieurs mois sera pour lui une vraie renaissance. Nulle part ailleurs qu'à Murat, l'abbé ne pouvait retrouver ses forces, son énergie et peut-être aussi sa foi en l'homme, après la tragédie humaine qu'il venait de vivre.

Cabrerets 1919 - 1962

Sa campagne de fouille à l'abri Murat tout juste terminée, l'abbé Amédée Lemozi est nommé curé de la paroisse St Pierre et St

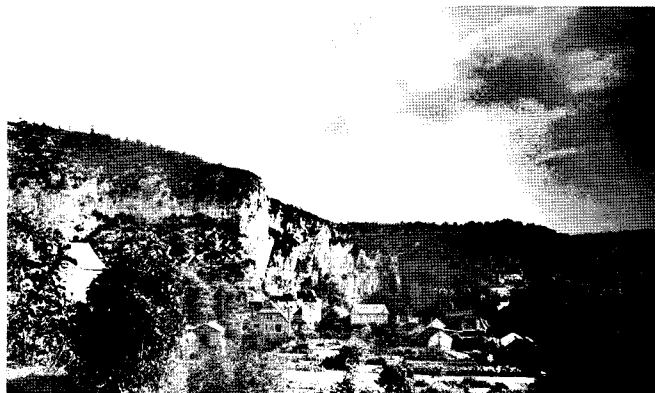


Figure 52 - Le village de Cabrerets vers 1920 (archives l'amille Lebaudy).

Paul à Cabrerets, alors village ignoré au confluent de la Sagne et du Célé, proche de Lentillac, situé à 5 kms du confluent du Lot et du Célé (fig. 52).

Ce n'est plus un jeune homme. La guerre, à laquelle il a survécu, a enseveli sa jeunesse. Mais c'est encore un homme jeune, qui n'a rien perdu de sa foi et qui, d'une certaine façon rentre chez lui. Le dimanche 12 Octobre 1919, en présence de M. L'abbé Delsahut, curé-doyen de Lauzès, de sa famille et de ses amis, il prononce sa première allocution.

"Mes frères, je ne prétends pas venir à vous sans défaut... Au point de vue matériel, je puis vous déclarer que je ne vous arrive pas avec les richesses de ce monde. En toute vérité, je puis vous répéter avec Saint Pierre, "je n'ai ni or ni argent !" Je vous promets ma bonne volonté... J'ai eu souvent l'occasion de faire connaissance avec la souffrance. Aussi quand je la rencontrerai chez vous, elle ne sera pas une inconnue pour moi et je m'appliquerai à la soulager de mon mieux..." (A.D., "Cahier-Souvenirs").

Tout est dit. Jamais sa bonté naturelle et l'humanité acquise pendant la guerre ne lui feront défaut. Et malgré les drames vécus, il a su garder intacts, son enthousiasme et son goût de la vie.

C'est une double mission qui lui est confiée, cette nomination n'est pas le fait d'une simple cure à pourvoir. Il y a eu à l'évêché de Cahors des rencontres, des discussions, sortes de réunions collégiales où responsables religieux et scientifiques se sont exprimés. C'est en tenant compte des avis du chanoine Albe et d'Armand Viré que l'administration diocésaine s'est prononcée pour Cabrerets. Les supérieurs hiérarchiques de l'abbé Lemozi n'ont pas seulement suivi avec intérêt ses premières recherches archéologiques, sur le causse de Rocamadour, ils les ont approuvées, et même les ont encouragées. Ils lui ont accordé pour sa dernière campagne de fouille, à Murat, une liberté exceptionnelle. L'évêque de Cahors, Monseigneur Cézerac, malgré les difficultés d'accès au site, s'est rendu à la grotte de Linars, et en septembre 1919 il a, en compagnie d'autres prélats, visité l'abri Murat. Les abbés Bouysonie et Bardou ont dit eux aussi l'intérêt de ses travaux, et le bien qu'ils en pensent. Si ses qualités de prêtre sont connues à l'évêché, l'on sait son implication auprès des ouvriers de la poudrerie de Toulouse en 1918, la volonté de l'Eglise catholique de France d'être présente en préhistoire motive également cette affectation. Cette nécessité répondait aux détracteurs du catholicisme qui considéraient le christianisme



Figure 53 - L'abbé Amédée dans son bureau du presbytère à Cabrerets, 1923 (archives Famille Lebaudy).

comme un obstacle permanent à tout progrès, non seulement social mais également scientifique. C'est donc une double mission qui attend l'abbé à Cabrerets. Celle d'être en toute circonstance un excellent prêtre (ce qu'il sera), mais aussi de reprendre l'oeuvre amorcée en 1868 par MM. Bergougnoux, Garrigou, Duportal et le Préfet Paysan, dans les vallées du Lot et du Célé (A.D., "Cahier-Souvenirs").

Il emménage au presbytère. C'est dire qu'il fait suivre ses collections, tout le matériel trouvé lors de ses fouilles depuis 1910. Il réquisitionne l'une des pièces du bâtiment, qui devient son bureau et... la première salle d'exposition de son futur musée. Déjà il a fixé les plus belles pièces, regroupées par gisement sur des panneaux de contreplaqué peint en rouge, qu'il a accrochés aux murs sur fond de papier à fleurs¹⁷, ainsi que des dessins (fig. 53). C'est dans cet univers hétéroclite qu'il accueillera pendant plus de 10 ans les passionnés de préhistoire.

Sa mère, veuve depuis 1914, le rejoint et s'installe avec lui. Elle va, jusqu'à sa mort en 1938, assurer le rôle de gouvernante. Mère et fils sont très proches. Et cette cohabitation est un bienfait pour l'abbé. Connue pour sa générosité et sa discrétion, qualités qu'elle partage avec son fils, elle va l'aider même dans sa tâche de prêtre, secourant chaque fois qu'il est nécessaire les familles

en difficulté. De son côté, le diocèse n'est pas en reste. Dès 1920, Mme Marie Louise Delon, jeune veuve de guerre, est attachée au service de l'abbé. Elle s'occupe de l'entretien de l'église et du vestiaire liturgique, collabore à l'enseignement du catéchisme auprès des plus jeunes, et partage au presbytère avec Mme Lemozie certains travaux ménagers (J.P. Lemozie, com. or.). Ainsi l'abbé se trouve déchargé des tâches matérielles, et peut consacrer ce temps libre à l'exploration des vallées du Lot et du Célé. Ces recherches minutieuses ne sont pas des vagabondages improvisés, comme pourraient le laisser croire certains textes, mais s'intègrent au contraire dans un programme d'activités bien réfléchi. Il a appris, quand il était vicaire à Rocamadour à conjuguer sacerdoce et préhistoire. Et c'est en homme organisé qu'il effectue ses tournées auprès de ses paroissiens, qu'il visite secteur géographique après secteur géographique. Ainsi chaque déplacement, qu'il effectue parfois à bicyclette, est l'occasion d'explorer le pays. On sait qu'il sera très aimé, non seulement pour sa bonté, mais parce qu'il a l'art de s'intéresser aux gens, de les écouter. Il aime à connaître leur histoire, leurs liens avec les lieux, les familles, s'adresse à eux en occitan. Il est l'un des leurs, et leurs soucis lui sont familiers. Sur son pays, qu'il a hâte de découvrir, on le renseigne bien volontiers. Comme sur le causse de Rocamadour, il escalade, fouine, explore, attentif au moindre détail. C'est dire encore qu'il saura toujours lier à merveille ses fonctions sacerdotales avec celle d'une recherche scientifique.

C'est une période heureuse. Car rien ne lui convient mieux, ni le stimule davantage, que l'idée qu'un travail l'attend. Le fait que

¹⁷ Bien plus tard, lors de la préparation du nouveau musée en 1978-1980, ce sont ces mêmes panneaux que nous retrouverons, parfois incomplets, quand seront classées et archivées ses collections.

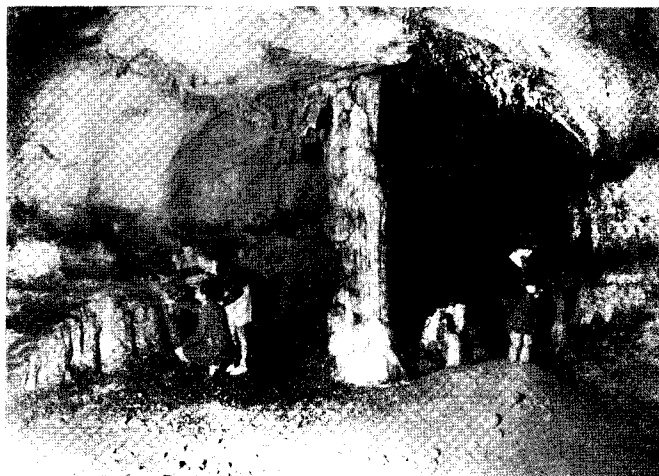


Figure 54 - Grotte de Marcenac. Initiation des enfants à la préhistoire (photo L. Balsan, C.P.F. 1936).

les tâches se multiplient est pour lui un surcroît de bonheur. Il l'a dit si souvent "il aime le travail", pas seulement l'étude, mais l'action.

Comme il s'est plu à le faire, à Rocamadour, avec les élèves qui lui furent confiés, dont son neveu Raoul, il réunit autour de lui, dès son arrivée à Cabrerets, les enfants du catéchisme. Du moins les plus grands, les plus intrépides, qu'il va initier à la spéléologie. Il y a dans cette éducation, cet apprentissage du terrain, la double volonté d'instruire de façon intelligente des gamins tôt ou tard tentés par l'exploration des igues, nombreuses sur la cause et souvent dangereuses, et celle de connaître très rapidement un maximum de sites rapidement identifiables (fig. 54). "*Je les invitais à dresser avec moi l'inventaire des cavernes et abris de la région de Cabrerets... mon but était d'empêcher des actes de vandalisme, d'ailleurs la plupart du temps inconscients*".

Un lien se crée entre lui et ces adolescents, comme s'était créé celui qui l'a uni dans sa jeunesse au chanoine Albe, où se mêlent enthousiasme et admiration. Il les responsabilise et, en les éduquant, essaie de leur donner le goût de ce pays, de la connaissance des hommes qui les ont précédés sur leurs terres, et la préservation d'un patrimoine ancien qu'il leur fait peu à peu découvrir. En faisant d'eux ses partenaires, en leur dévoilant de ce ton aimable qui le caractérisera toujours, un monde inconnu, il mobilise de façon positive leur énergie et leur esprit d'aventure. De lui-même, l'abbé engage, dès son arrivée, l'exploration sommaire de toutes les grottes ou abris sous roche des vallées de la Sagne et du Célé. Il visite tout ce qui lui est signalé, comme la grotte bâtie de Conduché et, dès le printemps 1920, sa recherche est couronnée de succès. Il découvre à nouveau de l'art pariétal paléolithique sur les parois de deux grottes, bien connues dans la région ; la grotte Marcenac à Cabrerets et la grotte de Saint-Eulalie sur la Commune d'Espagnac-Sainte-Eulalie (vallée du Célé).

La Grotte Marcenac

Située, à 1,5 km du village, sur l'un des versants de la rive droite de la Sagne, aussi appelé "Pech Grand", elle est connue depuis très longtemps. Elle a été régulièrement visitée par les curieux et les ... amoureux. Quelques cinquante ans plus tôt, le Comte Murat, ancien député du Lot et propriétaire du château de Cabre-



Figure 55 - Grotte de Marcenac. Cervidés gravés sur les parois (relevés A. Lemozi, C.P.F. 1936).

rets, a fait agrandir l'entrée. Vers 1868, cette entrée a fait l'objet de fouilles exécutées par Félix Garrigou et Henri Duportal, qui ont mis au jour une importante station du Paléolithique supérieur. Transformée d'abord en bergerie, la grotte est devenue pour les villageois, un lieu de rencontre et de promenade.

En mai 1920, convaincu que toute paroi doit être minutieusement observée, l'abbé fait une découverte d'importance. Sous un dépôt noirâtre¹⁸, recouvert de graffitis anciens et abondants, il relève plusieurs cervidés gravés (fig. 55), d'immenses raclages très curieux, "avec, çà et là, diverses traces de peintures indéterminables". Il informe de sa découverte le chanoine Albe et Armand Viré qui se rendent à Marcenac et identifient de nouvelles peintures au trait : un grand bison (1,74 m de long) et un équidé (0,88 m de long) (fig. 56). A. Lemozi effectue les relevés et note que la tête du cheval est recouverte d'une coulée stalagmitique, et qu'une petite stalactite "sectionne la corne du bovidé". "*Ce sont les premiers spécimens interprétables de peintures découvertes dans le Lot*" (Lemozi 1921:64).

¹⁸ H. Breuil appellera ce dépôt noirâtre "la crasse des siècles".

La grotte de Sainte Eulalie

Ce que l'on oublie aujourd'hui, quand on parle de l'abbé Lemozi, c'est la personnalité de savant, de spécialiste des périodes et de l'art préhistoriques, qu'on lui reconnaît déjà en 1920. Ses travaux, engagés avant 1914, et surtout sa découverte et importante étude de l'abri Murat, lui ont valu une renommée régionale certaine. Il appartient à un groupe de savants et érudits locaux qui n'hésiteront pas à faire appel à lui dès qu'il sera question d'exploration ou recherche en préhistoire.

C'est le cas pour la découverte des "Rennes gravés" de Sainte Eulalie.

Convaincus que cette grotte a pu être utilisée au cours de la préhistoire, l'abbé Moulènes, curé d'Espagnac, et Gabriel Andral (architecte) contactent l'abbé Lemozi, le 26 Août 1920.

Située sur la rive droite du Célé, à 150 mètres de l'église Sainte Eulalie, une première galerie s'ouvre largement sur la route qui va de Figeac à Cahors. Celle-ci communique par des puits naturels avec une galerie supérieure, à ouverture beaucoup plus étroite. Connue depuis toujours, facile d'accès, elle fait encore à cette époque l'objet d'une fréquentation régulière. En effet la résurgence qui coule par intermittence au fond de la première galerie, est dotée des pouvoirs de guérison par les populations locales. On y portait les enfants malades ou déficients que l'on plongeait dans la source. Puis on les "dépouillait" ensuite de leurs vêtements, "qui portaient le mal", que l'on abandonnait auprès du bassin.

L'abbé se rend à Sainte-Eulalie, en compagnie du secrétaire de la Société Préhistorique Française, Charles Guéneau, dans la matinée du 3 septembre 1920, où les attendent l'abbé Moulènes et G. Andral. Et la visite commence, qui va durer la journée. La galerie supérieure, qui a été pratiquement vidée de son contenu par le propriétaire, présente cependant le long des parois des traces d'anciens foyers et, par endroits, "des lambeaux de brèches ossifères fortement cimentées et formant diverses couches de plusieurs centimètres d'épaisseur". "Examen attentif" des lieux, au cours duquel l'abbé s'attarde au reste des foyers, dont "l'ensemble devait présenter une épaisseur moyenne d'un mètre". Cette étude minutieuse leur permet de repérer, "à travers les lacunes d'une brèche ossifère", un trait, long de 1 cm au plus, qui lui paraît "intentionnellement gravé sur la paroi" (Lemozi 1921:60).

Seul l'abbé est convaincu de l'intérêt de cette découverte, et devant l'attitude sceptique de ses compagnons, il s'obstine. A l'aide "d'un marteau à dos arrondi", il tapote la brèche qu'il craquelle, et sous les écailles qu'il enlève, apparaît un trait fin, net, "authentiquement intentionnel", qui dessine "le beau museau d'un animal encore indéterminé". L'enthousiasme est à son comble. Et chacun est dans l'attente de la figure enfin dévoilée. Toujours aussi délicatement, l'abbé reprend son travail de "martelage". A midi, il a "mis à nu toute la tête et une partie des ramures d'un beau cervidé". Chaque étape est, pour les participants à la découverte, un moment de joie, de forte émotion. Il faut toute la journée d'un patient et minutieux travail, pour que vers cinq heures du soir, "après des milliers de petits coups de marteau donnés dans la brèche ossi-

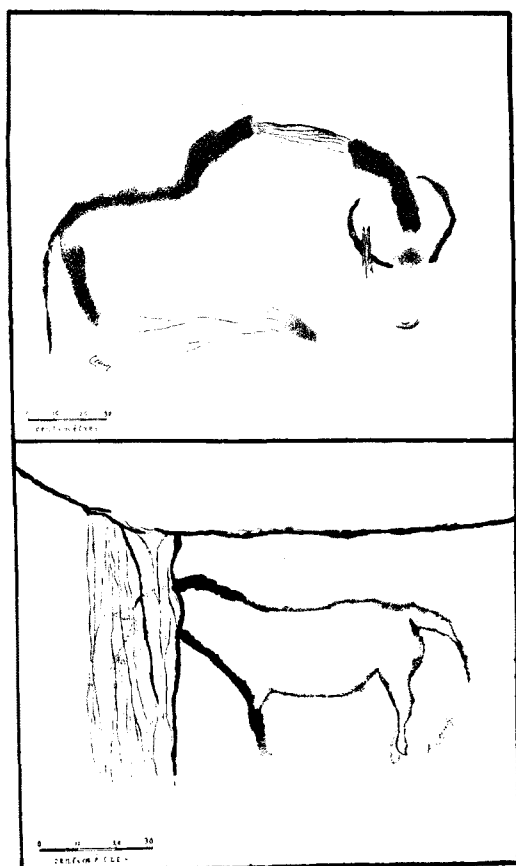


Figure 56 - Grotte de Marcenac. Peintures sur paroi d'un bison (en haut) et d'un cheval (en bas) (relevés A. Lemozi, S.E.L. 1921).

Trop modeste, l'abbé minimise l'importance de sa recherche et ses articles attribuent de façon, peut-être excessive, une partie de la découverte au chanoine Albe et à Armand Viré, qui au cours d'une visite commune, l'ont simplement distancé et exploré avant lui le diverticule où se trouvent les peintures ! Plus tardivement il découvre un bouquetin gravé dont l'étude paraît en 1959 (Lemozi 1965:790). En 1965, il mentionne une figuration humaine qui, selon Michel Lorblanchet, fait partie des graffiti récents. Au cours des années 1920 et 1921, quelques fouilles sont entreprises dans les déblais laissés par Garrigou et Duportal, auxquelles participent tantôt A. Viré et L. Balsan, tantôt A. Lemozi et le petit-fils de l'ancien propriétaire, Maurice Garrigues. Récolte assez pauvre, puisque l'essentiel du mobilier a été prélevé lors des fouilles de 1868. L'abbé note à ce propos qu'il ignore ce que sont devenues ces Collections.

Dans les années 1980, Michel Lorblanchet a repris partiellement l'étude de la grotte de Marcenac, et procédé aux relevés des gravures de cervidés et des deux grandes peintures. Il a noté l'importance de cette grotte qui contient énormément de gravures non encore étudiées et de peintures en partie effacées, dont un bovidé polychrome. L'étude et les relevés de M. Lorblanchet sont publiés en 1995, dans son ouvrage : "Les grottes ornées de la préhistoire".

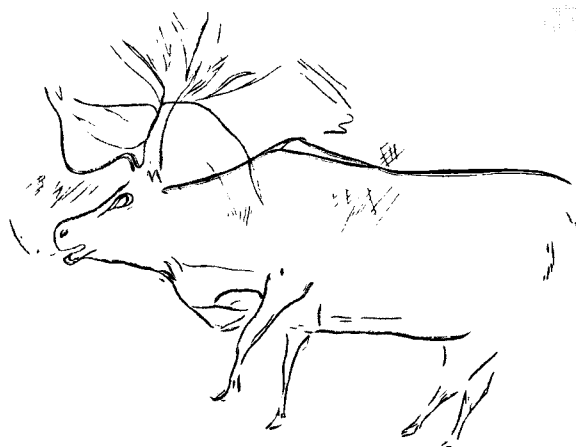


Figure 57 - Le renne de la grotte Sainte-Eulalie, vallée du Célé (relevé A. Lemozi, 1920, P.N.C. 1933).

fère", l'animal dans son entier surgisse à leurs yeux émerveillés (fig. 57).

C'est une magnifique gravure de renne. Parfaitement identifiable : "l'envergure des ramures, l'orientation des andouillers, ramifiés en faisceau à l'extrémité des bois, la chute du fanon de la gorge très accentuée, la robustesse du museau, le développement des sabots, l'impression de laisser-aller, produite par l'inclinaison de l'épaule, par l'attitude des jambes et de la tête... L'allure générale un peu moins dégagée que celle du cerf". L'abbé ne peut se tromper. Pas plus que ne l'a trompée la certitude qu'il a eu, dès le premier regard, qu'il s'agissait bien d'un trait gravé sur la paroi. Moment unique de la découverte que partage un aréopage de témoins érudits et qualifiés. Mais la découverte est de double importance. Car, si la couche calcaire stalagmitique qui recouvrait la gravure est déjà une preuve d'ancienneté indiscutable, l'étude rapide de la brèche ossifère va permettre une datation "irrécusable". En effet, en dégagant la brèche, l'abbé a constaté "la présence de silex du Magdalénien supérieur, des fragments de bois renne, d'os gravés, d'un andouiller... Notre gravure existait donc au Magdalénien supérieur". Il n'en espérait pas tant ! La gravure qu'il croyait du Magdalénien supérieur, est plus ancienne encore. L'abbé est revenu plusieurs fois à Sainte-Eulalie où il a effectué des découvertes successives de gravures. Il a relevé au total 3 rennes et un petit animal indéterminé. (Le 3^e renne a été découvert par A. Niederlender et baptisé "Renne Niederlender" par le chanoine Albe et A. Viré dans le chapitre de leur livre "l'Hébrardie" qui est consacré à Sainte-Eulalie.

Au moment de son intégration au CNRS, en 1968, Michel Lorblanchet rencontre l'abbé Lemozi, qu'il connaît depuis quelques années déjà. Il lui fait part des recherches qu'il poursuit sur l'art paléolithique, dans le cadre d'une thèse de doctorat de préhistoire à la Sorbonne, et de sa responsabilité, en tant que conservateur, de l'organisation du nouveau musée de Cabrerets. Ce qui ravit l'abbé, heureux de constater la continuation de ses travaux. Il l'encourage et lui remet des livres et des documents inédits, notamment sur l'abri Murat et la grotte Sainte-Eulalie. Michel Lorblanchet, dans sa thèse, a confirmé toutes les observations de A. Lemozi à Sainte Eulalie. Il a souligné, en particulier, le fait que les gravures étaient bien recouvertes par un niveau archéologique du Magdalénien supérieur, et s'est étonné "que tous les préhistoriens se fondant sur les quelques caractères stylistiques fournis par

la seule figure connue (celle du premier renne), aient ensuite sans hésitation attribué les gravures de Sainte-Eulalie au Magdalénien supérieur" (Lorblanchet 1973:317). Au cours de ses travaux dans la grotte, de 1969 à 1971, M. Lorblanchet a identifié et relevé 59 figurations pariétales. Il a effectué des fouilles au pied de la paroi gravée qui ont révélé une stratigraphie comportant de riches niveaux solutréen, Magdalénien III, Magdalénien IV et Magdalénien VI. Ce dernier niveau recouvrant les gravures pariétales. Il a également montré que les gravures ont été exécutées par les Magdaléniens III, il y a 15.000 ans environ, grâce à deux datations au radiocarbone sur des ossements du niveau du Magdalénien III. Sainte-Eulalie est donc une des rares grottes ornées européennes stratigraphiquement et objectivement datée.

L'on peut s'étonner que l'abbé n'ait pas fait une étude plus approfondie des parois, et que ce soit A. Niederlender qui ait découvert "le 3^e renne". Mais il faut se souvenir que A. Lemozi est d'abord prêtre avec la responsabilité d'une paroisse, ce qui représente une charge importante. Espagnac, bien que située sur la vallée du Célé, est distante de 17 kms de Cabrerets, et l'abbé ne dispose à cette époque pour se déplacer que d'une bicyclette¹⁹. Enfin, les gisements, lors de leur découverte, étaient ouverts à toute personne intéressée, et aucune autorisation pour l'étude du site n'était nécessaire, si ce n'est l'accord du propriétaire.

Pourtant, c'est avec la découverte du "Renne gravé de Sainte-Eulalie" que A. Lemozi acquiert définitivement "sa renommée" de spécialiste de l'art paléolithique. Il a, ce 3 septembre 1920, agi en toute certitude, en savant qualifié.

On peut vraiment dire, dès lors, qu'il est l'inventeur de "l'art pariétal paléolithique du Quercy".

C'est une reconnaissance nationale de sa qualité de préhistorien qui lui est faite, lorsqu'à l'initiative d'Armand Viré, paraît dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française, un article sur les découvertes des grottes Marcenac et Sainte Eulalie. Cet article, paru dans le bulletin de la SPF en 1920, sera intégralement reproduit dans le bulletin de la Société des Etudes du Lot, en 1921.

La grotte de Pech Merle

L'igue David - Chronique d'une découverte

Dès son arrivée à Cabrerets à l'automne 1919, l'abbé, comme nous l'avons dit, entreprend de former les enfants de la paroisse à la spéléologie. Il oriente les plus intéressés et téméraires d'entre eux vers la recherche de stations préhistoriques, leur demandant de lui signaler toutes igues ou abris qu'ils pourraient connaître. "Il est permis de penser, sans aucune hésitation, que cet entraînement et ces initiatives furent le point de départ des découvertes futures de Cabrerets". C'est ainsi que le dimanche 15 février 1920, André David, enfant du catéchisme âgé d'une douzaine d'années, lui signale

¹⁹ Peu après cette découverte, Henri, son frère aîné, qui a toujours le souci d'aider son cadet, lui offre une automobile. Mais l'abbé, peu doué pour la conduite, après une ultime avancée, abandonne le véhicule dans un fossé. Il en fait généreusement don à un chauffeur plus habile, mais nécessaire. Henri peu rancunier, lui achètera sa première motocyclette qui fera bientôt partie de la "légende de l'abbé !" (J.P. Lemozie, com. or).



Figure 58 - Premières visites à Pech-Merle. De gauche à droite : André David et sa sœur, Victor David, M. de Braquilanges, Melle Georgina Murat, Jean et Henriette Lebaudy (collection M. de Braquilanges).

dans son bois du Pech Merle (aussi appelé Pech Grand), une faille étroite qui, dit-on, pendant la révolution servit de cachette à des prêtres réfractaires. C'est là que, souvent, le jeune David, accompagné d'Henri Dutertre employé agricole dans la ferme familiale, vient garder les brebis du Pech Delmas. Rappelons que le prêtre, bien que modeste toujours, arrive avec une renommée de scientifique. Son goût de communiquer son savoir et sa passion de la préhistoire, ce qu'il dit aux enfants, ce qu'il leur montre (le matériel archéologique déjà récolté), sont autant d'éléments propres à soulever les enthousiasmes, à révéler des imaginations et des besoins de découvertes jusque là endormis. Bien avant l'arrivée de l'abbé, l'adolescent a rêvé de visiter cette igue. Mais l'aventure lui est interdite. Trop dangereuse dit le père. Et André d'obéir. La venue de l'abbé bouleverse les interdits, et la tentation de prospector l'igue est trop grande pour ne pas en parler et tenter une incursion. Ce même jour, l'abbé opère un commencement d'exploration avec "un petit groupe d'enfants, tous curieux et avides de connaître"²⁰. Une première visite fort limitée, au cours de laquelle de belles concrétions sont repérées. Seuls les 80 premiers mètres à droite de la grotte sont explorés (A.D. "Cahier-Souvenirs"). L'abbé ne va pas plus loin. A la lueur des bougies, il n'a rien vu qui soit susceptible de l'in-

téresser. Dans son journal de spéléologie et de préhistoire, à la date du 15 février 1920, il note : "*visite minutieuse des lieux... pas de vastes salles mais de jolis couloirs ; ossements divers de capridés, de bovidés, de sangliers... plus ou moins pétrifiés. Jusqu'ici aucun de ces vestiges des hommes préhistoriques, qui sont le but principal de mes recherches*". Autant dire que l'igue a souvent servi de dépotoir, comme cela se faisait alors. Les cadavres d'animaux crevés étant jetés dans le trou le plus proche.

Pourtant, toujours dans son journal, il trace un premier plan de la grotte ; la partie explorée. Plan qu'il complétera, plus tard, au fur et à mesure des expéditions et des découvertes. Fin du premier épisode.

Mais le jeune David cogite, c'est certain. Pendant deux ans, rien ne se passe, sauf cette initiation à la spéléologie, qui continue, et donne au fil des expéditions plus de confiance en soi et d'aisance en milieu souterrain. Nourri de toutes les légendes qui courent sur cette igue, l'affirmation de son père lui-même qui dit s'y être glissé et abrité au cours de gros orages, du récit que firent en 1917 deux apprentis spéléologues, H. Redon et A. Touzery, qui prétendaient avoir visité l'igue jusqu'à une très belle salle, récompense de tous leurs efforts, il est obsédé par son désir d'une exploration plus importante que celle menée en 1920. Le contexte se prête à ses rêves d'inventeur. La popu-

²⁰ Parmi lesquels André David, Henri Dutertre, Louis Gineste, Henri Vinel.

lation d'après-guerre n'a qu'un souhait... vivre... recommencer, et le pays qu'une volonté... prospérer. Dans ce milieu rural, aux terres pauvres vouées à une polyculture traditionnelle et à l'élevage des brebis, se glisse l'idée d'un tourisme de classe porteur d'une économie nouvelle, friand d'originalités naturelles. Et la nature est là, justement, qui pourvoit. Les recherches spéléologiques effectuées dans le nord du département depuis la fin du XIX^e siècle, notamment avec les expéditions Martel à Padirac, celles réalisées par Armand Viré à Lacave, ont mises au premier plan du département la vallée quercinoise de la Dordogne. Enfin l'aménagement et l'ouverture au public du gouffre de Padirac, des grottes de Lacave et de Presque, forment avec Rocamadour un circuit touristique grandement fréquenté. A Rocamadour et ses sites naturels environnants, la vallée du Lot n'a que Saint-Cirq Lapopie à proposer. Malgré la beauté de la cité, c'est encore trop peu pour que se déplacent la foule des touristes. Or le département du Lot considère que le cœur du Quercy est, avant tout, représenté par les vallées du Lot et du Célé. Il n'est d'ailleurs pas faux de penser que ces vallées recèlent des trésors, semblables à ceux des vallées de la Dordogne et de la Vézère. L'abbé n'est-il pas à Cabrerets pour permettre ou provoquer ces découvertes ?

Spontanément Eugène Grangié, délégué départemental du Touring Club de France, cite La Fontaine quand il s'agit de prospection spéléologique : "Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place où la main ne passe et repasse..." C'est dire l'état d'esprit qui règne alors, tout de fierté de ce que l'on possède et que la nature met si généreusement à portée, et l'idée d'un profit par l'exploitation de ces sites. La volonté de développer un tourisme égal à celui du Périgord est écrite dans la presse.

"Si à l'incomparable Padirac, si à Lacave et à Presque, Cabrerets donnait une réplique digne d'eux et aussi largement accessible, le Quercy tout entier en recevrait un bénéfice considérable et de renommée et de gain matériel. Il ne faut pas oublier que pour amener un tourisme qui paye, pour le retenir surtout dans une région, quelques attractions même sensationnelles ne suffisent pas, il en faut une vraie collection répartie avec art sur tout le territoire. Chez nous c'est ce qui manque le moins ! le sol quercynois nous prodigue les moyens de nous enrichir..."

On ne peut être plus clair ! Et si cela s'écrit, cela se dit, et le jeune David n'est pas sourd. Encore pense-t-on surtout à l'aménagement et à la visite de salles souterraines magnifiquement décorées. La nature est un "Temple". Le mot restera. L'abbé, seul, poursuit ses recherches, étranger à toute ambition matérielle. En homme de science, il ne souhaite que pénétrer les secrets du passé et de la nature. Il ne cherche pas l'argent, mais l'Homme, présent partout sur cette terre qui est la sienne. Ce qu'il veut ce sont des rencontres.

Il poursuit son labeur et, dès qu'il le peut, il reprend pelles et pioches et fouille dolmens et tumulus, proches de Cabrerets, aidés par des ouvriers, des amis, que ses travaux intéressent. Et les rencontres heureuses se multiplient. Pas seulement les jeunes de Cabrerets avec lesquels, pour certains d'entre eux comme Henri Vinel, il entretiendra toute sa vie une relation d'amitié et de confiance, mais d'autres plus adultes, toute d'intérêt intellectuel et de passion commune pour l'archéologie. Ainsi ses fonctions de prêtre l'amènent-elles à faire la connaissance,

dès son installation à la cure, de Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr, propriétaire du château de Cabrerets, petite-filles du comte Murat. Une estime réciproque va les lier jusqu'à la disparition prématurée de la châtelaine, en 1938. D'emblée, très pieuse, elle apprécie chez l'homme de Dieu sa vocation sans détour, sa douceur naturelle, l'art d'écouter qu'il met au profit de tous, son désintéressement, et ... la passion de l'homme de science. Fille lui présente sa proche famille, les personnes auxquelles elle est le plus attachée. Sa tante Melle Georgina Murat, à la forte personnalité, et un jeune couple tout nouvellement marié, son cousin Jean Lebaudy, industriel, épris d'art et de culture, et sa femme Henriette de Ganay. Là encore, l'estime est réciproque et les travaux de l'abbé suscitent, immédiatement, chez Jean Lebaudy un intérêt sincère. Ainsi, c'est en famille que s'effectuent les fouilles du tumulus des Igues (cne de Cabrerets), que l'abbé organise les 22 et 23 juin 1922. *"Nous avons commencé les fouilles le 22 juin, avec le précieux concours de la famille Lebaudy, de Melle Georgina Murat et de Melle de Gouvion Saint-Cyr. Mr Gabriel Faurie (propriétaire du tumulus) a bien voulu se joindre à nous, après nous avoir fait le meilleur accueil ... Deux ouvriers très dévoués, MM Andrieux et Couderc, ont fait les travaux les plus pénibles"* (Lebaudy & Lemozie in "Le tumulus des igues", 1922). C'est dans la joie, avec ardeur et un intérêt grandissant pour les trésors archéologiques enfouis dans la terre quercinoise que se passent ces 2 journées. Peut-être aussi l'archéologie est-elle à la mode, du moins dans certains milieux. Ce qui apparaît très vite et que partagent l'abbé et la famille Murat c'est l'amour, tel est bien le mot qu'il faut employer, qu'ils portent à ce pays. Leur engagement financier et désintéressé, quelques mois plus tard, en sera la plus juste preuve.

1922 ! Année riche en événements qui vont être déterminants dans la vie de l'abbé et pour l'avenir d'une petite commune encore inconnue : Cabrerets.

Au printemps, le jeune André David décide de poursuivre ses investigations dans l'Igue de Pech Grand. Il a maintenant 14 ans, une expérience éprouvée du milieu souterrain, grâce à l'abbé, une volonté plus affirmée et de l'autorité sur le jeune ouvrier de la famille, Henri Dutertre (même âge). Il croit ce que dit l'abbé, que, proche de Cabrerets, il est probablement des lieux ornés, comparables à ceux du Périgord. Les peintures paléolithiques de la grotte de Marcenac, les rennes gravés de la grotte de Sainte-Eulalie, mis au jour en 1920 en sont la preuve. Il n'y a pas que du rêve dans la tête bien faite du jeune André, mais le secret espoir, et peut-être une prescience, que ces trésors là pourraient bien être sous les "terres" de la propriété familiale, encore qu'il n'espère probablement que la découverte de salles géologiques, touristiquement exploitables.

Deux ans après leur première visite, ils reprennent donc, Henri Dutertre et lui, l'exploration de l'Igue. Ils ont été prévoyants. C'est avec pelles et pioches, qu'en avril 1922, ils parcourent le même chemin que celui emprunté le 15 février 1920. Il leur suffit de quelques pelletées pour enlever la terre qui obstrue le fond de la galerie, et c'est l'éblouissement. Ils ont abouti à une salle arrondie, de 45 mètres de diamètre, sur 3 à 4 mètres de haut, qu'on dénommera "la Salle Blanche". Rien ne mérite autant ce nom. Tout est immaculé, d'une blancheur lumineuse, le sol, que nul jamais n'a foulé, les concrétions superbes. Moment d'émotion pure. Ils avancent et contemplant à la seule lumière des

bougies, qu'ils lèvent et abaissent au rythme de leur marche, le lieu magique où ils sont parvenus. Une chose est sûre, les parisiens Touzéry et Redon²¹, n'ont pas pénétré dans ce lieu. D'ailleurs ont-ils vraiment visité l'Igue, plusieurs fois comme ils l'ont affirmé ? V. David doute et pense à des vantardises de citadins. Pour André et Henri, c'est un bonheur intime, une première.

Ils informent l'abbé qui visite avec eux cette salle aux alentours de Pâques. Il reviendra plus tard en compagnie d'un ami dévoué, Pierre Colonge, pour une étude et un inventaire minutieux du lieu. Leur retour, dramatique, restera marqué dans la mémoire de l'abbé qui en fit en plusieurs occasions le récit. "*Je n'ai pas à rappeler ici combien cette visite fut dramatique, n'ayant pu avec mon aide Pierre Colonge, pendant plusieurs heures mortelles retrouver la sortie, faute de l'avoir repérée au début de l'exploration*".

Cette aventure n'est que la première d'une longue série dans l'épopée de la découverte des grottes de Pech Merle. Les deux garçons exultent et, enhardis par ce premier succès, poursuivent leur recherche. Quelques jours plus tard, dans la direction opposée à la "Salle Blanche", ils empruntent un étroit boyau d'une longueur de 116 mètres et aboutissent d'abord à un "précipice" (qui servira longtemps de point de repère dans cet inextricable réseau souterrain), puis à une "Salle Rouge", de forme allongée, longue de 150 mètres environ. La salle est suffisamment belle pour récompenser une exploration difficile, mais le charme est rompu quand ils découvrent des débris de corde, preuve que d'autres explorateurs les ont précédés. Comme eux, A. Touzéry et H. Redon se sont péniblement frayé un passage entre les concrétions, et ont avancé jusqu'à la galerie. Ainsi le récit de leur exploit était bien vrai ! L'abbé visite à son tour la "Salle Rouge", constate l'intérêt géologique et la beauté de celle-ci, mais ne trouve rien de ce qui le préoccupe. Nulle trace de préhistoire. Cependant les difficultés d'accès, la complexité du réseau l'inquiète tout comme l'inquiète la hardiesse des deux garçons. Dans l'euphorie les jeunes gens parlent, le bruit de leur découverte circule, l'abbé confirme l'existence de la "grotte David", et le 22 juillet le Journal du Lot titre : "Une merveille souterraine la grotte David".

L'article commence ainsi : "*En de courtes notes, formulées en termes dithyrambiques, mais souvent inexacts, la plupart des grands journaux ont fait part récemment au public de la découverte en Quercy d'une nouvelle grotte*". Il se dit beaucoup de choses sur cette grotte, mais peu l'ont visitée. Seuls quelques spécialistes, comme Armand Viré, ont participé à l'exploration scientifique que l'abbé a conduite au mois de Juin. Eugène Grangé, Président de la Société des Etudes du Lot et Délégué départemental du Touring Club de France, s'adresse à l'abbé Lemozi et le convainc d'organiser une visite. Pour permettre de guider des personnes inexpérimentées, plusieurs journées sont consacrées à débayer les boyaux les plus

étranglés. Le 14 juillet 1922 l'abbé Lemozi, en compagnie d'André David, accueille un groupe enthousiaste d'une quinzaine de personnes.

"*Nous voici transformés en mineurs de fantaisie. On se partage le lot de bougies, on vérifie le fonctionnement fragile des lampes électriques de poche. Et la descente s'opère. Elle est facile grâce à une échelle, grâce surtout à une longue corde attachée à un baliveau*". La visite de la Salle Blanche éblouit. Il n'est question que de la pureté des concrétions, du sol semblable à de la neige durcie, "immaculée", de "givre étincelant". Et l'on ne peut que se demander quel a pu être l'état du sol quelques visites plus tard ? Les difficultés du parcours menant à la Salle Rouge éliminent plusieurs participants qui préfèrent sortir, mais l'émerveillement que suscite la visite des deux salles amène à considérer comme nécessaire et possible l'ouverture au public de l'ensemble déjà exploré. La fin de l'article ne laisse aucun doute à ce sujet. E. Grangé écrit : "*Nous avons rapporté de notre visite la double impression suivante : cette grotte mérite d'être rendue à tous praticable ; cet aménagement paraît relativement aisé*". Ce qui est pure utopie. Mais c'est l'idée que retient la famille David, l'exploitation possible de leur grotte. Le mois d'août est très actif. L'abbé poursuit ses investigations dans la grotte David. Le 1^{er} Août, il a l'honneur d'accueillir le grand spéléologue français A.E. Martel accompagné d'André Niederlender, pour une longue journée d'étude. En effet, outre la visite des 2 salles, Martel va établir, en 6 heures, un plan sommaire et provisoire de la Salle Rouge. Il s'intéressera à l'évolution géologique de la grotte, et rédigera à ce sujet un ensemble d'observations que A. Lemozi introduira dans son ouvrage sur Pech Merle paru en 1929. Peu après au cours du même mois, l'abbé, toujours en quête du moindre indice archéologique, entreprend une visite minutieuse, sorte d'état des lieux, de la Salle Rouge, comme il l'avait fait précédemment pour la Salle Blanche. Comme souvent, au cours de ses séances d'étude, un petit groupe de personnes s'est joint à lui. Outre André David qui presque toujours l'accompagne, et ses parents, P. Maurel et M. Marcenac (Conseillers municipaux) sont présents. L'on sait la passion qui anime l'abbé et le plaisir qu'il aura toute sa vie à partager ses connaissances. Cet enthousiasme communicatif provoque souvent chez les visiteurs le désir de participer à la découverte, et le jeune André n'est pas le dernier à vouloir tenter l'aventure. Ce jour là, au retour, ils sont trois, bien décidés à poursuivre l'exploration, le jeune André, l'abbé et le conseiller Maurel. L'initiative qu'ils prennent alors sera déterminante dans la découverte des salles ornées de Pech Merle.

Abandonnant les autres participants, après avoir contourné ce que les enfants appellent "le précipice", ils s'engagent à la lueur de "courtes" bougies dans un boyau rampant, humide, gluant d'argile, inondé dans ses parties basses, fort éloigné de la faille initiale, et situé à 3 mètres au-dessus du passage habituellement utilisé. "*Ce couloir inconnu est vierge de toute empreinte humaine*". Après un parcours de 6 mètres, le boyau se rétrécit, il est au-delà complètement bouché par des concrétions calcaires. Ils progressent quasiment dans l'obscurité, le thorax et la tête comprimés par l'étroitesse du passage ; le souffle court, pouvant à peine répondre aux appels de ceux qui les attendent près du précipice et, inquiets, s'impatientent. Pourtant, ils ont encore le réflexe de se saisir de blocs mobiles trouvés au sol pour attaquer et détruire l'obstacle. Le défilé franchi, le boyau n'est guère plus confortable, à peine un peu plus large et le plafond toujours aussi bas.

²¹ Vers 1917, deux jeunes étudiants H. Redon et A. Touzéry, son cousin, visitèrent plusieurs fois l'Igue David, avec l'intention d'emporter des souvenirs. Les débris de corde trouvés dans la Salle Rouge attesteront de leur passage, comme ils l'avaient effectivement fait savoir. C'est la guerre et leur appel sous les drapeaux qui mirent fin à leurs incursions. H. Redon, chirurgien des Hôpitaux de Paris, professeur de la faculté de médecine de Paris. Il invente un drain souple, percé de trous, qui porte son nom, "le redon", et qui sert à assainir les plaies. A. Touzéry trouvera la mort, à la guerre, en 1917.

Fatigués, ils doivent lutter, sur une dizaine de mètres, contre une déclivité très raide. Courageusement ils parcourent ainsi une trentaine de mètres avant de se heurter à un nouvel obstacle. La voûte affaissée est collée au sol par des colonnes stalagmitiques. Une fois encore, à l'aide de perceurs de fortune, ils ouvrent une brèche assez grande pour que passe André : "*Avance un peu avons-nous dit au jeune David, tu nous avertiras et nous tâcherons de te rejoindre*" (Lemozi 1929:5). Après trois minutes "particulièrement pénibles", André leur annonce qu'il peut marcher debout ; luxe inimaginable dans ces parages. Il avance encore sur une quinzaine de mètres et "annonce très ému qu'il se trouve face à des précipices dangereux" et que sa bougie brûle difficilement. L'expédition est annulée. On lui ordonne un retour immédiat. De toute façon, mal équipés, épuisés, à moitié asphyxiés, ils ne peuvent avancer davantage. Les bougies, ou ce qu'il en reste, par suite de manque d'air ou d'émanations dangereuses se maintiennent difficilement allumées.

C'était une folie que cette visite du "mystérieux" couloir. Et pourtant, ce jour-là, ils étaient sur le chemin qui mène aux peintures, et qui sera régulièrement emprunté pour l'étude de la grotte. Il est décidé que l'exploration sera reprise prochainement avec le matériel nécessaire... mais l'abbé Lemozi ignore encore qu'elle se fera sans lui !

Le 6 septembre 1922, le jeune Henri Dutertre vient le trouver et lui annonce que, dans la nuit du 4 septembre, la famille David a organisé "*à son insu*", une expédition dans l'Igue de Pech Merle à laquelle, avec quelques amis de la famille, il a participé. Ils ont repris le chemin ouvert en août par l'abbé, le conseiller Maurel et André David. Ils ont brisé les concrétions qui faisaient obstacles, contourné avec précaution divers entonnoirs, opéré à l'aide de cordes une rapide dégringolade et abouti "*dans une immense salle, aux belles proportions, longue de 140 mètres et large d'une quinzaine de mètres*", à la hauteur de "l'homme blessé". L'entreprise a été soigneusement préparée, presque secrètement. Rien ne justifie l'absence du prêtre, si ce n'est la volonté des propriétaires de rester maîtres de l'affaire. En effet, l'exaltation des récentes découvertes, la venue en juin de spécialistes, dont Armand Viré puis en août celle de E.A. Martel, leur intérêt de scientifiques pour la grotte, portent à croire que le réseau souterrain est exceptionnel. Les articles dans la presse ont également joué leur rôle. Si l'abbé est choqué qu'on l'ait ainsi écarté, il n'en écoute pas moins avec attention le récit d'Henri. Car le plus extraordinaire est que sur les parois, à la lueur des bougies, ils ont découvert des peintures ! Le même jour, André, venu voir l'abbé avec Henri, confirme les dires de son camarade. Sur les parois de la grande salle, mais aussi sur celles de diverticules qu'ils ont également explorés cette nuit là, ils ont remarqué "*des signes mystérieux, noirs ou rouges, des mains, et des dessins d'animaux qu'ils interprètent de façon fantaisiste comme étant des tortues, des oiseaux, des serpents, des béliers, des éléphants... et même des boules de billard!... qui ne seront être que des pisolithes*" (fig. 59). L'abbé apprend la colère de Victor David, le père, qui croit voir dans les peintures l'oeuvre de vandales ! Il est convaincu que les jeunes Touzéry et Redon ont, par jeu, saccagé la grotte.

"*La première pensée de ces explorateurs, peu familiarisés avec les oeuvres d'art préhistoriques, fut d'accuser H. Redon et A. Touzéry d'avoir exécuté les peintures par manière de plaisanterie*" (Lemozi 1950:13).

Avec la découverte des peintures, le rêve qui a conduit l'expédition s'écroule. Après les deux premières salles déjà révélées, la "Salle Rouge" et la "Salle Blanche", l'on pensait probablement ouvrir au public un vrai parcours de splendeurs géologiques. Est-ce pour cela que, la famille David a préféré se taire ? Cette information est le déclic. L'abbé sait dès lors, avec certitude, que la lecture des représentations est erronée. Comme il sait, pour avoir minutieusement étudié la configuration des lieux, que Touzéry et Redon n'ont jamais pu pénétrer dans les salles peintes "qu'ils n'ont d'ailleurs point soupçonnées". Les galeries préhistoriques, que l'abbé espérait tant trouver, étant isolées de la "Salle Rouge" par une importante cloison rocheuse. Et les jeunes gens, en 1917, n'ont visité que la "Salle Rouge". La confiance que lui témoignent les deux adolescents est aussi un indice. A travers tant d'interprétations extravagantes, ils pensent avoir vu "*des bisons, ces derniers semblables aux bisons figurés par plusieurs de nos dessins de l'Abri Murat...*" La formation à la préhistoire dispensée aux jeunes de Cabrerets a porté ses fruits. Ils savent que seul l'abbé est capable d'identifier ces peintures.

Le dimanche suivant, A. Lemozi, impatient et présentant une découverte exceptionnelle "*opère à son tour la grande descente*". Il lui suffit d'un regard pour comprendre toute l'importance scientifique de ces représentations. Bouleversé, il identifie, après un bref examen, une quarantaine de figurations peintes ou gravées. "*... Je pus déterminer une quarantaine d'animaux peints ou gravés, parmi lesquels le mammoth, le bison, le cheval, etc. Les oiseaux et les tortues dont on m'avait parlé, la veille, étaient en réalité des bisons silhouettés ; les serpents, des mammothbs schématisés, les béliers, des chevaux ponctués, etc.*" (Lemozi 1950:13).

L'émotion est à son comble, et malgré la présence d'autres visiteurs (dont la famille David), venus avec lui ce jour là, il est le seul à vivre et comprendre ce qu'il voit. Il est certain que ces scènes sont préhistoriques et plusieurs fois millénaires. Ce qu'il admire dépasse ses espérances.

"*Il n'était pas permis de rêver plus grand saut de géant, dans un passé si lointain, dans un cadre si étrange... coupé de toute communication avec le monde actuel et extérieur, si ce n'était cet étroit boyau, si sommairement aménagé par la famille David, et où il était encore si difficile de se faufiler*".

Il sait aussi que ce n'est qu'un début, que l'aventure ne s'arrête pas là et que la grotte recèle encore bien d'autres richesses. Plus tard, au cours de nombreuses visites, souvent en compagnie d'André David, il découvrira "*plusieurs autres séries de dessins, peintures ou gravures où figurent les cervus mégaceros, des représentations humaines et féminines, de nombreux entrelacs, des signes divers (hyène, grand ours, etc.)*". Cependant malgré l'exaltation du moment, il se sent lésé, lui qui méritait plus que tout autre d'être invité à l'exploration du 4 septembre.

Il en conservera toute sa vie le regret. Le silence de l'abbé, à ce sujet, est le reflet de son état d'esprit, de cet engagement qu'il a pris au séminaire de ne jamais céder à l'amertume, de se plier à la volonté de Dieu. Il s'est engagé à être celui qui "ne dit jamais du mal des autres", et sait être reconnaissant des bienfaits qui lui sont donnés. Pourtant au terme de sa vie, quand son oeuvre, déjà oubliée par beaucoup de ses concitoyens, sera revendiquée par d'autres, il exprimera auprès des siens sa peine

PECH-MERLE DE CABRERETS

PREFACE



Dès mon arrivée à Cabrerets, vers 1900, j'ai pu, grâce à mes collections préhistoriques recueillies pendant mes dix années de séjour à Rocamadour, initier, au moins sommairement, les enfants à ces disciplines archéologiques. Je les invitais à dresser avec moi l'inventaire des cavernes et abris de la région de Cabrerets. Mon but était d'empêcher des actes de vandalisme, d'ailleurs la plupart du temps inconséquent.

Le 15 février 1902, le jeune André David, alors âgé d'une douzaine d'années, me signale, dans son bois de Pech-Merle, une faille étroite, laquelle avait servi de cachette pendant la Révolution.

J'opère un commencement d'exploration le jour même, avec un petit groupe d'enfants, tous curieux et avides de connaître. Cette première visite est fort limitée, mais elle nous permet cependant de repérer de belles concrétions.

En avril 1922, André David et un jeune camarade, Henri Dutreix, renouvellent leur visite au Pech-Merle. Ils abordent, plus profondément, à la « salle blanche » et à la « salle rouge ». Mais aucun indice archéologique, comme une minuscule visite me le confirme en août 1922. A la fin de cette visite, au moment du retour, nous étions trois, André David, M. Maurer et moi-même, nous nous engageons dans un nouveau boyau rampant, humide, glissant d'argile, d'aspect fort rebataif, de plus fort éloigné de la faille initiale. Ce couloir inconnu est vierge de toute empreinte humaine. A deux reprises, à six mètres, puis à quarante mètres, il est complètement obstrué par des colonnes stalagmitiques. Manquant d'air et de lumière, ne disposant d'aucun matériel indispensable à une expédition de ce genre, nous arrêtons l'exploration.

Elle sera reprise, à mon insu, le 4 septembre 1922, par la famille David et Henri Dutreix, décidément fort intrigués par

ce monde souterrain du Pech-Merle. Cette fois, les explorateurs sont mieux équipés. Ils peuvent briser les obstacles stalagmitiques, et après une rapide descente à la corde ils débouchent soudain dans une immense salle, aux belles proportions, longue de 140 mètres et large d'une quinzaine de mètres. Ici et là sur les parois rocheuses, des stèles divers, bien mystérieux et bien nouveaux pour ces jeunes bergers... Le 8 septembre, les deux jumeaux de la nouvelle salle, en d'autres diversités également, ils ont remarqué des stèles noires et rouges, des amas, des oiseaux, des « tortues » (sic), des serpents, des béliers, des éléphants... et même sur le sol, des boules de billard, qui ne seront que des pissoirs!

Vivement intéressé, pressentant toute la valeur scientifique de la découverte, j'opère la grande descente le dimanche suivant. Et en quelques instants, c'est le contact de ces stèles préhistoriques plusieurs fois millénaires, et cette image qui ternit qui donne au Préhistorien de si douces émotions. Un rapide examen me permet alors de déterminer une soixantaine de figurations peintes ou gravées, bisons, épidés, cerfs, poissons, bouquellins, ours, représentations humaines féminines, nombreux mammouths... et avec ces figurations, des ponctuations, des mains cerclés de rouge ou de noir, des entrelacs divers, des traces sur argile, avec un certain mégaépeux gravé dans la petite salle de l'« ossuaire », où on se trouvait enjoints de nombreux ossements de carnassiers.

Il n'était pas permis de réver plus grand saut de géant, dans un passé si lointain, dans un cadre si étrange, dans un cadre coupé de toute communication avec le monde actuel et extérieur, si ce n'était cet étroit boyau, si sommairement averti par la famille David, et où il était encore si difficile de se faufiler.

Dans la nuit, nous poursuivions par un nouveau couloir, la « galerie de l'ours », revêtu par un puissant écho. Après avoir jeté une corde dans le vide d'une trappe, nous découvrons une nouvelle galerie. Nous reconnaissons sur le sol, non sans une profonde émotion, plusieurs empreintes de pas humains enfouies sous l'argile, et depuis, fortement stigmatisés. A quatre heures du matin, nous sommes complètement épuisés, prisonniers de votre conquête, et ce n'est qu'après de longs tâtonnements que nous trouvons une issue vers l'air libre, par un couloir auparavant insoupçonné. Agréable surprise, ce nouveau couloir porte de nombreux entrelacs sur ces parois, et aussi une fort belle tête d'ours.

Pech-Merle eut rapidement la consécration de préhistoriens et de savants, les plus réputés, tels l'abbé Henri Breuil, le Dr E. Capitan, Armand Viré, le Comte H. Béguin, D. Peyrony, l'abbé Bourysson et bien d'autres, certains venus de fort loin. Plus récemment Pech-Merle reçut la visite de M. L.-R. Nougier, docteur et distingué professeur d'Archéologie préhistorique à l'Université de Toulouse.

L'étude méthodique de l'immense caverne du Pech-Merle, « Chapelle Sixtine des Causses du Lot », dura jusqu'en 1929. A ce moment, grâce à la générosité de M. Jean Leboucq, de M. de Gontaut Saint-Cyr et de M. Georgina Murat, se put réaliser et l'aménagement de la Grotte, de la route d'accès, un Chateau-Musée de Cabrerets, et publier mon ouvrage sur le Pech-Merle.

Classé Monument Historique par arrêté du 17 février 1961, Pech-Merle est désormais parfaitement protégé, pleinement mis en valeur et sa visite reste formidable. C'est des monuments les plus étonnants de l'Art pictural paléolithique. — Abbé H. Breuil.

Que tous ceux qui nous ont aidé dans notre labeur et ont contribué de quelque façon un bon travail de la science préhistorique et de notre pays trouvent ici l'expression de notre profonde et bien sincère reconnaissance.

Chanoine A. LEMOZI,
Membre correspondant
du Ministère de l'Éducation Nationale,
Cabrerets, 19 mars 1954.



Figure 59 - Nougier (J.R.) et Robert (R.), 1954. Pech Merle de Cabrerets. Préface A. Lemozi.

et évoquera cette nuit fabuleuse du 4 septembre, à laquelle il ne fut pas convié et où la famille David découvrit non seulement la grande salle des peintures mais également "l'ossuaire" (J.P. Lemozie, com. or.).

"Au cours de cette visite, les enfants pénétrèrent, par un étroit boyau de 0,60 m, dans une salle latérale longue de 34 m et large de 0,18 m, que nous avons appelée l'ossuaire" ("La grotte-Temple du Pech Merle").

L'intervention de l'abbé Lemozi et l'identification des peintures, la certitude qu'elles sont d'époques paléolithiques, ont pleinement rassuré la famille David. Aucun texte, et cela est dommage, ne raconte vraiment la stupeur, suivie d'une explosion de joie, que cette nouvelle dut provoquer. Oubliée la vindicte contre les jeunes spéléologues Touzéry et Redon, seul subsiste l'incroyable : la découverte d'un site resté inviolé depuis des millénaires. Le jeune André rêvait d'une aventure souterraine, il l'a rencontrée, il la vit, et même elle va continuer pendant des mois, des années, durer toute sa vie ! Qui aurait pu croire une telle chose ?

La nouvelle se répand, les visites se multiplient. Curieux, spécialistes, dans la mesure où ils sont capables de suivre le parcours douloureux et dangereux qui mène aux salles peintes, sollicités ou sont invités à visiter la grotte. L'abbé Lemozi ne retiendra dans ses écrits que la venue des scientifiques qu'il accueille. Ce n'est pas seulement l'événement sensationnel que représente cette découverte qui l'occupe, mais la compréhension, l'interprétation que pose le déchiffrement des parois ornées. Il éprouve le besoin de confronter ses impressions à celles de personnes compétentes. Le 17 septembre, il est à Rocamadour où il conduit un groupe de pèlerins. Il rencontre le chanoine Albe,

l'informe de la récente découverte et exprime son "désir de le voir bientôt" à Cabrerets. Deux jours plus tard, le 19 septembre, le chanoine répond à l'invitation. L'excellent spéléologue qu'il est toujours, n'hésite pas à affronter le chemin difficile qui conduit à la grande salle des peintures. Moment unique pour les deux hommes, qui prend toute sa valeur quand on songe qu'il s'agit de deux religieux, hommes de foi, qu'une réflexion scientifique ne dérange pas. Au cours de cette visite, le chanoine Albe peut être fier de son ancien élève dont il avait reconnu les qualités exceptionnelles. Le jeune séminariste Amédée Lemozi n'a pas démerité. C'est d'égal à égal, dans un même esprit, qu'ils communiquent et s'enthousiasment, prenant le temps d'examiner avec attention les moindres recoins déjà explorés et connus de l'abbé. Promenade rampante des plus fatigante, qui les égare. Tout à leur examen attentif des lieux, ils ont perdu soudain leurs repères. C'est la deuxième fois qu'une telle aventure arrive à l'abbé²². Impossible de savoir où ils se trouvent. Ils ne reconnaissent rien. Il y a eu un moment de panique certes avant qu'ils ne comprennent leur erreur d'orientation et retrouvent le bon chemin. Mais cette errance souterraine n'a pas été inutile. Elle les fait aborder un petit boyau, si étroit qu'on ne peut s'y retourner, et dans lequel l'abbé s'est engagé, malgré l'avis contraire du chanoine Albe. Il ne va pas très loin. Devant lui s'ouvre "un grand vide", qui l'incite à revenir en arrière. Mais cette tentative suffit à le convaincre de l'existence d'une autre grande salle. "L'impuissance de ma bougie à percer la nuit de l'immense vide qui s'ouvrait devant moi, ne me laissèrent aucun doute sur l'existence d'une nouvelle grande salle" ("La grotte-Temple..."). André David qui, déjà, n'entend pas que la moindre exploration de la grotte

²² Visite de la "Salle Blanche" avec Pierre Colonges.

lui échappe, affirmera "avoir déjà flairé cet étroit boyau... et promis de l'explorer". C'est d'ailleurs en sa compagnie que l'abbé découvrira cette nouvelle salle.

Suite à sa visite, le chanoine Albe confirme l'authenticité des peintures et rédige plusieurs articles qui paraissent dans différentes revues. Le 30 Septembre 1922, "La Revue religieuse" édite un article récapitulatif "dont l'abbé Breuil eut l'occasion de savourer toute la clarté". Le lendemain, 1^{er} octobre 1922, dans le journal ecclésiastique "La Défense", publication d'un nouvel article qui se termine par ce vœu : "*Souhaitons qu'un riche mécène permette à Monsieur le curé de Cabrerets de publier, de façon complète et convenable, le résultat de tous ses travaux*". Ainsi, la presse religieuse se fait l'écho des récentes découvertes archéologiques réalisées à Cabrerets. Elle témoigne que l'étude scientifique et archéologique, menée par l'abbé Lemozi, est approuvée par l'Eglise catholique, que celle-ci soutient cette recherche, et qu'elle accepte les premières conclusions émises à propos de cet artiste d'un lointain passé. Le chanoine Albe et l'abbé Lemozi partageant le même avis : qu'il s'agit bien "d'un homme primitif doté d'un profond sentiment de l'Art"... qui "croyait à une autre vie, inspirée de conceptions d'ordre religieux et superstitieux". D'emblée la grotte de Pech Merle est perçue comme un sanctuaire, un lieu de culte.

Très rapidement après la venue du chanoine Albe, l'abbé Lemozi reprend, en compagnie de Victor et André David, l'exploration de la grotte ; et dans la nuit du 22 septembre 1922, c'est un autre incroyable épisode de ce roman d'aventure qu'ils vont vivre !

A chaque visite, il faut emprunter le difficile chemin qui mène à la grande salle des peintures. Mais ce soir là, c'est avec impatience qu'ils se faufilent dans les couloirs étroits et accidentés, certains de l'existence d'une autre galerie préhistorique. L'abbé se fie à son instinct de spéléologue et dirige l'opération. Les voilà, près du mystérieux boyau, avec le matériel approprié qui va leur permettre d'aboutir à une immense galerie décelée par l'écho. V. David, "en homme prudent", refuse d'aller plus loin. Il les attendra à l'entrée du boyau et servira de repère avec sa voix et sa lampe.

L'abbé et André s'introduisent dans un "vrai trou de renard", long de 6 mètres, au bout duquel ils jettent "dans le vide d'une trappe obscure, une corde trop courte" qui les oblige "à faire un grand saut dans l'inconnu". Aussi douloureuse et... périlleuse... qu'ait pu être leur pérégrination dans le réseau complexe de la grotte, la récompense à tant d'efforts dépasse, une fois encore, leur attente. Quatre mètres plus bas, ils retrouvent un paysage géologique, qu'ils parcourent éblouis, s'émerveillant de la richesse et de la diversité des beautés naturelles (fig. 60).

"*Nous allons et venons dans une immense galerie, absorbés dans la contemplation de cent petites merveilles : "disques, ossements divers, colonnes brisées, draperies multicolores, quelque fois sonores, lacs scintillants"* ("La grotte-Temple..."). Le temps s'est aboli. Le passé rejoint le présent. Ils ne sont pas mieux équipés en éclairage que les Paléolithiques qui les précédèrent, mais cela suffit. C'est étreint d'une "violente émotion" que l'abbé relève, à la lueur fragile des bougies, les traces des "chasseurs de mammoths" : ici un

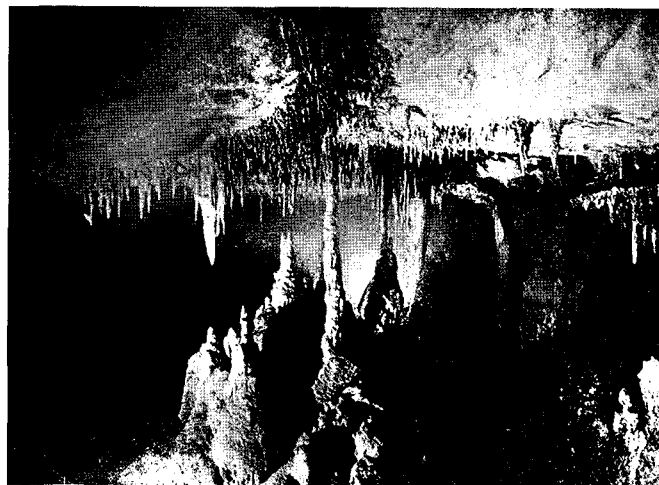


Figure 60 - Grotte de Pech-Merle. La "Salle des pas" (photo J. Lebaudy, archives Famille Lebaudy).

beau silex oublié, là, imprégnée dans le sol, fortement stalagmitée... l'empreinte de leurs pas... impressionnants, si réels. Il y a longtemps déjà que ne leur parvient plus la voix de Victor David, resté à les attendre près du boyau d'entrée. Même ils l'ont oublié. Au moment du retour, ils réalisent que leur quête passionnée les a égarés. Cet égarement, une fois encore, sera l'occasion d'une nouvelle trouvaille. Dans l'impossibilité de retrouver leur chemin, ils s'engagent dans une galerie qui, espèrent-ils, les ramènera à la salle des peintures. Ils avancent en rampant, quand enfin la voix de V. David fait écho à la leur. A leur grand étonnement, ils se retrouvent soudain face à lui, "*dans un étroit couloir décoré d'entrelacs et de gravures, parmi lesquelles une belle représentation du grand ours*". Cette gravure donnera son nom à la petite galerie : "le couloir de l'ours".

Il était 21 heures quand ils ont pénétré dans la grotte. Il est près de 4 heures du matin quand ils ressortent, épuisés, heureux, ne sachant plus se tenir debout, avançant d'un pas chancelant, "semblables à de mobiles mannequins d'argile". Longue nuit, au cours de laquelle s'est achevée la découverte de l'ensemble des salles qui seront, plus tard, ouvertes au public.

A la lecture des différents textes qui relatent cet épisode, s'impose l'idée que la nuit du 22 septembre 1922 fut pour l'abbé Amédée Lemozi une vraie prise de possession de la grotte. Car même si André David participe au périple nocturne, l'abbé est bien l'inventeur de cette partie de la grotte. Il est celui qui, le premier, a repéré le boyau d'accès à la nouvelle salle, initié et organisé l'expédition. Mais il est aussi celui qui, le premier, a identifié les représentations peintes et gravées trouvées dans les salles et couloirs explorés.

Ce qui est difficile, malgré les nombreux récits de l'abbé, c'est d'établir une chronologie précise de la découverte des salles et panneaux ornés (fig. 61). Il a souvent repris le récit de ces explorations et étonnamment s'est surtout attaché aux épisodes cocasses ou "douloureux", voire aux errances angoissantes, vécus au cours des nombreuses reconnaissances qu'il fit dans la grotte, la plupart en compagnie d'autres personnes. Moments forts qui l'ont marqué, car le réseau souterrain de Pech Merle, dangereux, compliqué, où il fallait constamment ramper dans

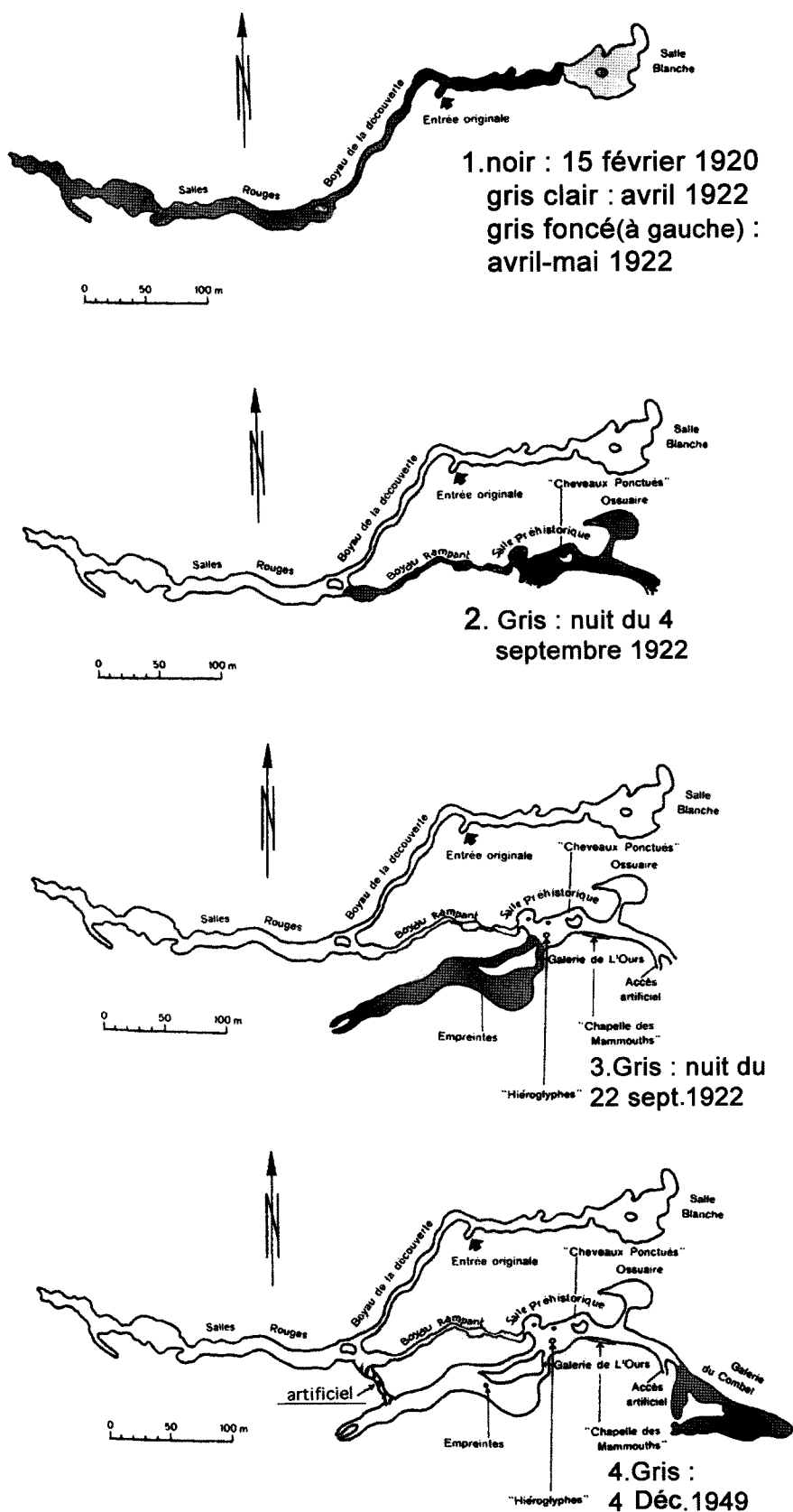


Figure 61 - Etapes de l'exploration de la "Grotte David". Reconstitution des étapes de l'exploration et de l'aménagement de la Grotte de Pech Merle (dessin M. Lorblanchet, archives privées).

d'étroits couloirs stalagmités lui ont laissé des souvenirs inoubliables. Il faut dire que la beauté des décors naturels de certaines salles, l'ont autant ému que la contemplation des décors paléolithiques. Par exemple, il est difficile de savoir à quel moment, a lieu la découverte du plafond orné. Dans un manuscrit, resté inédit, il attribue celle-ci à la visite effectuée la nuit du 22 septembre 1922 : "*Ab ! ces mystérieuses figurations féminines, d'un style inouï, contournant, absorbant, dominant toute une gamme d'animaux non moins énigmatiques...*"

Il est évident, que le temps passant, il a voulu rétablir des vérités, affirmer son implication de spéléologue et de chercheur dans la découverte de nouvelles salles et l'identification des figurations paléolithiques. Ce qui est certain, c'est qu'il y eut d'abord, lors des premières visites, une vision générale des panneaux décorés, et que la lecture de ceux-ci, la compréhension des représentations, se firent au cours des nombreuses séances qui suivirent ; qu'il s'agisse du relevé topographique du parcours qui devait être ouvert au public, ou de l'étude et des relevés des décors. Travaux qui permirent d'établir un inventaire précis de ces figurations. Mais ces récits uniques dans leur genre, puisque il est pratiquement le seul à avoir raconté cette épopée, ont une valeur historique non négligeable²³. Ils sont les chapitres de ce qui fut une extraordinaire aventure. Ils ont également l'intérêt de restituer les difficultés et la complexité du réseau souterrain qui fut emprunté au cours des différentes explorations, qui n'est plus aujourd'hui autorisé, et de rappeler le courage de ceux qui l'utilisèrent.

Amédée Lemozi et la grotte du Pech Merle

Ce que l'abbé ignore encore, quand il sort de l'Igue David, au petit matin du 23 septembre 1922, c'est que pendant près de dix ans il va partager sa vie entre deux activités aussi prenantes l'une que l'autre. Son ministère, qu'il assumera sans faiblir, le jour, et ses travaux de chercheur qu'il réalisera la nuit. Au cours de cette période, son repos sera chaque jour de courte durée, mais il mènera à son terme les objectifs qu'il s'est fixé : l'étude des parois ornées de la grotte du Pech Merle, la rédaction d'un premier et important ouvrage sur la "grotte-Temple", sa participation à l'aménagement de celle-ci et son ouverture au public, et la réalisation d'un premier musée de préhistoire, à Cabrerets. Autant de charges qui révéleront ses compétences.

Dès septembre 1922, les événements s'accélérent. Des décisions sont prises qui vont dès lors unir l'abbé Amédée Lemozi, à la grotte du Pech Merle et... à la famille Murat.

L'abbé a toujours porté un intérêt scientifique à l'exploration de Pech Merle. C'est sous cet angle qu'il s'est enthousiasmé à chaque découverte. Mais il s'est très rapidement rendu compte du danger que courait la grotte à être trop fréquemment visitée. Il a certes lui-même guidé des visiteurs de marque, tout en sachant que ces incursions ne pouvaient être que ponctuelles et limitées dans le temps. Mais il ne contrôlait pas tous les allers et venues, et la famille David, dont c'était la propriété, agissait en toute



Figure 62 - Entrée de la Grotte David, juin 1922. De Gauche à droite : G. Murat, A. Viré, Abbé Lemozi ; au premier plan : H et J. Lebaudy (photo archives Famille Lebaudy).

liberté. C'était chaque fois plus d'une heure d'un parcours dangereux et pénible pour gagner les salles paléolithiques ; autant pour revenir. Ces équipées restaient accessibles aux seuls curieux ou spécialistes particulièrement agiles et intrépides. Par ailleurs, les boyaux très "glaiseux" dans lesquels ils rampaient, les cuirassaient d'une argile qui salissait les lieux de circulation. Plus grave, certains visiteurs, inconscients et indéliçats, cassaient des concrétions qu'ils emportaient en souvenir ! Il fallait trouver une solution. La famille David rêvait d'ouvrir au public un lieu aussi fastueux et d'en tirer profit. Il n'y avait à cela rien de choquant. On l'a vu, le développement d'une économie nouvelle représentée par un tourisme culturel "payant" était dans tous les esprits. Les articles enthousiastes de F. Grangié (président de la Société des Etudes du Lot, délégué départemental au Touring Club de France) et de J. Fourgous (délégué départemental au tourisme) dans le Journal du Lot, en juillet 1922, en sont la preuve. Mais une telle entreprise avait un coût qui dépassait de loin les possibilités financières de Victor David. C'est alors qu'intervinrent Melle de Gouvion Saint-Cyr et son cousin Jean Lebaudy, généreux mécènes.

Jean Lebaudy et sa femme Henriette ont passé le mois de Juin 1922 à Cabrerets. ils ont participé à la fouille du "tumulus de l'Igue" et visité, au cours de ce même mois, en compagnie de l'abbé et d'Armand Viré, qui est depuis longtemps un ami de la famille Murat, la "Salle Rouge" et la "Salle Blanche", dont ils gardent un souvenir ébloui (figs. 58 et 62).

Fortunés, généreux, il est probable que dès la découverte des salles ornées, dont ils ont été immédiatement informés, Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr et Jean Lebaudy aient envisagé l'acquisition de la grotte. Bien que l'acte de vente ne soit signé qu'en juillet 1923, des négociations sont rapidement engagées. L'ouverture de la grotte par un puits artificiel est de suite envisa-

²³ André David racontera sa version de l'exploration dans le livre intitulé "Pech Merle, Le Combel, Marcenac", édité en 1969.

gée. Les futurs acquéreurs manifestent d'emblée leur volonté de protéger à la fois la cavité et les peintures paléolithiques, qu'ils souhaitent sauvegarder de tout vandalisme. Démarche tout à fait désintéressée, car l'aménagement d'un parcours de circulation est au départ surtout destiné aux scientifiques.

Le 2 décembre 1922, l'abbé Lemozi donne une conférence à la Société des Etudes du Lot, à Cahors. Il rend compte de l'exploration de la "grotte David", et annonce officiellement son acquisition par Jean Lebaudy et Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr, qui financeront l'aménagement. A cette occasion, il présente ses tout premiers relevés.

Dès le début des pourparlers avec Victor David, les futurs acquéreurs ont établi un projet d'aménagement dont le point fort se trouve être le percement d'un accès artificiel. L'abbé reste à l'écart des négociations menées par la famille Murat. C'est tout étonné, qu'il apprend que des tentatives de percement ont été effectuées. En octobre, les ouvriers qui participent à ces essais, viennent le trouver et lui font part de leur crainte. En effet, à son "insu", dès septembre, un "visiteur" décide d'entreprendre le relevé d'un plan des galeries permettant de déterminer l'endroit précis où pourrait se pratiquer le puits d'accès. *"Ce monsieur n'avait cherché que l'orientation des galeries et non l'épaisseur des voûtes. Par suite d'une illusion très commune et qui consiste à regarder comme vrai ce qu'on considère ou ce qu'on a intérêt à voir se réaliser, et aussi trompées par un examen superficiel de la configuration des lieux, quelques personnes furent induites à penser que l'épaisseur de la voûte, au point indiqué sur le plan était minime et que quelques heures de travail suffiraient à opérer le percement. C'était là une bien trompeuse illusion, car ni quelques heures ni quelques jours ne suffirent : il fallut de très longs mois"* ("La grotte-Temple..."). Est-ce les acquéreurs qui ont commandé ces travaux ? Ont-ils simplement fait confiance à ce "visiteur", dont l'abbé dans ses récits tait le nom ? Ou bien ont-ils, en réalité, ignoré cette démarche ? Enfin, avertis et inquiets par la série de sondages effectués au cours du mois d'octobre, conscients de la légèreté des indices relevés, J. Lebaudy et M.A. de Gouvion Saint-Cyr font stopper les sondages et confient à l'abbé Lemozi la direction de tous les travaux d'aménagement de la grotte.

Année 1923, plus d'initiative fantaisiste. Amédée Lemozi repart de zéro, sans même prendre connaissance de ce qui a déjà été fait. C'est l'esprit libre que, presque chaque soir, en janvier et février 1923, il va établir en compagnie d'André David un nouveau plan. *"Ce fut un véritable supplice de promener, pendant des semaines dans les couloirs tortueux, boueux et surbaissés une feuille de papier, une règle, une boussole, un niveau, un fil à plomb et bien d'autres petits objets"* (La grotte-Temple...").

Malgré le mauvais éclairage dont il dispose, et ses outils rudimentaires, il va réaliser un vrai tour de force et produire un relevé d'une grande précision. On ne ferait guère mieux avec les appareils sophistiqués dont on dispose aujourd'hui. A propos des relevés topographiques, E.A. Martel écrit en 1892 : *"Il ne faut pas accorder une grande confiance aux visées faites par oeillets et pinnules dans les grottes où l'éclairage est chose si difficile à organiser et où le point lumineux servant de but est si souvent précaire, sinon impossible à saisir"* (Martel 1892). L'abbé contourne ces handicaps, en utilisant une méthode très personnelle, qui consiste à calculer l'épaisseur de la voûte des diverses salles, en même temps qu'il dresse le plan.

Cette dernière opération, très importante, fixait approximativement la durée des travaux à effectuer et... leur coût. *"Il était même convenu que si cette épaisseur était trop considérable, on renoncerait au projet de percement"* ("La grotte-Temple...").

En mars, il peut enfin "rapporter" son plan sur le terrain, à l'extérieur de la cavité : *"Combien je fus heureux de constater qu'en suivant aveuglément la ligne droite qui, de l'entrée naturelle, devait aboutir à l'extrémité des galeries, je m'arrêtais à un point distant de 60 centimètres seulement du point déjà indiqué"* ; c'est-à-dire, au point qu'il avait choisi à l'intérieur des galeries.

On ne dira jamais assez combien fut importante l'intervention de l'abbé dans ce projet. Sa connaissance du terrain certes l'a aidé, mais c'est aussi en qualité de géologue et de géomètre, voire d'ingénieur confirmé qu'il a procédé. Il représente à lui seul une équipe de trois spécialistes. Plus admirable encore, il a conduit ce travail gratuitement, prenant sa peine sur son sommeil. Déterminé et confiant, il a accepté l'entière responsabilité d'un éventuel échec.

Mars lui réserve une autre joie. Le 6 mars 1923, à la demande du Dr Capitan, il a été nommé "Membre correspondant de la Commission des Monuments Historiques (Section des Monuments Préhistoriques)", chargé en cette qualité de la surveillance des antiquités préhistoriques dans le département du Lot.

Plus qu'un titre honorifique, c'est la reconnaissance officielle de ses qualités de préhistorien. Cette nomination est la réponse des scientifiques à la longue note "si précise" que l'abbé a envoyée au Dr Capitan, après la découverte des salles ornées ; compte-rendu que ce dernier a présenté à la Commission des Monuments Historiques du 6 Mars (fig. 63). C'est d'ailleurs à l'expert que le Dr Capitan s'adresse dans un courrier daté du 24 mars. En effet, la Préfecture du Lot, de sa propre initiative et sans en référer aux nouveaux propriétaires, vient d'expédier au Ministère un "gros dossier", avec extrait d'une décision de la Commission des Sites du Département, en vue du classement de "la Grotte David" (fig. 64). Surprise de l'abbé qui n'a été nullement consulté, alors que, depuis 1920, il est membre de cette commission. Ainsi, une fois encore, il est tenu à l'écart de certaines actions. Par un juste retour des choses, c'est à lui que le Dr Capitan demande de se prononcer : *"Je ferai mon rapport conformément à votre avis"*, lui écrit-il. Par ailleurs, il est intéressant de constater, dans cette lettre, que la propriétaire de la grotte est désignée comme étant Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr. Une promesse de vente a été signée dès l'automne 1922. Ce que semble ignorer M. le Préfet. La démarche du Préfet prouve combien la découverte d'oeuvres pariétales paléolithiques, à Cabrerets, a fait l'effet d'une bombe dans le département. Combien aussi, chacun entend tirer partie de cette affaire, selon ses intérêts. L'abbé, comme toujours, reste étranger à toute forme d'ambition. Il fait confiance aux propriétaires pour protéger, gérer la grotte et favoriser son étude.

Au printemps commence le percement du puits d'accès aux salles peintes. L'abbé estime l'épaisseur de la roche entre 12 et 14 mètres, d'après son travail de nivellement. Epaisseur plus importante que prévu, mais faisable si l'on tient compte de "l'unité de la roche qui ne présentait aucune trace de stratification". Il

REPUBLIQUE FRANÇAISE

M. le Dr CAPITAN
5 rue des Ursulines
Paris 5^eMonuments
préhistoriques

LOT

Palais Royal le 12 MARS 1923

LE DIRECTEUR DES BEAUX ARTS, MEMBRE DE L'INSTITUT
à Monsieur le Docteur CAPITAN, vice président de la
la Commission des Monuments Historiques, (Section
des monuments préhistoriques)
5 rue des Ursulines Paris 5^e

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, par arrêté en date du
6 Mars 1923, M. l'abbé LEMOZI, Curé de Cabrerets, a été nommé membre corres-
pondant de la Commission des Monuments Historiques (Section des Monuments
préhistoriques) et chargé en cette qualité de l'étude et de la surveillance
des antiquités préhistoriques dans le département du Lot .

Par autorisation
Le chef de Bureau
des Monuments Historiques

Figure 63 - Courrier du 12 mars 1903. L'abbé Lemozi est nommé
"Correspondant de la Commission des Monuments Historiques" (ar-
chives Famille Lebaudy).

dirige les travaux et rend compte régulièrement de leur avance-
ment aux acquéreurs. Bien que n'étant pas encore officiellement
les propriétaires de la grotte, M.A. de Gouvion Saint-Cyr et J.
Lebaudy assurent déjà la totalité des frais. Les négociations entre
les deux parties sont âpres. Les exigences de la famille David
sont un frein à la conclusion de la vente, comme le prouvent les
actes notariés de juillet 1923 (A.F. Lebaudy).

Les travaux vont durer environ 8 mois. La roche est si dure que
les explosifs ordinaires sont inefficaces et que l'on doit recourir
à la cheddite. Pour éviter toute dégradation, l'on perce à plus de
cinquante mètres des peintures, là "où il n'y avait rien de particulier
à protéger", et latéralement pour éviter d'endommager le ciel de la
voûte. "Nous faisons précéder toujours le travail de la mine d'un sondage
avant-coureur de 2 m. et même de 2 m. 50. Tant que nous pouvions consta-
ter de la sorte une épaisseur minimum de 2 m. 40 à percer, nous avions la
certitude que nos explosifs, enfoncés seulement à 50 centimètres, ne feraient
pas éclater la roche à l'intérieur de la grotte". Deux ouvriers seulement
peuvent travailler à la fois. Les décombres sont remontés "très
lentement", et l'eau se met de la partie. "A 10 mètres de profondeur
environ, les mineurs coupèrent une source et virent leur puits inondé assez
rapidement. Nous dûmes installer une pompe et, de temps à autre, passer
plusieurs heures à faire le vide" ("La grotte-Temple...").

L'abbé est constamment sur le terrain. Il lui faut maintenant
assurer, dans la même journée, ses activités de chef de chantier
et ses fonctions de curé. Mais il entend ne pas décevoir ceux
qui lui portent une si grande confiance. En outre ces travaux lui
apportent des satisfactions personnelles.

Ainsi au cours de l'été 1923, deux préhistoriens, parmi les plus
prestigieux, viennent lui rendre visite.

L'abbé Breuil, qui séjourne à Cabrerets du 29 au 31 Août, et
à qui il fait connaître plusieurs grottes. C'est l'occasion d'une
vraie rencontre entre deux hommes que tout réunit. La voca-
tion religieuse, comme la vocation scientifique qu'ils réalisent

Laissez-moi tout d'abord vous remercier d'avoir bien voulu me proposer
pour être membre correspondant du Ministère des Beaux Arts .
Je ne savais absolument rien du gros dossier emanant de Cahors
dont vous me parlez dans votre lettre du 24 Mars 1923 (I) .
Je rends hommage à votre grande délicatesse qui n'a pas voulu me le
laisser ignorer .

Vous me demandez mon avis au sujet du projet de classement de la
Grotte LAVID, je vais vous le donner très franchement .

Tout en reconnaissant les intentions très nobles qui déterminent le
Ministère des Beaux Arts à prendre çà et là des mesures pour la protection et
la conservation des monuments artistiques, je suis persuadé que pour ce qui
concerne la Grotte LAVID, il est infiniment mieux, pour des raisons toutes
locales et aussi dans l'intérêt des recherches préhistoriques à faire chez
d'autres propriétaires de la contrée, de ne pas faire classer .

Ceux qui insistent à faire classer doivent ignorer le nom de Melle de
GOUVION SAINT CYR et de M. LEBAUDY, co-propriétaire, sinon je m'expliquerais
peu leur insistance - jamais oeuvre scientifique ou artistique n'a été placée
entre de meilleures mains, et comme veut le citer très délicatement, félici-
tont nous d'avoir trouvé deux Lecteurs qui ont la fortune et la culture voulues
pour conserver et protéger la Grotte LAVID .

Il est clair que ces oeuvres d'art ne courent aucun danger de destruc-
tion et que les protecteurs en question jouissent leur rôle avec autant d'intel-
ligence que de désintéressement.

Au reste vous pouvez compter que le jour où je verrais le moindre dan-
ger de destruction j'en avertirais aussitôt et très consciencieusement le Minis-
tère des Beaux Arts .

Je salue le 1er dans ce cas à demander le classement .

Il m'est d'autant plus facile de me rendre compte que je ne suis qu'à
600 mètres de la Grotte .

Nous nous réjouissons Melle de GOUVION SAINT CYR et moi à la pensée
de votre visite, elle ne nous sera pas seulement agréable, mais aussi très
utile, car on a toujours quelque chose à apprendre auprès d'un savant comme vous.
Encore une fois merci pour votre délicatesse et veuillez croire .

Curé de Cabrerets

(I) Je suis pourtant membre de la Société des sites et monuments pour le Département
du Lot, depuis 3 ans. c'est M. GUILLOU, ancien préfet du Lot qui m'avait fait nommer.

Figure 64 - Courrier A. Lemozi au Dr Capitan, mars 1923 (archives
l'Amille Lebaudy).

dans l'exercice de la préhistoire. D'ailleurs, c'est bien volontiers
que H. Breuil accepte d'assister à une "réunion sacerdotale" qui
a lieu au presbytère dans la matinée du 30 Août. C'est dans la
bonne humeur que se déroule le dîner pris au presbytère, au
cours duquel il amuse son auditoire de quelques anecdotes de
voyage et... de chasse, autre passion que tous deux partagent. Il
est vrai que les talents culinaires de Rose Delon deviendront lé-
gendaires et que ces repas, détendus et chaleureux, participeront
de la légende du Chanoine Lemozi.

Ce même jour, en fin d'après-midi, ils se rendent à la grotte de
Cantal en compagnie d'un élève du Pr Boule, R. Vaufray. Le
lendemain ce sera la grotte du Pech Merle (visite à laquelle par-
ticipent Raymond Vaufray et André David) ; expédition dont
l'abbé Breuil fera plus tard le récit.

"C'était une visite réellement pénible, alors avec 417 m de galeries rompues
de bas couloirs et de convexités stalagmitiques, de descente délicate, peut
être le plus difficile itinéraire souterrain que j'aie jamais parcouru, excepté
la Pileta (Malaga) et les grottes du Comte Begouën. Cela demandait deux
bonnes heures pour parvenir à la région des peintures, c'est pourtant dans
de telles conditions que l'abbé entreprit et termina... le relevé des figures."²⁴
Longue et studieuse visite au cours de laquelle H. Breuil confir-
me l'identification des animaux et l'exactitude des relevés que A.
Lemozi a déjà bien avancés, et apporte sa contribution au "dé-
chiffrement partiel du plafond d'argile... dont les femmes qu'il a
dessinées à l'oeil". A cette occasion, l'abbé, que toute technique
de relevé intéresse, note la méthode employée par H. Breuil qui

²⁴ Breuil H., 1950, à propos de l'affaire André Breton à la grotte du Pech Merle
(A.D.).

"fait les relevés des polychromes au pastel et pour faire pénétrer les couleurs, les écrase sur le papier". La journée se terminera par la visite de la grotte Marcenac que les deux ecclésiastiques considèrent, avec E.A. Martel, comme le prolongement à la "grotte David".

Le 22 septembre, le Dr Capitan, qui est un familier de la famille Murat, se rend sur place constater l'avancement des travaux, et rencontre pour la première fois le curé de Cabrerets. Journée inoubliable où les deux préhistoriens arpentent le Pech-Merle, en repérant sur le plan le tracé de la grotte. Le Dr Capitan, trop âgé, n'a pas visité les salles peintes. Il ne cache pas son enthousiasme et exprime à l'abbé son admiration : "*C'est un travail formidable... qui a été entrepris, et je me rends compte maintenant sur les lieux des grandes difficultés que vous avez rencontrées pour établir un plan et effectuer un nivellement précis. Si vous arrivez à percer dans ces conditions ce sera un beau succès*". Rien n'est acquis en effet, et la réussite du projet repose entièrement sur le plan établi par l'abbé, sa conviction et sa connaissance du terrain. Dans son bureau-musée du presbytère, l'abbé parle de ses recherches, présente les relevés des peintures déjà réalisés. Louis Capitan, impressionné, lui demande un double de son travail et, à son retour à Paris, adresse aux Beaux Arts un rapport détaillé, extrêmement élogieux sur "Cabrerets préhistorique", dont il enverra un double à l'abbé. Ce dernier gardera de cet homme distingué le souvenir d'un "très honnête homme... très cultivé et de bon goût".

Octobre 1923 procure à l'abbé Lemozi d'autres joies personnelles. Le samedi 6, c'est la visite d'Armand Viré qui intervient en qualité de radiesthésiste. Il vient de Lacave où il a vu le Professeur Boule qui s'intéresse à Cabrerets. A son tour, il parcourt le Pech Merle et, avec son pendule, vérifie et certifie l'exactitude du relevé du plan de la grotte.

On peut sourire d'une méthode aussi empirique, mais elle valide le travail de l'abbé. Octobre 1923 est un mois difficile. Le percement tarde, les ouvriers sont fatigués et commencent à douter. A. Lemozi ne peut être que rassuré par les affirmations du savant Armand Viré qui a toute sa confiance.

Le préhistorien est à l'honneur dans la presse nationale qui s'intéresse à ses travaux et ses récentes découvertes. Ainsi "L'illustration", revue fort lue à l'époque par la classe moyenne aisée, dans son numéro du 13 octobre, lui consacre 5 pages bien illustrées, riches d'informations. Ce reportage vient au bon moment. Depuis 1920, l'archéologie a pris de plus en plus d'importance dans sa vie de curé. Cette somme de recherches qu'il a déjà accumulée, il souhaite qu'elle soit plus largement dispensée, mise à la disposition de tous ceux que la préhistoire intéresse. C'est aussi une façon positive de mesurer le chemin parcouru. N'est-il pas l'inventeur de l'art mobilier et pariétal paléolithique du Quercy ? Cet article est un hommage mérité. L'interview a lieu au presbytère, dans le bureau-musée où il est photographié. Puis c'est la visite de la grotte de Sainte Fulalie où l'abbé revit les joies de la découverte. Son art de conter le passé ravit. Le savant sait admirablement créer une ambiance, restituer les scènes de la vie quotidienne de ces premiers artistes "très civilisés", pour qui il éprouve une vive admiration, et qu'il évoque avec force détails. L'outillage récolté au cours de ses fouilles sont autant de supports, restitués dans leur contexte, qui appuient ses descrip-

tions. Ainsi pour l'auditeur tout devient réel. Il impressionne fortement le journaliste Jean Labadié qui écrit : "*L'admirable travail de cet amateur des roches mérite d'être signalé d'autant plus que sa découverte la plus récente, à peine terminée, fera date dans la science. Il s'agit des plus belles grottes que les archéologues aient, depuis longtemps, rencontrées, un vrai sanctuaire préhistorique...*" Cet article est aussi une extraordinaire promotion de la grotte de Pech Merle.

Il fallait bien ces intermèdes chaleureux pour maintenir le moral et les certitudes de l'abbé. Malgré l'énergie déployée, les travaux avancent plus lentement que prévu. L'on escomptait le percement pour l'été, à l'automne 1923 celui-ci n'est toujours pas achevé et il faut construire un abri pour protéger du mauvais temps qui s'installe, les ouvriers et le matériel. L'impatience gagne et les nouveaux propriétaires manifestent leur inquiétude ; des bruits circulent mettant en doute la compétence du curé. "*A cause de cette lenteur qui n'était qu'apparente, quelques-uns étaient persuadés que nous avions pris une fausse direction et que le percement ne s'effectuerait jamais. Plusieurs même nous avertirent amicalement qu'ils avaient des raisons sérieuses de croire à la fausseté de mes plans et nous engagèrent à ne pas pousser plus avant les travaux qui entraîneraient des dépenses inutiles*" ("La grotte-Temple...").

C'est une vraie victoire pour l'abbé Lemozi, quand enfin, le soir du 17 décembre 1923, les mineurs viennent le prévenir "*qu'ils avaient percé la cloison qui les séparait de l'intérieur de la grotte*", à l'endroit précis marqué sur le plan. Quant à la profondeur du puits, comme prévu, elle n'excédait pas les 12 mètres ! Immédiatement, il informe Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr et Jean Lebaudy de l'heureuse issue des travaux. Pour tous, c'est un soulagement. "*Tout devenait possible*", écrit-il, "*désormais on pourrait travailler avec plus de confiance*". L'abbé a tenu ses engagements. Il a prouvé ses compétences et mérité la confiance qu'on avait bien voulu lui accorder. Il a agi en homme de terrain et fait preuve d'objectivité scientifique.

Le succès du percement redonne un nouvel élan au projet, et c'est dans l'enthousiasme que débute l'année 1924. En cette période hivernale, les travaux peuvent se faire à l'intérieur de la grotte. Sans attendre, toujours en qualité de responsable du chantier, l'abbé réalise la deuxième importante opération qui consiste à supprimer tout courant d'air, en plaçant deux portes métalliques, "l'une au fond du puits, et l'autre dans le boyau" par où l'on passait avant le creusement. Car le principal souci, qui anime ces passionnés (l'abbé et les nouveaux propriétaires), est de sauvegarder les parois ornées, à la fois d'actes de vandalisme et de possible détérioration naturelle, par la mise en place rapide de mesures de protection. C'est probablement ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce projet. La volonté de "protéger à tout prix" (et le prix sera élevé pour les financiers !) ce sanctuaire fabuleux, considéré comme une part de l'histoire de l'humanité appartenant à tous, et, enfin, de ne l'ouvrir et ne l'aménager que pour permettre, avant tout, aux savants d'y effectuer les études nécessaires.

Ces mécènes éclairés, qui pour l'un d'eux n'a pas 30 ans, agissent avec un esprit très particulier pour l'époque. C'est ce qui, dès l'origine du projet, différencie les nouveaux propriétaires des vendeurs. Le 20 juillet 1923, à l'étude de Maître François Delfour, notaire à Lauzès, a été signé l'acte officiel de vente

de la grotte "David", qui portera dès lors le nom officiel de "Grotte du Pech Merle". Elle a été cédée, pour 5000 F, à Jean Lebaudy et sa cousine Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr. Chacun se portant acquéreur pour moitié, du sous-sol uniquement. Les terrains en surface (prés, bois, etc.) restant le bien des époux David. Le texte prouve que la vente a été négociée point par point, dont le plus délicat est l'ouverture du site aux visiteurs. Les époux David ont accepté un prix d'achat relativement modeste, en contre-partie les acquéreurs se sont engagés à employer une somme de vingt mille francs, pour la mise en valeur et l'exploitation du sous-sol, dans le délai le plus court possible. Ils devront même justifier de l'emploi de cette somme, par la production de "quittances ou factures". Bien que les acquéreurs restent seuls juges d'ouvrir ou non la grotte au public, la clause qui accorde aux époux David et à leurs descendants directs un droit de 60% sur les prix d'entrée, prélevés pour visiter la grotte, ne laisse aucun doute sur la volonté de voir en celle-ci un capital qu'il faut faire fructifier. Par ailleurs, *"les guides jugés nécessaires (à la visite) seront choisis de préférence dans la famille David"* (A.F. Lebaudy). Deux clauses qui seront lourdes de conséquences pour l'avenir et le développement de cette entreprise ("Les conditions particulières" inscrites dans l'acte notarié, définissent même très précisément les gratuités d'entrée qui seront accordées, notamment aux chercheurs et aux savants !). Il fallait vraiment la jeunesse et l'enthousiasme de Jean Lebaudy, ainsi que la passion des arts et la bonté naturelle de sa cousine pour signer un tel acte. Il est évident à la lecture du document que jamais les acquéreurs n'ont voulu léser les vendeurs. Grâce à ce texte, l'on comprend mieux l'impatience et les craintes que chacun a éprouvé à l'automne 1923, pour des raisons diverses, devant la lenteur des travaux et les difficultés de percement, et les pressions subies par l'abbé à ce moment-là. C'est, ensuite, la réalisation d'un escalier de 67 marches, creusé dans le roc, et l'installation d'un système de sécurité pour prévenir les accidents ; puis l'aménagement proprement dit de l'intérieur de la grotte. *"Il fallait tout protéger contre le vandalisme des visiteurs sans rien dégrader et sans rien masquer... Ce travail a coûté du temps et de la patience"*, et aux financiers qui commencent à s'inquiéter de l'importance des factures !

En février 1924, l'abbé a terminé le relevé des peintures et gravures et exécuté plusieurs fouilles et sondages dans la grotte. Depuis mars, il se consacre activement aux travaux d'aménagement, en vu d'ouvrir prochainement au public.

Le 16 juin 1924, il adresse à Jean Lebaudy un courrier dans lequel il fait un large compte-rendu de l'avancement du chantier et des difficultés rencontrées *"les travaux de la grotte se poursuivent sans trêve, mais que de difficultés dans les détails ! Il nous faut encore quelques bonnes semaines pour que le public puisse visiter dans de bonnes conditions. L'élargissement des boyaux faisant communiquer les diverses salles, nous a beaucoup coûté, car il a fallu tout faire au burin. L'escalier sera bientôt terminé et sera d'un très bel effet. L'entrée sera même très imposante et tout le monde se rendra compte qu'elle a demandé beaucoup de travail et de patience"*.

En avril 1924, Jean Lebaudy a chargé l'abbé de s'occuper de la construction d'une route. Car on ne parvient alors au Pech Merle que par des sentiers inadaptés à la future fréquentation de visiteurs. Celui-ci s'est tout de suite attelé à cette tâche supplémentaire. L'acte de vente stipule que les époux David acceptent

l'installation sur leur propriété de routes et chemins, pour accéder à l'entrée de la grotte, ce qui permet d'engager immédiatement les travaux. En juin 1924, un parcours de 800 mètres est déjà réalisé qui rattrape le chemin communal. A. Lemozi, dans un courrier daté du 26 juin, informe J. Lebaudy de la situation : *"A cause des travaux des champs, il a fallu payer les ouvriers un peu plus cher ou s'en passer, mais ils font tous dix bonnes heures et quelque fois un peu plus. La route présente pas mal de difficultés venant de ce que nous étions très limités au point de vue terrain, néanmoins j'espère qu'avec quelques travaux de remblayage elle sera très convenable. Elle a partout 4 mètres de large et aux tournants 8 mètres. Nous en avons déjà fait 800 mètres et avons rejoint le chemin public. Ici je m'attendais à des difficultés : c'est de tradition à Cabrerets. Mes prévisions se sont réalisées... J'ai écrit en votre nom à Mr le maire de Cabrerets... (qui) m'a répondu que seul le Conseil municipal avait qualité pour décider..."* (souligné dans le texte).

L'abbé juge la délibération, prise par le Conseil municipal, "nébuleuse", "pleine de pièges" et d'ajouter : *"Les pièges sont ici de tradition. L'auteur cherche des complications et des difficultés et si nous acceptons de le suivre sur son terrain, dans dix ans le tronçon de route en question ne sera pas encore commencé, sans compter les litiges qui seront soulevés plus tard"*.

Redoutant les longueurs procédurières de la municipalité à prendre des décisions, il propose, pour achever la voie d'accès à Pech Merle, l'achat de terrains privés : *"... Elle serait de la sorte un peu plus longue, un peu plus coûteuse, mais beaucoup plus douce et surtout toute la route serait votre propriété..."* (souligné dans le texte). Proposition sensée, et acceptée, mais qui nécessite des rencontres avec les propriétaires des terrains concernés, et des pourparlers multiples. Or l'ouverture du site est impérative, et très attendue du public. Au mois d'avril, E. Grangié a publié, dans "le Journal du Lot", un article enthousiaste et détaillé où il rend compte des travaux considérables entrepris pour l'aménagement de la grotte et sa conservation. Il faut trancher. Les véhicules resteront à Cabrerets et c'est à pied que les premiers visiteurs graviront le chemin nouvellement tracé qui mène au Pech Merle.

Qu'importe les difficultés, l'abbé est heureux. Les principaux aménagements assurant la protection de la grotte et des oeuvres pariétales, et la réalisation de l'escalier d'accès étant achevés, l'ouverture au public est annoncée.

Le jeudi 3 juillet 1924, moins de deux ans après la découverte des peintures préhistoriques, l'abbé Lemozi accueille les premiers visiteurs et non les moindres. La Société des Etudes du Lot, a été invitée à tenir sa dernière séance, avant les vacances, dans la grande salle des peintures, où l'on a installé pour l'occasion des "bancs de fortune". *"Jamais Société n'eut pour délibérer cadre plus émouvant ni plus magnifique"* (Grangié E., journal du Lot, 9 juillet 1924). Mise en scène formidable où l'abbé et le Président de la Société, du haut de la corniche, dominant de 10 mètres l'assemblée, prennent à tour de rôle la parole. A. Lemozi donne à ses collègues la primeur du premier chapitre de son livre, qu'il a déjà rédigé : "l'historique de la découverte". A ses côtés, ajoutant à l'émotion du moment, un jeune homme de 17 ans, l'intrépide découvreur, éclaire les feuillets que lit l'abbé. Il apparaît nécessaire de rappeler, à cette occasion, combien A. Lemozi a toujours tenu compte du rôle joué par André David dans la découverte de la grotte du Pech Merle.

Il a été son compagnon pendant plus d'un an, au cours de l'exploration et de l'étude du site, et l'a volontiers associé à ses travaux de relevés.

L'on croyait pouvoir tout achever rapidement. Mais les travaux s'avèrent plus compliqués et surtout plus onéreux que prévu. L'acte de vente indique une somme unique de 20.000 Francs pour l'aménagement de la grotte. Le 21 avril 1925, alarmé par l'importance des dépenses, Jean Lebaudy somme le notaire de suspendre les travaux : *"Je viens de recevoir une lettre de Melle de Gouvion Saint-Cyr me disant qu'il lui est absolument impossible, pour l'instant de continuer les travaux entrepris à la grotte, même les plus urgents. Je ne vous cacherais pas que, de mon côté, les dépenses engagées commencent à me gêner sérieusement. Nous avons dépensé à la grotte du "Pech Merle" 140.000 Francs depuis l'année dernière. C'est une grosse partie de nos revenus que nous y avons consacrée ma cousine et moi... Nous allons désormais être obligés d'attendre qu'un bénéfice quelconque sur les entrées de la grotte nous permette de continuer les travaux..."* Soit un surcoût de 120.000 Francs !

A ces lourdes dépenses il faut ajouter l'établissement et l'entretien d'une voie privée, longue de 1300 mètres et tracée en plein bois. Pour sa construction, Jean Lebaudy, le 19 Novembre 1924, s'est rendu acquéreur de trois parcelles, payées comptant. Cette réalisation exécutée par tronçons nécessite, chaque fois, un financement supplémentaire dont le coût élevé, c'est évident, échappe à l'abbé.

Jean Lebaudy, à la fois inquiet et excédé, met brutalement un terme à ces demandes sans cesse renouvelées. Dans le même courrier, il écrit à Maître Delfour : *"Pourtant comme je tiens tout particulièrement à être agréable à M. l'abbé Lemozi, vous lui direz que, personnellement, je mets à sa disposition une somme de quinze mille francs pour qu'il termine la route, de façon à ce qu'elle soit à peu près carrossable (la largeur n'y fait rien, pourvu qu'une voiture puisse passer). Je vous serais reconnaissant de lui faire remarquer que cette somme, qui va lui paraître insignifiante, est un véritable sacrifice que je lui consens. Je pense qu'il ne m'en voudra pas, mais il nous est impossible à Mademoiselle de Gouvion Saint-Cyr et moi-même d'agir autrement"* (A.F. Lebaudy).

L'on se demande vraiment ce que l'abbé est allé faire dans cette galère ! De chef de chantier, il est devenu le représentant à Cabrerets de la famille Murat, en charge de responsabilités qui vont bien au-delà de ses attributions de curé. En contact avec la population, connaissant chaque famille, respecté, écouté, et surtout s'exprimant comme eux en langue occitane, il a été désigné comme le seul capable de dénouer les situations délicates. Dans cette affaire, le prêtre a cédé la place au préhistorien. Il a voulu ignorer les mentalités et s'est laissé guider par sa passion d'archéologue, et son rôle dans l'aménagement de la grotte et surtout l'installation de cette route suscitera quelques inimitiés qu'il subira jusqu'à son départ de Cabrerets, quelques quarante ans plus tard.

Il faudra attendre 1929 pour estimer les travaux terminés. Ce qui ne veut pas dire que les soucis posés par l'exploitation de la grotte soient résolus. La clause qui accorde aux époux David un gain annuel de 60% sur les recettes, obligera la famille Murat à puiser, constamment, dans ses propres ressources pour l'entretien de la grotte.

La famille Murat, "ces généreux mécènes", ne sera guère récompensée par la collectivité qui semble avoir totalement oublié leur oeuvre désintéressée, quand ils ont agi pour le bien de la science et de la communauté villageoise. Lors de la parution du livre "la Grotte Temple de Pech Merle", un représentant des "Beaux-Arts", bien informé, leur rendra hommage en disant à L'abbé Lemozi : *"Sans cette généreuse intervention, on aurait mis cinquante ans à aménager cette grotte, ou plutôt on ne l'aurait jamais aménagée"*.

Toujours pour les mêmes raisons de conservation et d'études des parois ornées, Jean Lebaudy acquiert, en 1932, les droits au sous-sol au lieu-dit "le Combel", qui comprend la grotte dite de "Marcenac".

Pourtant l'abbé n'a pas chômé. Depuis octobre 1922, l'on se demande quand il a pris le temps de dormir ? Travailleur acharné, discipliné, organisé et... infatigable, il assume sept jours sur sept, son rôle de curé, organise le catéchisme, les fêtes religieuses, assure les messes, les confessions. Il se rend auprès des malades, des mourants, visite les nécessiteux, ou vient simplement, en ami, prendre des nouvelles de ses paroissiens. Chaque jour, il est sur le chantier, discute avec les ouvriers, fixe le prix de l'heure, rend compte aux nouveaux propriétaires de l'avancement des travaux, négocie avec les entreprises. En même temps, tard dans la nuit, il établit le plan de la grotte pour le percement, entreprend presque immédiatement après leur découverte le relevé des peintures, mais encore il termine la rédaction d'un article de synthèse sur ses travaux à l'Abri Murat.

Le 28 Janvier 1924, lors de la séance de la Société Préhistorique Française, Armand Viré rend un vibrant hommage à l'abbé Amédée Lemozi, préhistorien et curé de Cabrerets, et présente les travaux qu'il a réalisés sur le Causse de Rocamadour et la vallée de l'Alzou de 1910 à 1919, dont la magnifique découverte de l'Abri Murat et l'étude qu'il en a faite. C'est probablement Armand Viré qui l'a poussé à publier dans la S.P.F., malgré les tâches qui l'accablent, ce long article d'une soixantaine de pages. L'abbé n'a pu se rendre à Paris. Et c'est vraiment regrettable. Il méritait de vivre ce moment inoubliable où la communauté scientifique, vivement intéressée par son parcours étonnant, applaudit son travail. La qualité de ses relevés des plaquettes et gallets gravés de l'Abri Murat, et l'étude des salles ornées de Pech Merle qu'il vient de terminer, le confirme comme étant celui qui a révélé l'Art paléolithique en Quercy, sous ses deux aspects indissociables : l'art mobilier et l'art pariétal.

La grotte Temple, étude du site

La première campagne de relevés²⁵, commencée en mars 1923, s'est achevée le 12 février 1924, avec l'étude du plafond "des Hiéroglyphes". La rapidité de ce premier travail est d'abord due à son énergie remarquable, mais c'est aussi la caractéristique d'une époque. Aujourd'hui l'étude d'une grotte ornée telle que Pech Merle demande plusieurs années de travail à toute une équipe. C'est une période d'intense activité, d'effervescence intellectuelle, où les deux aspects de la personnalité d'Amédée Lemozi, le prêtre et le préhistorien, s'harmonisent. C'est un don

²⁵ Michel Lorblanchet effectuera ses campagnes de relevés entre 1978 et 2001.

du ciel que cette grotte ornée dont il a initié la découverte ; un magnifique cadeau que cette étude. Qui d'autre que lui pouvait assurer un tel travail, compte tenu aussi des conditions dans lesquels il l'exécute ?

Il a déjà été ébloui par ces artistes paléolithiques dont la qualité lui a été révélée à l'Abri Murat. Voici, maintenant, les oeuvres grandioses qui les identifient comme des "croyants", car très vite le site est compris comme un "Temple", dans lequel les hommes ont exprimé leurs croyances. C'est plus qu'une simple "église", c'est une cathédrale où leurs oeuvres artistiques s'accordent au décor que la nature a mis en place.

Car Pech Merle avec ses salles magnifiquement concrétionnées, et ses superbes panneaux ornés est parmi les plus belles grottes paléolithiques connues. En 1924, en France, elle est peut être même la plus belle.

Il commence le relevé des peintures, immédiatement après avoir terminé le plan de la grotte. A peu près au moment où débute la construction de l'escalier d'accès. Mais pour l'abbé rien ne change. Pour effectuer ce travail, il continue d'emprunter le chemin spéléologique, toujours en compagnie d'André David. Cette fois il leur faut "traîner" tout un matériel de dessinateur : mètre, ficelle, crayons, fusains, rouleaux de papier, etc. Auquel s'ajoute le ravitaillement. Ce sont chaque fois de longues séances qui durent parfois jusqu'à 13 heures consécutives, à peine interrompues par un repas rapide. *"Le voyage à travers les boyaux conduisant aux peintures était si pénible que nous préférons travailler plus longtemps et venir moins souvent"*. Les relevés sont particulièrement délicats. La hauteur pour atteindre certains dessins les oblige à escalader des blocs rocheux, comme c'est le cas pour accéder à la corniche. Situation périlleuse, rendue plus pénible encore par les dimensions des figures : certains panneaux ont jusqu'à 8 mètres de long sur 3 mètres de haut, qu'il est "préférable de relever en une fois". L'éclairage reste lui aussi rudimentaire, encore a-t-on remplacé la bougie par la lampe à acétylène (fig. 65). *"Nous devons ici rendre hommage à la patience et la ténacité du jeune André, qui, pendant de longs mois, a consenti à nous éclairer, en portant d'une main une lourde lampe à acétylène, tandis que de l'autre il retenait immobiles nos panneaux en papier"*. Travail de relevé qui tient de l'exploit !

L'abbé utilise le calque direct, et procède en divisant les panneaux en une série de portions égales, raccordées ensuite, entre elles, au presbytère. Son outillage paraîtrait aujourd'hui bien sommaire : des crayons gras et un papier calque, d'une transparence toute relative, qui tient plus du papier sulfurisé que de la cellophane. *"Il était parfois impossible de calquer les scènes à reproduire, le papier étant peu transparent et l'original manquant de netteté"*. Il applique en cela les techniques en cours à l'époque qui voulait que l'on relevât directement sur la paroi, avec les risques pour les peintures que cela pouvait comporter. Peu, comme Henri Breuil, était capable de "dessiner à l'oeil". Michel Lorblanchet, lors de ses campagnes successives de relevés (de 1978 à 2001), a noté que l'abbé Lemozi n'avait laissé aucune trace sur les parois, ce qui prouve les précautions prises et son respect constant des peintures. Ce ne fut pas tout à fait le cas de l'abbé Glory, dont j'ai moi-même à Roucadour, au cours d'un relevé, enregistré les "traces" de crayon.



Figure 65 - Exploration à la bougie de "l'Aven Armand" découverte en 1897. L'inventeur, Louis Armand, se déplace sur une corniche, le dos collé à la paroi. La bougie, qu'il tient droit devant lui, n'éclaire que faiblement le gouffre profond de 90 mètres qui s'ouvre sous ses pieds. Ce dessin d'Ernest Rupin illustre parfaitement les conditions d'exploration extrêmement difficiles de la grotte de Pech Merle et la précarité d'un éclairage à la bougie.

Il procède, bien sûr, différemment pour les gravures réalisées sur le mondmilch de certaines parois. *"Nombre de gravures se retrouvent sur des enduits argileux, trop fragiles, qu'on ne peut toucher d'aucune façon, sans quoi, tout s'oblitére et disparaît..."* ("La grotte-Temple..."). Il met donc au point une technique qui consiste à pratiquer devant la paroi un relevé "géométral" : découpage par portions avec des cordes tendues, se coupant en petits losanges, et de relever ensuite à "main levée" les traits inscrits dans chaque losange. C'est la méthode qu'il applique pour le relevé du "plafond des Hiéroglyphes", en installant son quadrillage, immédiatement sous le plafond. *"En prenant successivement chaque losange, le travail de relevé nous a été plus facile. Quelques grandes dalles détachées du plafond nous servant à la fois de banc et de table de travail"*.

Il exécute un travail d'une grande précision, en conservant toujours : les distances, les dimensions, les superpositions et les couleurs de l'original. Les documents qui illustrent son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle" montrent l'intérêt qu'il a accordé aux dessins eux-mêmes, en respectant la largeur des traits, leur finesse ou au contraire leur épaissement, les pleins et les déliés. Il a effectué une véritable étude des tracés digitaux,

concise presque expérimentale. Il explique précisément pourquoi il rejette la théorie que ces tracés aient pu être exécutés à l'aide d'un silex, d'un bâtonnet, ou d'un instrument "pectiné", et observe que quelques lignes ont été faites avec l'ongle du pouce : *"chaque groupe de traits a été produit par des instruments à pointes mobiles et indépendantes, comme les doigts"*.

Il y a, semble-t-il, une certaine progression dans la réalisation de cette étude. L'abbé commence par "l'ossuaire" qui lui permet de tester et mettre au point les méthodes qu'il va utiliser : le calque direct et le quadrillage avec des cordes. Puis il continue par la "Frise noire" qu'il appelle "la chapelle des mammouths" (fig. 66), le panneau des "chevaux", le "bison fonçant", les représentations de la "salle du trône", celles de la salle de "l'Homme blessé", puis le plafond de la "salle du géophile", le couloir de l'ours, enfin le "plafond des Hiéroglyphes". Ce dernier ensemble gravé lui donne les plus grands soucis. Qui a participé un tant soit peu au relevé de ce plafond, sait combien ce travail est physiquement "douloureux". Il demande d'avoir la tête constamment levée en arrière, la vue souvent brouillée par cette "forêt" d'entrelacs où il faut discerner les figures, les situer dans l'espace. Encore est-on aujourd'hui servi par un éclairage qui faisait alors défaut. Plus que pour les autres panneaux encore, il lui a fallu s'adapter à la configuration des lieux, et deux longs mois pour parvenir à reproduire, en grandeur naturelle, les gravures situées à 6 mètres du sol. Il écrit : *"Ce qui rend l'étude de cette scène particulièrement pénible, c'est la difficulté d'éclairer un pareil sujet ; c'est l'impossibilité de pouvoir toucher aux gravures, la fragilité de l'enduit argileux ne permettant aucun contact ; c'est enfin l'obligation où se trouve l'observateur de travailler le dos collé au sol"*. Cette position restant malgré tout la moins fatigante. A propos des tracés digitaux, Michel Lorblanchet qui a relevé intégralement le "Plafond des Hiéroglyphes" en 1988/1989, écrit : *"J'ai noté combien l'abbé avait été prudent dans sa reproduction des tracés digitaux en s'abstenant d'utiliser le calque direct qu'il employait sur les autres panneaux. J'ai pu aussi mesurer la précision fréquente du regard de l'abbé qui sut enregistrer les détails utiles"* (Lorblanchet 2006:63). C'est tout particulièrement au plafond que s'est intéressé l'abbé Breuil, lors de sa visite en août 1923, dont il a dessiné "les femmes" à main levée. Le quadrillage n'étant apparemment pas encore installé. L'abbé Lemozi a sollicité ses compétences, car relevé et interprétation de ces figures "très mêlées" se sont avérés extrêmement difficiles et complexes, et Henri Breuil est le grand spécialiste de l'art paléolithique. Il a déjà étudié et publié, souvent en collaboration avec Eugène Carthailiac, Louis Capitan, Denis Peyrony et Henri Begouën, de nombreuses grottes ornées en France et en Espagne : Altamira, les cavernes de la région Cantabrique, la Pileta, la Pasiega, Font-de-Gaume, les Combarelles et il a commencé l'étude notamment de la grotte des "Trois Frères" et des cavernes pyrénéennes, Gargas, Marsoulas. Une demi-douzaine de ces monographies ayant été éditée avec le concours du Prince Albert 1^{er} de Monaco. Qu'Henri Breuil ait fait le déplacement jusqu'à Cabrerets a été une chance pour l'abbé, mais l'on comprend aussi que ce spécialiste avait hâte de voir ce site exceptionnel²⁶. Ces longues et douloureuses séances nécessitent ensuite, au presbytère, de

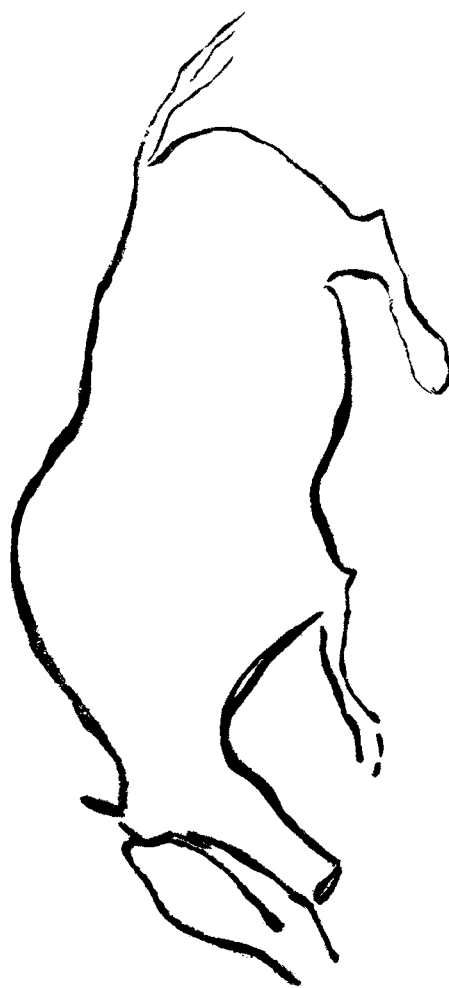


Figure 66 - Pech-Merle : la chapelle des mammouths, vache tombante (relevé A. Lemozi, "La Grotte-Temple du Pech Merle", 1929).

grandes heures de mise au propre, que complètent les lectures d'ouvrages scientifiques qui éclairent son analyse des figures.

Au travail de relevé il a ajouté la photographie : *"Le dessin et la photographie... se complètent à la perfection. Le dessin donne des parties de scènes que l'appareil n'a pu saisir, et les portions photographiées nous disent si le dessin a été exécuté fidèlement et n'a rien changé au caractère de l'original"*. Il va donc utiliser relevé au trait et photographie, tout en sachant les défauts que comporte chacune de ces techniques : *"Le danger de la photographie, c'est de faire prendre pour des couleurs et des lignes intentionnelles des traits et des colorations naturelles, comme aussi de présenter, avec peu de netteté et des ombres, les parties de la scène qui se trouvent dans le creux de la dépression de la paroi. Le danger du dessin c'est de dénaturer le sujet"* ("La grotte-Temple..."). La plupart des clichés publiés dans "la Grotte-Temple du Pech-Merle" sont de Jean Lebaudy. Ce qui permet de croire que celui-ci, à l'exception semble-t-il du plafond des Hiéroglyphes, a réalisé la couverture photographique des panneaux ornés. La photographie est l'une de ses nombreuses passions. Il possède un matériel perfectionné, digne d'un professionnel, comme une chambre photographique ; et les très beaux clichés reproduits, prouvent le talent de photographe de l'auteur. En participant ainsi à l'étude du site, il a précisément connu les travaux engagés par l'abbé et appréciés leur exactitude. Ces séances de prises de vue, auxquelles immanquablement A. Lemozi participait, ont été pour le mé-

²⁶ En août 1923, l'abbé Henri Breuil venait de chez le Comte Begouën et des Pyrénées où il avait étudié les figures d'animaux en argile (dont un ours sans tête) de la grotte de Montespan nouvellement découverte.

cène le moyen de découvrir le site dans toute sa diversité. Sorte de prise de possession de la grotte, et l'on comprend son désir, que partage l'abbé, de protéger cet ensemble fastueux.

Armand Viré, excellent photographe lui aussi, a réalisé plusieurs clichés du plafond des hiéroglyphes, particulièrement utiles au déchiffrement des figurations qui posaient de grands problèmes à l'abbé.

Ces séances, en compagnie d'interlocuteurs prestigieux, lui ont été un bienfait. Avec eux il a pu échanger non seulement des impressions mais encore faire part de ses interrogations, de ses difficultés d'interprétation ou de lecture des figurations. Car la seule aide d'André David, aussi dévoué soit-il, ne permet pas de dialogue scientifique.

Il a fallu attendre la mise en place de l'escalier pour que ces photographies puissent se faire. En effet, il était impossible de "traîner" dans "l'affreux" chemin spéléologique (selon les propres termes de l'abbé Lemozi), un matériel aussi encombrant et aussi fragile que celui utilisé en 1924, qui nécessitait une chambre noire, des pieds (même pliables), des plaques etc. Certaines prises de vue ont peut-être même attendu, pour être réalisées, une première et rudimentaire installation électrique.

La réalisation de l'ensemble de ces relevés a donc comporté plusieurs étapes :

- le calque intégral des panneaux, salle par salle, en notant soigneusement ses observations,
- la mise au propre de ses dessins, au fur et à mesure, au presbytère,
- les prises de vue photographiques, auxquelles il a participé,
- la comparaison et la vérification de l'ensemble dans la grotte,
- l'interprétation finale des figurations.

Cet énorme travail, minutieux et très complet pour l'époque, a duré finalement plusieurs années et donné naissance à l'ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle, un nouveau sanctuaire préhistorique", publié en 1929. Cette monographie largement illustrée des relevés de l'abbé reste aujourd'hui encore un ouvrage de référence.

Ce qui est à noter d'emblée c'est la pertinence de ses observations, quand il laisse l'homme de terrain s'exprimer. Ainsi ses remarques sur la salle de l'ossuaire sont-elles particulièrement intéressantes :

- Il décrit l'abondance des ossements de carnassiers, observe qu'il y a des crânes d'ours isolés et par ailleurs des amas de membres séparés des crânes.
- Il note la présence de monticules d'argile sur toute l'étendue de l'ossuaire et fait preuve à cette occasion d'une réelle objectivité scientifique.

Avec raison, il écarte les interprétations du moment, comme le culte de l'ours alors à la mode, ainsi que ces fameux monticules qui pouvaient être rapprochés des "taupinières" de Montespan, "restes de corps modelés, en argile, représentant plusieurs carnassiers, surmontés d'une tête naturelle". Il a informé le Comte Bégouën de sa découverte qui lui répond le 1er février 1927 : "...Un placement intentionnel et par conséquent rituel paraît indéniable".

Si ses premières constatations l'amènent d'abord à croire que les monticules, où se trouvaient les deux premières têtes d'ours, sont des arrangements intentionnels considérés comme une marque d'intervention humaine, il réfute très vite cette hypothèse, en affirmant : "...aucune preuve décisive ne nous a permis jusqu'ici de tirer une conclusion certaine à ce sujet. D'un côté, ces monticules ont pu être formés par l'eau et par les suintements argilo-calcaires de la voûte et d'un autre côté, aucun d'eux ne représente clairement le corps d'un animal. Il est difficile de conclure à un travail humain". Or les recherches ultérieures ont montré que c'était des phénomènes naturels. Dans les grottes servant de repaires aux carnassiers, les animaux, en circulant toujours dans le même sens, déplaçaient eux-mêmes les ossements jonchant le sol et les plus grosses pièces, dont les crânes, étaient rejetées sur les côtés. Il ne se laisse pas impressionner par la mode ou l'autorité des personnalités de l'époque, comme H. Bégouën ou A. Viré, mais réfléchit par lui-même et se fonde sur des observations précises et non des théories. Même, il met en doute le culte de l'ours, et s'il envisage des rites de conjuration il n'en conclut pas pour autant à l'exactitude de la théorie. Ces réflexions l'amènent tout naturellement à rechercher le passage par lequel entraient les ours. Il rappelle que le boyau particulièrement étroit conduisant à l'ossuaire, au moment de la découverte, n'a pu être emprunté par des animaux de grande taille. Ses observations géologiques du lieu l'amène à penser qu'il s'agissait, à l'origine, d'une importante galerie que la création d'un plancher stalagmitique a, au cours du temps, modifiée.

La réalisation de sondages et la découverte de charbons de bois, en 1924, relèvent de la même démarche scientifique. Les 25, 27 et 28 février, il fouille le couloir et la salle de "l'Ossuaire". Le 7 mars, il réalise un sondage devant la "Frise noire", ("La Chapelle des mammoths"), où il remarque la présence de charbons de bois dans la couche superficielle, à 5 cm de la surface, ainsi que des dents de bovidés : "Ces débris de charbon doivent indiquer le niveau du sol à l'époque où les chasseurs de mammoths ont décoré le panneau". C'est aussi la découverte, le même jour, au-dessous des gravures du plafond, d'un "gros morceau de matière charbonneuse, de forme aplatie, mesurant 20 centimètres de long, 5 de large et 4 d'épaisseur. Cette pièce a quelque analogie avec la base d'une énorme sagaie, en matière ligneuse". Enfin les 8 et 11 mars, il fouille la "Galerie de l'ours", où il trouve de "nombreux coprolithes... incrustés dans la stalagmite et... bien fossilisés".

L'étude attentive des parois lui a appris à distinguer les traits représentés. Il ne s'est pas trompé quant à la grotte de Sainte-Eulalie il a affirmé que le léger trait remarqué sur la paroi stalagmitée était un trait gravé. C'est avec la même précision qu'il fait la différence entre des griffades de carnassiers, aussi fines soient-elles, et des traits gravés par l'homme. Et là, il ne se trompe pas. Il note même dans "l'Ossuaire", plusieurs glissades "très nettes". Il écrit : "C'est à tort que nous les avons d'abord considérées comme des traces de doigts humains. Le fond de l'alvéole se rétrécit en effet et a été manifestement creusé par une griffe. Quelques empreintes sont très profondes et supposent des carnassiers de grande taille..."

Il s'est attaché à comprendre par où et comment les Paléolithiques ont pénétré, et a essayé de retrouver leur cheminement, attentif au moindre détail. Ainsi, dans l'entrée de la galerie de l'ours, il remarque, à 50 centimètres de hauteur, un passage taillé

par l'homme qui a permis aux préhistoriques de pénétrer facilement dans la "salle des pas". "Au cours de notre première exploration de la galerie de l'ours, nous avons été surpris... de remarquer, à la base de la tribune du mammoth, à travers un rideau de stalactites, un passage fait de main d'homme". Cette acuité du regard, est une de ses qualités de chercheur. C'est l'habitude du spéléologue qui sait circuler dans la pénombre, mais également de l'archéologue qui sur le terrain repère le moindre indice. Il fallait sa compétence pour noter si judicieusement une fréquentation humaine répétée, à l'entrée du réduit de "l'homme blessé", où il observe l'usure de la paroi par frottement : "Cette scène si dissimulée a fait jadis l'objet de fréquentes visites : ce qui le prouve c'est, dans la région du dessin, l'usure de la paroi rocheuse, manifestement polie par les ... initiés qui avaient le privilège de pénétrer dans la caverne..." Ce qui le caractérise aussi, c'est cette capacité à se mettre à la place des Paléolithiques, à suivre non seulement leur cheminement dans la grotte, mais aussi à comprendre la position des corps lors de l'exécution des figures, à respecter dans le détail l'oeuvre pariétale, dans un souci d'exactitude. C'est ce qu'il fait lors du relevé d'un mammoth, situé près du plafond des hiéroglyphes, dans un endroit très dangereux. Pour dessiner l'animal, l'artiste a dû s'étirer sur la pointe des pieds, le corps "tellement collé à la paroi que l'oeil de l'exécutant ne pouvait suivre le mouvement de la main, le recul manquant pour cela, à cause de l'abîme". L'artiste dessine de mémoire une silhouette stylisée que L'abbé reproduit avec fidélité, épaississant le trait jusqu'au point final de l'exécution. Point ancré dans la paroi. Voici ce qu'il note le jour même dans son journal de fouille : "ce mammoth a été tracé avec une bûchette de charbon, dont le dernier fragment est resté fixé à l'extrémité du trait représentant la trompe". Il y a aussi des erreurs qu'il ne commet pas. Par exemple, il s'agace de l'appellation "chevaux pommelés" donnée au panneau des chevaux adossés. Il remarque que les ponctuations se trouvent à la fois à l'extérieur et à l'intérieur des animaux et qu'il ne peut s'agir d'un pommelage. Pourtant, longtemps les guides de Pech Merle ont continué à nommer ce panneau : "les chevaux pommelés". Enfin, il recense toutes les preuves d'authenticité de ces peintures :

- caverne inaccessible ne possédant pas d'entrée naturelle,
- représentations d'animaux d'espèces disparues comme le mammoth, le bison,
- absence de culture des "inventeurs", inaptes à dessiner la faune représentée (éteinte), avec réalisme, en respectant les associations de figures que l'on trouve partout dans les grottes ornées.

Il tient compte aussi des dépôts naturels, ainsi les concrétions sur le Mégacéros de "l'Ossuaire". Il s'agit du premier Mégacéros découvert dans l'art paléolithique, et que Henri Breuil a reconnu comme tel. Il le date de l'Aurignacien parce qu'à Gargas, l'on a trouvé des ossements de Mégacéros dans un niveau de "l'Aurignacien supérieur" (c'est à dire aujourd'hui "Gravettien"). Là encore, il raisonne en scientifique. L'abbé Lemozi appliquera d'ailleurs "ces preuves d'authenticité" à d'autres grottes. Il élargira la question avec un article de 45 pages rédigé et présenté au Congrès Spéléologique de Cahors, en 1959, non publié : "L'authenticité de l'industrie et des oeuvres d'art préhistoriques", mais retrouvé aux archives diocésaines.

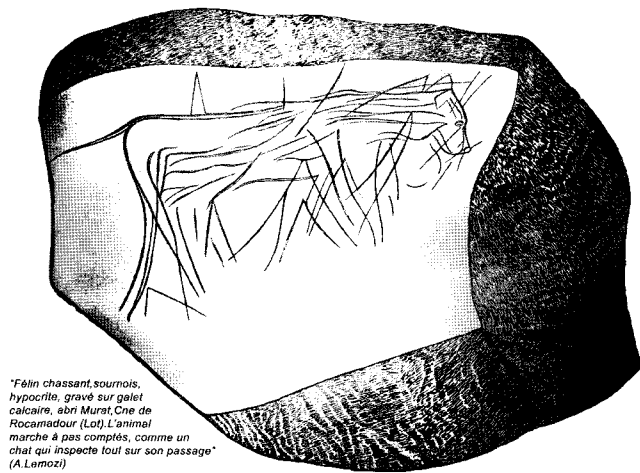
Sur le terrain, ses dons d'observation, sa compréhension des lieux, et une objectivité scientifique réelle, le définissent encore aujourd'hui comme un bon préhistorien. Il en est différemment

de son interprétation et analyse des figures. Il s'est laissé impressionner par ses lectures et a donné souvent trop libre cours à son imagination. Michel Lorblanchet écrit : "L'évolution des recherches en préhistoire, marquée par le souci de rigueur et d'objectivité, m'a pourtant amené à prendre de la distance avec sa lecture des oeuvres pariétales. Dans les images féminines du grand plafond, par exemple, il voyait "des femmes masquées", "orantes à bras levés" alors qu'en réalité leurs bras sont réduits à des moignons ! Ces dames "penchées en avant" se "livraient", selon lui à "des évolutions se rapportant à une danse rituelle masquée, préparatoire à la chasse!" Un instant l'abbé s'étonne de la nudité de ces femmes : "faut-il voir là une preuve d'immoralité ?" mais il répond aussitôt par la négative... dans ces entrelacs de "macaronis" (selon le terme de H. Breuil), il distingue aussi, spontanément et sans discussion, des têtes de "cheval", de "renne", un "félén", un "archer", un "masque de bovidé", un "ovibos"... tous pour le moins très douteux, alors qu'il n'y décèle pas un profil dorsal de mammoth stylisé, bien réel celui-là ! Il considère les fameux motifs - ultérieurement baptisés "femmes-bisons" par Leroi-Gourhan comme des croquis de "bisons passant ventre à terre dans la pénombre, à une certaine distance !" Leroi-Gourhan en fera des motifs bivalents, à la fois "femmes" et "bisons" et mes relevés ont montré qu'il s'agit simplement, en réalité, de femmes stylisées, aux seins bien nets, associées au mammoth, comme celles du grand plafond. Pour l'abbé, tout tracé dans la grotte est figuratif, et lorsqu'un dessin est simplifié, c'est un "croquis pris sur le vif" (d'où l'absence de détails) ; tout ce qui n'est pas clairement réaliste est forcément "maladroit", donc archaïque, donc "aurignacien !" (Lorblanchet 2006:63).

Pourtant sa question sur "la nudité des femmes du plafond" n'est pas si naïve. Elle correspond aussi aux interrogations que se posait le public, ignorant tout de cet art ancien. L'on a encore, en 1920-1930, un rapport discret avec son propre corps qu'il est indécent de trop montrer. Il est évident pour l'abbé qu'au Paléolithique, à l'Age glaciaire, les femmes comme les hommes sont habillés. Il a compris que ce n'était pas la représentation d'une personne humaine, mais la femme en général qui était figurée, et même la féminité avec tous ses attributs naturels. Cependant, il est vrai qu'il étonne parfois par un lyrisme qui n'a rien de scientifique. Ainsi pour l'un des galets gravé de l'abri Murat, écrit-il sous le relevé : "Félén chassant, sournois, prudent, hypocrite, gravé sur galet calcaire... L'animal marche à pas comptés, comme un chat qui inspecte tout sur son passage. En réalité, c'est l'impression que donne un tigre en mouvement, la synthèse d'un animal qui se déplace avec prudence. C'est l'oeuvre d'un grand artiste... N.B - (quelques traits peuvent représenter des pièges)" (fig. 67). Il y a du fabuliste dans cette description et une interprétation littéraire très personnelle. Mais en donnant à l'animal représenté des caractères humains, il permet aussi à un public non initié une approche plus sensible de la gravure. Est-il vraiment si éloigné de la tendance actuelle qui fait appel à l'éthologie dans l'interprétation de l'oeuvre paléolithique ? Sur son travail réalisé dans la grotte du Pech Merle, l'on peut conclure en citant Michel Lorblanchet qui écrit : "son travail fut remarquable pour l'époque".

Le voyage en Angleterre

Depuis 1922, après la découverte des premières grottes ornées des vallées du Lot et du Célé, nombreux sont les passionnés de préhistoire qui se sont rendus à Cabrerets, ont rencontré l'abbé ; cet homme aimable et chaleureux, toujours heureux de communiquer son savoir et son expérience. Le bureau-musée qu'il a installé au presbytère est devenu, au cours des années, un



"Félin chassant, souris, hypocrite, gravé sur galet calcaire, abri Murat, Cne de Rocamadour (Lot). L'animal marche à pas comptés, comme un chat qui inspecte tout sur son passage" (A. Lemozi)

Figure 67 - Abri Murat : "le Félin", galet gravé (relevé A. Lemozi [inédit], ACR).

lieu de rencontres. L'impressionnant travail qu'il a réalisé à Pech Merle a suscité admiration et curiosité, et attiré des centaines de visiteurs, dont beaucoup d'anglais. Au point de se sentir harcelé, lui qui apprécie avant tout le calme propice à l'étude et à la réflexion. Et son "bonheur" s'est parfois "teinté de tristesse".

C'est ainsi qu'en mai 1929, année où paraît son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech Merle, il reçoit un groupe de l'Alliance Française, conduit par Eugène Grangié, qui l'invite à venir en Angleterre parler du "Quercy préhistorique". L'abbé a souvent rêvé de traverser la Manche. Il a toujours eu de la sympathie pour les britanniques. N'est-il pas devenu l'ami de M. Nicol, artiste peintre d'origine écossaise, que la vallée du Célé a séduit et qui s'est installé avec sa famille à Cabrerets ? Ses premières rencontres datent de l'époque où il était vicaire à Rocamadour, où les touristes anglais venaient déjà nombreux visiter le sanctuaire ; parfois, sur le causse, il croisait l'un d'eux, marcheur solitaire, comme lui épris de la beauté sauvage des lieux. Plus tard, pendant la guerre, à l'hôpital de Marmande, il s'est lié d'amitié avec des soldats anglais qu'il a soignés. L'humour qu'ils professent, même dans les périodes les plus noires, leur distinction, leur courtoisie lui plaisent. Depuis 1919, les deux pays sont restés très unis. L'attitude de certains militaires français comme le Maréchal Foch qui déclare peu avant sa mort : "J'ai conscience d'avoir servi l'Angleterre aussi bien que si elle avait été mon propre pays" a joué dans le rapprochement des 2 pays. Il y a en 1929 le projet d'élever, à Londres, une statue à sa mémoire. Dans cette période de l'entre-deux guerres se multiplient les échanges culturels et commerciaux, et il est déjà question d'un tunnel qui traverserait la Manche, unissant davantage les 2 pays : ces "frères siamois du progrès européen", selon la formule de l'abbé.

L'abbé répond pourtant négativement, considérant ce voyage comme moralement impossible. Ces cinq dernières années ayant été en grande partie vouées à la préhistoire, il n'ose solliciter davantage l'Evêché de Cahors. En septembre, un second groupe se rend à son tour à Cabrerets et renouvelle l'invitation, arguant cette fois de l'intérêt qu'il y aurait pour le Clergé français à accepter ce voyage. Ce serait l'occasion, entre autre, de détruire des "préjugés" qui nuisent à l'Eglise catholique de France, souvent jugée réactionnaire.

Enfin, avec "l'assentiment de l'autorité diocésaine", le vieux rêve se réalise. Ce voyage est une récompense que l'on accorde au préhistorien pour toutes ces années d'efforts, de travail acharné. Mais on charge le prêtre d'une mission, celle de rendre compte en Angleterre des oeuvres de l'Eglise catholique. Le 9 Janvier 1930, sous la double bannière de la préhistoire et de la religion, il quitte Cahors, et entreprend, "sous les auspices de l'Alliance Française", une tournée de conférences qui va le conduire à travers l'Angleterre. C'est son premier grand voyage, si l'on excepte bien sûr la longue marche qui, en août 1914, l'a mené jusque dans les Ardennes ! De Paris, où il ne passe qu'une nuit, il retient la politesse intéressée des parisiens et le bien-être du chauffage central dont jouit l'hôtel. Dans le train il a le regard de l'enfant que tout intéresse et surprend, et se plaît à comparer ce qu'il découvre avec ce qu'il connaît. C'est habillé "en clergyman", comme il se plaît à l'écrire, qu'il voyage ; en fait un simple costume civil gris avec une croix discrète au revers de la veste. Lui qui n'abandonne jamais la soutane et la barrette, même dans ses expéditions souterraines ! Et il remplace momentanément son bréviaire par un petit dictionnaire français-anglais. Le vendredi 10 janvier, en début d'après-midi, il embarque à Calais sous un beau soleil d'hiver. Première émotion. Il découvre la mer qu'il n'a jamais vue. La température relativement douce lui permet de voyager sur le pont, et pour qu'il ne manque rien au souvenir de cette traversée, il connaît pour la première fois le "mal de mer, avec une pénible angoisse et l'impression que tout va finir ici bas". Londres, où il arrive en fin de journée, n'est que lumière. Il est émerveillé par cette ville dont la population représente 25.000 fois celle de Cabrerets, sa paroisse. Il gardera de la ville un souvenir ébloui qu'il évoquera sa vie durant. (J.P. Lemozie, com. or). Tout l'enchantement. L'accueil empressé et chaleureux qu'on lui réserve, l'Hôtel Rubens où il est logé, situé face à Buckingham Palace, "le palais du Roi". L'élégance, le confort du bâtiment et les multiples services dont dispose la clientèle, le laissent confondu. Il ne s'attendait pas à un tel luxe. L'art de vivre des anglais, qu'il va découvrir au cours de ce voyage, et tout particulièrement le "breakfast" et le "tea time", le ravissent. Lui que les soins du corps ont rebuté au séminaire prend plaisir aux ablutions à "l'eau chaude". Sur le sol britannique, l'hygiène corporelle devient une vertu et la propreté un signe d'élégance. Le soin porté à l'habitation, même modeste, lui est une nouveauté qu'il remarquera également dans les campagnes, comme il en fera l'expérience au pays de Galles où, croyant entrer dans une "pauvre maisonnette", il se retrouve dans un intérieur luxueux qui le laisse stupéfait. Il est vrai qu'en Quercy, à cette époque, l'intérieur des maisons et le mode de vie sont des plus rudimentaires. Il saura se souvenir du raffinement anglais, et l'inscrira dans l'éducation donnée aux jeunes filles, avec les cours d'art ménager qui seront dispensés, à la "Maison des Oeuvres" de Cabrerets. Il retiendra aussi les leçons d'organisation et de sélection des cultures qu'on lui montre au parc d'horticulture de l'Université de Reading, ainsi que la basse-cour où s'ébattaient plus de 200 volailles "blanches comme des mouettes", précurseur de l'élevage en batterie. Au cours de ce voyage, seuls lui manquent le pain et le vin, absents des repas.

Une douzaine de conférences à donner, onze villes à visiter : Londres où il séjourne plusieurs jours, Portsmouth, Derby, Southampton, Reading, Leicester, Blackpool, Newport, Cardiff, Bristol, Oxford. Sa curiosité naturelle fait de lui un bon touriste. Il voyage en train, en 2^e ou 3^e classe, se débrouille seul



Figure 68 - "Souvenir de Conférence à Bristol, 27 janvier 1930". Dessin (caricature). Collection J.P. Lemozie.

avec ses encombrants bagages, les horaires, les changements, aidé par quelque âme charitable qui le remet sur la bonne voie ou dans le bon train. Il s'abandonne au confort des banquettes rembourrées, en tissu de velours rouge, s'adaptant fort bien à cette vie nomade. Ce sont souvent des omnibus qui traversent en douceur la campagne qu'ainsi il visite, prenant garde de respecter les consignes de sécurité, sentences qui le mettent en joie, comme "ne jamais risquer un désastre, c'est le premier et plus sûr moyen de salut". L'abbé hérite peu à peu de l'humour anglais (fig. 68). Il s'amuse des grandes affiches publicitaires qui jalonnent les voies de chemin de fer, et s'éprend des grands espaces verts battus et réservés au tennis, golf, foot-ball. "Mens sana in corpore sano" écrit-il. On est loin du séminaire ! En homme ayant toujours vécu à la campagne, il note tout. Les "bibliothèques" à toutes les gares, l'importance des troupeaux de moutons, sans bergers, sur lesquels veillent des chiens, les vaches laitières grasses et dociles, les porcheries, même les volières peuplées de poules blanches. Tout lui paraît propre, coquet, à l'exemple des petites maisons pimpantes qui défilent sous ses yeux. "Il y a, à chaque instant, tant de symétrie et de propreté, les maisons ont une allure si coquette qu'on a l'impression de se trouver dans un grand parc qui se continue à travers toute l'Angleterre". S'il goûte tant de netteté, les paysages paisibles, il n'oublie pas que la nature est imprévisible et qu'il n'est pas de lieu idéal où vivre. L'hiver 1929-1930 a été très pluvieux et propice aux inondations. Sensible aux drames humains, il juge le moindre cours d'eau, les rivières, évalue les risques d'éventuelles crues et évoque les "méfaits de l'inondation en Angleterre". Chaque hiver, les populations sont soumises aux crues brutales qui détruisent tout et noient les hommes. La France n'est pas épargnée, et il connaît les catastrophiques montées des eaux des vallées lotoises. A Derby, "ce pays noir où les hommes restent blonds", il découvre la misère des mineurs au chômage. Malgré une phase de croissance, très sensible en Europe en 1925-1926, le Royaume-Uni est confronté à l'inadaptation de son appareil industriel, désormais obsolète. Le pays n'arrive pas à retrouver son équilibre économique des années 1920, et connaît une forte agitation ouvrière (grève gé-

nérale de 1926). Les partis s'opposent. L'abbé écoute, réfléchit, et quand on accuse les ouvriers d'être payés à ne rien faire, et ainsi de participer à l'augmentation du coût de la vie, il répond : "sans travail, sans rien à produire... en attendant une solution meilleure, il faut bien pourtant que le chômeur ait de quoi manger", et de rappeler la richesse des colonies anglaises et leur exploitation qui font que "les Anglais souffrent moins que d'autres de la crise minière". Il n'a pas tort. Après le crash boursier de Wall Street, en octobre 1929, qui va avoir pour l'Europe des conséquences dramatiques, notamment en matière de commerce international, le Royaume-Uni se repliera principalement sur son empire et commercera d'abord avec les pays membres du Commonwealth, établissant avec eux des tarifs préférentiels. Malgré l'admiration qu'il porte au peuple anglais et au pays, l'abbé remarque qu'il y a "partout de pauvres gens".

Il prend le temps de visiter les villes, enregistre chaque scène de la vie quotidienne, et comme il ne possède pas d'appareil photographique, dessine à la hâte les monuments, les églises, ou achète des cartes postales. Sa curiosité est insatiable. Il veut se souvenir, raconter ce qu'il aura vu. Il s'attarde près des monuments aux morts, fraternité douloureuse, comme à Derby justement avec la stèle érigée en hommage aux 3350 cheminots morts pour "sauver la liberté du monde", qu'il reproduit. Ses observations ne sont pas de simples notes qu'il rédige, à l'intention de futurs lecteurs ou auditeurs, mais la traduction de ses impressions, de ses émotions.

A Portsmouth, il retrouve la mer qui est toujours pour lui "un spectacle impressionnant..." et, de la fenêtre de sa chambre, il contemple l'île de Wight où se trouve un important monastère. Heures paisibles où son esprit est en harmonie avec les lieux. Au milieu "de milliers de mouettes blanches", il va méditer sur le rivage où "le bruit des vagues est plus favorable au recueillement que le bruit des villes..." Il lui semble être plus près de Dieu et de ses oeuvres, "... plus conscient de sa grandeur, de sa puissance, de son immensité". Les beautés marines l'émeuvent. Il en éprouve un bonheur physique, une plénitude. A Southampton, ce sont les chantiers navals et les grands paquebots transatlantiques qui l'impressionnent, comme le "Bérengharia", ce géant sorti de l'eau, "élevé sur un immense radeau pour subir des réparations". A Blackpool, jeune ville balnéaire bâtie quarante ans plus tôt, "prospère, remuante, passionnée de musique", il contemple la mer d'Irlande, tourmentée, aux rivages brumeux.

Le préhistorien est à l'honneur. Il est accueilli chaque fois avec empressement, et la première conférence qu'il donne le soir du samedi 11 janvier 1930 à l'Institut littéraire de la Cité, à Londres, est un vrai succès. 300 personnes environ occupent la salle parmi lesquelles "M. Errikon", vice-chancelier de l'Université de Londres et "M. de Bercegol", représentant de l'ambassade de France. Il a longuement préparé son intervention qu'il donne en français, avec à ses côtés un traducteur. Mais la conférence n'est pas qu'un long discours décrivant l'aventure de Pech Merle. Par souci de pédagogie, pour que la beauté de l'art paléolithique soit mieux perçue, il a réalisé une exposition mobile, qu'il va emporter avec lui tout au long de son voyage, composée de panneaux de toile, faciles à installer et que l'on peut rouler pour le transport. En grandeur naturelle, il a reproduit, "aussi fidèlement que possible", les ensembles de figures les plus importants, trou-

vés dans les cavernes préhistoriques du Quercy. L'on sait l'art de la parole que cet homme, habituellement discret et réservé, possède quand il s'agit de préhistoire et combien il peut enthousiasmer son auditoire. L'enthousiasme est sûrement à son comble qui transforme une soirée londonienne sérieuse en un spectacle animé et bon enfant. La conférence se termine par des "cantilènes de Noël chantées par toute l'assistance... et quelques monologues comiques, récités par Charles Pond, artiste bien connu à Londres..." Qu'importe, Amédée Lemozi qui apprécie cette joie de vivre, est heureux.

L'organisation de sa conférence est établie une fois pour toute. Reconnaissance, dans l'après-midi, de la salle où la causerie est donnée. Puis, installation de l'exposition. Il y aura toujours de jeunes étudiants, passionnés de préhistoire, pour l'aider à mettre en place les panneaux lourds et encombrants. Beaucoup d'entre eux parlent français, sinon l'abbé utilise ses rudiments de la langue anglaise pour s'exprimer. La soirée débute à vingt heures et dure environ deux heures, en tenant compte de l'intervention des auditeurs. Public soigné, composé en partie d'étudiants, d'érudits locaux, d'enseignants et de notables de la ville. C'est, chaque soir, une centaine de personnes qui assistent à la réunion. Ce qui en soit est appréciable. Au cours de son allocution, il se présente, parle de son enfance, de son attirance dès son plus jeune âge pour l'archéologie, les choses du passé, sa nomination à Rocamadour et ses premières recherches. Il développe le sujet avec la trouvaille et l'étude de l'Abri Murat, puis les découvertes des grottes ornées des vallées du Lot et du Célé et s'attarde surtout à la description de cet art magnifique. Il dit aussi sa sympathie, son estime pour ce peuple avec lequel depuis longtemps il a noué des liens étroits, et rappelle la proximité de langage (l'anglais, sur 38.000 mots en possède 15.000, d'origine française). Au cours de ces soirées, il retrouve parfois des anglais venus lui rendre visite à Cabrerets et leurs félicitations chaleureuses pour son intervention et la présentation des panneaux décorés lui vont droit au coeur. C'est qu'il a disposé de peu de temps, après l'accord de son diocèse, pour préparer son voyage, l'exposition et son exposé.

Les invitations qu'il reçoit sont nombreuses. Ainsi le 16 janvier, à Londres, il est invité par M. Kényon, ancien vice-consul à Paris, qu'il a connu à Rocamadour, alors jeune homme venu apprendre le français, dix sept ans plus tôt. Une amitié qui a franchi le temps. C'est dire aussi combien la personnalité chaleureuse de l'abbé a suscité de fidèles affections. Ce soir là, il boit dans des verres achetés à Figeac, et écoute, ému, son hôte évoquer la grotte Delnaud et sa source incrustante, où il a déposé quelques violettes dans l'espoir de les reprendre un jour, "pétrifiées", en souvenir de "notre douce France". Au cours de ce périple, il est chaleureusement reçu par de nombreuses personnalités et dignitaires français ou anglais. Comme à Derby, où l'attendent le Président de l'Alliance Française, M. Macparlane, grand amoureux de notre Pays, et surtout du Sud-Ouest, qui est à l'origine de son voyage en Angleterre, et M. André, Consul de France à Manchester, venu tout exprès présider la soirée. Le "Derby Daily Telegraph" et le "Derby Daily Express", consacreront chacun un article à l'abbé Lemozi dans leur numéro du 16 Janvier 1930 (fig. 69). A Southampton, la ville d'Angleterre où le cercle français est le plus vivant, il est applaudi par les consuls du Brésil et du Portugal. A Cardiff, il retrouve M. Tre-

TELEGRAPH, THURSDAY, JANUARY 16, 1930.

GUILD RALLY AT DERBY	DERBY LECTURE BY FRENCH ABBE
PERSONAL VALUE IN RELIGION	Geologist Tells of His Cave Findings
PASTOR'S CHALLENGE	Students of French from Ashbourne, Bakewell, Belper, Chesterfield, Heanor, and Lepton, met in the Queen's Hall, Derby last night, to hear a lecture on the pre-historic caves of Cabreret, given by the eminent French geologist Abbe Lemozi, who was paying his first visit to England.
Members of the Wesley Guild from the district of Derbyshire near the county town answered the roll call last night at the annual rally held at King-street Wesleyan Church, Derby. The church was crowded.	Monseigneur R. André, the French Consul in Manchester, is an old friend of the Abbe, and he came specially to the conference to preside.
Before the evening meeting a service was held, with a sermon by the Rev. T. S. Gregory, of Sidcup, Kent.	Both gentlemen were guests of the French Society in Derby, and they were welcomed by the President, Mr. W. A. Macparlane and by a large audience.
He urged that religion is a personal thing, and appealed to members of all guilds for earnestness in their work.	The Abbe made the crossing to Dover on Tuesday, when the storm had subsided. He is to stay in England for about a fortnight, and will lecture in several towns, to other societies affiliated to the French Alliance.
Mr. T. S. Sturkie, president, of Castle Donington, said if Guilders wanted a guiding star in their lives to-day, there was none more splendid than the glory of a warless world. He appealed to them all to hitch their wagons to the star of such a world.	He has superintended excavations in the caves over a period of years, and his lecture was made even more interesting by his own illustrations of the discoveries.
ROLL CALL RESPONSE.	Questions were asked and answered at the close of the lecture. It was one of the most memorable arranged by the Society, for which Mr. T. H. Freeman is the secretary and treasurer.
The usual custom of each Guild responding to the roll-call with the verse of a hymn was followed, and the Kilburn Guilders sang with such splendid harmony that the rest of the delegates insisted on an encore.	"The gospel I preach, and which I

Figure 69 - The Derby Daily Telegraph : "Derby lecture by french abbe". Article du jeudi 16 janvier 1930 (archives P. Bahn).

moulet, consul de France, originaire du Quercy, avec qui, ce jour là, il abandonne la langue anglaise au profit du patois. Une pause dans ce séjour linguistique.

Il noue de nouvelles relations, pénètre l'univers intellectuel des universités anglaises, ou celui de la grande bourgeoisie. Si son passage à Reading, où l'ont précédé des célébrités (romanciers, poètes, académiciens, avocats, sociologues, explorateurs) est une marque de reconnaissance de ses qualités de savant, sa soirée à l'Université d'Oxford, où bien des années auparavant Emile Carthailac a été invité, est un grand moment de son séjour. Le Recteur Marett, seigneur de Jersey, le reçoit au Collège Exeter, en grand manteau et en bonnet carré. Avec lui, il parle anthropologie, psychologie religieuse, histoire des religions, de l'éducation donnée aux jeunes gens, où il retrouve des valeurs qui, en France, lui semblent perdues : "En même temps que le respect de la religion, on inspire aux étudiants des sentiments de noblesse et de loyauté. Aujourd'hui avec de l'argent on achète tout. On n'achète pas la valeur, le courage, la noblesse, la vertu, me disait le Recteur. Nous visons à faire de l'étudiant un athlète, un savant, un gentilhomme, ami de la vérité et de l'honneur". A Newsbury, il est reçu par la famille Holden, fondatrice du journal "The Time" qui l'invite à "Goldwell", la propriété familiale. S'il s'enchant de la volière magnifique, qui abrite des espèces rares de perroquets, son admiration va surtout à la splendide bibliothèque comprenant les principaux ouvrages de préhistoire. En compagnie du conservateur, il visite le musée de la ville où il "remarque des ossements fossiles prélevés dans les tourbières d'Angleterre" qui lui rappellent les vestiges (restes de cerf) trouvés dans les tourbières de la Sagne, près de Cabrerets. Il a le même réflexe en visitant le Musée des Sciences Naturelles, à Londres, où les galeries de paléontologie le ramènent au Pech Merle et aux traces d'ours qu'il a découvertes.

Merveilleux musées où il aimerait tant s'attarder, mais que des horaires implacables l'obligent à visiter au pas de course. Il s'attarde longuement à la richesse du British Museum dont il dit : *"grâce à son immense empire colonial, à ses gouverneurs, à ses explorateurs, à ses officiers de marine, l'Angleterre a pu recueillir plus d'objets que beaucoup d'autres peuples"*. Toutes les civilisations l'intéressent, et l'ethnographie tout particulièrement retient son attention. Il trouve, cependant, l'archéologie préhistorique moins riche en Angleterre qu'en France, et une certaine fierté de son pays lui fait dire : *"Par contre, nous autres français, nous pouvons nous glorifier d'avoir chez nous, en particulier dans le Sud-Ouest de la France, de nombreux spécimens d'un art très primitif qui compte de vrais chefs-d'oeuvre"*. Malgré l'émerveillement d'une telle abondance et diversité des pièces archéologiques, il conserve un esprit suffisamment critique pour constater *"l'importance relative de certains objets qui ont leur correspondants dans nos collections de Cabrerets et qui ont jeté un peu de lumière sur la destination de ces derniers. De petits instruments en bois de cerf trouvés en Angleterre (Burn-Heathley), rappellent certains objet exhumés de la grotte de Linars..."*

C'est une joie supplémentaire quand, le 17 janvier au matin, il est reçu en privé par le conservateur, M. Reginald Smith, qui lui fait l'honneur de très belles collections "cachées au public". Il peut admirer "entre autres choses", les plus belles lames solutréennes recueillies aux Eyzies, du type des lames de Volgu. Lui qui rêve l'installation d'un musée à Cabrerets, reste saisi par l'importance des locaux privés, vaste temple de la connaissance : la bibliothèque immense, avec *"quatre millions de volumes reliés, abrités sous une coupole"* et les bureaux, *"occupés par des centaines de chercheurs, prêtres, pasteurs, étudiants, etc..., en quête de quelques documents"*. Il en a presque le tournis. Après les violences de la "séparation des Eglises et de l'Etat" qu'il a connues, il reste confondu devant cette aisance relationnelle, cette tolérance intellectuelle, qui met le laïc et le religieux sur un pied d'égalité quand il s'agit de la connaissance et de la recherche.

Les bibliothèques privées où il est introduit le fascinent. Comme à Leicester où l'accueille M. Muschamp, ce francophile érudit, entomologiste, bibliophile qui professe plusieurs langues. Avant de quitter la ville, l'abbé lui demandera la permission de revoir son impressionnante bibliothèque, à sa connaissance "la plus fournie et la mieux tenue" où il a remarqué "plusieurs incunables et un certain nombre de vieilles éditions avec riches enluminures". *"Quel dommage d'être si pressé"*, quand il aimerait tant s'attarder !

Le savant, l'intellectuel, sont comblés. Mais, à la lecture de la brochure qu'il rédige peu après son retour en France, s'il fait oeuvre de journaliste dans la description si précise et anecdotique de son séjour, le prêtre est constamment présent dans ce voyage. Ce n'est pas la salle de conférence, ni son emplacement, ni son équipement qui le préoccupe lors de son arrivée dans une ville nouvelle, mais le lieu, l'église ou la chapelle, où il pourra le lendemain matin dire sa messe. Amédée Lemozi est prêtre avant tout et, dans cette inquiétude, il n'y a aucunement la volonté de plaire à son diocèse, mais celle de vivre en tout lieu son engagement auprès de Dieu. Il commence en beauté son séjour, avec une première messe célébrée, le 11 janvier, dans une chapelle de la nouvelle cathédrale de Westminster, qu'il trouve "trop moderne" à son goût. Le même

jour, à l'église des Oratoriens, il assiste à une messe chantée en latin dont il apprécie toute la beauté. Mais il sera tout aussi heureux dans la simple chapelle des religieuses franciscaines de Southampton.

Se faisant, il s'acquiesce avec conscience de la mission, toute religieuse, dont l'a chargé son évêque. Il est évident que cette "enquête" sur le développement et l'implantation des catholiques en Angleterre lui convient. Après chaque messe, après avoir fait signer son "celebret"²⁷, l'heure du "breakfast", qu'on l'invite à partager, est l'occasion d'une rencontre, d'une discussion, au cours de laquelle on l'informe bien volontiers des difficultés et des réalisations des communautés catholiques.

Il n'y a pas en Angleterre, comme en France, de revendication laïque et les communautés religieuses peuvent créer et gérer, sans distinction, des bibliothèques, des établissements scolaires, des hospices, et assurer les soins donnés aux malades (souvent à domicile). Les collèges, comme à Portsmouth où les élèves apprennent le français, sont tout particulièrement appréciés et ne reçoivent pas, d'ailleurs, seulement de jeunes catholiques, mais des enfants venus d'horizons très divers. La qualité des cours et des enseignants priment sur toute autre considération. A Ewelme, près de Reading, il visite l'hospice constitué de petites maisonnettes indépendantes où les personnes âgées du village sont soignées gratuitement jusqu'à leur mort. Structure à gestion privée qui bénéficie de donations, de rentes accordées par des bienfaiteurs. En Angleterre, l'abbé découvre "une Eglise catholique prospère", largement financée par des dons privés qui lui ont permis de se développer et d'assurer peu à peu son indépendance. Elle est respectée, mène une véritable action sociale et éducative, et les prêtres disposant *"de plus de ressources que ceux de France, peuvent plus facilement se retirer chez eux"*. Enfin, le Clergé catholique anglais est bien représenté par le Cardinal Bourne (69 ans à l'époque), surnommé "le géant d'Angleterre", homme de caractère et de bon sens, qui *"jouit d'un vrai prestige auprès du gouvernement anglais"*.

C'est toute la différence avec la France où le Clergé n'a plus aucun rôle et doit trouver de nouveaux financements pour continuer les "oeuvres", notamment sociales, dont il a longtemps eu la charge. Depuis la loi de Séparation de 1905, l'Etat français entend gérer, non seulement "l'enseignement" qu'il souhaite avant tout laïc, mais encore les hôpitaux, les crèches, les hospices, etc. Plus de financement pour l'Eglise, juste une tolérance de la présence religieuse quand on manque de structure ou de personnel qualifié, comme pour les hôpitaux.

Car les finances nationales ne permettent pas la réalisation rapide et efficace du programme social où tout est à construire.

L'abbé n'est pas seulement là pour s'informer de l'organisation et du développement de l'Eglise catholique anglaise, mais pour prouver que l'Eglise catholique en France est bien vivante et qu'elle se reconstruit. Quand l'abbé parle de "la

²⁷ Pièce de l'autorité ecclésiastique qui autorise un prêtre à dire la messe en tout lieu.

Maison d'oeuvres" en cours de réalisation à Cabrerets, qui aura pour mission d'assurer l'éducation donnée aux jeunes filles et les soins à domicile, il met sur un pied d'égalité les actions dirigées par les Eglises catholiques d'Angleterre et de France.

Par ailleurs, en permettant à un simple curé de devenir un préhistorien, c'est-à-dire un scientifique, en autorisant ce déplacement à l'étranger, elle affirme son ouverture d'esprit. L'abbé, d'ailleurs, est plutôt satisfait de la déception de "ses collègues" qui s'attendaient à recevoir un éminent professeur, enseignant dans un grand collège de France (voire de Paris), et ne trouvent qu'un modeste curé de campagne, desservant "deux petites paroisses" dans le Sud-Ouest de la France. Son humble origine le grandit, comme elle grandit son diocèse. Elle met le "modeste curé" au même degré que l'enseignant d'une grande école. C'est appliquer une règle démocratique qui ne tient pas compte du rang social, ni de la hiérarchie, quand il s'agit de la valeur de la personne et de la connaissance.

Ainsi remplit-il la double mission qui lui a été confiée : faire connaître les fabuleuses découvertes en art pariétal paléolithique du Quercy, mais aussi par sa propre personne et ses compétences, témoigner de la renaissance et des progrès de l'Eglise catholique de France, de son ouverture à la science et de ses nouvelles missions.

Pour l'abbé, ce voyage aura été la rencontre avec un peuple qu'il estime hautement, un enrichissement intellectuel de chaque jour, la découverte d'un pays dans sa diversité géographique et économique, et le bonheur de porter à l'étranger un peu de cette France quercinoise, qu'il représente. C'est probablement l'épisode le plus heureux de sa vie, qu'il évoquera toujours avec les mêmes sentiments de joie et de reconnaissance pour l'accueil qui lui a été fait en tant que scientifique. On peut regretter qu'il n'ait pu bénéficier d'autres déplacements de ce type, qui auraient fait de lui un préhistorien de renommée internationale.

Le 30 Janvier 1930, s'achève le séjour de l'abbé Amédée Lemozi, en Angleterre. Il n'y aura plus jamais pour lui de "*méditation sur le rivage, au milieu de milliers de mouettes blanches et d'autres oiseaux que le créateur semble avoir répandus sur les mers pour distraire et tromper l'ennui des matelots et des voyageurs*".

D'Oxford, sa dernière étape, où il reviendra souvent par la pensée, il emporte avec lui six noix offertes par Mr Marett et qui proviennent de ses terres de Jersey. De modeste apparence, pas plus grosses qu'une noisette, mais exquis et très parfumées, déjà sèches, elle vont être soumises à rude épreuve : "*changement de terrain, changement de climat, invasion par les fourmis au fond du récipient où la germination avait déjà commencé, changement de pot, transplantation en pleine terre, soleil brûlant du midi ; elles ont victorieusement résisté à tout et se sont parfaitement adaptées à leur nouveau milieu*". En décembre 1932, "*leurs pousses sympathiques*" atteignent déjà trente-cinq centimètres !²⁸

²⁸ Les citations en italique sont extraites de l'ouvrage : Lemozi (A.), 1934. *De Cabrerets en Angleterre. 1930*. Orléans, impr. des Oeuvres.

Le Musée régional de préhistoire de Cabrerets

L'accomplissement d'un rêve

C'est un homme heureux, chargé de forces neuves, qui rentre d'Angleterre et se remet immédiatement au travail. Les vacances sont terminées, et il n'en connaîtra plus jamais d'aussi longues, d'aussi savoureuses et enrichissantes. Il obtiendra seulement des autorisations d'absence pour les pèlerinages qu'il organise à l'intention de ses paroissiens, ou ceux auxquels, exceptionnellement, il participe. Le prêtre a la responsabilité de deux paroisses, Cabreret et Orniac, à la population plus importante qu'aujourd'hui, à laquelle il est totalement dévoué. Mais en ce mois de février 1930, il vit encore dans l'euphorie de ce voyage magnifique qu'il vient d'effectuer, de ce statut de savant qu'on lui reconnaît, et c'est avec bonheur qu'il envisage la concrétisation de deux projets qui lui tiennent à coeur :

- la mise en place, enfin, d'un premier musée de préhistoire à Cabrerets ,
- et la construction d'une "Maison d'Oeuvres ou Maison familiale", destinée aux jeunes filles et à l'apprentissage des "Arts Ménagers", réalisations qui vont être menées conjointement.

Le préhistorien peut être fier de la tâche accomplie en dix ans. Ses recherches dans les grottes ont révélé l'existence d'un véritable art paléolithique en Quercy, et il est à l'origine de l'incroyable découverte de la grotte ornée du Pech Merle. Il a procédé à son étude et son aménagement, et publié un ouvrage qui fait alors référence, "La Grotte-Temple du Pech-Merle". L'abbé Breuil a signé l'introduction et le Chanoine Albe a rédigé, peu avant sa disparition en 1926, un chapitre sur le village de Cabreret (fig. 70).

En ce printemps 1930, il est tout à la joie de pouvoir enfin réaliser un projet, conçu en esprit dès ses premières trouvailles sur la cause de Gramat, l'aménagement d'un musée de préhistoire.

Un besoin réel de partager la richesse d'un étonnant passé. Le prêtre ne possède rien, rien ne lui appartient et le préhistorien souhaite que toute connaissance soit mise à la disposition de chacun. Amédée Lemozi est un homme dénué d'ambition personnelle, et sa rencontre avec Jean Lebaudy, qui partage la même éthique est une chance exceptionnelle. Le projet prend forme dès le 14 juillet 1924, sous forme d'un contrat de vente, déposé chez le notaire, Maître Delfour, à Lauzès, qui stipule que : "*tous les objets, dessins et documents intéressant la préhistoire vendus par M. Lemozi à M. Lebaudy seront classés dans le musée par les soins de M. Lemozi qui aura le droit, sa vie durant et quand bon lui semblera, de les consulter pour ses études, de même qu'il pourra quand il le jugera utile, faire visiter le musée aux savants à ses parents et amis qui seront comme lui exonérés du prix d'entrée... M. Lemozi s'engage en outre et ce sans indemnité, envers M. Lebaudy qui accepte cet engagement, de déposer à l'avenir au musée de M. J. Lebaudy tous les objets sans exception, qu'il pourra découvrir concernant la préhistoire ou présentant quelque intérêt particulier susceptibles d'enrichir le musée et dont M. Lebaudy accepterait le dépôt*" (A.F. Lebaudy).

Ce qui signifie que l'ensemble du matériel archéologique récolté par l'abbé (dont la prestigieuse collection de l'Abri Murat), devenu par cet acte propriété de J. Lebaudy, est destiné au futur

MUSÉE PRÉHISTORIQUE
DES ÉVÈRES (GORDONNE)

Le 22 nov. 1929

Monsieur J. Lebaudy,

Je viens de recevoir de
M. l'abbé Lemozi son ouvrage
"La Grotte-Tempel du Pech Merle"
qui'il a pu publier grâce
à votre générosité. Ce livre
et son travail honore le musée
et l'auteur.

Je vous adresse avec tout
mon plus sincère remerciement,
mes très vives félicitations.
Cabrerets aurait sans être
reconnaisseur de tout ce
bien que vous faites à cette localité.
Veuillez présenter nos hau-
tages respectueux à M. Lebaudy
et croire, cher Monsieur, à nos
sincères et meilleurs
salutations.

Peyrony

Figure 70 - Lettre manuscrite de Peyrony à J. Lebaudy, 22 nov. 1929 (archives Famille Lebaudy).

musée ; mettant ainsi à l'abri d'une dispersion possible des pièces d'une valeur inestimable. Il en est de même pour tout le matériel que l'abbé va récolter au cours de ses fouilles dans la grotte du Pech Merle et des relevés des panneaux ornés. Bien que ce soit d'une pratique courante à l'époque, l'Abbé Lemozi a souvent manifesté sa désapprobation face au profit réalisé par la vente d'objets archéologiques, dont beaucoup sont cédés à des musées étrangers. Pourtant il s'agit bien d'un acte de vente, et non d'une donation, qui fait de J. Lebaudy le propriétaire des collections du curé, et l'on peut s'étonner que ce dernier ait à son tour opéré une telle transaction. Plusieurs raisons ont motivé cette décision :

- Les collections de l'abbé, en vingt ans, sont devenues très importantes et le presbytère n'offre pas de locaux suffisants pour les abriter, encore moins pour les exposer. Une cure n'ayant d'ailleurs pas vocation d'être un musée. C'est l'occasion pour lui de dissocier, matériellement, la double activité qui régit sa vie. D'un côté, le prêtre et les responsabilités de la cure, de l'autre le musée et le préhistorien. C'est aussi espérer retrouver les moments de calme et de solitude dont il a besoin pour méditer ou travailler en paix.

- En cédant ses collections à J. Lebaudy, il permet un archivage et un classement corrects de celles-ci, leur étude, et la réalisation à Cabrerets d'un centre culturel, grotte et musée, où pourront être enseignées toutes les périodes de la préhistoire dans leur grande diversité. Projet à la fois scientifique et touristique qui est celui-là même qui verra le jour en 1981 à Pech Merle, avec la création d'un musée-site, conçu et dirigé par Michel Lorblanchet, en relation étroite avec la grotte ornée. Il y a en 1924, un élan, un enthousiasme, une communion de pensée entre l'abbé et le jeune industriel, qui justifient cette décision.

Enfin, et conséquence heureuse, ce curé, aussi pauvre que sa paroisse, pourra disposer de quelques revenus. Car cette vente ne s'effectue pas par le versement d'une somme unique et déterminée, mais par l'attribution d'une rente, certes modeste, mais qui lui assurera un minimum vital toute sa vie. Si le prêtre a donné naissance au préhistorien, cette fois c'est le préhistorien qui va aider le prêtre à subsister.

En 1929, le musée prend corps avec la restauration et la réhabilitation d'un joli bâtiment du XV^e siècle (fig. 71), probablement une ancienne remise dépendant du château Gontaud, et situé face à l'église. Afin de faciliter l'aménagement extérieur et un éventuel agrandissement, J. Lebaudy s'est rendu acquéreur d'une petite grange (qui disparaît à cette occasion), sise au lieu dit des "Redouillères" et qui appartient à l'abbé.

"Les soussignés expliquent que Monsieur Lebaudy construit actuellement, sur les mêmes fondations de la grange cédée par Monsieur Lemozi, une maison devant servir de musée pour y abriter une collection d'objets et de dessins concernant la préhistoire et Monsieur Lemozi fait édifier lui-même sur l'immeuble reçu en échange de Monsieur Jean Lebaudy, une maison d'habitation qui servira pour une maison d'œuvres" (A.F. Lebaudy, acte notarié, 26 novembre 1929).

Echange, qui donne à l'abbé l'occasion de créer cette "maison familiale" dont il rêve depuis fort longtemps, et de posséder ainsi un lieu où vivre, même pauvrement, après qu'il aura pris sa retraite. Si A.M. de Gouvion Saint-Cyr finance en partie son aménagement, le bâtiment est la propriété de l'abbé qui le léguera plus tard à l'association diocésaine de Cahors.

A. Lemozi résume très bien cette situation dans le discours qu'il écrit pour sa conférence en Angleterre. Parlant de lui à la troi-



Figure 71 - Le premier musée de préhistoire en cours de restauration (archives diocésaines, P.N.C. n° 16, 1934).

sième personne, il dit : *"Les visiteurs devenant nombreux, et, d'autre part, le ministère, faute de prêtres, se compliquant du service de deux paroisses, l'Abbé Lemozi songera à organiser... à l'avenir : d'un côté, création avec l'aide de M. Jean Lebaudy, d'un musée de préhistoire indépendant du presbytère ; de l'autre, aménagement d'une maison d'oeuvres... C'est la conjugaison de l'oeuvre de bienfaisance et l'oeuvre scientifique, celle-ci au service de celle-là"* ("De Cabrerets en Angleterre").

Ainsi il affirme sa double filiation, religieuse et scientifique, tout en précisant la nécessité matérielle de les scinder en deux domaines distincts : la cure d'un côté, le musée de l'autre.

Après signature de ce contrat d'échange, commencent les travaux pour l'établissement du musée dont l'abbé va assurer la surveillance. Il veillera également à l'aménagement des locaux. Il faut quatre ans pour rénover l'ancien bâtiment et la construction de l'annexe, la création et la mise en place des vitrines "en bois de chêne".

En 1933, enfin, l'abbé procède à l'installation des collections, comprenant plus de 20.000 objets, dont 15.000 présentés sur des panneaux de contre-plaqué et plus de 2.000 dessins *"exécutés à la plume ou au pinceau, quelque fois réduits, le plus souvent agrandis"*. Ceux-là même qu'il a portés en Angleterre et qui *"reproduisent les peintures et gravure pariétales ou les diverses figurations sur objets manuels, ou encore les principaux spécimens de l'industrie préhistorique de nos grottes, de nos abris sous roche ou de nos gisements de plein air"* (Lemozi 1950:2).

Si l'abbé s'étend peu sur l'aménagement intérieur du bâtiment et le volume disponible pour accueillir collections et visiteurs, il définit, par contre, l'esprit dans lequel l'exposition a été conçue. *"Etant donné la vaste dispersion dans le temps et dans l'espace des stations préhistoriques, le nombre déjà très important des documents exhumés et la difficulté de les interpréter... le musée que nous avons créé à Cabrerets n'est pas une simple collection, mais avant tout une étude minutieuse et ordonnée autant que possible. Pour le pseudo-archéologue qui veut faire sensation, l'objet rare, la belle pièce seuls importent. Le collectionneur, a dit Saint-Péquat, ne tient pas compte des détails, des éléments qu'il regarde comme secondaires. Au cours de ses fouilles, il dédaigne le caillou, le vulgaire tesson de poterie indigne de sa vitrine, l'objet détérioré sans valeur à ses yeux... Ramasser quelques objets au hasard, ne conserver et n'exhiber que les plus beaux, sans d'ailleurs accompagner ses récoltes d'observations utiles, est une pratique absolument contraire à l'esprit scientifique. Agir ainsi c'est mutiler et défigurer la vérité au lieu de la servir. Le véritable archéologue ne doit pas être un vulgaire sélectionneur, mais un fidèle et minutieux enregistreur. Le visiteur du musée de Cabrerets ne sera donc pas étonné si "les débris échappés au naufrage" ont été rassemblés ici avec tous leurs minuscules détails et si les plus modestes fragments, aussi bien que les belles pièces, ont été numérotés, accompagnés de notes, de dessins explicatifs, d'études comparatives, classés et ordonnés en séries dans le temps et dans l'espace"* (Lemozi 1950:18).

On est loin des cabinets de curiosité et des collectionneurs du XVIII^e et XIX^e siècles. A. Lemozi a vingt ans de pratique scientifique, et, surtout, il a découvert les grands musées londoniens pour servir son expérience. Il n'opère pas de sélection et présente tout : pièces, éclats, esquilles qu'il accompagne de textes explicatifs et de dessins, souvent agrandis ; comme il le fait par exemple pour les galets de l'abri Murat.

L'idée est neuve de mettre côte à côte, par exemple, un tesson de poterie et le dessin de la poterie reconstituée à laquelle il appartient ; tout comme ses relevés peints des panneaux ornés des grottes paléolithiques qu'il a étudiés, sont à la fois le moyen de les découvrir dans le détail et de les comprendre. Quant au comparatisme ethnographique, qu'il utilise dans l'exposition, il permet au visiteur de reconsidérer l'objet dans son utilisation pratique et, grâce à lui, de faire surgir l'homme qui l'a créé. A l'inverse, ce qui étonne aujourd'hui, c'est la volonté de certains muséographes de présenter, hors contexte archéologique ou ethnographique, des objets retenus pour leur seule beauté ou valeur artistique.

Ainsi grâce à l'excellence du travail de Lemozi, le produit de ses fouilles à l'abri Murat, notamment, sera conservé, étiqueté, dans le respect total de la stratigraphie. Ce qui autorise aujourd'hui une publication complète du site et permettra probablement même la datation au radiocarbone d'objets découverts 90 ans plus tôt.

Dans un article, publié le 22 décembre 1933 dans le "Journal du Lot" Eugène Grangié, président de la Société des Etudes du Lot, donne son impression et des informations précieuses sur cet aménagement :

"Récemment, la Société des Etudes du Lot vint à Cabrerets visiter cette installation à la veille d'être terminée. Mes compagnons et moi fîmes émerveillés tout ensemble par l'extraordinaire abondance d'objets exposés et par la perfection de leur présentation. Silex taillés et gravés, ornements et armes, bois de renne, ossements, tout un vaste trésor de reliques précieuses et souvent uniques, se trouve disposé en belle lumière et en ordre parfait dans des vitrines, qui, sur plusieurs rangs, remplissent la large pièce. Grâce à la disposition adoptée par M. Lemozi - et quel travail suppose cette organisation - le visiteur peut, sans la moindre explication (orale), suivre, de ses premières investigations à ses plus récentes découvertes, toute la carrière d'un préhistorien aussi heureux qu'actif" (fig 72).

Le 27 août 1934 a lieu la double inauguration du musée et de la maison d'oeuvres, elle aussi achevée, en présence de Monseigneur Giray, Evêque de Cahors, venu bénir l'assemblée et... les bâtiments. Journée extraordinaire où se confondent les personnalités scientifiques (les préhistoriens amateurs et professionnels sont venus nombreux) et les ouailles du curé, et, où, dans une même bénédiction l'évêque associe science et religion. Par ce geste et sa présence, il consacre l'abbé Lemozi dans sa double vocation de curé de campagne et de scientifique.

Cet important aménagement terminé, chacun se tourne vers l'avenir. Cet ensemble archéologique, comprenant une "grotte-temple" aux décors paléolithiques magnifiques et un musée présentant de nombreuses collections, n'est comparable qu'au centre préhistorique des Eyzies. Jean Lebaudy a confiance en l'abbé, de qui il attend le développement intellectuel du site. Scientifique reconnu, l'accueil chaleureux que celui-ci réserve aux passionnés de préhistoire est un atout majeur dans l'évolution de ce qui est compris déjà comme un "Centre de Préhistoire". Par un singulier retour des choses, ce sont les activités de l'abbé, étrangères au sacerdoce, qui font, de ce petit village, un lieu de rendez-vous avec la préhistoire, et lui amène renommée et prospérité. C'est sa personnalité qui anime et favorise les rencontres, car nul mieux que lui ne sait présenter le musée,

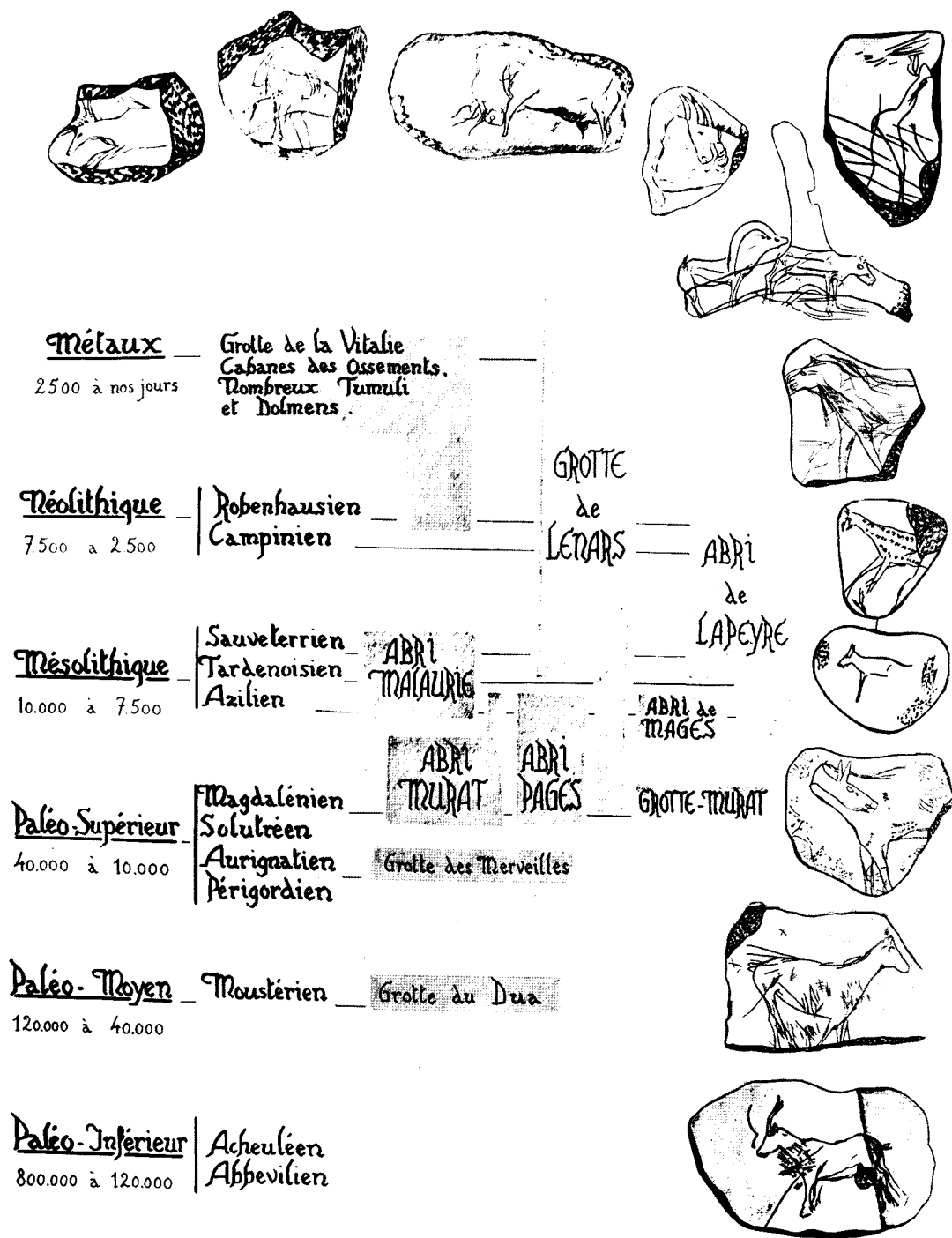


Figure 72 - Préhistoire de la vallée de l'Alzou, région de Rocamadour (dessins A. Lemozi [inédits], ACR). Ce panneau réalisé par A. Lemozi pour un projet de musée à Rocamadour (1964) donne un aperçu de ceux qui furent conçus pour le musée de Cabrerets.

rendre à la grotte le souffle puissant du passé quand il guide la visite. C'est son nom que l'on accole à celui de Cabrerets et de la grotte du Pech-Merle, et sa disponibilité reste inchangée. A l'archéologie, il ajoute les saveurs du terroir, et les repas qu'il offre au presbytère ou organise au restaurant du village font partie de la légende. Nombreux sont ceux qui ont envie de découvrir et l'Homme et le Pays. "Allons vers la France" titre le "Times" en 1922. Ce que font bien volontiers les anglais, avec une préféren-

ce pour le Sud-Ouest de l'Hexagone. Le voyage en Angleterre a affermi les liens entre les deux communautés scientifiques et l'abbé recevra nombre de touristes et personnalités britanniques qui se rendront à Cabrerets entre 1930 et 1939.

Au cours de cette période des chercheurs du monde entier viennent le voir, comme ce groupe de savants de la Société suisse de Préhistoire, qu'il reçoit le 1er juin 1931. Cette mis-

sion, "annoncée officiellement par voie diplomatique", rentre d'un voyage d'études dans le Midi de la France et le Nord de l'Espagne. Sous la direction de l'abbé, le groupe visite la grotte. C'est l'enthousiasme. Le 21 mai paraît dans la revue "la Neue Zürcher Zeitung" un article de M. Keller-Tarnuzzer (président de la Société Savante de Suisse), consacré à cette visite, dans lequel il écrit : "Nous avons vécu une belle aventure... depuis la Hollande jusqu'à la Perse, nous avons parcouru et étudié les stations préhistoriques les plus connues. C'est à Cabrerets que nous éprouvons la plus forte impression". Les remerciements s'adressent à l'abbé, "cet homme remarquable, cet explorateur sûr", avec cette remarque : "la grotte sanctuaire de Pech-Merle... occupe le visiteur une heure, le chercheur, des années". C'est le Dr Pei Wen-Chung, paléontologue, qui a fouillé le gisement de Choukoutien en Chine qui lui remet son ouvrage publié en 1933, abondamment illustré, sur "le rôle des animaux et des causes naturelles dans la cassure des os" (Pei Wen Chung 1933). D'abord sous la direction de l'abbé Breuil, puis seul, le chercheur s'efforce de répondre à la question "comment reconnaître l'action humaine sur un débris osseux ?" Cette recherche est effectuée, avec la même objectivité, dans la ligne des travaux du Dr Henri Martin, fondateur de l'étude scientifique des marques sur les ossements. L'on peut deviner la longue discussion passionnée qu'ils eurent à ce sujet. Il en est de même des préhistoriens, comme le Comte Begouën, professeur de préhistoire à Toulouse, et son fil Louis, qu'il accueille au musée le 15 septembre 1934. Ces rencontres, l'échange intellectuel qu'il a alors avec ses confrères, sont pour A. Lemozi un enrichissement personnel. Souvent ces visites s'accompagnent du don d'un ouvrage, récemment paru, comme le fait le chanoine Frédéric Hermet, lui aussi prêtre-archéologue, qui lors de sa venue, le 28 juillet 1936, lui dédicace son livre sur "la Graufesenque" (fig. 73). Sa bibliothèque, déjà bien fournie, s'accroît d'ouvrages, de revues de qualité qu'on lui offre ou envoie.

Si ses activités, en préhistoire, sont moins spectaculaires que lors de la découverte et l'aménagement de la grotte du Pech Merle, elles n'en sont pas moins nombreuses et prenantes. Outre l'accueil des visiteurs du musée, des personnalités qu'il guide dans la grotte, de l'inventaire et de l'archivage de ses collections, il entreprend une série d'actions culturelles qui sont aussi à considérer comme une promotion de la préhistoire locale et de Cabrerets.

En 1931, à son initiative, paraît un carnet de 15 cartes postales détachables, comme cela se fait alors, intitulé "Grotte-Temple du Pech-Merle". Conçu comme un petit ouvrage didactique, il comprend : un texte, "rapide résumé copieusement illustré" de l'ouvrage édité en 1929 ; des vues de la caverne et des photographies des relevés des panneaux ornés. En 1932, du fond de la grotte de Pech-Merle, il donne une conférence radiophonique dont les premiers mots sont un hymne à sa paroisse : "En examinant son site, en étudiant son triple passé, historique, légendaire et préhistorique, on peut dire : Cabrerets, pays de rêve". Sa causerie est reproduite dans le journal diocésain "La Défense" le 28/8/1932. Après la radio, outil médiatique d'une grande écoute à l'époque, il utilise "la bonne presse" pour attirer le touriste à Cabrerets. A son tour, il publie le texte de sa causerie dans la revue paroissiale mensuelle, qui paraît pour la première fois en mars 1933. Intitulée "Le petit nouvelliste de Cabrerets-les-grottes (Lot) et du Canton de Lauzès", elle est vendue au profit des oeuvres

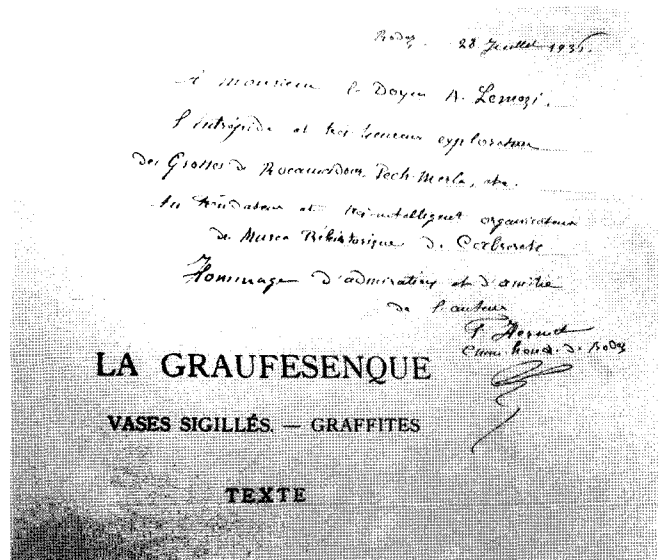


Figure 73 - Dédicace de F. Hermet à "Monsieur le Doyen A. Lemozi", 28 juillet 1936 (bibliothèque du Musée de Cabrerets).

de bienfaisance. Grâce à ce bulletin, qui a surtout vocation de relater la vie religieuse locale, l'abbé publie une série d'articles sur ses recherches scientifiques. Bien écrits, ponctués d'anecdotes amusantes, ses récits sont un moyen d'informer ses paroissiens de ses travaux, des études menées par des confrères, mais aussi de restituer à la population un patrimoine culturel qu'il estime lui revenir. Enfin, et ce n'est pas négligeable, ces bulletins, d'apparence modeste, donnent au village et au canton une dimension intellectuelle exceptionnelle. Il rend même compte des ouvrages récemment acquis, souvent accompagnés d'une petite analyse ou note explicative, comme pour le livre que lui adresse Miss Dorothy Garrod, en 1937 "Fouilles préhistoriques au Mont-Carmel" : "Miss Garrod est une célébrité du monde de la préhistoire. Elle a écrit en français et en anglais, son étude sur les grottes de la Palestine. Les grottes en question se trouvent au pied du Mont-Carmel, à 18 km de Caïffa. Les fouilles ont été subventionnées par l'Ecole Britannique de Jérusalem et par l'Ecole Américaine de Recherches préhistoriques. La Mugharet-el-wad (grotte de la vallée), comprend six niveaux qui vont du Mésolithique au Moustérien". Au presbytère, où il continue ses études scientifiques, le lecteur peut consulter sur place les ouvrages de sa bibliothèque. Considérée comme une revue culturelle, beaucoup de quercinois s'abonnèrent alors au bulletin paroissial. Bien des bibliothèques, des malles dans les greniers de maisons lotoises, gardent aujourd'hui encore, jalousement, ces précieux documents édités jusqu'en 1939, et rédigés par l'abbé. Très recherchés, ces éditions, qui renferment l'épopée des découvertes et l'ensemble des études archéologiques de A. Lemozi, sont devenus introuvables chez les bouquinistes locaux.

Au cours de cette décennie il poursuit ses recherches et ses publications : il effectue la seconde campagne de fouilles à l'abri Murat et commence la rédaction d'une monographie du site, qui ne sera jamais publiée. Il participe à la XII^e session du "Congrès Préhistorique de France" (1936) où il présente l'art quaternaire du Quercy et les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets. Il rédige un article sur l'étude de la Grotte Cantal, publié dans le bulletin de la SPF (1937). Il participe à

l'hommage rendu au Comte H. Begouën, avec un article qui traite notamment du renne gravé de la grotte de Sainte-Eulalie (Mélanges de Préhistoire et d'Anthropologie, 1938) et étudie le "Cuzoul de Mélanie" (1937). Cette fois encore, le curé Amédée Lemozi aura donné souvent priorité au savant.

Mais rien n'est simple et l'enthousiasme qui a donné naissance à l'ouverture de la grotte au public et la création du musée, s'est peu à peu éteint au cours de ces années. Le bilan de fonctionnement à la veille de la déclaration de la guerre, en 1939, est désolant. Le contrat de vente qui assure aux époux David "un droit de 60% sur la vente des billets" est un "crève-budget". Il faut veiller à l'entretien de la grotte et continuer l'aménagement ! Par ailleurs, l'obligation de choisir en priorité les guides dans la famille David est un vrai problème. Ce sont finalement les époux David, leur fils André ensuite, qui gèrent le développement de l'entreprise. C'est-à-dire des personnes sans réelle formation scientifique, au discours très personnel, qui considèrent la fréquentation de la grotte en terme d'exploitation commerciale occasionnelle, puisqu'elles doivent, par ailleurs, surmonter les contraintes d'une exploitation agricole. Situation inextricable pour Jean Lebaudy qui voit, parallèlement, des sites comme le gouffre de Padirac, les grottes de Lacave ou encore les grottes de Presque devenir de vraies structures touristiques. Parfaitement organisées, avec des guides en nombre suffisant, souvent bien formés, elles satisfont la demande du public. Malgré ses interventions promotionnelles (conférence à la radio, etc.) l'abbé ne joue aucun rôle dans la gestion de la grotte. Il ne guide la visite que lorsqu'il reçoit des scientifiques, des sociétés savantes, ou est sollicité par la famille Murat. Par ailleurs, le musée dont il a la charge, ne présente aucune activité ni organisation particulières. On l'ouvre à la demande, en s'adressant, selon les cas, au presbytère ou à la "maison d'oeuvres", ce qui réduit considérablement la fréquentation. Le bâtiment est à vocation scientifique, non réellement touristique.

Au cours de cette décennie, sa double charge de prêtre et de préhistorien lui pèse lourdement. Nommé "Curé-doyen" du canton de Lauzès en 1933, ses fonctions se sont accrues, et il ne peut négliger son service auprès des paroisses dont il a la responsabilité. Il a aussi besoin de calme, de solitude pour travailler, méditer, et souffre de l'invasion des curieux qui le sollicitent depuis son installation à Cabrerets. En 1930, déjà, il écrit son goût de l'isolement : "*resté rural au fond de l'âme et homme de plein air, rien ne favorise le travail de la pensée ... comme les fouilles solitaires, au milieu des grands arbres ou sous les voûtes grandioses d'une caverne, loin de tout ce qui nous attache, nous limite, loin du monde et de ses conversations*". A toute cette agitation qui a troublé sa vie, il donne pourtant un sens, disant : "*...tout est providentiel ici bas et ... il peut y avoir dans ce mouvement vers Cabrerets matière à un nouveau genre d'apostolat*" ("de Cabrerets en Angleterre"). Ainsi le curé s'arrange-t-il avec le scientifique.

En tant que chercheur, il a accompli sa tâche, et le religieux a trop à faire pour s'investir comme par le passé, et participer au nouvel essor touristique de Cabrerets. Jean Lebaudy et sa tante, Melle Georgina Murat, comprennent que des solutions doivent être rapidement trouvées, d'autant que le musée lui-même s'avère trop petit devant l'abondance des pièces rassemblées. Il reprennent l'idée de M.A. de Gouvion St-Cyr, décédée en 1938, qui souhaitait créer un nouvel espace, plus vaste et

mieux organisé, en destinant certaines salles du château aux collections de l'abbé (Lemozi 1938:9).

Un nouveau musée à Cabrerets

En décidant l'agrandissement du musée, Jean Lebaudy raisonne en homme d'affaire. Il envisage la fondation d'un véritable centre à la fois touristique et scientifique. Il songe à une vraie structure, avec du personnel pour l'accueil des visiteurs, un conservateur pour gérer les collections, leur présentation au public, leur classement et archivage. Ce ne sont plus uniquement les recherches de l'abbé qui l'intéresse, mais aussi tous les travaux archéologiques connus dans le département et dont il souhaite acquérir les collections. Enfin l'exposition de collections ethnographiques africaines (il a financé certaines expéditions en Afrique) souligne l'ambitieuse extension du musée. Le but étant, grâce aux recettes générées par ce nouvel établissement plus attractif, d'assumer les frais occasionnés par le fonctionnement de la grotte et qui sont à sa charge.

Le projet prend corps en 1942, avec la décision de transformer une partie du château de Cabrerets, devenu propriété de J. Lebaudy et de "Melle Murat", en un centre archéologique et ethnographique (fig. 74). La gestion de ce réaménagement, qui va nécessiter de grands travaux, est confiée à un administrateur, R. Tétart ; proche collaborateur de l'industriel. Le fondé de pouvoir est d'abord un financier, qui comprend le projet en terme

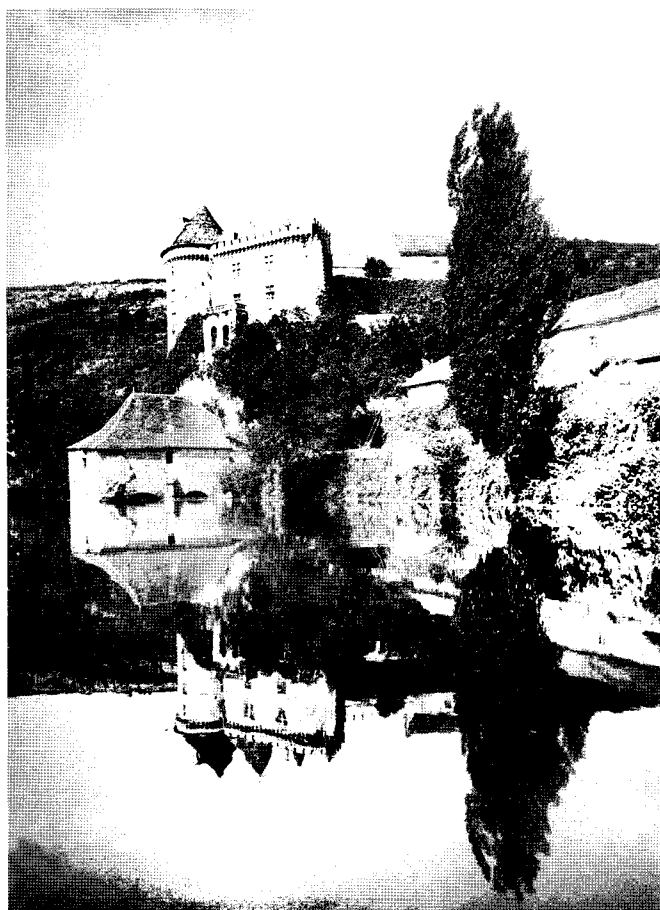


Figure 74 - Le château de Cabrerets, 1930 (photo Collection Lebaudy).



Figure 75 - 1942 : nouvelles salles d'exposition au château de Cabrerets, en cours d'aménagement (photo Collection Yves Sarrazy). Le nombre de documents exposés se réduira au fur et à mesure des modifications muséographiques.



Figure 76 - Pour que ces relevés, affichés sur les murs, soient visibles pour tous, l'abbé Lemozi les a parfois exagérément agrandis, en particulier l'art mobilier de l'abri Murat (photo Collection Yves Sarrazy).

d'investissement et de rentabilité. Il a pour mission de créer une structure à vocation culturelle et scientifique suffisamment forte, dynamique et attractive pour attirer, à Cabrerets, un nombre important de visiteurs. Efficace, pragmatique, il agit en homme d'affaire qui doit solutionner des déficits.

Les transformations sont importantes. Il faut réaménager un petit appartement pour G. Murat, prévoir le logement du gardien, des chambres à l'intention des chercheurs qui séjourneront au château, des sanitaires pour les visiteurs et, enfin... installer trois salles d'exposition : la salle dite du balcon, celle des deux cheminées, l'ancien dortoir (figs. 75 et 76). Ici l'on refait les parquets, ailleurs on modifie les espaces, on consolide les murs, on revoit les charpentes. Il faut songer à installer l'eau courante, et à restaurer certains murs de façade. Le projet compte même la réorganisation du parc du château, que l'on pense ouvrir au public, avec la création d'un point de vue donnant sur le Célé, et d'une allée y conduisant, qui nécessite la réunion de plusieurs parcelles. Dans un acte notarié du 31 décembre 1942, A. Lemozi accepte l'échange d' *"une partie de lande avec un vieux pigeonnier et divers droits de servitude... contre un immeuble dont (J. Lebaudy) était propriétaire à Cabrerets, au lieu dit "le Barry" "*. Ce sera, dans cette affaire, la seule implication de l'abbé (A.F. Lebaudy).

Si le projet bouleverse l'ordonnance du château et son environnement, il bouleverse aussi la vie d'Amédée Lemozi. Car

dès le début, R. Tétart poursuit de sa vindicte le chanoine qui n'est plus l'interlocuteur privilégié de l'industriel, et ses courriers montrent le peu d'estime qu'il lui porte. C'est là un vieux réflexe qui consiste, pour un nouvel ordonnateur, à vouloir écarter celui qui a tenu ce rôle précédemment. 1942 représente le passage entre les années heureuses et riches d'expérience, que l'abbé a connues, et l'amorce d'une mise à l'écart, d'une solitude qui préfigurent sa vieillesse. Jean Lebaudy une fois encore investit lourdement, et les frais engagés l'obligent même à chercher des aides, comme il le fait auprès de la compagnie du Gaz pour une part de la restauration de la "salle du balcon". Dans cette situation, il ne peut plus faire de sentiment. Ce ne sont plus les collections de l'abbé qui vont meubler à elles seules les vitrines, comme l'envisageait M.A. de Gouvion Saint-Cyr, mais celles des principaux chercheurs du Lot. Pour enrichir son nouveau musée, Jean Lebaudy achète les collections de : Armand Viré, André Niederlender (1943), du Docteur Cadiergues (1946), auxquelles s'ajoutent celles de l'ethnologue Marcel Griaule dont il finance plusieurs campagnes d'exploration en Afrique, entre 1933 et 1938 (Lemozi 1929:5). Ce projet est dans l'esprit des grandes réalisations culturelles qui ont vu le jour au cours de la dernière décennie. L'ethnographie de terrain s'est développée, permettant d'accroître les collections du "Musée d'Ethnographie du Trocadéro", créé en 1878, puis celles du "Musée de l'Homme" en 1937 et acquises dans le cadre des missions ethnographiques.

En 1942, l'abbé, comme on le lui demande, transfère ses collections au château. Autour de l'administrateur une nouvelle équipe se constitue qui évince peu à peu l'abbé. Dès 1943, A. Niederlender assure les fonctions de conservateur et gère le classement des collections ; à ses côtés, son maître et ami, Armand Viré. Nomination prestigieuse si l'on tient compte du contexte et de l'époque. Enfin Marcel Griaule pour qui l'on installe, dès septembre 1943, une chambre à demeure, impose très vite son autorité.

A. Niederlender, âgé d'une cinquantaine d'années, éprouve le besoin d'une reconnaissance scientifique. Il est le préhistorien du causse de Gramat où s'est exercée son activité de fouilleur. Ce musée, qui a l'ambition de devenir un centre archéologique et ethnographique international, ainsi que les fonctions qu'on lui accorde, valorisent ses travaux.

Armand Viré est le scientifique par excellence, pluridisciplinaire, comme l'étaient les chercheurs de sa génération, au renom national depuis longtemps acquis. Il est une des figures dominantes du département du Lot. Sa présence dans l'équipe garantit le sérieux de l'entreprise, à laquelle il apporte surtout ses nombreuses compétences, sa connaissance parfaite du département et des sites archéologiques. Par contre ses collections personnelles sont, à l'époque, déjà réduites à peu de choses, les plus belles pièces ayant été vendues à des musées étrangers (Etats-Unis) ou des collectionneurs privés. Il ne dispose plus que de copies (que l'on retrouvera lors du classement des collections, en 1978-1980).

Le commandant Marcel Griaule bénéficie lui aussi d'une renommée nationale. Ethnologue de grand mérite, il a seulement 33 ans, quand il dirige l'importante mission, la plus notoire, "Dakar-Djibouti" (mai 1931- février 1933) qui devait rapporter des milliers d'objets et faire connaître des arts majeurs, comme l'art Dogon. C'est une sommité. Il est, depuis 1942, titulaire de la première chaire d'ethnologie à la Sorbonne.

A aucun moment, ni pour l'aménagement des salles ni pour la réalisation ou la modification des meubles d'exposition, l'on ne consulte l'abbé. Les lettres de R. Tétart à J. Lebaudy montrent le peu d'intérêt qu'il accorde au chanoine. "*Une nouvelle vitrine double est nécessaire pour compléter cette pièce et, une fois les collections provenant de Monsieur l'abbé Lemozi, apurée des pièces en double, il sera possible avec les vitrines libérées et cette nouvelle vitrine, de loger dans... cette salle, les pièces provenant de la collection Niederlender actuellement en caisse*" (A.F. J. Lebaudy; 23 sept. 1943). "Apurée des pièces en double", c'est dire à quel point l'administrateur attend du prêtre un grand ménage dans la présentation des objets ! Plus tard, il écrit : "*Je dois, pour mon compte, me mettre dès maintenant en rapports épistolaires avec Monsieur Lemozi pour amener celui-ci à évacuer complètement la salle aux deux cheminées et à se cantonner pour son ancienne collection dans la salle au balcon, ce qui serait très facile du moment qu'il consentirait à supprimer ses dessins plus ou moins fantaisistes, j'espère réussir à le décider*".

Le harcèlement visible de R. Tétart, son animosité constante, fatiguent l'abbé, contraint de déplacer ses collections à chaque nouvel aménagement des salles. Mais il est évident qu'il prend son temps avant de répondre aux mises en demeure dont il est l'objet.

Le savant a perdu son crédit de compétence et le fondé de pouvoir s'attaque à tout ce qu'il a si minutieusement créé. Tout particulièrement ses "dessins", entre autres les scènes représentant la vie quotidienne des préhistoriques, qui sont certes plus pédagogiques qu'artistiques. Ceux-là même qu'il avait emportés en Angleterre avant de les exposer dans le premier musée. Il est probable que R. Tétart a des idées très personnelles sur les moyens nécessaires au développement économique de l'entreprise et que les documents présentés par l'abbé, dont celui-ci ne semble pas décidé à se défaire, sont en contradiction avec les ambitions du moment. Les consignes qu'il a reçu de Jean Lebaudy jouent leur rôle. Cette fois l'on voit très grand, très cher et les fausses notes ne sont pas permises. Il ne s'agit pas seulement de la présentation au public de pièces archéologiques, mais aussi de la mise en valeur d'un patrimoine bâti, dont la visite pourra tout autant séduire. C'est faire du château, bâtiment historique prestigieux, un lieu de promenade où le visiteur, charmé, doit, si possible, revenir.

C'est un peu comme si l'on disait à l'abbé : "posez ici vos affaires ; laissez, l'on va s'en occuper". Toute exclusion est douloureuse ! Le contexte permet au prêtre de prendre ses distances. En 1942, c'est la guerre. Le curé s'investit auprès de ses paroissiens, et, on le verra plus tard, auprès des réfugiés. Sa tâche est lourde et avant tout humaine. La préhistoire vient bien après. Peut-être trouve-t-il aussi cette entreprise disproportionnée pour l'époque, et face à des personnalités si brillante (Marcel Griaule) et autoritaire (R. Tétart), il préfère s'effacer.

Tous les textes prouvent l'estime que Jean Lebaudy avait pour l'abbé. Mais dans ce grand chambardement il délègue son autorité et, même s'il invite son administrateur à plus de délicatesse, Cabrerets, où il vient peu, est loin de Paris.

Il est une chose, pourtant, sur quoi le curé n'a pas cédé : son potager ! L'homme d'affaire a bien essayé de le faire déménager, de reprendre ce lopin de terre où il jardine, pour tracer l'allée majestueuse qui doit mener au point de vue, mais sa hargne s'est usée devant la volonté du prêtre. Il a dû, saison après saison, le voir, en compagnie de sa gouvernante, bêcher, planter, biner, arroser, récolter ses légumes. Ce qu'ignore le fondé de pouvoir, c'est que le précieux jardin sert à nourrir les immigrés, les fugitifs qui ne font que passer et qui n'ont plus rien. Il en est de même du verger et des fruits récoltés. A une agitation toute parisienne, le chanoine Lemozi, non sans malice, oppose la lenteur et une obstination toute campagnarde.

Le projet de "modernisation" s'accompagne de l'établissement d'une importante bibliothèque scientifique à l'intention des spécialistes et des chercheurs. L'abbé n'a pas oublié les bonheurs que lui procurèrent celles qu'il visita en Angleterre. Pourtant il se contente de remettre une partie de son fonds personnel mais reste étranger à son installation. En 1945, apparaît un nouveau personnage, le Révérend Père Lehembre, un proche de la famille Lebaudy, chargé des fonctions de bibliothécaire. Décision qui exclut définitivement l'abbé. Sur ces événements, qui incontestablement bouleversèrent sa vie, l'abbé reste muet et les écrits qu'il produit par la suite, sur ce nouvel aménagement, sont d'une grande neutralité. Parfois, un mot, la brièveté de l'information, laissent percer de la déception. Ce n'est qu'auprès de

ses proches, certains membres de sa famille, qu'il confie ses dé-mêlés avec l'administrateur du château, et combien ces conflits l'accablent (J.P. Lemozie, com. or.).

Ce quotidien conflictuel, n'a jamais été dans l'esprit d'Amédée Lemozi, ce jeune séminariste qui s'était engagé à ne jamais médi-re et qui, toute sa vie, s'est conformé à sa décision. Aujourd'hui encore les témoignages recueillis prouvent combien il a détesté les querelles et s'en est tenu écarté. Les relations entre les mem-bres de l'équipe se sont aussi modifiées avec le temps. Frictions avec les uns, rapprochement avec les autres. L'arrivée du fondé de pouvoir, financier avant tout, très parisien d'esprit, a repré-senté pour le curé une rupture certaine avec les chercheurs. La lettre que R. Tétart adresse à Jean Lebaudy, le 12 décembre 1945, est un rapport court, mais très clair de l'évolution de la situation (fig. 77).

Dès 1944, l'équipe, très parisienne, regroupant l'administrateur de biens, R. Tétart, MM Griaule, Lehembre et Viré, a pris les choses en mains, laissant peu de place aux préhistoriens locaux. A. Niederlender, lui-même, lassé de tant de complications, ne vient guère à Cabrerets en 1945. On tient le chanoine et le conservateur dans l'ignorance des démarches effectuées, des collections acquises, des modifications d'aménagement. L'on s'étonne, après le rôle fondamental que le prêtre a joué dans le développement de la préhistoire locale que même Armand Viré, cet ami et confrère si respecté, qui l'a si souvent encouragé dans son travail, ait à son égard une telle attitude. Ces petites mesquineries étonnent, comme d'arriver de nuit, d'entreposer clandestinement du matériel archéologique dans un garage, et... d'oublier de l'informer. "Monsieur le curé" méritait mieux.

Pourtant c'est à lui que l'on demande de rédiger un petit ouvrage, à l'usage des visiteurs, présentant à la fois le nouveau musée, la grotte du Pech-Merle, et le village qu'il intitule : "Cabrerets (Lot), son site, ses environs, ses particularités, son histoire, ses légendes, sa préhistoire". Le temps qu'il met à le rédiger, plus d'une année, prouve son manque de motivation. Il faut dire que R. Tétart, dans un courrier à J. Lebaudy, ne cache pas son mépris pour les travaux littéraires de "Monsieur le Curé" : "*Vous ne trouverez pas le projet de guide de Monsieur Lemozi car, malgré ma réclamation, je l'attends encore ; comme je n'ai pu le lire, je fais d'ailleurs toutes réserves sur son texte et si Monsieur le Curé y renonçait de bon cœur, nous trouverons facilement, Monsieur Griaule et moi quelqu'un qui rédigerait ce texte d'une manière intéressante*" (A.F. Lebaudy, rapport du 26 mars 1946).

Paru en 1948, ce petit ouvrage, d'une trentaine de pages pré-sente une monographie intéressante de l'histoire locale. C'est un document synthétique bien composé, pédagogique si l'on tient compte que chacun peut y trouver matière à une démar-che personnelle : le promeneur, des circuits de randonnées agréables, bien décrits ; l'amateur d'histoire, une approche du village de Cabrerets, de ses deux châteaux et de ses environs ; les croyants, celle de Notre-Dame de Cabrerets ; les jeunes, des légendes ; enfin une brève présentation de la préhistoire querci-noise et de la grotte du Pech-Merle. Certains paragraphes sont la reprise d'articles, légèrement modifiés, parus dans le "Petit Nouvelliste". Quant au musée, il représente tout juste une ligne de la conclusion ! "*Chers lecteurs, venez en toute confiance visiter notre*

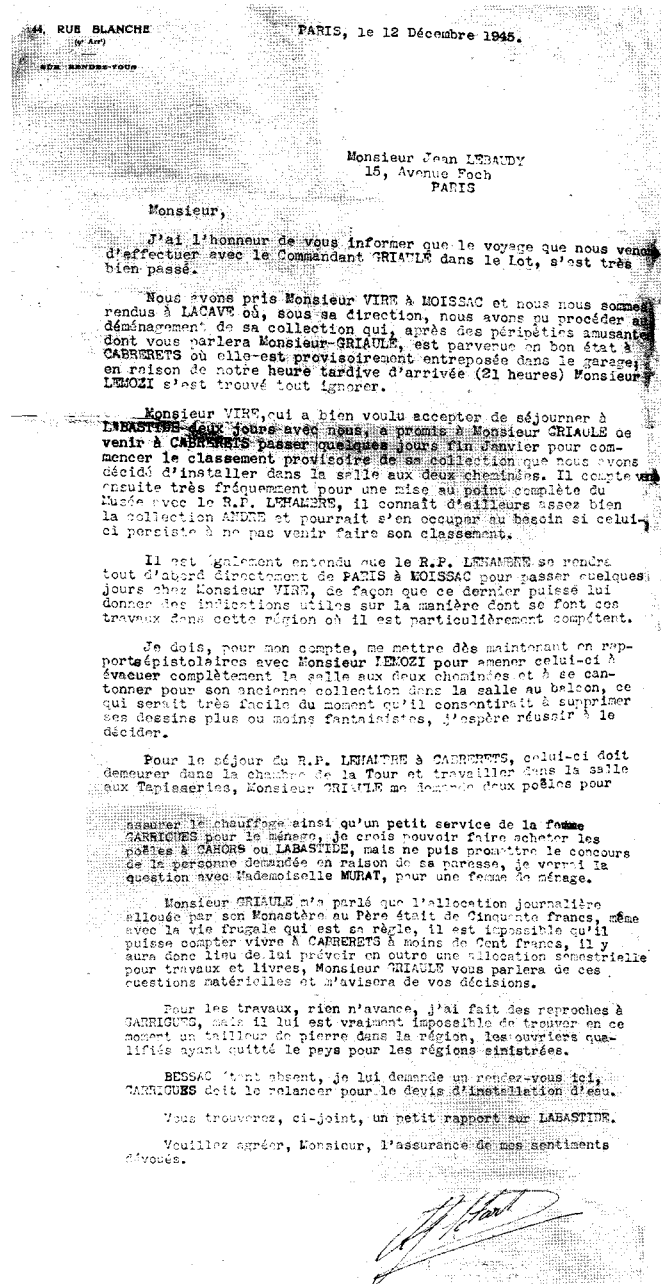


Figure 77 - Lettre de R. Tétart à J. Lebaudy, du 12 décembre 1945 (archives Famille Lebaudy).

site, nos monuments, nos grottes si anciennes et si "nouvelles" et aussi notre musée quercynois de préhistoire". Si je m'attarde sur ce modeste document, c'est qu'il est le reflet des déceptions de l'abbé dans ce projet d'un nouveau musée, et du dédain dont il fut l'objet en l'absence de M. Lebaudy. L'exemplaire que possède Michel Lorblanchet, annoté de la main de l'abbé probablement vers 1960, laisse apparaître, malgré le recul, son agacement, peut-être des ressentiments. Ainsi devant le nom de l'auteur, il ajoute au crayon bic le mot "chanoine". Cette nomination fut pour lui un honneur, une reconnaissance de ses qualités d'ecclésiastique à laquelle il fut très sensible. Le priver de ce titre, c'était le rendre à un certain anonymat, lui dénier sa double vocation de prêtre et de préhistorien. A la dernière page, il note la date à laquelle le manuscrit fut remis au conservateur : "*Cabrerets, 6 février 1947*", rappelant ainsi que l'ouvrage pouvait paraître beaucoup plus tôt.

Deux ans plus tard, en 1950, "les Sociétés académiques et savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, à l'occasion de leur 6^e Congrès, tenu à Cahors et à Cabrerets", lui demandent l'historique du Musée régional de Cabrerets, rendant ainsi hommage au préhistorien et à la qualité de ses recherches. Le tiré à part de cet article sera très largement diffusé. Intitulé "Historique du Musée régional du château de Cabrerets (Lot)", ce petit mémoire de 24 pages, aujourd'hui encore, reste un ouvrage de référence où l'on peut rapidement trouver l'essentiel de l'oeuvre d'Amédée Lemozi, mais encore un inventaire succinct des collections qui furent acquises par Jean Lebaudy lors de la création du nouveau musée dans le château de Cabrerets, et qui furent par la suite données à la commune de Cabrerets. Ce fut pour lui l'occasion de rappeler le rôle important qu'il joua dans la découverte et l'étude de la grotte du Pech-Merle et l'abondant travail qu'il fournit, sur de nombreux sites, en préhistorien capable d'aborder et d'étudier des périodes anciennes très diverses. En 1957, J. Calmon et A. Niederlender, toujours conservateur du musée, s'inspirèrent largement de ces deux ouvrages pour la rédaction d'un article paru dans le bulletin de la Société des Etudes du Lot. Adapté au nouveau contexte, il s'agit cette fois, uniquement, de la présentation du village de Cabrerets, du château et de l'historique des lieux. La grotte et le musée faisant alors l'objet de deux gestions séparées : communale pour la grotte, privée pour le musée. Cet article fut édité sous forme de plaquette, et proposé aux visiteurs du musée, à l'entrée du château, sous le titre : "Cabrerets-sur-Célé, Lot" (Calmon & Niedermender 1958).

Au printemps 1946, s'achève l'aménagement du nouveau musée. Un rapport de R. Tétart, rédigé en mars, montre la portion congrue qui est laissée à l'abbé pour le classement de ses collections : "L'abbé Lemozi a abandonné entièrement la salle aux deux cheminées et procède à un reclassement de sa collection en utilisant deux vitrines installées en plus dans l'embrasure de la fenêtre de la salle au balcon et, grâce à l'aménagement de l'alcôve se trouvant dans le mur du fond... et à deux petits panneaux à fixer de chaque côté de ladite alcôve, sa collection pourra tenir". Une embrasure de fenêtre, une alcôve, voilà tout ce qui est permis à l'abbé. En quatre ans, le fondé de pouvoir de Jean Lebaudy a réduit à peu d'espace la présence et le travail du curé. Il continue d'ailleurs sur le même ton : "Malgré l'offre que j'ai faite à Monsieur Lemozi de classer tous les dessins encombrant les vitrines dans un album qui serait à la disposition des visiteurs sur une table, celui-ci préfère les laisser à leur place et de la manière dont il prend cette question, bien que ma proposition semble logique, il est impossible, actuellement, de lui faire modifier son point de vue sans le fâcher". Les compromis sont de plus en plus difficiles et l'abbé, lassé, perd plus facilement son calme légendaire et développe une tendance à se "fâcher". Cette hargne ne s'adresse pas d'ailleurs uniquement au curé, mais aussi à A. Niederlender, autre lotois que l'administrateur a pris pour cible. Ce dernier s'est vu peu à peu écarté de ses fonctions de conservateur au profit du Père Lehembre, qui, en plus de ses attributions de bibliothécaire, assure le classement des collections, le secrétariat, et est devenu, sur place, l'homme de confiance de R. Tétart.

Certes la tâche de l'homme d'affaire n'est pas facile. Il lui faut conjuguer la présentation des collections de préhistoire locale et d'ethnographie africaine de Marcel Griaule, en particulier la mise en valeur de très belles pièces comme les masques Do-

gons. Chacun des archéologues souhaitant pour ses collections la meilleure place. Il est d'ailleurs étonnant de voir l'importance que tiennent les collections d'Armand Viré qui dispose pour leur présentation de plus du double des vitrines accordées au chanoine. Lors de l'installation du musée-site à Pech-Merle, en 1980, Michel Lorblanchet, alors conservateur, a noté, au contraire, la modestie de celles-ci. Aujourd'hui, encore, elles tiennent peu de place dans les archives²⁹.

L'exploitation conjuguée du musée et de la grotte s'avérant un problème quasi impossible à résoudre, du fait du contrat établi aux époux David pour la grotte du Pech-Merle, il est créée le 26 juillet 1946 une Société Mixte, qui prend la dénomination de "Musée et Grottes de Cabrerets", et dont le siège est au manoir de Cabrerets (Lot). Elle a pour objet : "L'exploitation d'un musée, centre d'études et de recherches préhistoriques, archéologiques, historiques et folkloriques pour le département du Lot et les départements voisins intéressant les anciennes régions du Périgord, Quercy et Rouergue, et, en général, le Sud-Ouest de la France".

Cette Société à responsabilités limitées est constituée des biens (meubles et immeubles), collections archéologiques et financement apportés par Melle Georgina Murat, M. Jean Lebaudy, M. Marcel Henri Griaule, le révérend Père Lehembre, agissant au nom de Mme Solange de Ganay (sœur de Mme Lebaudy). Elle permet de protéger les intérêts de chacune des parties, et de distinguer les recettes du musée de celles de la grotte. Le but étant bien sûr de trouver à court terme un financement pour l'entretien de la grotte et même son réaménagement, devenu nécessaire à la protection des oeuvres pariétales. Le calcul des bénéficiaires, qui assureraient la réalisation de ce programme de restauration à Pech-Merle, est basé sur la fréquentation de la grotte enregistrée en 1938, soit 5.000 visiteurs ; chiffre appréciable malgré une organisation sommaire des visites. A ce parcours muséographique et archéologique, Jean Lebaudy pense joindre la visite guidée de la grotte de Marcenac (dont il est propriétaire) et dont la "Société mixte" serait seule bénéficiaire du droit d'entrée.

La complexité des droits relevant de la grotte est telle que l'administrateur est parfois contraint de s'adresser au curé. Le seul qui, à Cabrerets, connaît parfaitement l'historique des tractations engagées pour l'acquisition des terrains et de la grotte. Répondant à un courrier de R. Tétart, il rappelle même qu'une partie de la grotte du Pech Merle n'a jamais été propriété de la famille David : "un détail à noter, à savoir qu'une bonne partie de la grande salle où se trouvent les "empreintes de pas" et qui est visitée par le public n'a jamais appartenue à D.V. (David Victor) du Pech-Delmas, mais à un autre David Louis domicilié à Combe d'Igol et qui a vendu toute sa part à Monsieur Lebaudy ; sur cette part, Monsieur Lebaudy a donc le droit de percevoir cent pour cent, moins les frais de guide".

²⁹ En 1946, il expose au musée de Cabrerets des pièces en provenance d'Hawaï, où il a travaillé, et des gisements qu'il a fouillé dans les Vosges. En 1980, M. Lorblanchet dresse des collections de A. Viré, l'inventaire suivant :

- des poteries provenant de ses fouilles de tumulus dans le Nord du lot,
- quelques pièces gallo-romaines provenant des oppida du Quercy,
- quelques moulages en plâtre des pièces magdaléniennes des abris des environs de Lacave (Lot) dont les originaux ont été vendus à des musées américains,
- des pièces d'Haïti,
- des poteries de l'Âge du bronze et du fer provenant de ses recherches dans d'autres régions de France, notamment dans le Jura (Baume les Messieurs).

Dans ce courrier, d'ailleurs, il fait preuve d'un grand sens pratique quant à l'organisation des visites, et les conditions de travail qu'il préconise pour les guides seront appliquées pendant plusieurs décennies. Entre autre chose, il suggère la création d'un lieu où ils pourront se reposer et faire "chauffer" leur repas pendant la pause de midi (toujours existant). Le texte juridique de la "Société" prévoit également un "centre d'études ayant pour but la formation des jeunes préhistoriens, archéologues, amateurs de folklore et, en outre, indirectement des ethnographes en leur donnant sur le territoire métropolitain une première formation avant de partir faire des recherches en Asie ou en Afrique". A quoi il faut ajouter "la formation d'une bibliothèque spécialisée réunissant toutes les matières, documents et matériaux nécessaires aux recherches. La parution de bulletins, notions, articles, livres ayant trait à ces recherches".

Le 1^{er} juillet 1946 a lieu l'inauguration du nouveau musée, qui devient officiellement : "Musée de Préhistoire régional". Je peux témoigner du succès que ce musée a rencontré auprès du public, dès son ouverture. Ils sont nombreux ceux qui, dans les années 1980, venus découvrir le musée-site de Pech-Merle nouvellement créé, ont dit leur émerveillement et le souvenir ravi qu'ils gardaient du château de Cabrerets et des collections qu'il abritait. Il est évident que Jean Lebaudy et ses partenaires ont alors atteint le but recherché et que c'est une fois encore tout le village qui en a bénéficié. Combien ces anciens admirateurs ont regretté que la commune n'ait pas maintenu le musée dans le château. Car tout les enchantait : autant les collections archéologiques (figs. 78 et 79) que les bâtiments anciens qui leur étaient ainsi restitués, devenant un bien commun à tous. La promenade dans le parc les menait au point de vue donnant sur le Célé, d'où ils découvraient le village et ses paysages alentour, à quoi certains d'entre eux ajoutaient, comme au temps de l'abbé, la gastronomie locale.

Pourtant c'est un bilan alarmant que R. Tétart adresse aux actionnaires en juin 1948. Ce rapport sur les opérations et les comptes du 1^{er} exercice, pour la période du 1^{er} juillet 1946 au 31 décembre 1947, inclut deux saisons touristiques. Malgré une fréquentation du musée en "progression constante par rapport aux années précédentes", les problèmes financiers se sont accrus des lourdes dépenses engagées pour un appartement de fonction. La décision "de procéder à des fouilles préhistoriques et archéologiques..." place le musée de Cabrerets sous contrôle de l'Etat. Ce qui a pour conséquence immédiate la nomination officielle d'un conservateur (André Niederlender) par l'administration des Beaux-Arts, avec mise à sa disposition d'un logement confortable. A quoi s'ajoute "une installation complète d'adduction d'eau depuis la rivière" (A.F. Lebaudy, statut de la société mixte). Enfin "pour les collections d'ethnologie africaine il a fallu créer de toutes pièces des maquettes de présentation et établir des vitrines". Cela pour le seul musée, car côté grotte les difficultés restent insurmontables : "*La grotte de Pech-Merle est... grevée d'une réserve en faveur de ses anciens propriétaires sur les recettes d'exploitation... qui atteint 60%... Malgré tous mes efforts et eu égard à la situation générale actuelle, il m'a été impossible d'obtenir jusqu'ici une atténuation à cette réserve qui nous empêche d'apporter aux installations matérielles de la grotte, les améliorations qui seraient nécessaires pour en assurer une meilleure exploitation*". Situation irréversible qui ne laisse apparaître aucune solution possible. Et si l'administrateur a pu

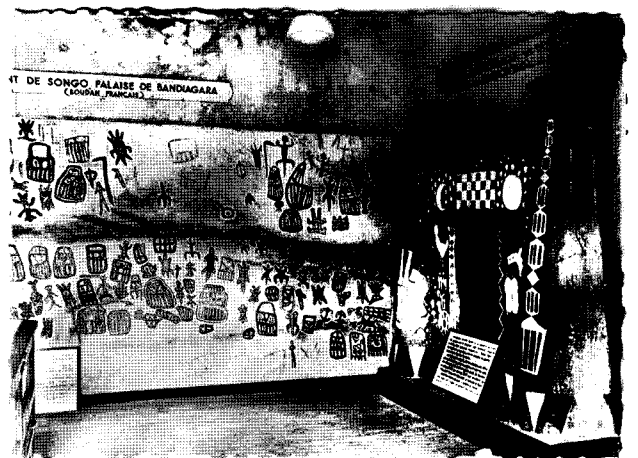


Figure 78 à 80 - Château de Cabrerets. En haut, salle d'exposition : les objets de la collection A. Niederlender ; au milieu, salle d'ethnographie africaine ; en bas, Musée-château de Cabrerets, 1946 (photo Collection Lebaudy).

améliorer l'accès à la grotte, c'est "en cédant (au nom de Jean Lebaudy) le tronçon de route à l'administration départementale" qui, fin 1947, assure "la remise en état de cette voie desservant uniquement Pech-Merle".

La conclusion du Fondé de pouvoir laisse peu d'espoir quand il ajoute que le nombre des visiteurs "reste encore très insuffisant en raison, tout d'abord, de l'éloignement de Cabrerets des grands centres touristiques, de la pénurie de carburant pour les

voitures et du manque de publicité". Pourtant en matière de promotion, tous les moyens en oeuvre à l'époque ont été tentés et Jean Lebaudy a fait appel au Touring Club de France, pour le financement des panneaux indicateurs et publicitaires.

Afin de donner au musée l'essor qu'il mérite, Jean Lebaudy et Melle Georgina Murat vont prendre la difficile décision de se séparer de la grotte du Pech-Merle. L'impasse relationnelle à laquelle, apparemment, ils sont arrivés avec André David, compromet l'avenir de la grotte ; celui-ci refusant toute modification de l'acte de vente du 23 juillet 1923. Il semble bien pourtant que, si R. Tétart avait fait confiance au chanoine Lemozi, ce dernier, en usant de patience, eut pu persuader les époux David à plus de souplesse et un nouvel accord eut pu être passé. Mais l'homme d'affaire n'a rien voulu entendre et, surtout, a nié les qualités de négociateur de "Monsieur le curé". Pour faire évoluer la situation, il fallait accepter un médiateur local, plus diplomate certes que ne le fut le fondé de pouvoir. Le 31 août 1949, le maire de Cabrerets, M. Théron, fait part aux conseillers municipaux de "ses entretiens avec Monsieur Lebaudy et Melle Murat ayant trait à la volonté de donation à la commune des droits que ceux-ci possèdent sur la grotte de Pech-Merle". Après délibération, le conseil municipal de Cabrerets accepte à l'unanimité le principe de cette donation.

Tournée vers l'avenir, avec pour préoccupation le développement du musée de Cabrerets (fig. 80), que viendront enrichir de nouvelles collections africaines et régionales, la Société mixte accepte la proposition de "*la municipalité de Cabrerets de prendre en charge la grotte de Pech-Merle moyennant abandon complet des droits de propriété sur celle-ci*" (A.F. Lebaudy, rapport du 31 décembre 1949).

Derniers travaux : 1950 - 1964

Le vingt avril 1950, la grotte du Pech-Merle devient officiellement propriété de la commune de Cabrerets.

Au cours de l'Assemblée Générale extraordinaire du 29 janvier 1950, a lieu la cession de la grotte de Pech-Merle à la commune de Cabrerets, avec tous les droits que possédait la Société Mixte. Les Sociétés ne pouvant faire de dons, la grotte est cédée à la municipalité pour la somme symbolique de trente mille francs, que Jean Lebaudy prend à sa charge (A.F. Lebaudy, acte notarié du 29 janvier 1950).

La cession de la grotte à la commune marque la fin d'un rêve. Celui de créer un Centre culturel de haut niveau comprenant à la fois une grotte ornée paléolithique, un musée de préhistoire et d'ethnographie et un centre de recherche. Un lieu où touristes et chercheurs auraient pu se côtoyer, qui aurait donné à la commune une dimension internationale. C'était faire de cette région de confluences, Lot et Célé, l'équivalent de la région des Eyzies en Dordogne riche en sites prestigieux, dont la grotte de Lascaux découverte en 1940.

Chaque structure va désormais évoluer indépendamment l'une de l'autre. La commune ayant le souci de rentabiliser rapidement un site archéologique dans lequel elle doit investir près de 3 millions de francs, pour la remise en état des couloirs de cir-

culution, de l'éclairage et surtout de la protection des peintures. "*Les installations intérieures très usagées ne répondaient plus à une exploitation rationnelle et présentaient même en raison de leur vétusté, de gros risques pour la visite*" (A.F. Lebaudy, "note de A. Bessac à R. Tétart", 14 déc. 1949). Quant à la Société mixte pour la gestion du château-musée elle entend continuer un développement avant tout scientifique, rassurée par la croissance de fréquentation du musée. Selon le rapport annuel de R. Tétart, le nombre des visiteurs (malheureusement non indiqué) en 1949 "atteint près du double de celui de l'année 1948 ; les recettes du petit inventaire de cartes postales et livres annexés au Musée sont passées de 4 956 francs lors de l'exercice précédente à 25.675 francs en 1949, montrant l'intérêt que les visiteurs prennent de plus en plus aux collections du Musée".

Dans cette nouvelle situation, quelle place a-t-on réservé au chanoine Lemozi, qui fut pendant plus de trente l'une des personnalités scientifiques importantes du Quercy ?

Malmené par l'administrateur de biens de J. Lebaudy, mal à l'aise au sein de l'équipe scientifique qui s'est constituée à partir de 1942, le chanoine n'a aucune responsabilité et ne possède plus au musée, après la guerre, qu'une place modeste. Les pièces archéologiques exposées, ainsi que les quelques relevés qu'il a pu préserver dans l'exposition, ne rendent plus compte de l'importance de ses travaux, et lui-même se tient à l'écart de la vie scientifique du musée. Ainsi en 1947, D. Peyrony, Directeur des Antiquités Préhistoriques, lui adresse une lettre enthousiaste à l'annonce de la création du centre préhistorique à Cabrerets "à l'image de celui du Périgord". Le préhistorien sollicite que les collections de "l'Abbé Derville", qui a fouillé les tumulus de Carennac, soient déposées au musée, et suggère que la Société mixte se réserve les fouilles dans le département du Lot et demande le classement des gisements. L'abbé transmet le courrier à Jean Lebaudy, ainsi qu'une copie à M. Griaule et R. Tétart. C'est finalement Marcel Griaule qui répondra à D. Peyrony, et fera auprès des Musées Nationaux la démarche nécessaire au classement des gisements (fig. 81) (A.F. Lebaudy).

Dès 1949, l'éloignement de M. Griaule, en mission en Afrique, et le départ du Père Lehembre qui a rejoint sa communauté, permettent aux scientifiques locaux de resserrer leurs relations. Cette même année, A. Niederlender fait appel au chanoine pour l'étude de "l'abri de la Peyre" qu'il fouille dans la vallée de l'Ouyse. Dans un courrier du 10 décembre 1949, il rend compte au chanoine du résultat de ses travaux, qu'il trouve décevant et l'invite à visiter le site. A. Lemozi écrit : "*Selon le désir de Mr André Niederlender, j'ai été voir l'abri de la Peyre... J'ai pu voir chez Mr André une trentaine de petits silex, la plupart lamellaires, avec encoches comme au Cuzoul, un microburin tardenoisien, deux petits grattoirs, quelques pointes en os cassées, une pierre calcaire portant un signe gravé losangé, etc.*" Le texte est accompagné de quelques dessins (en 1964, dans le cadre d'un musée à Rocamadour, pour plus d'informations, il s'adressera au père Bergougnieux qui a participé aux fouilles avec Niederlender). Modeste intervention mais qui suffit à son bonheur, car c'est toujours avec la même émotion qu'il retrouve le causse de Gramat et les vallées de l'Ouyse et de l'Alzou. Quelques mois plus tard, c'est lui qui invite A. Niederlender à fouiller la grotte de la Salpêtrière dans la vallée de Vers (fig. 82) (lettre du 28 avril 1950, archives Yves Sarrazy).

Cabrerets, 25 janvier 1947

Monsieur Jean Lebaudy.

J'ai reçu de M. Peyrony, la lettre ci-jointe que je communique, en même temps, à M. Griaule et à M. Tétart. Je serai bien reconnaissant à la Société de Cabrerets, d'adresser elle-même à M. Peyrony, la réponse qu'elle jugera opportune.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Jean Lebaudy, l'hommage de mes sentiments respectueux et reconnaissants.

A. LEMOZI
Cura de Cabrerets

Cabrerets, 28 avril 1950

Cher Monsieur André,

J'ai bien reçu votre lettre et vous remercie très sincèrement de votre bon souvenir. Je serai très heureux de vous recevoir à ma table, le jeudi 4 mai. Il est bien entendu que j'invite également M. André Bruchet que je connais bien et votre ami, M. Tharmé. Il y aura 3 arrivées vers 9 h., heure légale; je serai au presbytère. Vous serez très aimable de me confirmer votre venue par une lettre ou par un coup de téléphone, adressé à M^{lle} Raquet, Receveuse des Postes, à Cabrerets. Il est entendu que j'envoierai à M. Gaudron, selon son vœu et la vôtre, un article sur les nouvelles galeries du Combrel de Pech-Merle. J'ai terminé le relevé de toutes les peintures (environ une vingtaine de panneaux), ainsi que le compte-rendu concernant cette nouvelle découverte. Ce travail comprend environ 210 pages (format grand format).

Vous me parlez de la grotte de la Salspétrière (Vallée du Vert). Je la connais bien. Je l'ai visitée pour la 1^{ère} fois vers 1923 et j'ai recueilli quelques silex.

Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous fassiez de la famille Salspétrière pour la bonne raison que j'ai dans mon presbytère au musée beaucoup plus d'objets à étudier et à classer que je ne pourrai en étudier et en classer pendant le peu de temps qui me reste à vivre. Pourquoi, aller m'installer de nouvelles récoltes alors que j'ai déjà chez moi tant d'objets à étudier et à publier. Faites pour le mieux; agissez en toute liberté et surtout n'ayez aucun peur de me faire la peine; au contraire, je serai heureux de savoir qu'un excellent fouilleur, comme vous, travaille dans la région de Cabrerets. J'ai un compte-rendu complet concernant les 9 silex de Corongac et un travail assez important sur la Vallée du Vert, secteur de St-Julien. Si ce qui concerne le travail demande pas de temps je ne pourrai m'en occuper que après le Congrès de St-Julien. Je vous prie de m'envoyer un mot me disant que vous l'avez sentie et moi je vous enverrai un autre pour votre choix. Vos amitiés dévouées. A. LEMOZI Cura de Cabrerets

Figure 81 - Lettre manuscrite de A. Lemozi à J. Lebaudy, du 25 janvier 1947 (archives famille Lebaudy).

Figure 82 (à droite) - Lettre manuscrite de A. Lemozi à A. Niederlender, du 28 avril 1950 (archives Yves Sarrazy).

C'est donc dans un climat apaisé que s'organise le "Musée de préhistoire et d'ethnographie". Les fonctions des principaux responsables sont clairement définies. R. Tétart assure la gestion financière du centre culturel qui comporte la gestion du personnel d'accueil et l'organisation matérielle des visites. André Niederlender, nommé officiellement conservateur par les Beaux-Arts, bénéficie d'une rémunération³⁰ et d'un logement de fonction. Chargé de l'accueil des scientifiques, il gère également le classement des collections et leur acquisition, le fonctionnement de la bibliothèque.

De son côté, en 1950, c'est en qualité de chercheur que A. Lemozi intervient au 6^e Congrès des Sociétés savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, qui se déroule à Cahors et Cabrerets. Il a non seulement "l'honneur" de présenter l'histoire du musée régional de Cabrerets mais également son parcours de préhistorien. Avec l'étude de la galerie du Combrel, découverte en 1949, il retrouve pour un temps la place qui était la sienne au sein de la communauté scientifique.

³⁰ Rémunération refusée par R. Tétart, ainsi que le remboursement des frais de déplacement.

Découverte et étude de la galerie du Combel

Si, au cours de l'été 1949, la commune de Cabrerets envisage avec une certaine appréhension de prendre en charge la grotte du Pech Merle, c'est par contre avec satisfaction qu'André David assiste à la transaction. Même s'il négocie âprement la réversion du pourcentage qui lui est dû sur les recettes, il savoure d'avance la liberté retrouvée. Jusqu'alors toute exploration de la grotte, fouille du sous-sol ou désobstruction ne pouvait se faire sans l'accord de J. Lebaudy, qui réservait ces recherches aux scientifiques. Ce qui excluait A. David. Or celui-ci a toujours espéré poursuivre les explorations commencées dans sa jeunesse. Lors des pourparlers, il se rend acquéreur d'un bois dit le "Combel". Devenu propriétaire du terrain, et mieux encore propriétaire d'éventuelles découvertes, il peut désormais, avec l'accord du maire, entreprendre librement la désobstruction d'un éboulis proche du puits artificiel permettant d'accéder à la grotte. Ce n'est pas une fantaisie de découvreur, mais la conviction que l'abbé a probablement par ses observations trouvé l'entrée primitive de la caverne.

A. Lemozi a longtemps pensé que la grotte de Marcenac constituait l'ancienne entrée de Pech Merle. Opinion partagée par E.A. Martel qui écrit : "... mon plan, simplement esquissé et provisoire, m'incline à croire qu'il y avait jadis communication entre les deux grottes" ("la grotte-Temple..."). Puis vers 1935, l'abbé observe la présence de coquilles d'escargots, "des hélices vermiculées", au sommet d'un éboulis au point terminus de la grande galerie.

"... Au point terminus de la grande galerie, explorée en 1922, j'ai remarqué au plafond quelques traits gravés, au-dessus d'un grand cône d'éboulis (ces derniers formant cloison étanche). En examinant avec minutie les matériaux qui le composaient, j'ai eu l'agréable surprise de recueillir, mais exclusivement dans la partie supérieure de cette cloison, quelques coquillages d'hélices vermiculées, mollusques de plein air, qui ne pouvaient venir que du dehors, par quelque faille ou trappe obstruée correspondant au cône" (Lemozi 1961:3). Il est convaincu que ces coquilles indiquent, à cet endroit, l'existence de l'ouverture primitive de la grotte du Pech Merle qui pouvait encore fonctionner à l'Azilien, période où se rencontre ce type d'escargot.

En novembre 1949, André David, Abel Bessac et "quelques travailleurs habiles et courageux" entreprennent de "percer de part en part le cône d'éboulis, en allant vers le Sud-Est, (supprimant) du même coup des matériaux glissants, et même encombrants pour les visiteurs des galeries peintes de Pech Merle". A. Lemozi, "en témoin attentif et intrigué, établit une coupe régulière des travaux" (fig. 83). Enfin, "le vendredi 4 décembre 1949, vers midi, (A. David) sentit tout à coup que son long burin s'échappait dans le vide... Le trou est élargi juste assez pour le passage d'un homme, et aussitôt, André et son compagnon, muets d'admiration peuvent se payer une promenade sensationnelle au pied de grandes colonnes formées par des racines de chêne, au milieu d'ossements fossiles, dans plusieurs magnifiques galeries peintes ou gravées, restées inviolées, sans doute, depuis bien des siècles, comme semblent le prouver l'absence totale de traces de métaux, de céramique, etc..., en d'autres termes de l'homme de l'histoire..." Le soir même, le chanoine visite "le nouveau souterrain en compagnie de MM André David, Abel Bessac, Albert Colonges, Roger Vinel, Roger Théron, maire de Cabrerets". C'est l'enthousiasme (Lemozi 1952:4).

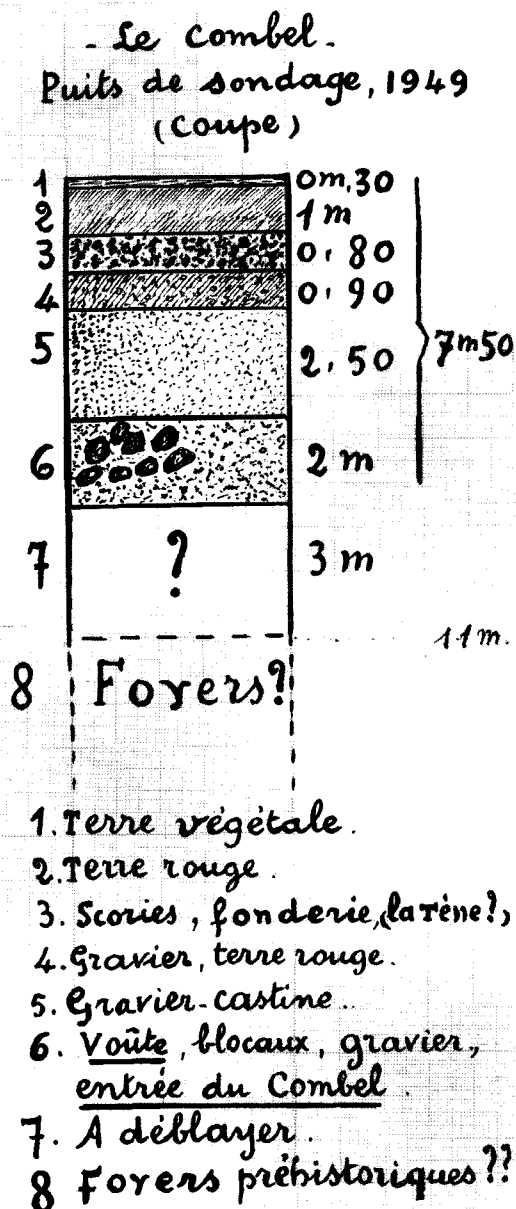


Figure 83 - Pech-Merle "le Combel" : coupe du sondage de 1949 qui a permis d'aboutir aux galeries nouvelles du Combel (dessin A. Lemozi, sondage A. David, ACR).

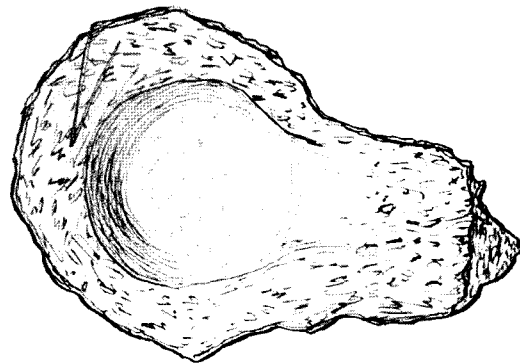
La Société mixte étant alors toujours propriétaire de la grotte, Abel Bessac, député du Lot, de façon plus pragmatique, informe R. Tétart de la découverte "de nouvelles galeries situées sur la propriété de la famille David qui constituent le prolongement sud de la grotte actuelle". "Sur un parcours d'environ 40 mètres, elles se situent sous une parcelle de bois récemment achetée par M. André David. Les travaux de fouille entrepris par M. André David sur cette parcelle, ont abouti à la découverte d'un puits ou cheminée traversant la voûte rocheuse des galeries. C'est par cette cheminée que l'érosion a entraîné la coulée d'argile et de castine qui s'étale jusqu'à la grande scène de la galerie préhistorique. Les travaux de fouille n'ont pas été dirigés dans la direction de la grotte déjà exploitée qui se trouve encore isolée du puits de forage par un bouchon de terre, mais bien dans la direction opposée. A l'heure actuelle, une chatière de 0m,40 environ permet d'accéder à la nouvelle grotte constituée par des galeries de 110 mètres environ situées selon toute apparence sous le bois de

Monsieur Victor David et sous le bois de M. Marcenac. Les salles découvertes sont richement ornées de concrétion ; elles n'ont cependant ni les dimensions ni la beauté des galeries déjà exploitées... Cependant, en prévision d'une exploitation future, il serait désirable de préciser dès maintenant les droits et prérogatives de chacun sur ces galeries... D'autre part, M. André David a manifesté le désir de conserver à l'égard de la régie le privilège de guide qui lui avait été concédé par M. Lebaudy. J'ai cru devoir lui répondre que la régie ne verrait pas d'inconvénient à introduire dans le règlement de l'administration relatif au recrutement du personnel une clause lui accordant une priorité dans les concours de recrutement des guides. Je vous signale enfin que, compte tenu des exigences de l'Administration préfectorale qui ne peut autoriser la commune à emprunter avant d'être propriétaire de la grotte il y aurait urgence à passer l'acte de cession... " (A.F. Lebaudy, "note à R. Tétard", 14 déc. 1949).

La découverte du "Combel" a donc hâté les négociations et la signature de l'acte de vente, comme elle a permis à André David, inventeur et propriétaire, la sécurité d'un emploi en obtenant un poste de guide permanent. Enfin, l'étude du site entreprise par A. Lemozi relance l'intérêt du public pour la grotte de Cabrerets, même si la galerie peinte ne sera jamais accessible aux visiteurs. Car en dehors des frais importants de restauration que la commune doit engager pour la réouverture de Pech-Merle, la concurrence que représente la fréquentation de la grotte de Lascaux, qui connaît un vrai succès populaire, est difficile à surmonter. Dans son manuscrit resté inédit, il rappelle l'effort consenti par la commune pour le réaménagement de la grotte : "En 1952, après de pénibles travaux qui ont duré près de deux ans, une communication a été établie entre Pech-Merle, le Combel et la "Salle rouge". Celle-ci a été ouverte au public en août 1952, en présence de Monsieur le Ministre de l'Agriculture" (A.D.).

Le chanoine officialise l'événement en informant immédiatement Séverin Blanc, "Directeur de la 7^e Circonscription des Antiquités préhistoriques", qui se rend sur place huit jours plus tard et constate "l'importance de la nouvelle découverte". Puis il se met rapidement au travail et "consacre de longs mois au relevé des nouvelles peintures et gravures" ; dans des conditions souvent inconfortables. Comme pour les premières études, trente ans plus tôt, il est assisté par André David. Enfin, il rédige un manuscrit de 200 pages comprenant "plusieurs centaines de figurations" et dont il présente la synthèse dans un article qui paraît, en 1952, dans la Société Préhistorique Française, intitulé : "Le Combel de Pech-Merle, commune de Cabrerets, Lot et ses nouvelles galeries : Antre préhistorique, ancien repaire du grand ours et du lion des cavernes". Dans cette première parution, il rend compte de l'histoire de la découverte, décrit les galeries puis les panneaux peints et gravés. C'est avant tout l'inventaire des figurations répertoriées et du matériel trouvé au sol, dont une lampe, mais qui ne comprend aucune illustration (fig. 84).

En 1961, à la demande de la Société des Etudes du Lot, il présente une communication sur le Combel, intitulée : "Le Combel, continuation de la grotte-temple de Pech-Merle". Pour la rédaction de ce nouvel article, bien illustré, il s'inspire de l'étude qu'il a rédigée une dizaine d'années plus tôt, et des différents travaux qu'il a menés par la suite dans la grotte. Malgré son sens aigu de l'observation, il surprend par son interprétation souvent fantaisiste des représentations du Combel. Il décrit rapidement les peintures dont il produit des relevés parfois agrémentés par



1 cent.

A. Lemozi

Figure 84 - "Godet en calcaire". Lampe paléolithique trouvée dans la galerie du Combel (dessin A. Lemozi [inédit], ACR).

des tentatives de figurations de leur environnement géologique. Les concrétions sont figurées de façon assez rudimentaire et naïve mais elles sont présentes, ce qui est une forme de progrès puisque les oeuvres ne semblent plus simplement extraites de leur cadre naturel. Toutefois, Michel Lorblanchet qui a refait l'ensemble de ces relevés insiste sur leur manque de précision et les nombreuses erreurs que comportent ces dessins qui sont sommaires et rapides. Ce qui est étonnant, c'est qu'il ne s'attarde plus à décrire ce qu'il observe, mais interprète immédiatement ce qu'il voit. Et il voit aussitôt, ce qu'il sait ! L'observation fait place à l'imaginaire. Le lion rouge du Combel "se traîne en vomissant le sang". L'exiguïté de l'endroit où se trouvent le lion et les chevaux le porte à croire "à un piège, à une trappe où sont tombés équidés et lion et où ce dernier vient d'être assommé à côté des chevaux épouvanés et blessés à leur tour... Points et traces digitiformes autour de la cage au lion peuvent signifier une prise de possession ou des blessures". Il lui est déjà arrivé, par le passé, de personnaliser les figurations animales. Mais cette fois, la liberté avec laquelle le chanoine prête des sentiments aux animaux figurés, son imagination débridée qui reconstitue des scènes, laissent le lecteur confondu.

On se demande quels phénomènes ont joué dans cette évolution où l'objectivité et la pertinence disparaissent. Ses dernières publications, rédigées entre 1936 et 1939, dont les deux articles présentés au Congrès préhistorique de France, en 1936 : "Les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets (Lot)" et "Quelques spécimens de l'Art quaternaire (région de Cabrerets - Lot)", sont d'un intérêt scientifique réel. Il est évident que les événements de 1940, suivis par les bouleversements propres au musée de Cabrerets, l'ont peu à peu éloigné du monde scientifique. Pourtant, en 1940, H. Breuil l'invite à visiter la grotte de Lascaux nouvellement découverte³¹. Mais c'est dans un presbytère redevenu silencieux, sans presque de contact avec ses confrères, qu'il rédige son manuscrit sur l'abri Murat.

³¹ Delluc B. et G., 1979. Les dix premières années sous la plume de témoins, in : Lascaux inconnu, P. 26. Rappel : le 8 octobre, 1940 l'Abbé A. Lemozi... écrit à l'instituteur M. Laval pour le remercier de lui avoir fait visiter Lascaux le 7 octobre (archives Laval).

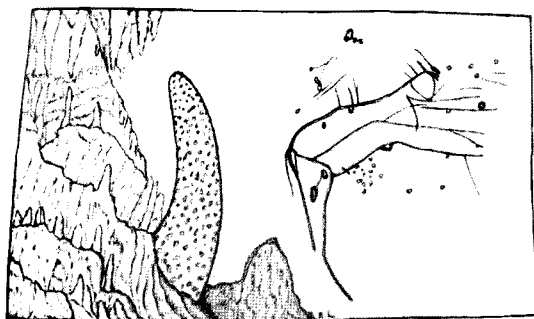
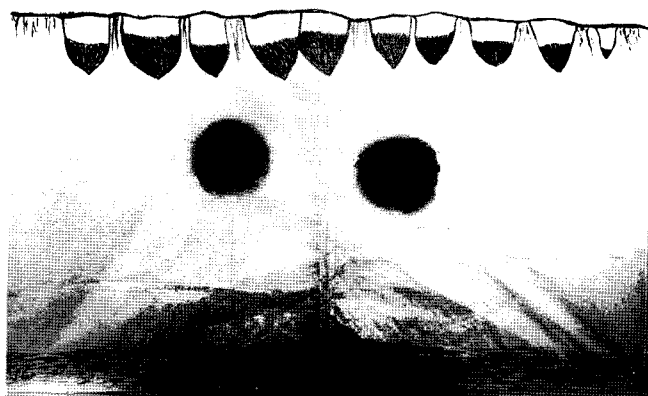


Figure 85 (haut) - Pech-Merle "le Combel". Têtons stalagmitiques peints en noir, au plafond de la "Chapelle des Antilopes" (dessin A. Lemozi, 1950, archives privées).

Figure 86 (bas) - Pech-Merle "Galerie Combel" : stalagmite érodée interprétée comme une "corne d'abondance" et "figuration humaine" (dessin A. Lemozi, archives privées).

Pour trouver la réponse aux questions qu'il se pose, lui, l'auto-didacte, convaincu que la science est aussi dans les livres, se retranche dans ses lectures. Dès le début de ses recherches il a utilisé l'ethnographie comparée, et ce n'est plus dans le dialogue qu'il cherche des éléments de compréhension mais dans les écrits de certains auteurs, comme le Père Mainage. A moins qu'il ne se laisse inconsciemment influencer par ses convictions religieuses. Ainsi, dans le panneau du fond du Combel qu'il baptise "La chapelle des antilopes", alors qu'il perçoit avec raison et figure les stalactites peintes transformées en seins de femme (fig. 85), il ajoute "un rhinocéros tychorinus, une figuration féminine, une lionne auréolée qui maîtrise les autres animaux et leur communique la vie..." Autant d'éléments qui, en réalité, n'existent pas sur la paroi. Pourtant il affirme : "grâce à des parallèles d'ordre ethnographique, la lionne comme celle de Mycènes, présente une force supérieure génératrice, dompteuse et nourricière universelle ; la déesse-mère dont on retrouve les traces tout au long de l'histoire des religions". Cette déesse-mère, qui l'obsède et dont il retrouve partout la présence. C'est la mère universelle des religions primitives qui préfigure la "Vierge Marie". A. Lemozi se comporte en érudit, et non plus en chercheur, qui puise ici son inspiration chez Mircea Eliade.

Dans cette étude du Combel, il interprète comme une sculpture de corne, une curiosité purement naturelle, une étrange stalagmite altérée par des phénomènes d'érosion, de dissolution chimique. Le voilà entraîné dans un interminable exposé sur

le symbolisme des cornes dans l'histoire et l'ethnographie. Il conclut "la corne du Combel, corne piquetée, blessée, peut symboliser une puissance qu'on veut abattre" (fig. 86).

Il a parfois reçu l'avis de certains de ses confrères, comme en 1952 celui de Frédéric Koby, paléontologue, qui lui écrit à propos des "antilopes" : "... Au sujet des antilopes... je viens de vérifier maintenant au bon endroit, à Lacave, que je trouve heureusement quand même dans le répertoire de Reinach... p. 97, fig. 8 "Tête d'antilope". Je pense plutôt qu'il s'agit d'un bouquetin un peu forcément affiné par manque de place et dont les cornes sont aussi pour la même raison un peu redressées. Sans doute il faut aussi admettre que les paléolithiques, avec leur habitude de faire surtout des profils, ne peuvent pas facilement représenter des saïgas dont les cornes sont plus caractéristiques de face que de profil... Il n'est absolument pas impossible qu'une antilope autre que le chamois ou la saïga ait encore vécu en France au quaternaire, mais cela est quand même très peu probable..." (lettre du Dr Frédéric Ed. Koby, 18 décembre 1952, archives privées) (fig. 88).

En 1955, il accueille Ed. Drouot et M. Combier pour la visite du Combel, avec qui il a un échange très fructueux. Ed. Drouot lui adresse ses remerciements, quelques photos en noir et blanc qu'il a prises dans la grotte, et ces quelques lignes : "J'ai été extrêmement intéressé par la visite du Combel et j'ai trouvé à cette grotte quelques traits communs avec les peintures de la grotte d'Oulen, notamment en ce qui concerne le symbolisme de fécondité. Je garderai le souvenir le plus reconnaissant pour votre extrême obligeance à nous ouvrir votre si belle collection de relevés et votre beau musée et tacherai de prendre exemple sur votre scrupuleuse fidélité dans la reproduction des dessins" (lettre du Dr Edouard Drouot, du 13 décembre 1955, archives privées).

L'abbé, grâce à l'étude du Combel, a donc retrouvé son statut de chercheur au musée de Cabrerets. Les visiteurs de la grotte viennent au château découvrir les grands panneaux qu'il a relevés. Son travail, là encore, sert et le musée et la grotte.

Cependant, comme pour l'abri Murat, il connaît la déception de ne jamais voir éditer son manuscrit. C'est un chagrin intime qui lui donne le sentiment d'une oeuvre inachevée. Aussi, éprouve-t-il stupeur et colère quand, en 1964, paraît dans la "Vie Quercynoise" du 19 septembre un article signé de l'abbé Glory sur l'étude qu'il vient de mener au Combel ; comme si ses propres travaux n'avaient jamais existé ! A. Lemozi interpelle son confrère : "... je lis avec beaucoup de surprise ce qui suit : "à la grotte du Combel, prolongation de celle de Pech-Merle à Cabrerets, un deuxième félin, deux nouveaux bouquetins et un cheval peint en rouge pâle viennent d'être authentifiés après récente mise au jour". Je vois que vous ignorez qu'en 1950 dans un long compte-rendu que j'ai écrit sur le Combel de Pech-Merle, je parle longuement des deux scènes auxquelles vous faites allusion. Les deux bouquetins dont vous parlez, je les ai décrits après les avoir reproduits grandeur naturelle. Je pourrai vous montrer, quand vous le désirerez, mon dessin et la photo de ce dessin. Quant au "cheval peint en rouge pâle" j'en ai fait également le relevé en 1950, ainsi que du félin et des deux autres chevaux..." (fig. 87) (lettre de A. Lemozi à A. Glory, le 22 sept. 1964, archives privées). Si en janvier de la même année, A. Glory s'est adressé au chanoine pour le relevé du panneau des mammouths qu'il compte effectuer à Pech-Merle, c'était d'abord pour solliciter un hébergement, "pendant deux ou trois jours", dans l'une des chambres du château, réservées à l'accueil des scientifiques. Mais pour l'étude du Combel, il a tu sa venue.

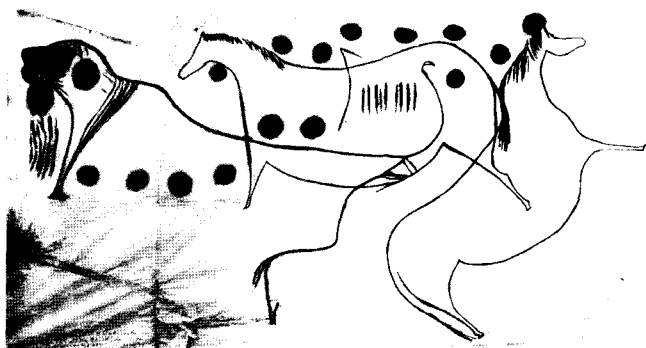


Figure 87 - Pech-Merle : le félin et les deux chevaux du Combel (relevé A. Lemozi, archives privées).



Figure 88 - Le Combel, "les Biches" (relevé et texte de A. Lemozi, archives privées).

C'est avec André David, devenu le personnage incontournable de Pech-Merle, que la visite et l'étude ont été organisées. "Les guides de la grotte m'avaient montré ce qu'ils connaissaient et non pas ce que vous connaissiez ; je me suis fié à eux, en toute bonne foi, ne pouvant contrôler au musée qui n'existe plus. Aussi les lignes que le Confrère du Lot a fait paraître dans la "Vie Quercynoise" sous ma signature, ce que je n'approuve pas, n'étaient pas du tout dirigées contre vous ; soyez donc rassuré" répond sans plus d'excuses A. Glory au chanoine. Sa réponse, tout à la fois courtoise et désinvolte, ne suffit pas à dissimuler le peu d'intérêt qu'il porte au travail de son confrère. Tout aurait dû les rapprocher, notamment le fait que tous deux sont préhistoriens et prêtres. Jamais l'abbé ne se serait permis une telle attitude, lui toujours si soucieux des autres, ni H. Breuil qui s'est toujours montré très courtois avec lui. Mais A. Glory autrement ambitieux ne s'encombre pas d'état d'âme. A cette époque il s'impose en tant que spécialiste de l'art pariétal. Il vient d'achever les relevés et l'étude des gravures de Lascaux et est de plus en plus présent en Quercy, où il procède aux relevés des grottes des "Fieux" et de "Roucadour". Plutôt qu'à l'abbé, il a préféré s'adresser aux guides, en particulier A. David que son attitude valorise, en arguant de ses droits d'inventeur.

Aucune rencontre n'a lieu entre les deux confrères qui aurait pu instaurer un vrai dialogue, mais seulement un échange épistolaire au cours duquel A. Glory conclut : "J'ai eu grand plaisir à consulter les dessins et croquis que vous avez tirés du Combel ; ils m'ont permis de confronter mon interprétation, par exemple les biches n'ont jamais des oreilles incurvées rejetées en arrière, mais toujours des oreilles droites, et il ne manque pas de bouquetins gravés ou peints en préhistoire qui ont des cornes fines avec des oreilles sous-entendues, et lorsque les oreilles y sont, elles sont petites et les cornes s'en distinguent par leur longueur qui, en général est la longueur de la tête comme au Combel et sur l'os gravé de Lacave publié autrefois par mon ancien ami Viré ; je base mes interprétations sur la typologie comparative et sur les relevés directs au cellophane sans erreur possible de déformation optique ou de décalage de calque qui reste immobile durant l'opération" (A. Glory, lettre du 10 nov. 1964, archives privées).

Certes A. Glory a fini par présenter ses excuses au chanoine, et chacun s'est adressé à l'autre avec une courtoisie compassée, mais l'incident a profondément bouleversé A. Lemozi que son grand âge fragilise. Cet homme de cœur qui connaissait les faiblesses humaines a eu les siennes et son talon d'Achille fut la préhistoire. Il supportait mal la critique et l'abbé Jean Marty, peu après sa disparition écrira : "... Il avait le don de voir le côté comique des choses et des gens. Mais par contre il admettait avec quelque peine, qu'on plaisante sur ses recherches paléontologiques", à plus forte raison que l'on néglige ses travaux.

Ce ne sera sûrement pas le dernier intermède douloureux qu'il connaîtra. Peu avant sa disparition, paraît, en 1968, l'ouvrage du géologue Philippe Renault, intitulé : "Pech-Merle, le Combel, Marcenac", qui comporte non seulement l'étude géologique de ces grottes, mais encore l'historique de leur découverte, en particulier celle de Pech-Merle. Si l'auteur cite A. Lemozi c'est à travers les extraits d'articles, rédigés par l'abbé, qu'il introduit dans le texte, mais ne rend pas l'hommage qui est dû à son travail. Par contre la place d'honneur revient à André David que ce livre consacre définitivement "inventeur" de la grotte du Pech-Merle et des peintures. Dans l'interview qu'il accorde à Ph. Renault, A. David n'a aucun scrupule à paraphraser l'abbé dans le récit qu'il fait de la découverte de la grande salle ornée, rappelant que l'abbé n'y participa pas : "Mon camarade Dutertre vint dîner chez nous, accompagné d'un ouvrier agricole voisin. Je parvins à les entraîner tous deux ainsi que ma soeur dans le fameux boyau. Nous partîmes armés de burins, de marteaux, de nombreuses bougies et d'une corde. Après avoir traîné ce matériel avec de grandes difficultés, nous aboutîmes à une faille de quinze mètres de profondeur. Nous attachâmes la corde à une colonne de concrétions. Mon émotion était déjà grande, lorsque j'aperçus les perles des cavernes. Je m'empressais de dénouer la corde qui me tenait prisonnier et criais à mes coéquipiers de la remonter et de descendre à leur tour. En les attendant je commençai à explorer la salle. Bientôt apparurent devant mes yeux étonnés les femmes bisons (ainsi nommées par Leroi-Gourhan) la main rouge et le cerf mystérieux. Ma joie devint délirante. Un pareil saut dans le temps ! C'était tellement extraordinaire... Quelques mètres plus loin et sortirent de l'ombre les mains entourant les chevaux... Nous avions l'impression d'avoir échoué dans un autre monde. Poursuivant notre chemin nous arrivâmes devant "la grande chapelle", presque noire de mammouths et de bisons, appelée plus tard la "Chapelle des mammouths". Cette vue augmenta encore notre joie..." (Lemozi et al. 1969:14-15). Oublié dans ce récit Victor David, le père, présent à cette première expédition, et sa colère devant des tracés que personne ne comprenait, croyant que c'était les jeunes spéléologues Touzéry

et Redon qui avaient ainsi marqués les parois. C'est l'abbé qui identifia les figurations, quand A. David et H. Dutertre parlaient de serpents, d'oiseaux, de tortues. Et c'est l'abbé qui comprit l'importance de la découverte. Les joies dont il parle, c'est avec lui qu'il les a connues, quand au fur et à mesure de l'avancement de ses travaux, celui-ci révélait à l'adolescent les animaux reproduits sur la paroi. Mais avec le temps A. David a modifié l'événement, se mettant de plus en plus au premier plan ; décrivant les panneaux ornés, comme s'il avait eu alors la compétence de les déchiffrer, d'identifier les figurations. Peu à peu, son rêve est devenu une réalité, jusqu'à l'écrire comme étant la vérité. Ce récit, qui correspond probablement chez A. David à un besoin de reconnaissance, devient crédible quand c'est Philippe Renault, chercheur au CNRS, qui le rédige. Quelle peine fut celle du chanoine à la lecture d'un tel ouvrage ? Jusqu'à la photo qui présente un vieillard intimidé quand, même très âgé, il impressionnait ses interlocuteurs par sa prestance, la douceur de son visage et l'intelligence de son regard.

Peu à peu, à Cabrerets, s'est créé un mythe inspiré de Lascaux où A. David tient le rôle principal, éclipsant l'abbé Lemozi qui fut quand même l'initiateur de la découverte.

Heureusement, il y eut parfois des interventions spontanées, mettant à l'honneur la qualité de son travail scientifique. Ainsi, en 1952, au moment de "l'affaire André Breton" et de la dégradation commise sur l'une des peintures du Pech Merle, le poète mit en doute la valeur scientifique de la datation des figurations certifiant leur ancienneté. Henri Breuil rédige alors un article sur "l'authenticité des fresques" de la grotte et envoie une polycopie à l'abbé Lemozi, directement concerné par cette attaque. Cet article, véhément et bien documenté, affirme non seulement l'authenticité des peintures mais encore le sérieux de leur étude, et les efforts de protection mis en place pour leur conservation. Touché par ce témoignage qui lui va droit au cœur et qui redonne à son travail toute sa dimension, l'abbé ajoute à la fin de la copie : "... ce n'est pas l'abbé Lemozi qui avait demandé ce témoignage à l'abbé Breuil" (A.D. lettre de H. Breuil, 15 sept. 1952).

Au cours de cette décennie, de 1950 à 1960, A. Lemozi mène plusieurs études dont la "grotte de Cougnac" et le "Grand abri sous roche de Cabrerets", reprenant le mode de vie qui fut le sien : archéologie et prétrise.

La grotte de Cougnac

Le 23 Novembre 1952, sur les indications d'un radiestésiste, un groupe de spéléologues pénètrent dans la grotte et découvrent les peintures qui se trouvent à 100 mètres de l'entrée. Comme pour Pech Merle en son temps, c'est le choc, tant la cavité est belle !

Plus petite certes que Pech Merle, c'est un palais de cristal dans lequel se sont introduits les inventeurs, aux plafonds splendides, et où la magnificence des concrétions sert d'écrin aux peintures. La grotte présente certaines affinités avec Pech Merle : un décor superbe, les sujets représentés, les dimensions des figures, parmi lesquelles se retrouvent dans les deux cavités :

- un "homme blessé", exceptionnel dans l'art paléolithique,

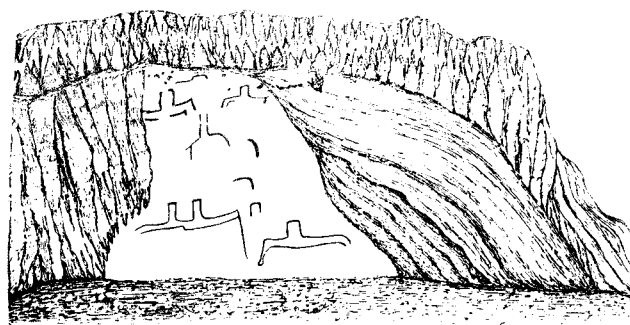


Figure 89 - Cougnac. Panneau des signes aviformes montrant le souci d'intégrer les motifs dans le cadre des concrétions naturelles. Cependant le dessin des concrétions n'est pas fidèle à la réalité, le nombre et la position ne sont pas respectés (dessin A. Lemozi, photo M. Lorblanchet, archives privées).

- les signes, appelés aujourd'hui "aviformes", particuliers au Quercy (fig. 89). A ces originalités, on peut ajouter les fameux cervidés au garrot proéminent, qui seront identifiés comme des "cerfs mégacéros". Déjà, dans l'ossuaire de Pech Merle, H. Breuil et A. Lemozi avaient interprété une figure schématique comme étant un "cerf mégacéros".

Très rapidement, après la découverte, l'abbé visite Cougnac et s'enthousiasme des similitudes qu'il remarque entre les deux cavités. En 1953, avec l'accord des inventeurs, il effectue plusieurs relevés, et rédige aussitôt une importante étude qui se propose d'établir une comparaison entre Pech Merle et Cougnac.

Monographie d'une centaine de pages, dont le manuscrit original est conservé au musée de Cabrerets. A. Lemozi avertit les inventeurs de Cougnac de son intention de publier cette étude, mais il se heurte à une opposition de leur part. L'un des inventeurs, Louis Mazet, prépare au même moment en collaboration avec Louis Méroc un petit ouvrage sur la grotte³², et lui demande de ne publier son travail qu'après la parution de leur propre ouvrage. L'abbé devra attendre. La plaquette de L. Mazet et L. Méroc, simplement intitulée : "Cougnac" ne paraîtra qu'en 1956. Publiée par l'éditeur Kolhammer en Suisse, elle bénéficie d'une traduction en allemand qui permet de la diffuser plus largement. La préface, signée par H. Breuil, est un hommage au travail réalisé par L. Méroc dans la grotte. Lui-même rédige un chapitre sur "la perspective dans les dessins paléolithiques, dans les périodes antérieures au Solutrén". De la présence de A. Lemozi à Cougnac, pas un mot. C'est surtout l'opinion de H. Breuil, alors au sommet de sa gloire, qui importe. Le nom de l'abbé apparaît à propos de "l'homme blessé" où il est écrit : "... seul offre ce même caractère, un petit personnage de la grotte du Pech Merle à Cabrerets, décrit par M. Lemozi comme un « archer préhistorique », dont M. Breuil a écrit qu'il est "criblé de traits, à moins qu'il ne les porte..." Ce qui réduit à peu de chose le rôle scientifique de A. Lemozi. Quand, enfin, le chanoine obtient l'autorisation

³² Louis Méroc, chargé de conférence en préhistoire, à la Faculté des Lettres de Toulouse - futur Directeur des Antiquités Préhistoriques de Midi-Pyrénées. Louis Mazet, inventeur, certifié de préhistoire de la Faculté des Lettres de Toulouse.

de publier, il ne trouve pas de crédit pour le faire. En 1960, il s'adresse au CNRS, mais, "le sujet (ayant) été traité en 1956 par Messieurs Méroc et Mazet", la Commission d'Ethnographie "chargée d'examiner la demande" n'accorde pas la subvention sollicitée. Après l'abri Murat et le Combrel, c'est le troisième manuscrit qui ne sera jamais publié.

Il est vrai que le temps a dû manquer à l'abbé qui n'a pu venir régulièrement à Cougnac. Ses relevés s'en ressentent. Comme au Combrel, ils ne sont pas d'une très bonne qualité. Ils sont généralement imprécis et subjectifs, et leur esquisse trop rapide est hélas parfois erronée.

Il conserve cependant la rigueur scientifique nécessaire à l'étude des figures, comme le prouve la réponse de F. Koby à propos du "cerf mégacéros". Le paléontologiste, rappelle que les mégacéros sont plus proches des daïms que des rennes et que seuls les mâles portent des bois. Ce qui est fondamental pour l'identification des figurations de mégacéros. De même, il précise que l'on ne doit pas confondre les images de bouquetin de Cougnac avec des représentations de thar. Lettre aimable et réconfortante qui montre l'intérêt que le paléontologiste porte aux travaux du préhistorien Amédée Lemozi (courrier de F. Koby à A. Lemozi, 16 mars 1960, archives privées).

Le Grand Abri sous roche préhistorique de Cabrerets

En janvier 1928 et février 1932, l'abbé recueille "quelques silex et fragments d'os à travers la paroi de la grande falaise du Pech de la Devèze, qui domine, du côté Est, une partie du bourg de Cabrerets". Mis au courant, D. Peyrony, Directeur des Antiquités Préhistoriques, l'encourage à "entreprendre des fouilles au pied de cette même falaise". Ce n'est que bien plus tard qu'il poursuit ses investigations. Sous les maisons de Cabrerets, "au pied de la grande falaise", et "grâce à la bienveillance et à l'esprit de compréhension des habitants", il met au jour un niveau solutréen (vers -20.000 BP) (fig. 90). Il raconte : "*Nous avons déjà bénéficié plusieurs fois de procédés analogues en particulier à Tour de Faure, Lot, ou des ouvriers occupés à la construction d'une villa nous ont aimablement fourni l'occasion de repérer, d'étudier et de sauver de la destruction une sépulture néolithique entièrement reconstituée au château-musée de Cabrerets*" (Lemozi 1967:176).

Ce qui est intéressant dans ce récit, c'est le renom qu'il conserve auprès de la population locale et le respect qu'elle voue à l'homme de science. C'est l'avantage du prêtre, connu de tous, qui par ses fonctions, est en relation constante avec les populations environnantes. La publication de la revue paroissiale du "Petit Nouvelliste" porte aussi ses fruits. Editée à l'intention des paroissiens du canton de Lauzès, elle a su toucher l'ensemble des habitants. En les informant de ses travaux scientifiques, en faisant d'eux des interlocuteurs privilégiés, il a entretenu leur confiance et surtout leur intérêt pour le patrimoine local. Il a développé un sentiment de fierté à l'égard de leur pays. Il est leur curé, mais il est aussi celui qui détient la connaissance. L'étude qu'il entreprend de ce site procède de l'intérêt qu'il porte à sa terre natale. Tout autre archéologue se serait contenté d'une fouille. Pour l'abbé tout est lié. Il s'intéresse au toponyme tout autant qu'aux peintures rupestres médiévales qui se trouvent sur



Figure 90 - Cabrerets : maisons anciennes au pied de la falaise, installées sur l'habitat solutréen fouillé par A. Lemozi (photo archives Lebaudy).

la falaise, à 20 mètres au-dessus des maisons, à côté du château du diable. Il identifie dragon, Grand-Duc, chiens et loups, etc. dessinés en rouge, et écrit : "*j'incline à croire qu'il y a un lien entre le présent et le passé*". Au cours de ses fouilles, il détecte du Solutréen, un peu de Magdalénien et de l'Azilien. Sous le Solutréen la couche est apparemment stérile. Tout ceci traduit pour lui la permanence des hommes au pied de la paroi.

C'est donc au chanoine Lemozi que l'on doit la découverte de cet habitat solutréen, sans doute l'un des plus importants dans le Lot. Seuls deux grands gisements de cette époque sont alors connus : "la grotte de Reilhac" (1889), publiée par E. Cartailhac et M. Boule et "la grotte de Lacave" (fouille de A. Viré).

La qualité de la publication est incontestable. Elle fait l'objet de trois grands articles dans le Bulletin de la Société des Etudes du Lot (1967-68). Plus de 800 pièces sont individuellement décrites, et trois planches figurent les plus belles (feuilles de laurier et pointes à cran). La numérotation et cette description précise des pièces permet, aujourd'hui, de retrouver dans les collections du musée de Cabrerets l'appartenance de chacune d'elles à un niveau solutréen ou magdalénien ancien. Il publie, en outre, le plan et la stratigraphie (sommaire) de l'habitat, et le relevé des pierres et os gravés trouvés dans le niveau solutréen le porte à croire que les populations solutréennes ont fréquenté la grotte du Pech Merle. Dans cet ensemble, il y a notamment ce qu'il interprète comme "un personnage masqué à tête aviforme, reproduisant les scènes analogues à Pech Merle et à Cougnac où l'on voit également des personnages percés de traits" (Lemozi 1968:13). Malheureusement, M. Lorblanchet a refait l'étude de ces pièces et a publié ses propres relevés qui ne confirment pas du tout l'existence de la figure de "l'Homme blessé", qui semblait pourtant établir un lien précieux avec l'art de Pech Merle (Congrès de Foix 1988). Cette question des relations entre l'abri solutréen de Cabrerets et la grotte ornée n'est pas résolue, Pech Merle étant plus ancien que le Solutréen.

Cette étude sera l'ultime satisfaction de l'abbé. Il lui a fallu une bonne dizaine d'années pour mener à bien ses fouilles. Presque autant pour inventorier le matériel récolté. Le 9 avril 1961, au cours de la "Journée foraine" organisée à Cabrerets par la

Société des Etudes du Lot, il présente une importante communication à propos "du Grand abri sous roche solutréen du bourg de Cabrerets". "Il était intarissable, enthousiaste, on ne pouvait plus l'arrêter" rapporte P. Dalon, aujourd'hui vice-Président de la SEL, qui entendit beaucoup parler de cette journée mémorable. Ce même jour il présente également une seconde communication "Le Combel, continuation de la grotte Temple du Pech Merle". La Société savante lotoise lui a toujours exprimé estime et respect, et l'a toujours considéré comme l'une des éminentes personnalités scientifiques régionales de son temps. Grâce à elle, Amédée Lemozi aura eu la joie de voir publier son travail. Ce sera l'un de ses derniers bonheurs de préhistorien, avec la parution, la même année, de son travail sur la grotte ossuaire de "la Boucarde", commencée en 1940 (Lemozi 1965:253-266). Dans cette étude très précise du matériel trouvé, il identifie tout : le moindre ossement, humain ou animal, en se référant à Edmond Hue (ostéologue), et même les coquilles de gastéropodes. Il fait appel aux travaux du Dr J. Arnal, spécialiste du Néolithique, pour la classification des poteries. Mais sa datation de l'ensemble de la grotte à l'Age du Bronze paraît erronée, comme le montre la fibule en bronze qui est d'époque mérovingienne. Avec le temps, il a fait de la grotte en général un symbole féminin par excellence. Il définit même le rôle de la grotte ossuaire : "On déposait les morts dans une grotte afin de les mettre en contact plus intime avec la Terre-mère dont la grotte était le symbole. La grotte devenait un lieu saint, un vrai sanctuaire visité par les habitants de la région". A "la Boucarde" sur des blocs d'argile il voit des gravures qui, pour certaines, représentent des seins, "symbole de la déesse-mère, tutélaire des défunts". Il interprète d'autres blocs comme étant des "statues féminines" déposées au milieu des ossements. Il se lance alors, pendant deux pages, sur des comparaisons effrénées empruntées à ses lectures. Il cite H. Breuil, G. Chauvet, G. Bailloud, Mieg de Boofzheim, M. Reygasse, J. Pryluski, Homère, M. Eliade, M. Obermaier, G. Childe, M. Griaule, J. Déchelette, etc. ; ouvrages que l'on retrouve dans la bibliothèque du musée de Cabrerets.

Avec une sorte d'exaltation, il voyage ainsi de la Grèce à l'Australie, la Sibérie, la Palestine, l'Afrique... Cette "déesse tutélaire des tombeaux", il la voit partout ! Il est possible aussi qu'il ait peu à peu substitué ses lectures aux voyages qu'il n'a pas faits, aux sites archéologiques qu'il n'a pas visités. Mais son érudition littéraire n'est pas convaincante et l'identification de ces "statuettes" est très douteuse. Il est cependant intéressant de remarquer que, dès 1940, A. Lemozi a recours à l'interprétation chamanique d'après l'oeuvre de Mircea Eliade.

Durant cette décennie (1950-1960), la "Société Préhistorique Française" qui s'intéresse toujours aux travaux du chanoine, publie successivement :

- En 1950, l'historique des "9 silex acheuléo-moustériens" (Lemozi 1950) découverts sur l'oppidum de Coronzac, par M. Seppe, en 1933. Il s'agit de neuf bifaces, d'origine paléolithique, disposés en forme de croix et trouvés entre deux dalles. L'abbé, à qui les pièces ont été confiées, attribue leur réutilisation à un rite protohistorique ou d'époque chrétienne.
- En 1957, le "bouquetin" de la "grotte Cantal" à Cabrerets (Lemozi 1957:11). Figure stylisée, rouge très pâle, qu'il découvre après sa publication de 1937. Il exécute un bon relevé du capridé, avec dessin de la paroi, et l'attribue à l'Aurignacien, comme les figurations de Pech-Merle.

- En 1959, une courte monographie de "la grotte Marcenac" (Lemozi 1959). Comme pour la grotte de "la Boucarde", l'abbé réunit tous les éléments qui donnent au site son identité : les légendes qui se rapportent aux grottes ornées ; le symbolisme des sources ; le symbolisme de la femme, "symbole de fertilité et de fécondité" ; l'historique des fouilles de F. Garrigou et H. Duportal en 1868, et leur mise au jour d'une stratigraphie révélant du Magdalénien, de l'Aurignacien et du Moustérien. Il publie les pièces trouvées dans les déblais anciens, dont beaucoup sont douteuses, notamment quand il y voit des décors. Pourtant c'est une étude sérieuse. Ainsi pour dater ce matériel il se réfère à de nombreuses publications dont certaines sont récentes, comme les travaux de H. Delporte sur le Périgordien. Ce qui montre que l'abbé continue à se tenir informé de l'évolution de la préhistoire. De même pour l'étude des gravures pariétales, il fait état, pour la description des bouquetins, des publications du paléontologue F. Koby. De plus en plus, il tente d'intégrer la grotte et la forme de ses parois à ses interprétations et à ses relevés, en représentant les figurations encadrées de concrétions. Il a conscience qu'elles doivent être appréhendées dans le contexte naturel de la grotte. Cependant la plupart de ses interprétations restent subjectives : il écrit : "un cervidé est acculé peut-être par des chasseur sur la pointe d'un rocher et domine et scrute le vide", ou il se demande pour une figure humaine (d'ailleurs douteuse) : "la tête est-elle munie d'un masque emprunté au lion ?". Comme toujours il souligne le symbolisme féminin des grottes et des figurations. Enfin il conclut son article par des considérations critiques, extrêmement pertinentes sur l'évolution de l'art dont nous reparlerons plus loin.

- En 1961, les "gravures" trouvées dans "la petite grotte de Murat" (Lemozi 1961:713), qu'il a étudiée en 1914 : "raclages profonds rehaussés de couleurs rougeâtres", qu'il a montré à l'abbé Bouyssonie. Dans ce fouillis de traits, A. Lemozi a cru "pouvoir distinguer nettement une figuration féminine revêtue d'un masque" (petite scène de 0,35 m x 0,25 m). Interprétation subjective dans laquelle il y retrouve "la femme avec les seins".

Au cours de cette période, il achève son oeuvre, et met en ordre les collections restées en attente de classement. En 1950, s'adressant à A. Niederlender, il écrivait : "... J'ai dans mon presbytère ou au musée beaucoup plus d'objets à étudier et à classer que je ne pourrai en étudier et en classer pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre !" (fig. 91) (lettre du 28 avril 1950, archives Y. Sarrazy). C'est le constat que fit M. Lorblanchet au cours du rangement des collections, en 1979-80, lors de la création du nouveau musée. A. Lemozi avait procédé à un classement méthodique, des pièces archéologiques bien étiquetées, la plupart fixées sur des planchettes ; rien n'avait été laissé en vrac dans des caisses. C'est d'ailleurs cette rigueur qui permit d'inventorier exactement ses collections, malgré les mauvaises conditions dans lesquelles elles furent retrouvées.

Ses dernières recherches sont à considérer comme un retour à ses origines, comme si, dans cette démarche éclectique, il reprenait possession de son pays, de son histoire. Tout l'intéresse, autant l'histoire de l'art que la toponymie ou la généalogie. Il dresse d'ailleurs l'arbre généalogique de sa famille. Après tant d'années consacrées à la science, le préhistorien s'efface devant le prêtre. C'est le besoin vital de retrouver, dans toute sa diversité, ce pays qu'il aime autant qu'il aime les gens qui y vivent.

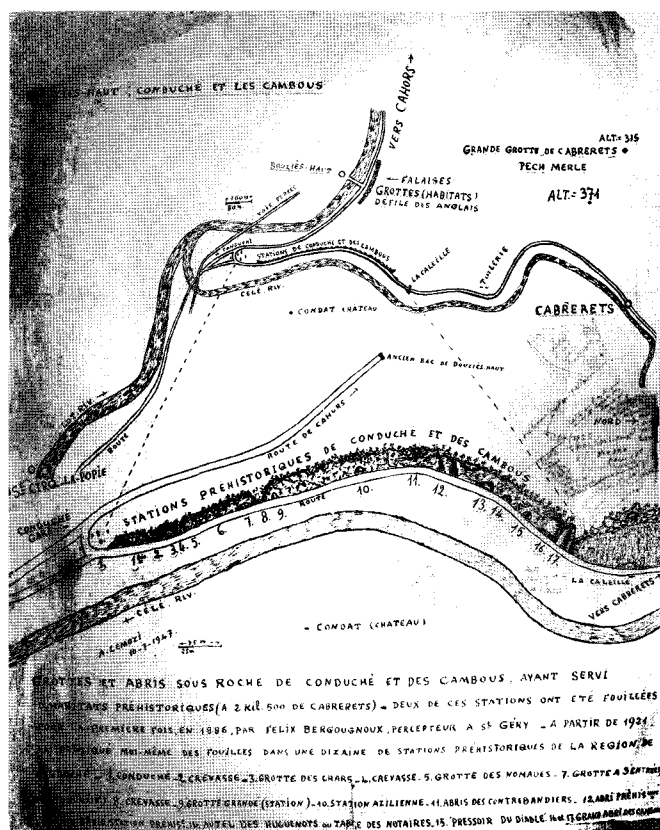


Figure 91 - Exemple de travaux menés par l'abbé Lemozi : "Carte des stations préhistoriques du confluent du Lot et du Célé réalisée à la fin de sa vie" (archives privées).

C'est une sorte de retour à l'enfance, aux premiers émois de sa jeunesse que la moindre rencontre ou découverte ravissait. Ces retrouvailles avec le causse sont un apaisement aux déceptions que le préhistorien a pu connaître à la fin de son existence.

Avec la vente du château-musée, en 1964, s'achève le destin de préhistorien de l'abbé Amédée Lemozi.

Le Musée de préhistoire et d'ethnographie de Cabrerets disparaît, comme ont disparu la plupart des protagonistes qui avaient oeuvré à sa réalisation : Armand Viré s'éteint en 1951, Marcel Griaule en 1956, André Niederlender succombe à son tour en 1959. Melle Georgina Murat décède en 1962. Avec A. Niederlender c'est l'ami de toujours qui s'en est allé. Celui qui a favorisé la vocation du jeune vicaire de Rocamadour, l'interlocuteur privilégié qui l'accueillait si volontiers en son restaurant de la gare de Rocamadour, avec qui il a souvent partagé les moments exceptionnels de son existence. Comme cette journée du 6 juin 1951 où le chanoine Lemozi est fait "Chevalier de la Légion d'Honneur", en qualité de préhistorien. C'est à Rocamadour, la cité mariale chère à son coeur, que s'est déroulée cette cérémonie émouvante à laquelle assistaient, amis, collègues archéologues et parents, dont son frère Henri et sa famille (J.P. Lemozie, com. or.).

Un sort néfaste semble s'être abattu sur l'entreprise culturelle de la famille Murat-Lebaudy à Cabrerets. Fatigué, désormais seul, l'industriel envisage de se séparer du château de Cabrerets, tout en souhaitant cependant voir continuer l'oeuvre entreprise.

Il propose à la commune de Cabrerets de lui céder pour une somme raisonnable, le château entièrement réaménagé, l'exposition et les collections archéologiques qu'il abrite. La municipalité refuse arguant des frais d'entretien que nécessitent un tel bâtiment mais accepte, par contre, la donation des collections. Pour cela, elle s'engage à respecter les conditions imposées par J. Lebaudy, de construire rapidement, près des grottes du Pech Merle, un bâtiment destiné à leur présentation au public. En 1966 R. Tétart, toujours au service de J. Lebaudy, s'étonne des lenteurs de cette réalisation et fait part au maire de Cabrerets, M. Estival, du mécontentement de l'industriel (fig. 92) (A.F. Lebaudy, lettre du 3 oct. 1966).

Dès lors, tout ce qui représente l'oeuvre de l'abbé est enfermé dans des caisses désormais entreposées dans un local désaffecté de la mairie de Cabrerets, ses collections ayant été acquises par J. Lebaudy ou la Société Mixte. Il est probable que l'abbé a participé au rangement de ses collections, et qu'il a préservé à cette occasion, voire récupéré, certains de ses dessins, comme le montre le dossier de Rocamadour qui contient de nombreux originaux. Avec la disparition du musée de Cabrerets, on comprend mieux aussi l'importance qu'il accordait à la création d'un musée à Rocamadour, où pourrait être présentée une partie de ses travaux.

Cet événement, a bouleversé les amateurs quercinois de préhistoire, pour qui les travaux du chanoine Lemozi sont une référence. Comme Jean Bouchereau, spéléologue (l'un des inventeurs de la grotte des Fieux-Lot), qui s'inquiète auprès de A. David de l'avenir de ces collections. Celui-ci le rassure, répondant : "Les collections du musée qui étaient au château avant la vente de celui-ci, sont en sécurité dans l'ancienne école des garçons de Cabrerets" (lettre de A. David à J. Bouchereau, 28 nov. 1964, archives J. Bouchereau).

Ce n'est que dix sept ans plus tard qu'un nouveau musée ouvrira au public sur le site même de Pech-Merle. Michel Lorblanchet, conservateur, devra insister pour que l'établissement porte le nom "d'Amédée Lemozi" comme s'y était engagé M. Estivals, maire de Cabrerets, à la disparition du chanoine : "... Ce musée nous le devons à sa mémoire, et je prends ici, au nom de tout le conseil municipal, au nom de toute la population de Cabrerets, l'engagement formel de tout mettre en oeuvre pour construire ce musée que nous appellerons "Musée Chanoine Lemozi" " (La Dépêche du Midi, samedi 20 juin 1970).

Lors de l'ouverture au public en avril 1981, Jean Lebaudy n'est plus. Il ne verra jamais le musée-site du Pech-Merle et ignorera l'affront fait à sa famille qui ne fut pas même invitée à l'inauguration. Seules quelques photos agrandies, présentées par M. Lorblanchet dans le hall du musée, rappelaient alors le rôle d'Amédée Lemozi, prêtre-préhistorien, dans la découverte de l'art pariétal paléolithique du Quercy, et la générosité de la famille Lebaudy-Murat sans qui rien n'eut été possible.

Malgré la fermeture du musée, Amédée Lemozi, préhistorien, peut partir en paix. En 1965, il fait la connaissance de Michel Lorblanchet qui sera son successeur dans toutes ses activités de préhistorien, non seulement au musée de préhistoire de Cabrerets mais encore en poursuivant les recherches sur les grands sites que l'abbé étudia. La nomination de ce jeune conservateur, attaché de Recherche au CNRS, qui se destine à l'étude de l'art

le 3 Octobre 1966

MONSIEUR ESTIVAL
Maire de Cabrerets
46 - CABRERETS

PERSONNELLE

Monsieur le Maire,

Lors de mon dernier séjour dans le département du LOT en Septembre, je me suis rendu à Cabrerets et j'ai pu constater qu'aucun commencement d'aménagement n'avait été apporté au problème de l'installation, par les soins de la Commune, d'un Musée, à l'entrée des grottes de Pech-Merle.

J'ai fait part à M. LEBAUDY de ce fait et il en est extrêmement contrarié.

Il m'a prié de vous écrire pour vous demander quelles sont les intentions exactes de la Commune au sujet des collections préhistoriques qu'il vous a données par l'acte passé il y a trois ans devant Me FAURIE, Notaire, car, comme vous le savez, il est formellement stipulé que l'édification d'un Musée devra se faire dans un délai raisonnable.

Auriez-vous l'amabilité de me donner tous renseignements utiles à ce sujet, si possible avant la semaine prochaine où je dois revoir M. LEBAUDY, afin qu'il puisse avoir tout apaisement sur l'avenir des collections qu'il avait eu tant de mal à réunir en trente ans.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie de croire, Monsieur le Maire, à l'expression de ma considération très distinguée.

R. TETART

Figure 92 - Lettre de R. Tétart à M. Estival, maire de Cabrerets, le 3 octobre 1966 (archives Famille Lebaudy).

paléolithique, c'est l'espoir de voir son oeuvre et celle entreprise par J. Lebaudy perdurer par delà la mort. L'abbé ne peut qu'être séduit par ce jeune lotois passionné de préhistoire, comme lui bien enraciné dans le pays. Il manifeste sa sympathie pour son successeur comme le prouve la petite note, deux fois mentionnée dans son journal : "Prier pour Michel Lorblanchet" (fig. 93). Il le reçoit chaleureusement, heureux de lui transmettre ce qu'il sait. Michel Lorblanchet témoigne : "C'était un homme affable, généreux, soucieux des autres, que la passion rendait volubile. Nous nous installions dans la pièce principale de l'ancienne "maison des oeuvres", vaste salle presque vide qui n'avait plus rien de commun avec le "bureau-musée" du presbytère tel que le représente les photographies. Nous avions de longues discussions, à propos de la préhistoire bien-sûr, et à la demande de son vieil ami le Dr Arnal, qui avait été également mon professeur, je l'invitais à publier de petites notes restées inédites. Mais il m'encourageait plutôt à reprendre ses travaux. Un jour, comme nous parlions de la signification de l'art paléolithique, il me dit avec malice : "Méfiez-vous des théories de

Handwritten text in French, likely a prayer or note, mentioning M. Lorblanchet and the date 27 Sept. The text is written in cursive and includes phrases like "Prière à l'intention de M. Lorblanchet" and "Je prie pour M. Lorblanchet et pour la réussite de ses projets".

Figure 93 - "Prière à l'intention de M. Lorblanchet". Manuscrit, archives diocésaines.



Figure 94 - A. Lemozi à l'abri Murat en septembre 1969 (photo M. Lorblanchet, collection privée).

Leroi Gourhan, c'est un obsédé sexuel !". Nous avons ri. Il avait beaucoup d'humour. Il donnait ou plutôt distribuait volontiers ce qu'il possédait, comme s'il passait le relais. Il m'a remis plusieurs ouvrages de préhistoire, dont son livre "La Grotte-Temple du Pech-Merle", convaincu qu'un jour j'en reprendrais l'étude, des tirés à part, parfois annotés de sa main. Mais aucun de ses relevés. Il m'a fait don également d'une petite table de ferme traditionnelle qui, depuis, me sert toujours de bureau. J'ai même été surpris, au cours d'une de nos dernières rencontres, de le voir me tendre un billet de banque pour m'aider dans mes recherches, que j'ai bien sûr refusé. Je garde le souvenir ému de ce geste généreux".

Pour le plus grand bonheur de l'abbé, Michel Lorblanchet l'emmena plusieurs fois à l'abri Murat, dans cette petite vallée de l'Alzou, riche de souvenirs et d'émotion. En 1969, alors que le chanoine, très fatigué, s'est définitivement installé au "Foyer Bonhomme", à Gramat, il lui rend visite et l'accompagne une dernière fois sur le site de sa jeunesse. Il l'immortalise, pensif, en train d'examiner avec attention un petit outil de silex qu'il tient au creux de la main (fig. 94). C'est cette photo qui sera installée dans le hall du musée, en souvenir du chanoine Amédée Lemozi.

3^{ÈME} PARTIE

LE PRÊTRE

Entré au Petit Séminaire sous le Concordat, le jeune prêtre qui engage sa foi en 1908, sait la pauvreté qui l'attend et les difficultés de sa mission. Le curé n'est plus un directeur de conscience comme il le fut jusqu'alors, mais un "apôtre du Christ" qui porte secours aux plus démunis. "Bien servir les hommes, pour mieux servir Dieu", est l'engagement de toute sa vie. Il est sans crainte, ardent et courageux. Et surtout, il faut le rappeler, il est heureux !

Rocamadour est le havre inespéré après ces années d'épreuves. Il ne pouvait souhaiter mieux, au commencement de son Ministère, que la cité mariale et la protection de la "Vierge" qu'il a si souvent priée. Nommé chapelain, il est chargé de rencontrer les paroissiens, de porter les sacrements. Oeuvre évangélique et humaine où sa discrétion et l'attention qu'il porte aux gens font merveille. Il connaît ces communautés caussenardes, auxquelles il s'adresse dans leur langue maternelle, leurs mentalités. Formé dès l'enfance à ce milieu rural âpre et pauvre, il doit désormais découvrir l'attente intime des familles, s'il veut les aider. Il rend visite aux malades, aux personnes âgées, signale à sa paroisse les personnes en difficulté, propose les aides que l'on pourrait leur porter, s'intéresse aux enfants. Chaque visite est un apprentissage. Pas seulement des misères cachées, mais de la manière dont un bon prêtre doit se comporter pour aider sans blesser des sensibilités parfois exacerbées. Il découvre que chaque famille est un univers clos, particulier, avec ses secrets, ses modes de pensée. Il peut ne pas être toujours bien accueilli et use de sa douceur pour se faire accepter. Peu à peu la confiance gagne, et l'Abbé Amédée comprend que ce n'est pas toujours au confessionnal que se disent toutes les peines, tous les désirs. Il est, cependant, attentif à conserver une certaine neutralité dans ses propos et à bien montrer que son attention n'est que de la bienveillance. Il sait que les temps ont changé, que la position du prêtre a faibli. Si, longtemps l'on a envié sa situation favorisée de salarié, le fait qu'il ne perçoive plus de revenus le rend tout autant suspect. Et dans le monde paysan, où l'on se méfie des pauvres comme des riches, le prêtre devenu quêteur inquiète. Quand il se présente au seuil des maisons, certains s'interrogent sur sa démarche : amicale ou intéressée ? Il doit convaincre qu'il appartient à une nouvelle génération de prêtres, désintéressée justement, au service des humbles, et que sa mission est d'être là, quand il est nécessaire. Il veut être au service de tous, et

va brillamment réussir. Proche des administrés, même des incroyants, il porte d'emblée à chacun intérêt et considération. Sa propre diversité va être sa richesse et sera à l'origine de la reconnaissance et de l'estime qu'on lui portera. La communication est plus étroite avec les femmes, qui supportent l'éducation des enfants et les tourments du ménage. C'est avec elles surtout qu'il peut discuter et comprendre les besoins des familles, qu'un habitat dispersé contraint souvent à l'isolement. Il perçoit peu à peu quelles actions le curé peut entreprendre pour mieux servir la communauté villageoise, mais n'a pas le temps de mettre son expérience au profit des Amadouriens, que la guerre déjà éclate.

Ce pays qu'il arpente avec tant de bonheur, le révèle. Certes, il y a les découvertes archéologiques qui vont faire de lui un "préhistorien", un homme de science, mais cette nature qu'il aime, qui lui a tellement manqué quand il était au séminaire, c'est le "temple" où il prie et se recueille, où il médite en solitaire. C'est à ces moments là qu'il est le plus heureux, le plus proche de Dieu. La spiritualité est l'essence même de sa piété et de son engagement religieux. Rien ne le définit mieux que ce récit : "*Peu de temps avant la guerre de 1914, alors que j'étais vicaire à Rocamadour, je fus appelé aux Alix, hameau de cette paroisse pour "administrer" un jeune domestique de ferme qui était très malade et me demandait - c'était un bon chrétien. Après la confession et l'Extrême Onction, il m'exprima le désir de communier. Je revins aussitôt à la chapelle du château de Rocamadour et un quart d'heure après j'ai pu le communier. Mais dès qu'il a avalé la sainte hostie, le malade la vomit avec plusieurs ruméoles. Aussitôt, devant une dizaine de personnes qui m'entouraient, je me mis à genoux et je n'ai pas hésité à avaler celle-ci que je voyais intacte quoique couverte de salive et de crachats. C'est un des plus grands bonheurs de ma vie ! Un bonheur incomparable, indescriptible ! Merci mon Dieu pour cette joie la plus douce de ma vie de prêtre !*" (A.D., "Cahier Souvenirs").

Cet acte spontané n'est pas superstition, mais la volonté que, par ce geste, le jeune homme reçoive le corps du Christ comme il l'a souhaité avant de mourir. C'est le juste désir d'aider le croyant à paraître saintement devant Dieu. Il a vécu comme une grâce, cet acte si particulier.

Tout est soudain rompu. Le jeune abbé avait cru vivre le plus difficile avec la loi de séparation, mais la guerre, terriblement

meurtrière, bouleverse à jamais le monde qu'il a connu. Lui qui se veut l'humble serviteur de Dieu et de ses créatures trouve dans ce contexte dramatique matière à son apostolat. Il n'est plus le simple vicaire d'une paroisse de campagne, mais l'aumônier qui administre les mourants, un infirmier qui, pour soigner les blessés, ne dispose que de sa douceur, sa compassion et sa patiente attention. S'il choisit de soigner les malades contagieux, c'est qu'il ne craint pas de mourir. Et si la mort l'épargne c'est pour lui faire connaître un autre enfer, celui de ces ouvriers qui, en 1902, blasphémaient contre l'Eglise. C'est pourtant avec fierté qu'il rappelle, à la fin de sa vie, qu'il fut pendant deux ans l'un des leurs, à la "Poudrière de Toulouse". Soumis comme eux aux mêmes horaires, à la cadence infernale de la "chaîne", il a prouvé que rien ne les sépare, qu'un prêtre peut aussi travailler durement, sans se plaindre, et cela a suffi au respect mutuel. Devant leur courage, leur sens "de la fraternité", ses préjugés sont tombés. Dans un besoin de justice, il leur rend plusieurs fois hommage, écrivant : *"Il faut aimer les ouvriers... Nous ne les voyons pas d'assez près et nous ne comprenons pas leur mérite... ils nous rendent la vie plus facile... ils n'ont pas la partie belle"* (A.D., manuscrit).

C'est toujours avec émotion qu'il évoquera l'attitude respectueuse des Pasteurs et Rabbins également présent à l'usine : *"Ce qui m'a frappé aussi, c'est que, à l'occasion des sépultures au grand cimetière de Toulouse où étaient ensevelis la plupart des poudriers décédés au cours de leur mobilisation, le Pasteur protestant et le Rabbin juif me cédaient toujours la 1ère place et ne commençaient la cérémonie de sépulture de leurs adeptes que lorsque j'avais terminé la miègne"*.

Expérience douloureuse qui enseigne au prêtre que sa place est partout, et que son dévouement, s'il est sincère, peut être apprécié de tous.

En 1919, son "cher Léon Blanc", ce grand ami sans qui les épreuves de la jeunesse eussent été moins supportables, meurt des suites de ses blessures. C'est l'ultime chagrin que la guerre lui inflige. Pas un mot de cette disparition dans ses cahiers, pas une plainte, mais un silence qui dit le grand chagrin malgré la foi. Il revient de la guerre plus modeste encore, considérant les souffrances endurées comme sa seule "richesse", lui qui n'a "ni or, ni argent", juste "sa bonne volonté" à offrir.

Cabrerets l'attend. Son nom est si étroitement lié à l'aventure de la Grotte de Pech-Merle, que l'on pourrait presque penser qu'il fut nommé à cette paroisse uniquement pour en faciliter la découverte ! S'il entreprend avec la passion qu'on lui sait la recherche de sites archéologiques, il est d'abord un prêtre dont la mission est d'aider la population, de toutes les manières qu'il pourra mettre en oeuvre.

Les oeuvres

Le village n'est pas inconnu au Curé Lemozi. L'on peut même dire qu'il est chez lui à Cabrerets. Son grand-père du Mas de Garrigues possédait dans le bourg quelques parcelles, que sa mère a héritées. Proche de Lentillac, il a même probablement quelque parenté avec certains habitants.

Cabrerets est le chef-lieu d'une commune très étendue du canton de Lauzès et de l'arrondissement de Cahors, qui se carac-

térise depuis toujours par sa très grande pauvreté. Les anciens cahiers de doléances enregistrent (jusqu'en 1789) les plaintes de la communauté au sujet de l'exagération de la taille, étant donné l'infertilité du pays et de son isolement, "faute de routes et même de bons chemins" (Albe 1929:179). Ce n'est qu'au XIX^e siècle, pendant le Concordat, que la commune se dotera d'un presbytère.

A la fin de la guerre, l'état de pauvreté des villageois n'a guère changé. Comme partout dans les campagnes, l'on compte beaucoup de veuves et d'orphelins, qu'il faut aider, des terres abandonnées faute de bras pour les cultiver, et une misère que l'on tait par pudeur. Le curé Lemozi reprend ses habitudes de chapelain, va à la rencontre des gens, chez eux, se fait connaître et, comme à Rocamadour, gagne peu à peu leur confiance. Le catéchisme qu'il enseigne aux plus grands élèves est l'occasion idéale de nouer des relations avec les jeunes, et de respecter les nouvelles directives du Clergé français, qui invite les curés à développer des activités d'éveil pour la jeunesse. L'on verra ainsi fleurir les patronages et leurs clubs de foot, où les gamins des villes seront confiés le jeudi et le dimanche. A quoi s'ajouteront les camps pour la jeunesse, les cliques, les chorales (Abbé Nastorg, com. or.). Lui préfère les entraîner à la découverte du pays. En les initiant à la spéléologie, il ne cherche pas uniquement des sites archéologiques, mais à tisser des liens durables avec ces enfants, ses futurs paroissiens, qu'il accompagnera une partie de leur vie. Il les a vite conquis ces jeunes à qui il ouvre des horizons nouveaux et, entre les confidences spontanées qu'ils lui font et ce qu'il voit, le constat social est inquiétant. Comment secourir quand on ne possède rien. L'abbé n'ose même pas solliciter le "denier du culte", sensé le faire vivre, auprès de familles souvent plus démunies que lui.

C'est compter sans la providence. En dehors de l'archéologie qui fera son renom, le village s'honore d'un superbe château que les Gontaud, seigneurs de Cabrerets, firent bâtir au XV^e siècle, sur un piton rocheux dominant le Célé. Sous le Premier Empire, il devient la propriété du Comte André Murat, frère du Roi de Naples, Joaquim Murat, Grand-Maréchal d'Empire.

En 1919, il est la propriété de Mademoiselle Marie-Anne de Gouvion Saint-Cyr (fig. 95), petite-fille du Comte Murat, qui l'occupe une partie de l'année. C'est avec joie qu'elle accueille le nouveau curé, proche d'elle par l'âge, avec qui se nouent très rapidement des liens de respect et d'amitié. C'est une vraie rencontre entre deux êtres qu'une même bonté et un même élan mystique rapprochent. Profondément croyante, elle voue sa vie à Dieu et, tout autant généreuse, entend offrir aux plus démunis, par ses dons, la part de richesse que le hasard d'une naissance lui a accordée. Elle aime ce village et a toujours été proche de la population qu'elle a souvent secourue. Aussi encourage-t-elle les initiatives de l'abbé dans son oeuvre charitable et le seconde, en visitant, notamment, les familles des hameaux éloignés. L'on peut sourire aujourd'hui de cette charité, mais comment survivre sans les hommes, disparus au combat, quand il n'existe aucune aide sociale ? Dans les mairies, dans les écoles publiques de France, on fait aussi appel à la générosité collective, pour tout ceux que la guerre laissent sans ressource. Certes, les veuves bénéficient d'une pension, mais bien trop modeste pour une maisonnée qui compte souvent plusieurs générations sous le même



Figure 95 - Portrait de Mademoiselle Marie-Anne de Gouvion-Saint-Cyr (P.N.C. n°41, archives diocésaines).

toit. Partout l'essentiel manque. Encore est-on plus heureux quand on dispose d'un jardinet avec quelques arbres fruitiers. Ainsi le potager et le verger du curé, qu'entretiendront, à tour de rôle et avec soin, sa mère puis sa gouvernante, fourniront de quoi remplir plus d'un panier. Le curé Lemozi n'hésitait pas à tirer quelques lapins dans les garennes, qu'il cachait avec son fusil sous sa soutane, souvent pour les offrir à ses paroissiens et améliorer leur ordinaire (M. Delpech, com. or.).

L'abbé a conscience que ces aides sont insuffisantes. Ce qu'il voit dans les maisons qu'il visite le navre. Il aimerait plus de propreté, des enfants mieux soignés ; la notion d'hygiène semblant inconnue en Quercy. Au terme de la guerre, si la grippe espagnole épargne le Lot, le département est malheureusement celui où s'enregistre la plus forte mortalité infantile souvent due aux manques de soins. Futures épouses, futures mères, il voudrait que les jeunes lotoises puissent recevoir, comme sa soeur Marie, un enseignement qui ferait d'elle des femmes accomplies. Seules les jeunes filles qui présentent le "Certificat d'Etudes Primaires", peuvent espérer acquérir, la dernière année de leur scolarité, quelques notions pratiques, indispensables au progrès. Il a compris, dès sa jeunesse, que l'économie familiale et la survie d'une maisonnée dépendent le plus souvent de la ménagère. C'est ce vers quoi tendent les principes d'éducation à donner aux filles depuis le XVIII^e siècle. Mais rares sont celles qui ont pu en bénéficier. Malgré la scolarité devenue gratuite et obligatoire pour tous les enfants, ce sont en général les filles qui, dans les milieux les plus pauvres, sont sacrifiées, et que l'on retire très rapidement de l'école. On les estime plus importantes à la maison où elles secondent la mère qui travaille aux champs. Il se confie à M.A. de Gouvion Saint-Cyr qui partage ses idées et approuve son projet. "Elle mettait souvent en relief la nécessité et l'opportunité de l'enseignement ménager qui comprend, disait-elle, tout ce qu'une femme doit savoir pour bien diriger et tenir sa maison. L'ignorance des principes qui font la bonne ménagère a des inconvénients

graves..." (Lemozi 1938:8). Tout ce que le prêtre semble vouloir entreprendre trouve chaque fois un écho favorable auprès de la châtelaine.

Ainsi est-il décidé de la création d'une "maison d'oeuvres" à l'exemple des établissements tels qu'il existent et fonctionnent dans le Nord et l'Est de la France.

Soudain les événements s'enchaînent. La découverte de la grotte du Pech-Merle, son acquisition et son aménagement auxquels participe financièrement Melle de Gouvion Saint-Cyr retardent de quelques années la réalisation du projet.

En attendant, elle met à sa disposition les moyens de créer une bibliothèque paroissiale et pourvoit à son développement par l'envoi de nombreux livres.

La maison d'oeuvres

Le projet prend forme en 1929, peu avant le voyage que l'abbé effectue en Angleterre, et dès 1930 il mène de front sa réalisation et celle du premier musée de préhistoire. L'inauguration a lieu en 1934, en même temps que le musée de préhistoire. La "Maison d'Oeuvres", encore appelée "Maison familiale", est construite sur un terrain appartenant à l'abbé. En partie financée par Melle de Gouvion Saint-Cyr, elle est la propriété de l'abbé qui y finira ses jours. Le bâtiment est vaste qui comporte des salles de réunion, un hébergement pour les stagiaires, une grande cuisine, une bibliothèque (fig. 96).

La création de tels établissements, rares en campagne, dépend uniquement de volontés et finances privées. La gestion et l'animation sont en général confiées aux associations catholiques. Le Ministère de l'Éducation Nationale a bien tenté d'instituer, vers 1910, des "cours pour adultes", mais ceux-ci, laissés à l'initiative et la disponibilité des instituteurs, n'ont rencontré qu'une très faible participation.

Dans ses cahiers réécrits en 1962, le chanoine rappelle l'esprit dans lequel ces nouvelles missions virent le jour : "... la Jeunesse Catholique (actuellement l'Action Catholique) ... a été mise sur pied pour faire ce que le prêtre réaliserait difficilement.... Autant que possible il faut laisser aux laïques l'initiative des oeuvres dont ils peuvent s'occuper. On ne les accusera pas de le faire par métier. Le prêtre doit être l'âme des oeuvres, mais quelque fois d'une manière aussi discrète que possible".

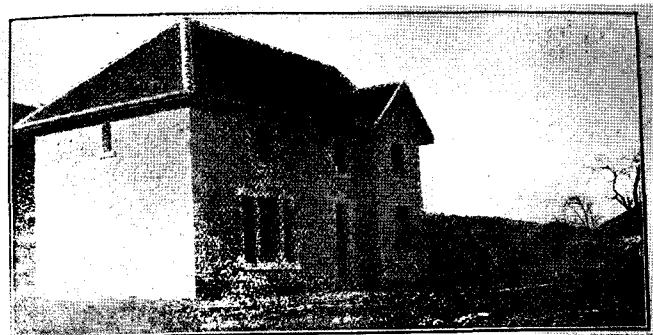


Figure 96 - "La Maison des œuvres à Cabrerets" (P.N.C. n°16, archives diocésaines).

Le curé Lemozi conçoit un projet, suivi et approuvé par la "bienfaitrice" du village. C'est en étroite collaboration, animés du même désir d'apporter une aide efficace à la population du canton, dépourvue de tout tissu social, qu'ils ont mis en place un programme d'actions. Le projet, enfin, correspond aux directives du Pape, Pie XI, qui cautionne officiellement la naissance des différents mouvements d'Action catholique avec l'encyclique *Urbi arcano Dei*, en 1922.

A cette époque, qu'elle soit ou non catholique, la jeune fille est destinée au mariage et à la fondation d'une famille souvent plus nombreuse qu'aujourd'hui. Qu'elle soit éduquée pour en être le guide est une nécessité. Elle n'en sera que plus estimée de son entourage, et aura plus d'autorité sur sa maisonnée. La tâche est importante qui comprend la bonne tenue de la maison et du linge, la préparation des repas et les provisions alimentaires, les soins et l'éducation aux enfants. Enfin l'hygiène des corps, quasiment inconnue dans les classes laborieuses, devient synonyme du respect de soi : "être propre dessus et dessous"³³. L'importance de son savoir participe de l'économie familiale, qu'elle doit parfaitement gérer, mais aussi de la bonne santé de ses enfants et de leur avenir quand, par bonheur, elle possède un petit bagage scolaire qui va lui permettre de veiller à leurs études.

Cette éducation sera souvent la garantie d'un "bon mariage". Beaucoup de jeunes femmes auront à coeur d'acquiescer ces "qualités" nouvelles qu'elles auront la fierté de transmettre à leur tour à leurs filles.

L'enseignement est donné par des animatrices qualifiées, auxquelles se joint parfois la châtelaine, au cours de sessions d'une durée de trois semaines à trois ou six mois. Chaque session accueille, en internat, une quinzaine de jeunes filles.

Pour les jeunes femmes, souvent déjà mères de famille, des réunions thématiques sont organisées. Ce sont très souvent les soins à donner aux enfants, en particulier aux nourrissons, qui sont à l'ordre du jour, comme : l'allaitement, le sevrage, le bain, les changes. Conscientes de leurs responsabilités maternelles, instruites des dangers d'une mauvaise hygiène, les femmes acquièrent peu à peu des connaissances pratiques et efficaces. Les mères devant travailler de longues journées aux champs, les enfants étaient pour la plupart précocement sevrés. Mal nourris, ils souffraient de carences alimentaires auxquelles s'ajoutait un manque de soins. Comment s'étonner alors du taux élevé de mortalité ?

Rien ne fit sûrement plus plaisir à l'abbé que la fréquentation assidue de ces cours. On peut dire que c'est au cours de son voyage en Angleterre, quand il découvrit les bienfaits de l'eau chaude et de la douche, et les intérieurs raffinés des britanniques, qu'il comprit la signification des mots "propreté" et "hygiène", et souhaita par la suite voir ces habitudes se répandre dans la campagne quercinoise. Quant à l'allaitement, préconisé

alors, il le concevait comme "une transfusion d'amour entre la mère et le petit enfant".

D'autres formations donnent aux jeunes femmes de réelles compétences, comme l'administration des premiers soins en cas d'accident ou les premiers symptômes d'une maladie, la constitution d'une pharmacie de secours.

La "maison d'oeuvres", sous l'autorité d'une "directrice, diplômée de l'École ménagère de Paris", qui tient le calendrier des activités, devient un lieu de rencontres, de discussions, souvent animées par les militantes de "La Ligue Féminine". On y débat des sujets les plus divers, comme : "ordre et propreté - le lait - le garde-manger - le costume à travers les âges, avec défilé - le sacrement de mariage, etc." (Lemozi 1934:9).

Certaines séances sont l'objet d'une vraie récréation, comme l'apprentissage de la pâtisserie. Un moment extraordinaire de détente où les femmes apprennent avec bonheur à confectionner des desserts, alors inconnus, comme les "babas aux rhum, les éclairs", etc., qu'elles serviront avec fierté aux repas de fête. A ce concept nouveau du rôle de la femme, tout familial, s'ajoute celui d'un engagement plus personnel. La lecture, souvent considérée comme une perte de temps, est recommandée. L'on conseille les journaux, les revues à lire, sources d'information utiles au quotidien, à l'éducation des enfants, mais surtout l'on encourage les femmes à s'instruire, à prendre la parole, à débattre. Que l'on ne s'y trompe pas. Cet enseignement, même s'il s'adresse d'abord à la "femme chrétienne", représente l'éducation de toute la population féminine rurale, et un mouvement social extrêmement moderne.

Les femmes ne sont pas seules concernées. C'est bien vite tous les membres de la famille qui participent aux activités. Des journées d'information sur les nouveaux modes de culture ou le fonctionnement des premières machines agricoles sont destinées aux "hommes". L'évolution mécanique gagne la terre lochoise, avec les premières moissonneuses apparues dans le pays en 1934. Et comme pour les jeunes filles, les garçons peuvent bénéficier de stages de perfectionnement dans le cadre d'une nouvelle agriculture où l'utilisation et l'entretien d'engins agricoles est enseigné. Cet apprentissage, souvent gratuit, préfigure celui des futurs lycées agricoles.

Ouverts à tous, pique-niques, kermesses sont autant de manifestations qui réunissent les familles, entretiennent les liens entre les communautés villageoises, et favorisent les rencontres entre jeunes gens. L'abbé marque de sa présence ces rencontres en intervenant au cours de conférences, ou de brèves allocutions, ou simplement en se mêlant aux participants et à la liesse générale. Lors des cours, il vient en voisin, en ami, passer quelques instants avec les étudiantes, s'intéresse à leurs progrès, et, en gourmand, goûte avec plaisir quelque nouvelle recette.

Ce sont tous les services susceptibles d'aider la mère de famille qui sont instaurés : "garderie des petites filles, cantine scolaire, surveillance des enfants en dehors des heures de classe, visite des malades, hospitalité aux paroissiens, catéchisme, cures d'air, etc." (Lemozi 1934:8). Très sensible aux jeunes enfants sur lesquels il veille particulièrement, le chanoine Lemozi favorisera

³³ "C'est surtout devant l'armoire à linge que la fillette commencera à éprouver le sentiment des choses de la maison. En effet, l'armoire à linge n'est-elle pas la représentation la plus imposante de la sécurité et de la stabilité familiales... rien n'est en vérité plus reposant à voir qu'une belle armoire à linge" (Mme Léon Daudet, in "Comment élever nos filles", 1920).

ces "cures d'air", en accueillant, jusqu'au début des années 1960, les jeunes en camps de vacances, venus des villes de proximité, comme Cahors.

L'état misérable dans lequel se trouve trop souvent les personnes âgées impotentes, dont on n'a guère le temps de s'occuper, les conditions désastreuses d'accouchements, le manque de soins en général, faute de pouvoir se déplacer ou faire appel à un médecin, incitent à la formation d'un personnel soignant. Compétentes, bien instruites par des infirmières diplômées de "la Croix rouge", disposant pour certaines d'un véhicule pour assurer des soins à domicile, des jeunes-filles s'engage dans ce travail jusqu'à un faire un "apostolat". Ce service sanitaire et social sera d'un grand secours auprès des populations isolées. La "Maison d'oeuvres" aidera activement à la formation des premières "aides-soignantes". C'est dans le même esprit que se développera dans les campagnes le métier de "sages-femmes à domicile diplômées", et qu'apparaîtront les "assistantes sociales", parfois des religieuses, qui viendront en aide aux familles les plus déshéritées. Cette organisation sanitaire et sociale est à l'origine des services départementaux aujourd'hui existants.

Mademoiselle de Gouvion Saint-Cyr, disparue le 21 juin 1938, n'aura pas eu le temps de voir se développer l'institution qu'elle a si généreusement aidé à vivre, ni les bienfaits qu'elle apporta. Son oeuvre fut continuée par "Melle Murat avec un inlassable dévouement".

Information et éducation

Des années douloureuses de la "séparation des Eglises et de l'Etat", l'abbé retient l'influence de la presse sur les mentalités. Il y aura donc "la mauvaise presse", celle qui, avec virulence, s'est dressée contre l'Eglise catholique et son influence, et la "bonne presse" qui, au contraire, a favorisé la diffusion des valeurs chrétiennes. Il sait l'importance d'une éducation livresque qui va permettre aux chrétiens de faire le bon choix de leurs lectures. La création d'une bibliothèque paroissiale à Cabrerets, dès 1923, affirme sa volonté de mettre la connaissance à la disposition de chacun tout en choisissant les sujets et les auteurs. Le "Bulletin paroissial" découle de la même volonté d'informer et d'instruire tout en guidant les esprits. On sait l'importance du "Petit Nouvelliste", créé par l'abbé, qui sera à la fois : un outil pédagogique informant la population de ses travaux scientifiques, lui restituant ainsi un patrimoine archéologique exceptionnel ; une invitation à une participation plus sociale, dans le cadre des activités programmées par la Maison familiale, et l'information des activités religieuses locales. En portant ainsi ses travaux à la connaissance de la population du canton de Lauzès, il démontre la diversité des actions que peut entreprendre un curé pour servir sa communauté en dehors même de la religion.

Il réussit admirablement sa démonstration, en étant à l'honneur dans de nombreux articles du "Journal du Midi" qui fut pourtant l'un des quotidiens régionaux les plus farouchement opposés à l'Eglise et son clergé au début du siècle.

C'est dans un même esprit qu'il animera une "chorale" qui se produira régulièrement lors des fêtes locales, et qu'il formera plusieurs générations de jeunes lotois à la spéléologie et l'ar-

chéologie. Enfin, utilisant les techniques modernes, il enseignera le catéchisme par "l'image, le film, et s'ingéniera à encourager les enfants de diverses manières, les plus inattendues parfois" (Marty 1970:329).

L'Homme

"Si je devais être condamné par Jésus Christ, je préférerais l'être pour avoir été trop bon que trop sévère" (A. Lemozi, cit.).

L'abbé Lemozi surprend par l'étonnant équilibre de sa personne, retenant de chaque événement vécu ce qu'il a de plus positif. Comme si dans chaque situation, il avait cherché les pistes exploitables, légales et trouvé de nouveaux modes de comportement et d'action. Chaque fois, il a trouvé les moyens de réaliser ses projets. Il a su motiver ses concitoyens, insuffler l'énergie nécessaire à l'évolution des mentalités et des traditions. En guidant ainsi sa communauté sur des voies nouvelles, il a aidé à faire évoluer la condition paysanne, celle des femmes en particulier. Toutes ses initiatives sont allées dans le sens d'une élévation de soi. Son désintéressement même a été plus convaincant que les paroles. Pour lui rien n'était impossible du moment que l'on se mettait au travail. Il a montré que l'on n'est jamais seul dans une entreprise quand celle-ci correspond à une nécessité. Il était crédible parce que travailleur. Il n'y a pas de tourments existentiels chez l'abbé Lemozi, mais de la spiritualité, et une énergie sans faille. Tous les événements dramatiques que la France a connus, il les a vécus dans sa chair. Il a été forgé dans la douleur. Il l'a dit : "Je saurai reconnaître la douleur quand je la rencontrerai chez vous". Et c'est la douleur et le malheur qu'il a voulu éloigner de la population qui lui était confiée. Il a considéré toutes les ruptures comme des libertés nouvelles accordées au prêtre et s'en est saisi. C'est la conscience de ces libertés qui lui a conféré l'audace d'agir. Aucune rébellion dans cette ténacité, au contraire une égale soumission à sa hiérarchie, fidèle à son engagement de jeunesse. Il s'est voulu le fils obéissant de l'Eglise et n'a jamais rien tenté qui put déplaire à ses supérieurs. C'est sa grande simplicité, comme si tout allait de soi, sa présence rayonnante, son ouverture sur le monde qui ont rassuré et séduit sa hiérarchie et ses concitoyens. A tous, en toute chose, il a inspiré confiance, parce que la confiance était ancrée en lui.

Il est présent dans tous les actes de la vie quotidienne locale. Et même, un non-croyant ne peut l'éviter, tant il s'occupe de choses diverses. Le presbytère est un lieu de rencontres. On vient voir "Monsieur le Curé", et l'on discute longuement de tout et de rien. Il s'est défini lui-même : un pasteur qui veille et reconforte. Il connaît chacun et chacun le connaît. C'est toute une population qui l'enracine sur la terre de ses ancêtres. Et c'est elle qu'il sollicite pour mieux apprendre l'histoire de son pays. Ainsi s'établit un véritable échange. Il va par les rues du village, les chemins, s'arrête volontiers pour parler, comme au temps de Rocamadour. Dans ses déplacements tout l'intéresse, l'émerveille : la qualité d'une récolte, la beauté des sillons tracés droits, l'abondance des arbres fruitiers. Cela le réjouit, le rassure sur la prospérité de ses concitoyens. Il a un besoin physique de la terre, ce "terroir" qu'il respire, dans lequel il se reconnaît. *"Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas ignorer la terre ; nous en venons, nous y retournons, elle nous est indispensable... les bois de nos causses ont un charme particulier. Ils affligent tout d'abord par leur étendue désertique."*

Au fond le pays n'est pas frappé de désolation ; la terre n'est pas un désert. Même dans la solitude de nos campagnes, on n'est jamais seul. C'est un lac, une source, où viennent s'abreuver les habitants cachés de la forêt ; c'est un oiseau craintif, qui se pose sur une branche ; c'est un sanglier, c'est un renard, un écureuil qui surgit du fourré. C'est une compagnie de nobles perdreaux rouges, qui prennent leur envol. Ce sont des centaines d'insectes qui se croisent dans tous les sens, qui cheminent et travaillent sans cesse. Ce sont des fleurs modestes... ce sont des baies sauvages, mais savoureuses... Il n'en faut pas davantage pour qu'un endroit qui paraissait solitaire devienne tout peuplé de nos pensées et révèle une âme qui le transfigure. Dans nos bois silencieux, des émotions de toute sorte envahissent l'âme du promeneur... En ces espaces peu cultivés, où l'homme est rare, quelle impression de calme et de liberté ! Comme le travail de la pensée y est facile" (Lemozi 1945:73).

Il a aimé les bois, où, à chaque saison, il va cueillir les champignons qu'il apprécie en connaisseur ! Bonheurs intemporels qui le ramènent à l'enfance. Moment précieux qu'il partage parfois avec un autre cueilleur, comme lui épris de solitude, ainsi que le rappelle dans une lettre, Mme Bessac : "*Vous souvenez-vous de ce jour où je vous ai trouvé aux champignons ?*" (fig. 97). Heure unique dont elle se souvient avec émotion : le curé lui avait offert sa récolte. Comment aurait-il pu vivre ailleurs, loin de ces "âmes", lui qui aimait jusqu'aux cailloux des chemins ?

Accueillir, préserver, aider, soutenir, rappellent constamment son engagement et son serment. La cueillette des champignons n'est pas seulement un simple plaisir solitaire. Combien de paniers de girolles, de cèpes, ou de produits de ses potager et verger, ont pris le chemin de maisonnées en difficulté. Sa mère, qu'une même générosité anime, le seconde bien volontiers dans cette tâche. La faim, il l'a connue dans sa jeunesse, au séminaire, où les élèves étaient si chichement nourris, pendant la guerre où l'on manquait de tout. Alors nourrir, prévoir, distribuer, furent les tâches auxquelles il accorda le plus d'importance, avec les sacrements aux mourants qui l'emmènent à toute heure sur les chemins. Jamais, il n'a refusé l'accès à l'église. Il a accueilli dans la maison de Dieu, les divorcés, les suicidés. Il s'est incliné sur leurs cercueils, et la messe fut dite pour eux comme pour tous. Il avait trop conscience des drames humains pour juger et bannir. Il y eut toujours des gens à secourir, ce qui explique aussi sa vigilance à bien connaître les populations dont il eut la charge. Son intervention, pendant la guerre, auprès des réfugiés ou des personnes en fuite, tient du même état d'esprit (Mme Delpech, com. or.).

Sa générosité est légendaire. Tous ceux qui l'ont connu disent qu'il donnait sans compter, ne gardant rien pour lui. S'il n'avait eu que le revenu de sa cure, il aurait été dans l'incapacité de porter le moindre secours. Pour vivre et assurer ses oeuvres charitables, un curé ne dispose alors que du "denier du culte", versé par les paroissiens selon leurs possibilités, et du produit de certaines messes devenues payantes. C'est-à-dire presque rien. Quand ils ne peuvent verser leur contribution, ses ouailles le rémunèrent en nature : bois de chauffage, sacs de farine, tourtes de pain nouvellement cuites, etc. et même en menus travaux au presbytère, au jardin. Ce sont ses travaux archéologiques qui, de façon inattendue, lui ont donné quelque aisance matérielle. En 1923, Jean Lebaudy lui achète ses découvertes, sous forme du versement d'une rente à vie, comme il prévoit une allocation annuelle pour les oeuvres de la paroisse, prélevée sur les recettes de la grotte. La rente est modeste mais suffisante pour l'abbé et



Figure 97 - "Cueillette sous le grand châtaignier centenaire de Lentillac" (dessin original M. Lorblanchet, archives privées).

sa mère qui partage sa vie. Cela s'apprend dans le pays, bien sûr, et ne favorise guère le versement du "denier du culte" que le curé oublie trop souvent de demander. Mais l'abbé se considère plus riche que la plupart de ses paroissiens, lui qui dispose aussi d'un petit héritage maternel constitué de quelques lopins que le grand-père Garrigues possédait à Cabrerets. Ces terres feront l'objet d'échanges lors de l'aménagement des musées et lui apporteront les fonds nécessaires à la construction de la maison familiale ou "maison d'oeuvres". Sans le vouloir sciemment, il établit un principe d'échange, et d'entraide, qui permet la circulation des biens au sein de la communauté. Ce qu'il donne en argent, lui est restitué en main d'oeuvre, en fournitures diverses.

A. Bessac, alors député du Lot, résume bien le danger d'une telle situation, quand il alerte J. Lebaudy, l'été 1949, sur l'avenir de la paroisse : "*La dévolution de la grotte à la seule municipalité lui laisserait... la libre disposition des revenus éventuels. Au surplus la loi interdisant aux communes d'accepter des dons et legs grevés d'obligations au bénéfice des oeuvres paroissiales, que deviendrait dans cette hypothèse la part de Monsieur le Curé ou de la Paroisse octroyée par le contrat actuel ? Administrés par un saint prêtre détaché jusqu'à l'excès, les paroissiens de Cabrerets prennent la pernicieuse habitude de se désintéresser de la subsistance de leur Pasteur ; la succession de Monsieur le Chanoine Lemozy s'avérerait impossible si dans cette cruelle conjoncture la paroisse ne disposait plus d'une source de revenus assurés. La dévolution d'une part des droits sur la grotte au bénéfice du conseil paroissial permettrait d'assurer un minimum décent au prêtre résidant et de financer les oeuvres*" (A.F. Lebaudy). Ainsi, même après sa mort, le Curé Lemozi aura par son travail contribué au financement de sa paroisse.

C'est probablement au cours des Pèlerinages, qu'il exprime le mieux son besoin de spiritualité, ce côté "surnaturel" qu'il tenait tant à cultiver au Grand Séminaire.

On pourrait presque le définir comme un adorateur du culte de Marie, tellement la "Vierge" est au centre de sa vie et de ses choix. C'est au moins une fois par an, depuis 1893, qu'il se rend à Rocamadour, et c'est chaque fois la même émotion, les mêmes

Le mercredi 2 août 1967. J'ai
trouvé dans la Crypte de Notre-
Dame de Cabrerets, patronne
des Voyageurs, le document suivant:

En ces temps ^{très obscurs} très apocalyptiques
et de ces guerres fratricides qui n, en
ferment pas !!!

On prend les hommes pour
des machines, alors que l'Esprit est
renié par la brutalité actuelle.

Il est heureux de rester très uni
avec Dieu, Esprit souverain!!!

2 juillet 1967

Carriot Robert



Figure 98 - Note signée Robert Carriot "Cahier Souvenirs", manuscrit, archives diocésaines.

souvenirs qui surgissent et rappellent l'enfance. Il va régulièrement à "Vèles" près de Cabrerets, "où la Vierge était invoquée par les bateliers de passage sur le Lot". Il se montre fidèle à "Notre Dame du Roc-Trooucat", où il a prié et fait prier bien souvent, en qualité de desservant de cette paroisse, au début de sa vie sacerdotale. Il conduit ses paroissiens, à Pibrac, près de Toulouse, où la Vierge apparut, comme à Lourdes, à une jeune bergère. Il ne s'interroge pas sur les miracles, mais constate les pouvoirs de la source miraculeuse sur les pèlerins, et s'en réjouit. Plus tardivement, en août 1961, il va, en compagnie de sept pèlerins, à Sainte Foy de Conques. Il a 79 ans. Une femme encore, une sainte, qu'il honore et prie.

Mais le plus beau des voyages, celui où il traverse une partie de la France, et s'émerveille à chaque tour de roue, c'est Ars, en 1959. "Depuis longtemps j'avais rêvé d'aller en pèlerinage à Ars, dans la paroisse d'un humble curé de campagne, dont la vie et la sainteté ont produit dans mon âme une profonde impression". Et souvenir inoubliable, il célèbre la messe "avec le calice dont se servait le saint curé".

Le 8 Juin 1968, il participe "au Pèlerinage des prêtres" organisé par son Evêque, Monseigneur Bréheret. C'est la dernière fois qu'au milieu des pèlerins, il s'incline devant la "Vierge Noire de Roc-Amadour".

Cet attachement indéfectible à la "Vierge" l'amène à reprendre, en 1956, un culte abandonné depuis le XVI^e siècle, celui de "Notre-Dame des Colporteurs et des Bateliers", et de "l'adapter aux temps actuels en faveur des voyageurs et des touristes de plus en plus nombreux". Sur un terrain qu'il a acquis en 1955, il commence en décembre la construction de l'Oratoire à 300 mètres de la Grotte Temple de Pech-Merle, sur une route très fréquentée, surtout pendant l'été (figs. 99 et 100). Pour réunir les fonds nécessaires il fait appel à la générosité de ses paroissiens, deux cents per-

Figure 99 (en haut) et figure 100 (en bas) - Colline de Pech-Merle "Oratoire de Notre-Dame des Voyageurs", aujourd'hui à l'abandon (photos M. Lorblanchet, archives privées).

sonnes environ, et de son évêque Monseigneur Bréheret, qui se fait prier avant d'accorder son "obole" et sa bénédiction (fig. 101) (A.F. Lebaudy). Il agit dans la tradition de l'église du XIX^e siècle, dans laquelle il a été élevé, qui sublime la Mère du Christ. Il monte souvent jusqu'à l'Oratoire se recueillir, rencontre parfois des marcheurs, avec qui il converse. Dernières joies d'un homme qui aura été si attentif à tous ceux qu'il croise. Il lui arrive de trouver des prières, des suppliques, hâtivement écrites sur des morceaux de papier, déposées aux pieds de la statue. Il les conserve ou les réécrit, le soir, dans son journal, et prie pour les solliciteurs.

En août 1967, il trouve une note signée "Robert Carriot", qui l'émeut (fig. 98). Quelques lignes, si proches de la pensée du chanoine. Etrange homme que ce chemineau qui du printemps à l'automne circule, à bicyclette, dans les vallées du Quercy, et dort dans les grottes. Il est l'auteur, en 1969, de la découverte d'une grotte ornée de la vallée du Lot, près de Conduché (Cne de Bouziès), contenant des gravures paléolithiques étudiées par



PAUL CHEVRIER

PAR LA MISÉRICORDIE DIVINE ET L'AUTORITÉ DU SAINT SIÈGE APOSTOLIQUE
Evêque de Cahors

Vu la supplique à Nous adressée par Monsieur le Chanoine
Amédée LEMOZI, Curé de CABRERETS, en notre diocèse;

Nous avons accordé et accordons par les présentes à Monsieur
le Chanoine A. Lemozi ou au prêtre qu'il désignera, l'autorisation
de bénir solennellement une statue de la Très Sainte Vierge Marie
placée sur le territoire de la Paroisse de CABRERETS.

Nous accordons en outre une Indulgence de 100 jours à tous les
fidèles de l'un et l'autre sexe qui réciteront pieusement devant
la dite statue la pieuse invocation: "Notre-Dame de Cabrerets,
patronne des voyageurs, priez pour nous!".

Donné à CAHORS, le 28 Juin 1960.-

Paul Chevrier
Evêque de Cahors



(Doc 105)

Archives Lebaudy-Gazelle

Le 15 août 1960 eut lieu la bénédiction solennelle de l'Oratoire de Notre-Dame de Cabrerets,
patronne des voyageurs.

Figure 101 - Lettre de Paul Chevrier, Evêque de Cahors, à propos de "Notre-Dame de Cabrerets, patronne des voyageurs" (archives Famille Lebaudy). Le 15 août 1960 eut lieu la bénédiction solennelle de l'Oratoire de Notre-Dame de Cabrerets, patronne des voyageurs.

M. Lorblanchet (1984). Quelques années plus tard, malade et amputé d'une jambe, il se réfugie à l'hôpital de Cahors et se suicide en se jetant dans la résurgence de la fontaine des Chartreux. En souvenir de ce personnage la grotte porte désormais le nom de "Grotte Carriot".

En 1962, à l'âge de 80 ans, le chanoine Amédée Lemozi décide de prendre sa retraite. Une surdité partielle rend les

confessions impossibles, et son grand âge ne lui permet plus de se déplacer, surtout l'hiver, sur un simple vélomoteur (très défectueux), quand il faudrait au prêtre chargé de plusieurs paroisses, une automobile. Avant de partir, il met les finances de la paroisse à jour et adresse au Vicaire général, Monsieur Mamoul, un courrier dans lequel il rend compte de l'état du presbytère et des travaux de restauration prévus, qui permettront d'accueillir rapidement, dans de bonnes conditions, le nouveau curé. Ce qui montre qu'il vécut jusqu'à son départ dans un local inconfortable que la municipalité ne chercha jamais à améliorer ! Il dut d'ailleurs beaucoup souffrir du froid, comme en témoigne sa petite note satisfaite à propos du chauffage central qu'il découvre au foyer Bonhomme (A.D.). L'entretien des locaux destinés à la célébration du culte et à l'accueil de son desservant semble d'ailleurs avoir toujours posé des problèmes à la commune. En 1938, déjà, le maire lance un appel à la générosité de ses administrés pour la réparation de la voûte de l'église et la toiture de la sacristie qui tombent en ruine.

Le dimanche 21 Octobre, 1962 il s'adresse une dernière fois à ses paroissiens. "Demain matin, lundi, aura lieu à Cabrerets ma dernière messe. Elle sera dite pour les vivants et les défunts des deux paroisses de Bouziès-Haut et de Cabrerets. Ce soir à 3h., chapelet à l'Oratoire de Notre-Dame des Voyageurs. Ce seront les dernières prières, adressées par moi à la Vierge que j'aime tant, en compagnie de mes paroissiens. Je n'oublierai jamais la délicatesse de mes chers paroissiens à mon égard, pas plus que la bonté de mes supérieurs pour moi. Je demande à Dieu qu'il soit très bon, à l'égard de ceux qui ont été si bons pour moi. Je supplie le Seigneur de m'aider à terminer saintement mes vieux jours, et de récompenser, même dans ce monde, tous ceux qui m'ont fait du bien. Si j'avais été plus saint, j'aurais pu vous faire plus de bien. Très humblement je m'excuse de toutes mes imperfections et de tous les mauvais exemples que j'ai pu vous donner. Mon départ, après 43 ans parmi vous, c'est la plus grande peine de ma vie... Je vous laisse sous la garde de Notre-Dame de Cabrerets, patronne des Voyageurs. Combien je suis heureux, et combien ce legs marial m'inspire de confiance ! Pour moi c'est un des legs les plus précieux en votre faveur ! ... Chaque jour, je la prierai pour vous tous..." C'est son dernier acte officiel auprès de ses paroissiens.

Si le chanoine Lemozi a, toute sa vie, cherché à améliorer le sort des habitants de Cabrerets, il n'a jamais cherché à les changer. Tels qu'ils étaient, il les a aimés.

4^{ÈME} PARTIE

SCIENCE ET RELIGION

On est amené à se demander comment l'abbé Lemozi a pu concilier sa foi et la science, quand on sait qu'il entreprit son ministère en même temps que ses travaux scientifiques et qu'il les mena conjointement toute sa vie.

Contexte scientifique

A sa recherche archéologique, on l'a vu, il n'y a eu aucun obstacle, c'est même son supérieur, à Rocamadour, qui lui remet la plaquette rédigée par A. Viré sur les travaux de A. Niederlender. Ses investigations ont été encouragées jusqu'à faire naître une passion à laquelle sa hiérarchie ne s'est nullement opposée. Et c'est cela qui est remarquable. Pourtant, en 1909, la Commission Biblique Pontificale impose aux prêtres "le serment anti-moderniste" qui réaffirme une interprétation littérale de la genèse. C'est dire combien, dès lors, Rome limite l'implication des religieux dans le monde scientifique. L'on s'étonne de l'attitude du clergé lotois qui agit en toute liberté, à l'insu probablement de son évêque, Monseigneur Laurans, conservateur et ultramontain qui aurait pu condamner les activités du jeune vicaire.

Quand celui-ci entreprend ses premières recherches, les querelles à propos de l'évolutionnisme, qui ont agité le milieu scientifique pendant près de cinquante ans, se sont calmées, permettant enfin un avancement des travaux des préhistoriens. L'idée d'un art religieux au Paléolithique que l'on a tant ridiculisé lors de la découverte d'Altamira est maintenant admise.

A la fin du XIX^e siècle, des savants de renom, fondateurs de la "science préhistorique", tels que Gabriel de Mortillet, Edouard Lartet, Emile Cartailhac, partisans de l'art pour l'art, concevaient les splendides représentations des grottes ornées comme un amusement des préhistoriques, qu'ils estimaient trop peu évolués pour avoir des préoccupations religieuses. Ainsi, six ans après la découverte d'Altamira, G. de Mortillet dans son argumentation pour établir l'absence de sentiment religieux à l'âge du renne, ne retient de l'art mobilier "que des parures, des bijoux, des ornements..." Il considère le caractère naturaliste des oeuvres d'art mobilier comme une preuve, convaincu que "*le propre de toute conception religieuse est de pousser au surnaturel, par conséquent de remplacer l'observation par l'imagination. Dès lors, les données simples et vraies de la nature sont abandonnées pour laisser le champ libre*

à toutes les conceptions d'une imagination dévergondée. Aussi les religions, toutes, quelles qu'elles soient, enfantent comme objet d'art des monstruosité, des anomalies, des non-sens... L'Homme magdalénien, artiste distingué, n'avait aucune conception religieuse" (Mortillet 1885:476). Devant l'état d'ignorance de la recherche sur l'art paléolithique et le mépris des anticléricaux pour tout ce qui concernait la religion, l'interprétation de l'art de l'âge glaciaire ne pouvait que difficilement s'amorcer, comme le prouve le parcours de E. Cartailhac qui refuse dans un premier temps la découverte d'Altamira : "*E. Cartailhac, l'un des plus renommés préhistoriens de l'époque, avait été averti par son ami violemment anticlérical Gabriel de Mortillet que quelques jésuites espagnols anti-évolutionnistes étaient en train d'essayer de faire passer les préhistoriens pour des fous. Cartailhac a senti le piège et a refusé la découverte d'Altamira"* (Bahn 1988:21) ; alors que le paléontologue de l'Université de Madrid Juan Vilanova soutenait de Sautuola, le découvreur d'Altamira. Puis, à la suite des découvertes des grottes de la Mouthe, Pair non Pair, les Combarelles et Font-de-Gaume (qui contient des polychromes comme à Altamira), et sous l'influence de H. Breuil, il reconnaît finalement son erreur et publie le "mea culpa d'un sceptique", en 1902³⁴. C'est un grand progrès qui est accompli.

En 1908, paraît le premier volume du "manuel d'Archéologie préhistorique" de Joseph Déchelette, qui traite des périodes paléolithiques et des représentations pariétales. Il écrit : "*L'idée que l'art est un jeu peut n'être qu'un préjugé moderne ; à l'origine c'est une opération rituelle ou magique. Quand nous parlons aujourd'hui de "la magie de la chasse", nous ne savons pas combien nous avons raison"* (Déchelette 1908:270). Cette opinion se fonde sur le célèbre article "L'Art et la Magie" que Salomon Reinach avait fait paraître dans "l'Anthropologie", en 1903.

Le 3 août 1908, la découverte de "l'Homme de la Chapelle-aux-Saints", en Corrèze, fait remonter à un passé plus lointain encore l'affirmation d'une pensée religieuse chez les préhistoriques, et même l'idée d'une vie après la mort. La sépulture d'un homme presque complet de type néandertalien accompagné d'offrandes, est mise au jour par deux prêtres, Amédée et Jean Bouys-

³⁴ C'est d'ailleurs en collaboration avec l'abbé Breuil que E. Cartailhac entreprend, en 1903, l'étude de la grotte d'Altamira.

sonie, et leur frère Paul. Cette découverte bouleverse la vision que l'on pouvait avoir de cet homme ancien. Pourtant, M. Boule continue à voir en l'Homme de la Chapelle-aux-Saints un individu peu évolué. Il le décrit d' "*aspect brutal (un corps vigoureux et lourd qui a gardé l'empreinte ou le souvenir d'un état antérieur de grimpeur, des mâchoires robustes) conjugué à une absence probable de toutes traces de préoccupation d'ordre esthétique ou d'ordre moral et à la prédominance des fonctions purement végétatives ou bestiales*" (Boule in Hurel 2005:113). Il accorde ainsi le mental et l'aspect physique.

L'étude, faite par les inventeurs, apporte au contraire des éléments scientifiques prouvant que l'homme est "religieux", et intellectuellement développé, depuis des périodes anciennes de son passé, même chez des types humains disparus.

Comme l'écrit B. Albarello : "*Quelle chose singulière que cet homme ait été découvert par des prêtres... et dans un lieu au nom si prédestiné que "La Chapelle-aux-Saints !"*" (Albarello 1987:139).

Il est intéressant de noter que ce sont des savants, fondamentalement anticléricaux, qui déniaient aux préhistoriques tout concept religieux, alors que des prêtres, tels les abbés Breuil et Bouyssonie, apportent des indices concrets de l'existence d'un art religieux, et le concept d'une vie après la mort chez les préhistoriques. Données que l'évolution des recherches a largement confirmées. L'on peut donc se demander qui faisait obstacle à l'avancement de la science, les cléricaux qui furent longtemps accusés de "fixisme", ou les anticléricaux que l'idée même de religion révoltait ?

La préhistoire, oeuvre évangélique

Le jeune abbé Lemozi est alors totalement éloigné des combats qui animent les relations de la Science et de la Religion. Si, au Grand Séminaire, il a su l'affrontement des modernistes contre les fixistes, l'esprit dans lequel il a été enseigné l'incline plutôt vers le modernisme, sans parti pris. Le climat intellectuel dans lequel il évolue est favorable à son entreprise. Armand Viré devient son mentor, puis très rapidement il rencontre les abbés Bouyssonie et Bardou, avec lesquels il peut toujours aborder les problèmes que pourrait lui poser sa recherche. Encouragé, aidé, il est donc scientifiquement bien entouré et cela lui suffit. Par ailleurs, il ne peut que constater la présence et la compétence des prêtres, nombreux en préhistoire, et s'en réjouir. Enfin le savant-prêtre lotois, le chanoine Ed. Albe, veille sur son protégé.

D'emblée il aborde la recherche selon l'esprit qu'il définit, en 1935 : "*joie de la découverte, espoir de découvertes futures, joies pures de l'esprit qui s'efforce de pénétrer les secrets du temps de percer un coin de mystère qui pèse sur un immense passé, de soulever un coin du voile qui enveloppe l'humanité primitive, de reculer les limites de l'histoire, de suivre pas à pas les progrès intellectuels ou artistiques de nos lointains ancêtres, de deviner quelques-unes de leurs pensées et de leurs habitudes religieuses, de leur croyance en une autre vie, etc... Les énigmes que l'on rencontre à chaque pas doublent l'attrait de ces études, qui sont parmi les plus passionnantes que je connaisse*" (P.N.C. n°32). Rien en vérité dans ce discours qui affiche un esprit tourmenté. Il s'exprime comme tout chercheur le ferait. Les ouvrages de J. Déchelette, qu'il lit avec passion, lui ouvrent les portes d'une connaissance qui s'accorde avec sa foi, puisque l'auteur démontre que les préhistoriques ont des sou-

cis métaphysiques, que leurs croyances impliquent l'idée d'un au-delà, c'est à dire un concept philosophique et religieux qui apparaît comme éternel.

Ce qui peut lui sembler avec ses premiers travaux, comme une récréation intellectuelle autorisée, devient avec la découverte de l'abri Murat, une grâce qui lui est faite d'éclairer, par l'apport de nouvelles connaissances, la beauté et la signification des oeuvres paléolithiques qui lui sont données de découvrir.

La révélation d'un art pariétal paléolithique en Quercy, et surtout l'étude de la grotte de Pech Merle, "grotte-temple", atteste, non seulement, que "l'homme du quaternaire avait des idées religieuses", mais qu'elles procédaient d'un véritable culte, organisé, que la beauté des sanctuaires magnifiait. A. Lemozi, s'est d'ailleurs attaché à décrire longuement l'oeuvre souterraine de la nature : "*... Tout est sculpté, feuilleté, granité. Certains piliers semblent ciselés, feuilletés et coiffés de chapiteaux par des artistes du moyen âge. De fragiles végétations de coraux font penser à des rameaux de buissons à la veille de la floraison. Des draperies tombent des parois en plis réguliers ou se relèvent en torsades capricieuses pour se prolonger en d'interminables festons*" ("La grotte-Temple... "). Que spontanément, les préhistoriques aient consacré, comme un sanctuaire, un lieu qui évoque si précisément un temple grec ou égyptien, propre au "surnaturel", est sûrement confondant pour un prêtre. "Ce temple majestueux aimé et fréquenté par les chasseurs préhistoriques", il l'assimile à une église où les alcôves naturelles décorées de peintures sont des chapelles : "chapelle des Mammouths"³⁵, "chapelle du Bison", et plus tard au Combel, "chapelle des Antilopes". Après cette série de chapelles il utilise même le terme le "Saint des Saints". Ces découvertes sont le tournant décisif, le choc, qui transforme un simple plaisir de la recherche en une investigation professionnelle du passé et la volonté "*d'unir la piété à la science et la science à la piété*" (Lemozi 1926:42), confondant dans un même élan affectif le prêtre et le préhistorien, les hommes du passé et ceux du présent. N'a-t-il pas d'ailleurs emporté avec lui, en 1914, le galet gravé de la "biche à tête retournée", qu'il a conservé dans la poche de sa vareuse, comme un talisman, pendant toute la guerre et dont il fait plus tard le symbole de tous les sacrifices humains. Il l'appelle alors "la biche dolente", évoquant la biche blessée et souffrante.

L'avènement du Pape, Pie XI, en 1922, apporte un renouveau des activités scientifiques. En effet, le nouveau Pontife, érudit et novateur, est sensible à tous les progrès modernes. En 1936, il crée l'Académie pontificale des sciences. Il souhaite d'ailleurs que, dans le Musée des Missions, une place soit réservée aux collections préhistoriques. "Alpiniste, géologue, il s'est de plus toujours intéressé à la question si grave de l'origine de l'homme, telle que la science moderne la pose". Il affirme : "*il ne suffit pas d'être bon missionnaire, il faut tâcher d'être savant*". A. Lemozi est donc dans la lignée des penseurs et chercheurs que l'Eglise a toujours encouragés : "*L'Eglise est fidèle à cette tradition en s'intéressant, de nos jours, à l'étude de la préhistoire, qui ne fait que prolonger dans les temps les plus reculés, l'oeuvre des historiens*" (P.N.C. n°32). L'Eglise catholique progresse et prend place dans le monde scientifique, au moment où la préhistoire est reconnue officiellement comme

³⁵ Leroi-Gourhan rebaptisera plus objectivement cette alcôve, "Frise noire".

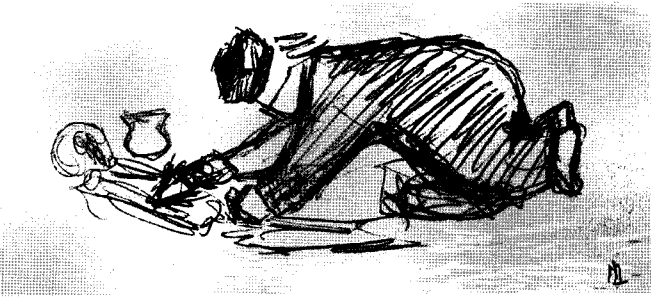


Figure 102 - "Le préhistorien officie en soutane" (dessin original M. Lorblanchet, archives privées).

science, où des spécialistes de renom s'avèrent être des prêtres. L'abbé Henri Breuil obtient, en 1929, une chaire d'enseignant au Collège de France, et devient Membre de l'Institut de France en 1938.

Ce qui différencie A. Lemozi de ses collègues préhistoriens, prêtres comme lui, c'est qu'il est d'abord "curé" avec la charge d'une population à guider et instruire, et dont la mission est aussi de ramener à la religion "les âmes perdues" ; comme il l'écrivit déjà en 1903 dans son journal intime.

L'on peut à ce sujet scinder en deux catégories les prêtres à vocation scientifique : "les préhistoriens-prêtres" tels que les abbés H. Breuil, A. et J. Bouyssonie, ou le Révérend père Bergougnieux, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, avant tout chercheurs, et les "prêtres-préhistoriens", des curés comme A. Lemozi. Citons particulièrement Frédéric Hermet, curé à "L'hospitalet du Larzac", spécialiste de "La Graufesenque" dont la démarche à la fois scientifique et religieuse fut très semblable à celle de A. Lemozi. D'autres curés s'illustrèrent dans différentes disciplines scientifiques, comme le chanoine Costes, botaniste, qui étudia la flore du Larzac.

Pour réussir cette mission sacrée, l'abbé Amédée Lemozi est décidé à utiliser tous les moyens que Dieu voudra bien lui donner, respectant en cela l'un des principes de l'Eglise : "*C'est un devoir pour l'homme de cultiver les facultés que Dieu lui a données... parce qu'il sait que l'homme, trop souvent préoccupé de la matière, est enclin à les négliger...*" (P.N.C. n°32).

Ses qualités de chercheur, il les met au service des croyants et de Dieu. En rendant compte de ses travaux et de l'avancement des connaissances en préhistoire, il rappelle l'oeuvre du créateur. Doué pour la narration, sachant captiver son lecteur, ses articles du "Petit Nouvelliste" sont des conversations qu'il engage avec la population. Pas de prêche mais de l'information, et pour mieux convaincre il se réfère très souvent aux écrits de ses collègues, scientifiques reconnus.

En insistant sur les qualités intellectuelles des préhistoriques, il s'attaque aux préjugés qui veulent que les hommes du passé soient stupides et de nature bestiale, et rappelle que "l'Homme fut créé à l'image de Dieu", non pas physiquement mais par ses qualités morales. "*Les progrès de la science préhistorique ont gravement compromis l'ancienne théorie qui, conformément aux affirmations de certains doctrinaires, refusaient à l'homme toute conception d'ordre religieux. Les chasseurs de rennes eurent leurs sanctuaires et la découverte de ces*

mystérieuses galeries, démontrant la vaste dispersion de certaines croyances de l'humanité, comptera parmi les plus belles conquêtes de l'humanité" (P.N.C. n°11). En démontrant que le sentiment religieux est inné, que l'homme a besoin des rites pour affronter la douleur et la mort, et que la nature est, elle-même, un sanctuaire, il répond aussi aux détracteurs de l'Eglise catholique. "*Entre le respect des morts et les pratiques proprement religieuses...il y a au moins un trait commun : la foi en un monde plus ou moins transcendant où les morts et les Dieux peuvent les uns et les autres prendre place*" (P.N.C. n°11). Ses articles rappellent aussi que les lieux d'inhumation furent souvent collectifs, des territoires communs à tous, qu'il s'agisse d'un champ de tumulus, d'un dolmen ou d'un cimetière de campagne. A ce sujet, il écrit : "*Nous avons constaté que là où se trouve un certain nombre de tombeaux anciens, tumuli, dolmens, le terrain est communal. Cette coutume s'explique par le respect qu'on avait pour les morts. Tout le monde avait le droit d'y aller pour les vénérer et personne ne pouvait dire "cette terre est ma propriété exclusive"*" (A.D., in "Tumuli du Valadié, Lentillac - Lauzès", 1964).

Lui-même, quand il fouille une tombe ancienne, s'il n'a pas la nécessité de prélever les ossements humains ou le squelette pour étude, remblaye le site laissant à leur place les ossements, ainsi qu'il le fit pour le tumulus des Igues, en 1922 (fig. 102).

Interprétation religieuse de l'art préhistorique

Dans son livre sur la grotte-temple de Pech Merle, avant de décrire les peintures, A. Lemozi commence par exposer ses théories sur la signification et les valeurs religieuses de l'art quaternaire. Il consacre une vingtaine de pages à la signification, juste après l'historique de la découverte. Il privilégie, systématiquement, la signification par rapport à l'exposé des faits, ce qui n'est pas une méthode scientifique rigoureuse, mais une attitude religieuse. Toujours à propos du livre sur Pech Merle, dans son chapitre sur l'interprétation, il exprime surtout les idées de son temps, défendues par S. Reinach, H. Breuil et Cartailhac. Il répète que "*l'art n'est pas un jeu mais répond à une préoccupation d'ordre religieux*". La théorie convient parfaitement à l'idée qu'il défend, que l'art des cavernes est étroitement lié à un culte. Ce qui est remarquable, et qui lui est très personnel, c'est le soin qu'il apporte à l'argumentation, exprimée avec des mots simples dans le souci d'être compris par tous les visiteurs de la grotte et les habitants de Cabrerets. C'est d'abord à eux que son livre s'adresse.

Pour étayer ses théories, il fait, comme tous ses contemporains, une large utilisation des comparaisons ethnographiques. Il a notamment souvent recours aux travaux de Spencer et Guillen sur les aborigènes d'Australie. Cependant nous remarquons que ses comparaisons restent livresques et superficielles. Au cours de sa vie, il n'a pas établi de relations scientifiques directes avec les ethnologues, malgré ses rencontres avec Marcel Griaule lors de la réalisation du second musée de Cabrerets.

Ce qui est particulier à l'abbé, c'est son intuition que la caverne a joué un rôle fondamental dans l'art paléolithique. Selon lui : "*Aux yeux de l'artiste quaternaire, l'animal jouit, à l'intérieur des grottes, d'une sorte de préexistence mystérieuse. Sa présence se manifeste par de vagues contours naturels que l'artiste n'aura qu'à souligner et à mettre en relief par quelques traits discrets*" ("la grotte-Temple...").

M. Lorblanchet a redécouvert cette notion dans son étude des grottes et l'a largement développée : "L'intensité du dialogue entre les paléolithiques et la roche montre que les formes naturelles souterraines semblent jouer le rôle d'un chaos primordial, un univers cosmique où dans les ténèbres s'esquisse le foisonnement de la vie" (Lorblanchet 105-136). Cet auteur attribue encore plus d'importance au site que ne l'a fait A. Lemozi qui n'a probablement pas perçu complètement la portée de ce concept ; il était plutôt sensible à la révélation d'un lieu consacré à un culte (fig. 103).

Parmi les idées présentées par l'abbé dans son ouvrage, on remarque cette phrase : "L'art ne fut pas seulement une fonction sociale mais sacerdotale".

Pour lui la fonction sociale de l'art est liée à l'idée que les artistes appartiendraient à une élite sociale chargée d'informer et d'éduquer le groupe, à travers les figurations pariétales. Le terme "sacerdotale" introduit la notion d'un ministère religieux. Cette affirmation étonne. Jusqu'à nos temps modernes, le religieux fut toujours étroitement uni à la vie quotidienne des hommes. En faisant de ces deux termes, "sociale et sacerdotale", le symbole de sa propre démarche d'ecclésiastique, le prêtre, n'est pas seulement un ordonnateur des rituels du culte, mais un agent de l'organisation sociale du groupe. En énonçant ces principes, il projette le rôle du prêtre contemporain sur celui des artistes paléolithiques. Réflexe normal pour un homme qui, dès son enfance, participa aux cérémonies des "rogations", qui avaient pour but d'attirer les bénédictions divines sur les récoltes et les travaux des champs. Dire que l'art eut une fonction sacerdotale c'est donner une définition très religieuse de son rôle.

En règle générale, Amédée Lemozi privilégie plus volontiers les travaux du Révérend Père Mainage, plutôt que ceux de H. Breuil qu'il cite surtout quand il s'agit de technique et de datation. Théodore Mainage, professeur d'histoire des religions à l'Institut Catholique de Paris, fait paraître en 1921, un ouvrage qui devient une référence pour l'époque : "Les religions de la préhistoire. L'Age paléolithique".

A cette époque, on est finalement parvenu à une "poussière d'hypothèses", selon la formule de A. Laming-Emperaire ; les mêmes théories donnant lieu à des adaptations diverses selon les auteurs. Par exemple, pour le Père Obermaier, les signes tectiformes sont des "pièges à esprit" alors que pour H. Breuil, ils sont "les dépôts des esprits !" (A. Laming Emperaire, cit.). Le Père Mainage, dans son ouvrage, effectue une révision critique de toutes les interprétations de l'art paléolithique du moment, et propose l'hypothèse d'un monothéisme au Paléolithique. "Hypothèse plausible", puisque, à cette époque lointaine, les croyances n'avaient pas encore souffert, selon lui, des multiples déviations qu'elles ont connues ensuite à la surface de la terre. Cette idée d'une pureté originelle, en un temps où l'homme n'avait pas été détourné de l'idée de Dieu, séduit particulièrement A. Lemozi qui la fait sienne et la mentionne souvent dans ses articles : "plus un peuple est près de ses origines, plus aussi il a conservé de la divinité une idée pure et élevée". De même, il considère, avec Th. Mainage, que la notion d'un Dieu créateur n'est pas incompatible avec la magie. "Chez tous les peuples primitifs actuels, il y a cet instinct que la merveilleuse machine du monde n'a pas pu se faire toute seule. La notion de causalité personnelle et consciente : voilà la base première sur laquelle repose

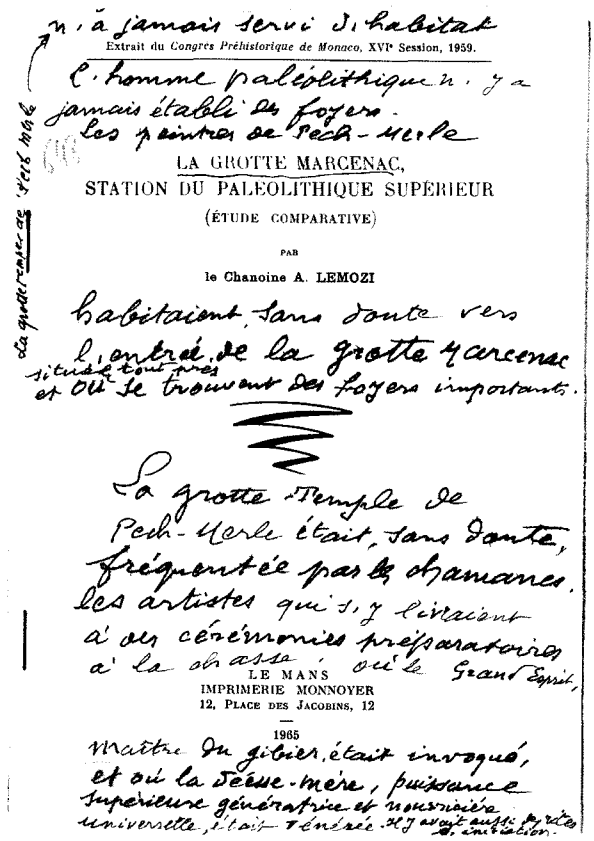
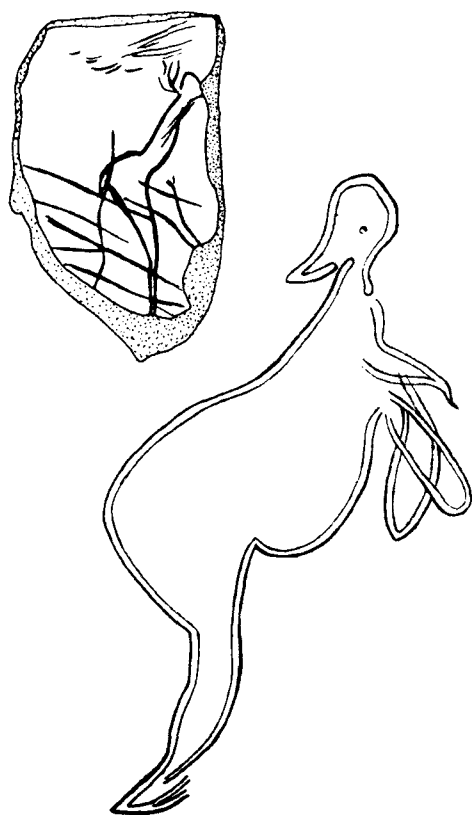


Figure 103 - Page de garde annotée par A. Lemozi, Bibliothèque de Cabrerets. A partir de 1950, influencé par la lecture des œuvres de Mircea Eliade, il fait référence assez régulièrement au chamanisme, mais de façon superficielle, bien avant les théories de A. Glory. Le chamanisme en aucun cas n'éclipse l'importance d'un Dieu-créateur et de Déesse-mère, comme le montre cette annotation tardive, postérieure à 1965 (peu avant sa mort).

l'idée de Dieu. D'après cela on ne voit pas pourquoi les Aurignaciens de la préhistoire, auteurs des gravures et peintures du Pech Merle n'auraient pas eu comme les peuples primitifs actuels la notion de l'Être suprême. Ils n'étaient pas moins intelligents que les primitifs d'aujourd'hui. Le monothéisme est donc la conclusion logique de la méthode ethnographique" ("la grotte-Temple..."). "Une méthode" qui paraît aujourd'hui bien légère. A. Lemozi ne rejette pas l'interprétation magique, notamment la magie de la chasse chère à H. Breuil, il l'associe étroitement à la religion. Il estime que "magie et religion se complètent et se compliquent tout en gardant chacune ses caractères propres et irréductibles". Il déclare toujours dans "la grotte-temple de Pech-Merle" : "Nous ne pouvons pas prétendre qu'à l'époque quaternaire la magie ait existé sans la religion. Nous pouvons, au contraire, affirmer que l'art de la préhistoire garde une orientation religieuse, car chez tous les primitifs actuels, l'horizon de la magie est toujours débordé par l'horizon plus vaste et plus élevé de la vie religieuse". Pour lui, il est évident à la fois que les primitifs manifestent une religion d'origine, et que la préhistoire confirme l'essence religieuse de l'homme ; la religion est inséparable de la nature humaine. La préhistoire lui permet d'établir auprès des populations la pérennité de la religion.

Tout au long de sa carrière de préhistorien, A. Lemozi accorde une place essentielle aux figurations féminines qu'il considère

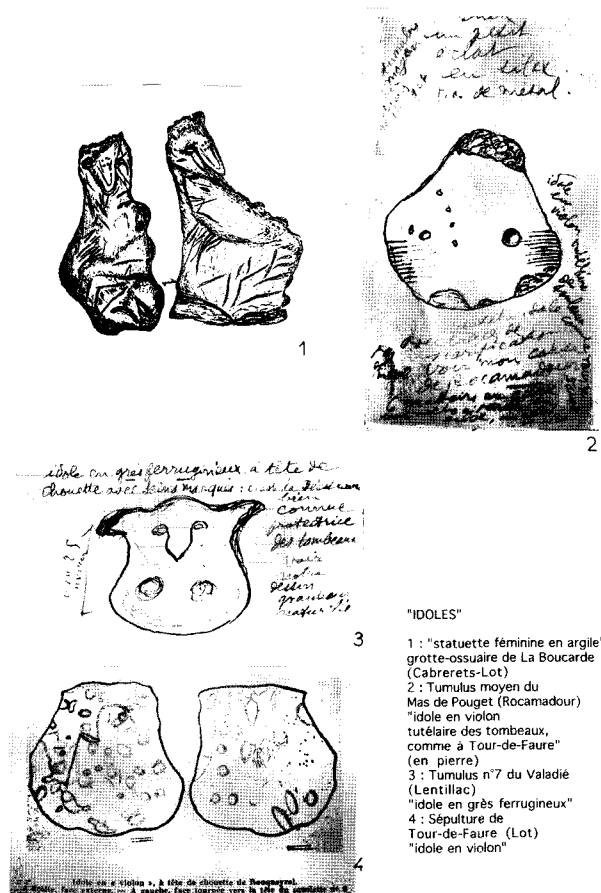


Figurations féminines relevées par Amédée Lemozi
En haut Abri Murat, au centre, l'une des femmes du plafond de Pech Merle

Figure 104 - Figurations féminines. En haut, Abri Murat ; au centre, l'une des femmes du plafond de Pech Merle (relevés A. Lemozi, S.P.F 1924, C.P.F. 1937).

souvent comme masquées. On peut même dire qu'il fut fasciné par elles au point de commettre parfois des erreurs d'identification, tant sa volonté fut grande d'en trouver la présence à toutes les périodes de la préhistoire.

Les premières qu'il identifie sont deux petites silhouettes, finement gravées, sur des galets de l'abri Murat, sans songer alors à les qualifier de "déeses". Cependant, en 1936, il déclare à leur sujet, "toujours représentées nues elles semblent se livrer à un rite pour la multiplication et la conservation de la race". Ces représentations féminines appartiennent à une série de motifs bien connus aujourd'hui que les préhistoriens nomment "figures de type Gönnersdorf-Lalinde" du Magdalénien final (M. Lorblanchet et A.C. Welté 2000, cit.). De la même façon, dans la petite grotte attenante à l'abri Murat, il voit sur les parois des personnages féminins masqués accomplissant des rites ou des danses alors qu'il ne s'agit que de raclages pariétaux non figuratifs (information M. Lorblanchet). C'est à Pech Merle, devant les figurations du plafond, si spectaculaires et si originales, qu'il a la révélation de l'importance de la femme dans les cultes anciens. Son étude confirme le rôle éternel et divin de la femme, procréatrice, protectrice et nourricière. Ces femmes il les voit toujours le visage masqué en train de danser. De ces figures se dégagent l'impression "d'une danse rituelle masquée, préparatoire à la chasse" (fig. 104).



"IDOLE"
1 : "statuette féminine en argile"
grotte-ossuaire de La Boucarde
(Cabrerets-Lot)
2 : Tumulus moyen du
Mas de Pouget (Rocamadour)
"idole en violon, tutélaire des tombeaux,
comme à Tour-de-Faure"
(en pierre)
3 : Tumulus n°7 du Valadié
(Lentillac)
"idole en grès ferrugineux"
4 : Sépulture de
Tour-de-Faure (Lot)
"idole en violon"

Figure 105 - "Idoles". Dessin 1 : "Statuette féminine en argile" - grotte-ossuaire de La Boucarde (Cabrerets - Lot) ; dessin 2 : tumulus moyen du Mas de Pouget (Rocamadour), "Idole en violon, tutélaire des tombeaux comme à Tour-de-Faure" (en pierre) ; dessin 3 : tumulus n°7 du Valadié (Lentillac), "Idole en grès ferrugineux" ; dessin 4 : sépulture de Tour-de-Faure (Lot), "Idole en violon".

Il remarque sur toutes ces figurations que les "seins sont mis en évidence et sont représentés avec plus de soin que les membres". Il finit par voir, un peu partout, dans les tracés digitaux de Pech Merle, des "idoles féminines plus ou moins stylisées" et même des "pleureuses" ? La subjectivité, l'imagination prennent le pas sur l'observation.

Au Combel, le symbolisme féminin lui apparaît à nouveau avec clarté : les stalagmites sont transformées en seins avec leurs aréoles formées d'un point noir. Il interprète même l'ouverture triangulaire naturelle à la base de la paroi comme un sexe féminin. C'est l'ensemble de cette chapelle qui est imprégné d'un symbolisme féminin. Concept que développe encore M. Lorblanchet dans ses relevés du Combel (1994 et 2010).

Dans toutes ses lectures : J. Déchelette, M. Reygasse, S. Chauvet, R. Przykusi, il découvre les nombreuses représentations de la "déesse-mère, tutélaire des tombeaux" ; statuettes en pierre, plaquettes gravées, décors de poteries, stèles aux yeux de chouette... au Proche-Orient, à Hissarlik, en Crète, dans les Cyclades, au Portugal, dans les dolmens, etc. A partir de 1950, il retrouve ces déesses dans presque toutes ses fouilles, dans les grottes et les

tumulus du Quercy, alors que pour le préhistorien d'aujourd'hui, elles paraissent extrêmement douteuses, sinon inexistantes (fig. 105). Sans doute y a-t-il dans ces interprétations la projection de l'image idéale féminine qui l'a tant impressionné à Pech Merle et au Combel. Il est probable qu'il y voit la préfiguration de la "Vierge Marie", et qu'il cherche, inconsciemment, des jalons dans la protohistoire, afin d'établir un lien entre la femme première de Pech Merle et la vierge-mère des chrétiens.

Il concrétise cette obsession par sa création d'un sanctuaire, "Notre-Dame de Cabrerets", sur le versant de la colline sacrée

des Paléolithiques qui comportait déjà les deux sanctuaires de Pech Merle et de Marcenac. Il matérialise ainsi la ferveur religieuse qui l'anime depuis sa jeunesse. A l'exemple de nombreux sites de pèlerinages dédiés à la "Vierge" au XIX^e siècle, c'est dans une anfractuosité rocheuse qu'il installe l'oratoire (fig. 99). Il fait, dès lors, des visiteurs du Pech Merle d'éternels pèlerins qui, depuis la préhistoire, s'acheminent vers les "grottes du Pech" pour rendre hommage et invoquer une divinité féminine qui est pour l'abbé symbole de vie et d'espérance. En consacrant le lieu à la "Mère du Christ", le curé parachève son oeuvre d'évangélisation et redonne vie au culte ancien de la "Déesse-mère".

CONCLUSION

L'abbé Amédée Lemozi déclarait : *"Je ne travaille que pour la gloire de Dieu et des âmes"*. Il n'a jamais souhaité un destin prestigieux. Sa seule ambition fut de servir Dieu en se mettant au service des hommes qu'il a aimés tels qu'ils étaient. Né dans une campagne que l'on pourrait qualifier de "médiévale", il a été acteur du progrès économique, social et culturel de son pays. Sans quitter sa modeste cure, il a fait venir jusqu'à lui de grands savants de son temps, donné une renommée internationale à un simple village. Il a réalisé au delà de ce qui était possible, le programme que l'abbé Hemmer proposait aux nouvelles générations de curés en 1905, pour ranimer le christianisme dans les campagnes : *"une vie de recueillement et d'étude dans un presbytère où il y aura des livres, des journaux et des revues, et une vie de mouvement au-dehors, pour paraître dans les villages au moment précis où il y aura une fonction à remplir et un service à rendre"* (Mayeur 2005:105).

Il a servi Dieu en utilisant les qualités intellectuelles dont la naissance l'avait pourvu. Il n'a pas choisi de devenir "préhistorien", mais les circonstances et son entourage l'ont encouragé dans ses recherches. Ses études scientifiques lui ont donné la possibilité de montrer l'ancienneté des religions et leurs pratiques, et d'adhérer, même, à l'hypothèse d'une origine préhistorique du monothéisme.

Il a servi l'église en apportant sa participation au progrès des connaissances scientifiques. Il s'est souvenu de l'Enseignement du clergé qui affirmait : *"Si les découvertes scientifiques ne se font pas avec nous, si les hypothèses nouvelles s'échafaudent en notre absence, hors des bases que nous fournit la Révélation et sans que nous puissions les contrôler de très près, elles seront exploitées contre nous par les adversaires de notre foi"* (P.N.C. n°32).

Il a servi la préhistoire en contribuant, avec d'autres ecclésiastiques, à donner à l'homme préhistorique une véritable dimension de créature spontanément croyante. Dans cette vision spirituelle de la préhistoire, il a voulu dépasser une approche trop matérialiste de l'homme à laquelle peut conduire l'étude des outillages. Le prêtre a cependant parfois desservi le préhistorien en projetant trop fréquemment ses idées religieuses sur les faits qu'il étudiait, comme le démontre son obsession de la "déesse-mère". Cette fusion de la science et de la religion ne rend pas toujours crédibles certaines de ses interprétations. Le préhistorien aura cependant permis de garder la mémoire du prêtre.

Sa somme de travail a été considérable. Pendant cinquante quatre ans, il a multiplié ses engagements et ses actions auprès de ses concitoyens et de la science. Bien que modeste de nature, il s'est trouvé fier et heureux des distinctions qui lui furent accordées, les considérant chacune d'une égale valeur. Il s'est plu à en dresser la liste, sorte d'en-tête qu'il plaçait bien volontiers au début d'un article, rappelant de façon naïve que sa renommée dépassait les frontières du Quercy, profondément touché de cette reconnaissance.

Pourtant, hormis la présence et l'attention de quelques amis fidèles et de sa parenté, il a connu la solitude et l'abandon d'une partie de la population après qu'il eût quitté son ministère. Il n'en est pas moins resté heureux de l'oeuvre accomplie.

L'abbé Lemozi disparaît le 15 juin 1970.

Il avait souhaité demeurer sur la terre de ses aïeux dont il a eu le bonheur de découvrir l'histoire la plus ancienne. Il fut exaucé.



Figure 106 - A. Lemozi à l'abri Murat en septembre 1969 (photo M. Lorblanchet, collection privée).

ANNEXES I

LES PORTRAITS

Armand Viré (fig. 107)

Armand Viré, né en 1869, brillant élève, est licencié es-sciences naturelles en 1899. Auteur d'une thèse de biologie (rare en ce début de siècle) sur les espèces cavernicoles, il est l'un des principaux créateurs de la "Biospéléologie". D'abord attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, il est nommé, en 1910, directeur au Laboratoire de Biologie Souterraine à l'École des Hautes Etudes. Cet érudit, passionné de géologie, participe avec E.A. Martel à de nombreuses explorations, notamment du gouffre de Padirac. Séduit par le Quercy, il entreprend diverses recherches archéologiques dans la région de Lacave, près de Rocamadour, où il s'installe une partie de l'année. Il fut au début de ce siècle le type même du préhistorien, comme il le définit lors de son discours d'intronisation aux fonctions de président de la Société Préhistorique Française, en 1912. *"Adieu pour un temps, mes chères randonnées sur le causse bourré de dolmens et de tumuli, qui, malgré les pillages dont ils ont été victimes de tout temps renferment encore ample matière à collections ; adieu, mes chères grottes, où, dans l'opaque labyrinthe de galeries souterraines voisinent insectes aveugles et bâtons de renne gravés ; adieu, crêtes arides et ensoleillées où nos ancêtres néolithiques ont dressé leurs cabanes. Tout cela doit être pour un temps abandonné, car, j'ai, mes chers collègues, la tâche de veiller à vos intérêts..."* Il disparaît en 1951, des suites d'une chute en spéléologie. Il fut avec ses contemporains un homme courtois, d'esprit posé, "l'amabilité même, un modèle de civilité".



Figure 107 - Armand Viré (photo collection Lebaudy).

Le spéléologue n'a pas encore de "vestiaire particulier". Pour se protéger la tête E. Albe porte un bonnet de laine rayé et A. Viré une casquette. Et la descente dans les gouffres s'effectue alors, le plus souvent, à l'aide d'un treuil.

Armand Viré et le chanoine Edmond Albe

Armand Viré entretint avec le chanoine Albe, qui participera avec lui à certaines expéditions à Padirac, une relation étroite et amicale. Ils préparèrent, en collaboration, le dictionnaire des paroisses du diocèse de Cahors. Oeuvre gigantesque, malheureusement demeurée inachevée à la mort du chanoine, en 1926.

Les deux savants collaborèrent également à l'étude et la rédaction de "L'Hébrardie", ouvrage de référence sur la famille Hébrard de Saint-Sulpice et sa région.

Novembre 1912, Armand Viré (cigarette) et Edmond Albe (fig. 108) se préparent à la descente dans l'Igue du Pendant, à Lauzès.

André Niederlender (fig. 109)

André Niederlender est né le 15 octobre 1890. Sa famille tient l'hôtel-restaurant face à la gare de Rocamadour. Commerce dont il prendra plus tard la direction. Pendant de nombreuses années, il sera maire de la cité mariale. Très jeune, l'archéologie le passionne et il devient l'un des préhistoriens les plus connus du Quercy par ses fouilles dans les dolmens et les tumulus du causse de Gramat. Ses travaux les plus importants concernent "l'abri Pagès", "l'abri du Mas Vieil", et, surtout, "la grotte de Roucadour" (Thémines, Lot). En 1943, il succède au chanoine Lemozi, comme conservateur du musée de Cabrerets. Cette même année, il termine, avec Raymond Lacam, la fouille du Cuzoul de Gramat, et la rédaction de la monographie du site qui paraît en 1944. Dès ses premiers travaux, il devient l'ami de



Jean Bouyssonie, Armand Viré et Amédée Lemozi. Plus tard, une solide amitié le liera au préhistorien Jean Arnal. Ce grand spécialiste du Néolithique l'aidera à rédiger la monographie de Roucadour qu'il ne pourra achever. Epuisé par la maladie, André Niederlender disparaît le 18 juillet 1959. C'est J. Arnal qui terminera la rédaction de l'ouvrage qui paraît en 1966. Jean Arnal écrit : "L'oeuvre d'André Niederlender est considérable par sa qualité. Le Cuzoul seul aurait suffi à remplir la vie d'un homme. Pourtant, il a codifié le Mésolithique grâce à ce gisement, mais maintenant avec Roucadour, les bases d'un Néolithique occidental français sont établies définitivement. Peu de vies de préhistoriens auront été aussi fécondes".

Ses collections ont été déposées au musée de Cabrerets.

Roger Raymond Lacam (fig. 110)

Raymond Lacam, de parents lotois, naît le 8 mars 1900 à Saintes (Charente-Maritime). Industriel, il crée à Gramat, avec deux actionnaires, une entreprise de signalisation routière. Proche de Niederlender, il fouille avec lui de nombreux sites du causse de

Figure 108 (a, b, c) - Armand Viré et Chanoine Edmond Albe, Igue du Pendant près Marcilhac, causse de Gramat (photos collection Lebaudy).



Figure 109 - André Niederlender sur ses fouilles à Roucadour (collection Yves Sarrazy).

Gramat (Mas Viel, abri Pagès, Roucadour et Cuzoul de Gramat). Au Cuzoul de Gramat, il découvre et fouille, en 1928, la sépulture tardenoisienne de "l'homme de Gramat", avec A. Niederlender, assisté de l'abbé Bouyssonie. Apprécié pour sa discrétion et son charisme, il fut pendant la dernière guerre un grand résistant. Sa disparition le 31 octobre 1962, à Gramat, peu de temps après celle de A. Niederlender, marque la fin d'un



Figure 110 - Raymond Lacam sur son chantier du Cuzoul de Gramat (en haut) et portrait (en bas) (collection Yves Sarrazy).

temps, celui des grands pionniers de la préhistoire lotoise. Ses collections ont été déposées au musée de Cabrerets.

Chanoine Jean Bouyssonie (fig. 111)

Prêtre et enseignant, sa renommée est d'abord celle du préhistorien qui participa à la découverte et à l'étude des grands sites archéologiques de Corrèze, pendant la première partie du XX^e siècle. La fouille d'une sépulture néanderthalienne, à La Chapelle-aux-Saints (Corrèze), le 3 août 1908, avec ses frères Amédée et Paul lui vaudra une reconnaissance internationale. Cette découverte de la plus ancienne sépulture connue à l'époque, marque une révolution dans les connaissances.

C'est à Brive (Corrèze) que Jean Marie Paul, cadet d'une famille de 3 garçons, voit le jour le 31 août 1877. Il est le fils de Jean-Baptiste Bouyssonie, pharmacien de son état, et de Gabrielle Mazeyrac de Beaulieu. Brillant élève au Lycée de Clermont-Ferrand, il obtient son baccalauréat ès Lettres et Philosophie, en 1894, et devient, l'année suivante, Bachelier ès Lettres-Mathématiques.

En octobre 1895, il entre au Séminaire de Philosophie de Saint-Sulpice à Issy (Seine), où il fait la connaissance d'Henri Breuil, futur préhistorien. Ensemble, au cours des deux années qui vont suivre, ils abordent pour la première fois la Géologie, la Paléontologie, l'Archéologie et la Préhistoire. Ils ont entre autres professeurs, l'abbé J. Guibert, auteur du livre "*Les Origines, questions d'Apologétique*". Ouvert aux idées évolutionnistes, affirmant qu'il n'y a pas d'opposition entre science et religion, il sera leur maître à penser et à l'origine de leur vocation scientifique. En juillet 1897, Jean accueille son ami à Brive ; Henri revient d'un périple au cours duquel il a visité les sites préhistoriques du Sud-Ouest. Il fait la connaissance d'Amédée, philosophe, frère aîné de Jean, professeur au petit Séminaire de Brive, et de l'abbé Bardou, passionné d'archéologie préhistorique. Ils visitent les grottes de la vallée de Planchetorte, connues depuis une cinquantaine d'années pour leurs gisements déjà bien explorés, puis Jean lui montre Chez-Pourré et le Puy-de-Lacam (Roussot 1966 ; Couchard 2000). L'année 1898, en classe de Théologie, ils sont co-chambristes et Henri Breuil profite de cette cohabitation pour faire de Jean Bouyssonie un préhistorien convaincu, définitivement atteint de "la maladie de la pierre". En même temps, il lui apprend à dessiner les silex. Doué d'un vrai talent, J. Bouyssonie fut un grand dessinateur de l'outillage préhistorique. Cette amitié de jeunesse jamais ne se démentira. Ils garderont leur vie durant une relation étroite tant scientifique qu'affectueuse, faite d'estime réciproque. Si Henri Breuil se voit confier la première chaire de préhistoire créée au Collège de France en 1929 et entame une carrière internationale, c'est sur la terre de ses ancêtres que Jean Bouyssonie choisit de poursuivre sa carrière de préhistorien.

Libéré de ses obligations militaires en 1899, il est ordonné prêtre à Beaulieu le 7 juillet 1901 et revient à Paris où il poursuit ses études à l'Institut Catholique et à la Sorbonne. En 1904, il est licencié ès Sciences-Physiques, et de Physique Générale en 1907, à Clermont-Ferrand. Dès 1904, il rejoint son frère Amédée au petit Séminaire de Brive (actuel musée Labenche) où il

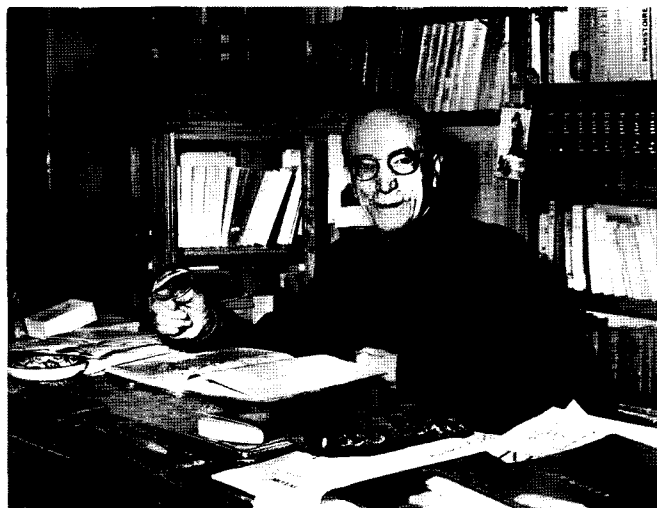


Figure 111 - Chanoine Jean Bouyssonie (photo Alain Roussot, collection A. Roussot).

professe les Sciences Naturelles et Physiques, et met sa formation de scientifique au service de la préhistoire. Une équipe est constituée, "les Trois B.", comprenant Jean (qui en sera le pivot) son frère Amédée (séduit par les concepts de l'abbé Guibert), et l'abbé Bardou. Dès lors, pendant près de cinquante ans, ils vont prospecter, fouiller, rendre compte de leurs travaux et former de nouveaux archéologues. Certains de leurs élèves participent à leurs chantiers.

Hormis le dramatique épisode de la première guerre mondiale, il consacre sa vie à l'enseignement (Ecole Bossuet de Brive), et à la préhistoire. En 1914, il est mobilisé comme infirmier, et cité, en 1916, à l'Ordre de sa Division (38^e Division - Zouaves et Tirailleurs). Il reçoit la croix de Combattant 1914-1918.

De nombreuses nominations jalonnent sa carrière et font de lui une figure essentielle de la préhistoire française.

C'est avec une profonde émotion que, le 25 juillet 1935, Henri Breuil épingle sur la poitrine du chanoine Jean Bouyssonie, la Légion d'Honneur qui lui est remise, ainsi qu'à son frère Amédée. La même année, on lui décerne la Médaille Interallié, dite de la Victoire.

Le 3 août 1958 a lieu la Commémoration du Cinquantenaire de la découverte de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints (organisée par la Société Savante de Brive). Le 10 septembre 1960, il est fait Commandeur du Mérite National Français.

Il décède, à Brive, à l'école Bossuet, le 13 août 1961.

En 1910, lors de ces premières prospections, l'abbé Lemozi fait la connaissance des "3 B". Il exprimera souvent l'admiration qu'il porte au chanoine Jean Bouyssonie, tant pour ses qualités scientifiques, qu'humaines. C'est l'expert dans les gravures fines qu'il convie à l'abri Murat en 1919. J. Bouyssonie qui étudie à cette époque, l'art mobilier gravé du célèbre site de Limeuil (Dordogne), confirme la découverte d'un cheval gravé sur la paroi. A. Lemozi écrira dans le "Petit Nouvelliste"

plusieurs articles sur le "savant préhistorien", de la naissance de sa vocation à la présentation de ses travaux, en particulier ceux de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints. Avec des prêtres, comme J. Bouyssonie, H. Breuil et A. Lemozi, l'Eglise confirme l'importance de son rôle dans l'essor de la recherche préhistorique.

Jean Lebaudy (fig. 112)

Né au château de Rosny-sur-Seine (près de Mantes), le 8 septembre 1894. Lorsque l'abbé Lemozi rencontre pour la première fois Jean Lebaudy, en 1919, c'est un jeune homme de 25 ans, tout nouvellement marié, qui vient de prendre ses fonctions dans l'entreprise familiale, l'industrie sucrière. Comme son père, Paul, député et conseiller général de Seine-et-Oise, et son oncle Pierre qui s'occupèrent au début du XX^e siècle de construction et recherche sur les ballons dirigeables³⁶, il manifeste dès sa jeunesse un esprit curieux que la passion anime. Elève de l'Ecole Gerson à Paris, puis au lycée Janson de Sully, il est Bachelier à 16 ans et étudie le Droit et les Sciences Politiques, avant de s'engager en 1913 au 7^e Régiment de Dragons de Fontainebleau. Il a 19 ans. Dès août 1914, il combat sur le front de Lorraine. Son courage est remarqué dès les premiers mois de guerre. En 1915, il rejoint les Fusiliers-Marins de l'amiral Ronarch, comme mitrailleur, et participe à la bataille de l'Yser, dans les tranchées, où il est blessé. C'est l'aviation et les Missions Spéciales uniquement composées de volontaires, sous le commandement du colonel Balsan, qu'il choisit en 1916. Le pilote aviateur Jean Lebaudy prend part à des combats aériens. Il est grièvement blessé le 11 juillet 1917 en prenant le départ pour un vol de reconnaissance. Au cours de la guerre, "l'excellent sous-officier, dévoué et plein d'allant..." fait l'objet de 3 citations et se voit décerner la croix de guerre avec palme.

Entrepreneur, tenace, chaque projet est une aventure dans laquelle il s'engage avec enthousiasme, assisté de son épouse et collaboratrice Henriette de Ganay. Futur grand mécène, il commence dès l'âge de 17 ans une collection incomparable de livres anciens et d'éditions rares qu'il recherche inlassablement pendant plus de 50 ans, établissant au cours des décennies un catalogue détaillé (sept gros volumes, grand in-octavo) des œuvres acquises. En 1962, en accord avec son épouse, l'ensemble de ses manuscrits est remis à la Bibliothèque de la ville de Versailles ; incunables, livres, gravures et dessins du XV^e au XVIII^e siècles se trouvent aujourd'hui dans l'Hôtel des Affaires Etrangères et de la Marine de Louis XV.

Descendant du comte Murat, propriétaire du château de La Bastide-Murat (Lot), il finance plusieurs grands projets qui serviront la renommée et l'économie du Pays lotois. En 1922, avec Melle de Gouvion Saint-Cyr, achat de la grotte paléolithique de Pech-Merle à Cabrerets, et son aménagement. La grotte est cédée à la commune, en 1950. En 1930, toujours à Cabrerets, création d'un musée de préhistoire régionale et acquisition des collections archéologiques locales, enrichies, dès 1942, des collections de l'ethnologue Marcel Griaule dont il finance certaines

³⁶ Certains de ces aéronefs, donnés à la France, servirent pendant la Grande Guerre.

expéditions chez les Dogons. En 1962, il fait don de ces collections à la commune de Cabrerets.

En 1957, répondant favorablement au vœu des habitants de Labastide-Murat, il cède à la ville la maison natale de son grand-oncle Joachim Murat, qui devient un musée consacré au roi de Naples et à sa famille. L'établissement est depuis 1963, la propriété du département.

Grand sportif, amateur de course automobile il court pour la firme Bugatti, sous le pseudonyme de Lescot, et gagne plusieurs prix dans les grandes épreuves des années 1921 à 1926. Le goût de la chasse et des voyages, l'entraîne dès 1927 pour de longues expéditions en Afrique (Sahara, Tchad, l'A.E.F. Cameroun) et c'est à la demande de l'Armée qu'il explore les régions encore inconnues du Hoggar et de l'Aïr, à la recherche de nouveaux itinéraires.

Dès le début de la guerre, installé dans l'Indre, il contacte le commandant Jean Costa de Beauregard (alias Carol) et entre dans la Résistance. A Paris (1943), il forme le réseau d'Artagnan, puis adhère à l'ORA et à la Brigade Charles Martel (général Chomel) qui organise un maquis dans la Brienne. Il participe à l'organisation de plusieurs maquis dans le Cher, l'Allier et la Nièvre. En mai 1944, c'est le Maquis du Morvan où il rejoint la Mission interalliée "Verveine" et devient aide de camp du colonel Hutchinson de l'Armée britannique. Ces exploits lui valent



Figure 112 - Jean Lebaudy (photo collection Lebaudy).

à nouveau la croix de guerre, ainsi que la Médaille de la Résistance, la Rosette de la Légion d'Honneur et il est fait Member of the British Empire (J. Vanel, oct. 1979).

Décédé le 31 décembre 1969, Jean Lebaudy repose au cimetière de Labastide-Murat, en terre quercinoise.

ANNEXES II

BALADES ARCHÉOLOGIQUES ET BRÈVES INVESTIGATIONS DU CHANOINE LEMOZI

Les travaux de préhistoire de Amédée Lemozi s'organisent selon trois niveaux :

- Les grands travaux qui ont été, au moins partiellement, publiés : Murat, les premières grottes ornées de la région, Pech Merle, les abris solutréens, Le Combel, c'est à dire sa découverte et son étude de l'art paléolithique du Quercy.
- Les petits travaux : fouilles ponctuelles ou de courte durée produisant de courts articles, souvent dans le Bulletin de la Société des Etudes du Lot, portant sur la protohistoire et l'histoire. Ses fouilles dans l'entrée de la grotte de Linars près de Rocamadour, comme d'autres travaux pourtant intéressants, sont restés, par contre, inédits.
- Les balades : observations, courtes investigations, fouilles rapides (une ou deux journées, plus rarement une semaine) : articles du "Petit Nouvelliste de Cabrerets" et textes des cahiers conservés dans les Archives (peu connus, en général non publiés) sont à mentionner ici car ils témoignent de la connaissance intime que l'abbé Lemozi avait de son pays et apportent des informations parfois utiles sur le plan de la connaissance et de l'inventaire archéologique du Quercy.

Les textes qui suivent sont ceux du chanoine A. Lemozi, parfois légèrement résumés, exceptionnellement assortis d'un court commentaire.

Balades sur le Causse de Rocamadour (Lot)

Sépultures préhistoriques des environs de Rocamadour (Lot).
Les Trois tumuli du Mas-de-Pouget.

Tumulus moyen du Mas de Pouget (PNC n°2, 1933, et archives du château de Rocamadour ACR)

Un squelette allongé Est-Ouest avec au niveau de la tête un vase de forme oblongue simple avec deux anses ornées de cannelures, rempli de terre noire et de cendres. Sur les jambes du squelette, débris "d'os brûlés et des incisives brûlées" (autre sépulture ou ossements d'animaux ?). Aux pieds du squelette une "cachette", fermée avec des pierres, contenait 3 défenses de sangliers, 9 silex taillés dont 5 retouchés (grattoirs et burins) et 3 moules ou polissoirs en grès, chacun en forme de demi orange comportant une gouttière transversale. Ce seraient des "polis-

soirs portatifs pour le polissage du bois, de l'os, et de l'ivoire ?" Datation de l'ensemble : "Néolithique assez évolué", mais cette datation paraît douteuse. A. Lemozi compare la poterie à celles du Néolithique égyptien d'Abydos, les silex à ceux du gisement de La Fère-en-Tardennois et les polissoirs à ceux de Villemain (Aube), mais ces comparaisons sont semble-t-il peu concluantes.

Le petit Tumulus du Mas de Pouget (PNC n°23, mars 1935)

À quelques centaines de mètres de la route de Rocamadour, à Mayrignac-le-Francal (Lot). Circonférence du tertre environ 15 mètres, profondeur 0,55 m. Au centre du tumulus, "qui était intact", se trouve "une fosse rectangulaire formée de pierres superposées sans ordre et fermée à ses extrémités par une ou deux pierres plates un peu plus volumineuses". Dans la fosse, un squelette entouré de terre fine formant terreau mélangé à de l'argile : "probablement un squelette féminin de 1,65 m de long", "en position allongée, la tête inclinée à droite et face au levant". L'abbé Lemozi en "prit sur place, une bonne photographie". "Au pied du squelette était un vase lustré noirâtre, type caliciforme et semblable à quelques vases du premier âge du Fer du plateau de Gers dans les Pyrénées (900 environ av JC)". Il a été reconstitué entièrement. "A côté d'un cubitus, se trouvait un bracelet en fer. A côté de l'omoplate droite, entre deux pierres se trouvait la moitié d'un vase en argile jaune, avec une double zone d'incisions et de cannelures. Des fragments de poterie étaient mélangés à des ossements brûlés et disséminés tout autour du squelette. Sur les vertèbres cervicales étaient placées de petites rondelles aplaties de bronze, dont deux ou trois seulement sont bien conservées, il y avait en plus deux perles de verre, une de chaque côté du cou. Elles font penser à un squelette féminin et méritent une étude à part". Pour ces perles et le verre, l'abbé Lemozi fait, ici, référence au manuel de J. Déchelette et rappelle l'origine égyptienne de certaines parures en verre. Il souligne leur rareté puis donne quelques indications supplémentaires : "les deux perles qui nous occupent ont la grosseur d'un noyau de cerise. La première un peu plus petite est composée d'une matière vitreuse opaque, de couleur verte. Elle porte une zone complète en zigzags incisés". Il rapproche cette perle d'une perle de Erdlach (Nassau). La deuxième perle,

plus volumineuse, est en matière vitreuse transparente. Elle est de couleur vert d'eau ou bleu clair. Elle porte trois "yeux" formés de zones bleues incisées. La découverte de perles en verre, remontant aux époques protohistoriques, était peut-être jusqu'ici chose inouïe dans le Lot.

Le grand tumulus du Mas de Pouget (PNC n°25, mai 1935)

"Ce tombeau de 56 m de circonférence se trouve à proximité des deux autres, lieu dit Pech de Bourrel" (fig. 113). "Au milieu du tertre, squelette de grande taille allongé tourné vers l'ouest, face regardant le ciel, les pieds réunis. Profondeur 0,55 m à la tête et 0,62 m aux pieds. Autour du squelette, surtout autour du crâne, il y avait des ossements brûlés, mélangés à des fragments de lignite". L'abbé Lemozi se perd en hypothèses au sujet de ces débris de lignite (restes d'objet ayant appartenu au mort ? "Un clou en fer à tête bifide de forme losangée (long 0,035 m) était placé sur le squelette". Une urne cinéraire de 0,23 m de diamètre et de 0,13 m de haut, se trouvait à côté du col du fémur du squelette, à droite, mais enfoncé seulement de 0,30 m. Cette urne de forme ovoïde ou conique très évasée, à fond plat, de très petit diamètre, se rapproche de certains vases de la nécropole d'Hallstatt en Bavière ou encore de la nécropole de Gabor, à Saint-Sulpice (Tarn). Elle est polie et d'un noir lustré. Les ornements qu'elle porte consistent en trois bandes circulaires cannelées, entourées, de chaque côté, de deux autres zones parallèles et moins larges. L'urne était remplie d'ossements humains calcinés. Il y a cinq ou six fragments de crâne et d'autres débris osseux. Il est donc sûr que dans le grand tumulus du Mas du Pouget (Pech de Bourrel) le double procédé d'inhumation et d'incinération a été employé. Il faut noter que l'urne cinéraire n'était pas au même niveau que le squelette. Celui-ci était au centre et à une plus grande profondeur. L'urne cinéraire représente-t-elle une sépulture secondaire ? En tout cas l'ensemble appartient à la première période de l'âge du Fer. Cet article du Petit Nouvelliste de Cabrerets se termine par des comparaisons ethnographiques sur l'importance de l'incinération dans diverses cultures du monde.

La cabane des ossements (PNC n°4 1933 et ACR)

A 2,5 km du château de Rocamadour, sur les confins de la forêt des Alix, non loin des "genévriers aux courlis", petit dolmen qui a perdu anciennement sa dalle de couverture et qui était surmonté d'une "cazelle" au début du XX^e siècle. L'abbé Lemozi note : "les bergers l'appelaient *"Lo cobono deis ossés"* : c'est qu'ils l'avaient fouillée". Il donne les dimensions du monument : diamètre du tumulus 8 mètres; la chambre mesure 3 m de long et 1,30 m de largeur ; ouverte à l'ouest, elle est fermée à l'est par deux "dalles verticales échancrées" dont il donne un dessin sommaire. Ce petit détail architectural dont l'observation par Lemozi est très pertinente, se retrouve dans d'autres dolmens lotois. L'abbé Lemozi y a effectué une fouille sans doute assez rapide. Il y a découvert les ossements de trois individus, deux adultes et un enfant, des tessons de poterie, un racloir en silex, deux fragments de peroxyde de fer, des os et des bois de cervidé façonnés, une "défense d'ours perforée", une épingle en bronze à tête sphérique perforée, une flèche en os (longue de 5 cm) "semblable à celles de la grotte de Linars" (fig. 114). A. Lemozi

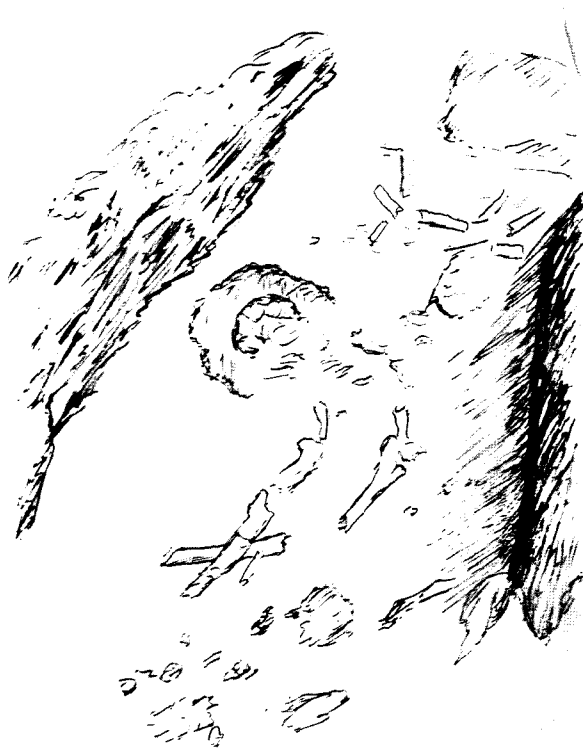


Figure 113 - Tumulus du Mas de Pouget n°1 (Rocamadour) (photo M. Lorblanchet 2005).

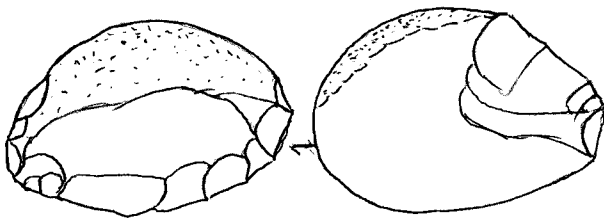
date l'ensemble de l'âge du bronze, Bronze moyen, mais il envisage des sépultures secondaires à l'âge du fer. L'abbé a montré les objets qu'il avait découverts au docteur J. Arnal, grand spécialiste des dolmens à son époque, qui était venu à Cabrerets et avec lequel il entretenait des relations. Ce dernier lui répond dans une lettre à en tête, dactylographiée, datée du 10 mars 1960. En marge de la lettre, le chanoine Lemozi a inscrit de sa main "cabane des ossements", ce qui indique que la réponse du Dr Arnal concerne bien le matériel de ce dolmen. Le spécialiste de Trévières (Hérault) en profite pour donner quelques directives de recherche et de publication au vieux préhistorien du Quercy, en l'invitant à publier ses travaux (avec ses conseils et son aide). J. Arnal avait eu la même attitude avec un autre préhistorien quercynois : André Niederlender qu'il a considérablement aidé dans la publication de ses fouilles de Roucadour.

Voici la lettre de J. Arnal à A. Lemozi : "*Cher collègue, Il n'y a pas grand chose à dire de vos poteries. Les petits tessons n'ont pas d'âge mais doivent appartenir au premier millénaire avant notre ère, tandis que les fragments épais, rouges sont postérieurs à l'époque romaine (probablement moyenâgeuse). Il serait intéressant que vous publiiez vos dolmens dans la SPF ou dans Gallia. Néanmoins, ce qui compte par dessus tout dans un dolmen c'est l'architecture. Vous pourriez présenter votre présentation avec les plans comme un sauvetage en attendant des fouilles scientifiques. Celles-ci consisteraient en un brossage du tumulus en laissant les pierres en place pour y rechercher les passages anciens, détails architecturaux... éventuellement tombes secondaires postérieures. Si vous décidez de faire connaître votre travail sur ces dolmens, je suis à votre disposition pour les mettre "à la sauce du jour". Je verrais une planche de plans dans laquelle vous pouvez mettre 4 à 6 dolmens selon leur dimension, une planche de mobilier par dolmen, en mettant surtout les silex et le métal (notamment l'épingle à tête olivaire percée). La poterie serait décrite et non figurée car elle est de peu d'importance dans des dolmens qui ont été violés tant de fois. Je vous prie de croire à mes sentiments respectueux. Vous pouvez m'envoyer autant d'identifications que vous voudrez"* (Jean Arnal, archives paroissiales de Rocamadour, dossier "Lemozi").

Il est dommage que l'abbé - qui était sans doute trop âgé ? - n'ait pas suivi aussitôt les conseils judicieux du Dr. Arnal. Si ses investigations rapides n'étaient certes pas réellement "scientifiques", si l'on se réfère au niveau standard de 1960 (comme le remarque justement J. Arnal !), du moins méritaient-elles d'être connues et publiées. La "Cabane des ossements" a été décrite rapidement dans la thèse de J. Clottes sur les dolmens du Quercy, sous le nom de "dolmen de Peyrefit". Ce dolmen se situe dans un lieu aujourd'hui boisé. La lande des "genévriers aux courlis" mentionnée par Lemozi n'est plus entretenue, les moutons et



Dalles de fermeture
à échancrure médiane



Silex taillé n°11756

Figure 114 - Dolmen de "La cabane des ossements" (Rocamadour)
(dessins A. Lemozi).

les hommes continuent de désertifier ce pays où l'abbé a fait ses premiers pas de prêtre et de préhistorien.

Le dolmen du Pech de Gourbières (commune de Rocamadour) (PNC, 1935)

"Le piéton qui se rend de Rocamadour aux grottes de Lacave par les vieux sentiers, remarque après avoir dépassé d'un kilomètre le petit hameau de La Borie del Pech, à droite, un tumulus, fouillé il y a quelques années par M. Armand Viré ; à gauche, un dolmen que nous avons examiné, au début de notre ministère à Rocamadour (vers 1911). C'est à côté de ce dolmen que passe la nouvelle route de Rocamadour aux grottes de Lacave". "Le mégalithe que nous étudions a été malheureusement bouleversé par des curieux, qui l'ont fouillé sans méthode et sans précautions, ainsi que l'indiquent certains débris d'objets intéressants, négligés à dessein ou passés inaperçus. Ce tombeau a été considéré longtemps par les bergers des environs comme hanté par des revenants. A défaut de revenants, dont nous n'avons trouvé

aucune trace, voici le détail de nos trouvailles. Ce sont d'abord 7 grains allongés de collier en os, qui figurent actuellement parmi les nombreux objets qui composent la belle collection de notre excellent ami, M. André, de la gare de Rocamadour. Un de ces grains est lisse. Deux sont gravés d'une zone circulaire, deux autres en ont deux, et enfin les deux derniers sont ornés de 3 et 4 de ces sillons. Tous ces grains sont munis d'une cavité centrale de suspension. Chez les peuplades qui ne sont pas encore civilisées, on constate de nos jours l'usage de colliers analogues. Tout à fait au fond du tombeau, au milieu de dents et de nombreux débris humains, était enfouie une défense de sanglier un peu écornée. Elle se distingue fort bien du reste des ossements par sa forme triangulaire et cintrée et par l'éclat nacré qui orne encore un de ses côtés. Ces défenses qu'on trouve assez fréquemment dans les anciens tombeaux servaient souvent d'ornements. Quelque fois elles étaient enfouies avec le squelette en souvenir d'une chasse heureuse, faite par quelque Nemrod préhistorique. Les ossements brûlés abondent à Gourbières. A ces divers objets se trouvent mélangés plusieurs petits quartiers de cristal de roche et de quartz, qui ont pu être utilisés comme ornements ou comme instruments. Plusieurs morceaux de poterie grossière, la nature et la forme de tout ce petit mobilier, d'ailleurs bien incomplet, nous permettent d'établir un synchronisme approximatif entre le mégalithe du Pech des Gourbières et un certain nombre de tombeaux, fouillés avec beaucoup de méthode, par M. André, dans la région de Rocamadour".

Le dolmen jumeau des Crouzols (commune de Rocamadour) (ACR)

"C'est un double dolmen sous tumulus d'une vingtaine de mètres de circonférence. Ce tombeau est situé à une centaine de mètres du gouffre de Puymessen. Il est édifié sur un véritable dos d'âne, qui marque la ligne de partage des eaux entre les cours d'eau de l'Alzou et de l'Ouyse. Ce tumulus est caractérisé par deux caveaux rectangulaires, contigus par leurs extrémités, ce qui est rare. Une seule pierre plate posée de champ les relie. Il a été bouleversé ; nous n'avons pu recueillir qu'un anneau en fer, mélangé à des débris d'ossements humains. Notons enfin qu'il est près du chemin qui conduit au Cabouy".

Le dolmen de Magès (commune de Rocamadour) (ACR)

L'abbé Lemozi l'a étudié entre 1909 et 1911. Il écrit à son sujet : "Il est situé à un kilomètre du hameau de Magès, à 1,5 km de Rocamadour, à 3,5 km de Couzou. Il est à 260 m d'altitude. Il se trouve au milieu d'une steppe désertique formant plateau. Ce monument est composé de quatre grandes pierres et il est bien conservé. Cette "pierre levée" comme on l'appelle chez nous, est en réalité le couronnement d'un grand tumulus de 30 m de circonférence. La grande pierre, placée horizontalement sur deux autres posées de champ, mesure 5 m de longueur, 2,5 m de large ; le tombeau intérieur est de 1,20 m de large sur 0,80 m de profondeur. Le fond est fermé par une espèce de dalle naturelle taillée en rectangle. Des restes de charbon de bois, des clous, certains débris de poterie, des morceaux de fer dénotent que le tombeau a été fouillé. Nous avons appris, en effet, qu'il y a une quinzaine d'années un propriétaire voisin y découvrit une urne. Avant

lui, un habitant de Rocamadour y avait trouvé un collier, une épée... certains objets ont échappé aux recherches des curieux. Nous avons trouvé nous-même deux racloirs en silex. Du côté ouest où est pratiquée la grande ouverture du dolmen et sur la dalle dont nous avons parlé, de nombreux ossements humains réduits en poussière gisaient pêle-mêle, mélangés à 16 dents humaines. Nous nous trouvons probablement en face d'un dolmen qui a servi de sépulture à l'époque néolithique et au commencement de l'âge du Bronze. A 200 m de là, un vigneron avait découvert plusieurs squelettes ensevelis dans des petits tumulus. La tradition locale fait du plateau de Magès un ancien champ de bataille, où se seraient livrés de grands combats. En supposant que ces combats aient eu lieu, il est bien sûr qu'on ne peut établir aucune relation entre eux et le tombeau dont nous venons de parler. N.B : Nous tenons à signaler qu'il y a un dolmen sur le plateau au dessus de l'abri Murat".

La nécropole de Viroulou (commune d'Alvignac)
(PNC 1935, n°29 ; mentionné par J. Clottes 1977:47)

L'abbé Lemozi déclare : "C'est vers 1911 que nous y avons entrepris nos premières fouilles, lors de notre ministère à Rocamadour". Dans des "steppes désertiques - où abondent cependant le lapin et la perdrix rouge" - près du village de Viroulou, l'abbé a "pu compter 20 à 25 tombeaux". Il y a à Viroulou 3 types de sépultures : le dolmen proprement dit ou "pierres levées", le tumulus, le dolmen sous tumulus. Certains ont été anciennement fouillés. L'implantation récente d'un camp militaire sur ces terrains désolés a pu contribuer à la disparition de beaucoup de ces monuments depuis les recherches de Lemozi. Le dolmen sous tumulus qu'il a fouillé "mesure 30 mètres de circonférence et 1 mètre de profondeur. Ont été découvert "cinq squelettes orientés vers le soleil levant, dans la position allongée", malheureusement "pillés par les bergers". Les crânes sont bien conservés, grâce à une immense dalle qui affaissée sous le poids du terrain les recouvrait complètement. Les squelettes superposés étaient séparés par des pierres plates. Le plus élevé était à peine recouvert de terre. Un vase brisé, un anneau en fer, une pince épilatoire en bronze, ont été trouvés dans ce même tombeau. Les squelettes inférieures ont été déposés vraisemblablement à la fin de l'âge du Bronze. Il y a eu, plus tard, une ou deux sépultures "secondaires", à l'âge du fer. La séparation des squelettes par des pierres, la présence de la pince épilatoire sur le tombeau, l'état dans lequel se trouvait un vase complètement émiétté, nous autorisent, en effet, à voir dans le tumulus de Viroulou plusieurs sépultures successives. Viennent ensuite, dans cet article, des comparaisons entre nos modestes mégalithes du Quercy et les gigantesques blocs du temple d'Héliopolis en Turquie... de telles comparaisons ne sont guère favorables aux dolméniques quercinois !

Le tumulus de Mazet (Commune de Rocamadour)
(ACR)

Il a été fouillé par A. Lemozi en 1912. Voici ses notes à ce sujet : "Propriété de M. Delnaud, ancien employé des postes, ancien maire de Rocamadour. Le tumulus est situé dans la commune de Rocamadour et la paroisse de La Pannonie, canton de Gramat, près du chemin qui va à Mazet, à droite dans un bois, à 3,5 km environ de Rocamadour. C'est un tumulus plat, ovalaire, de

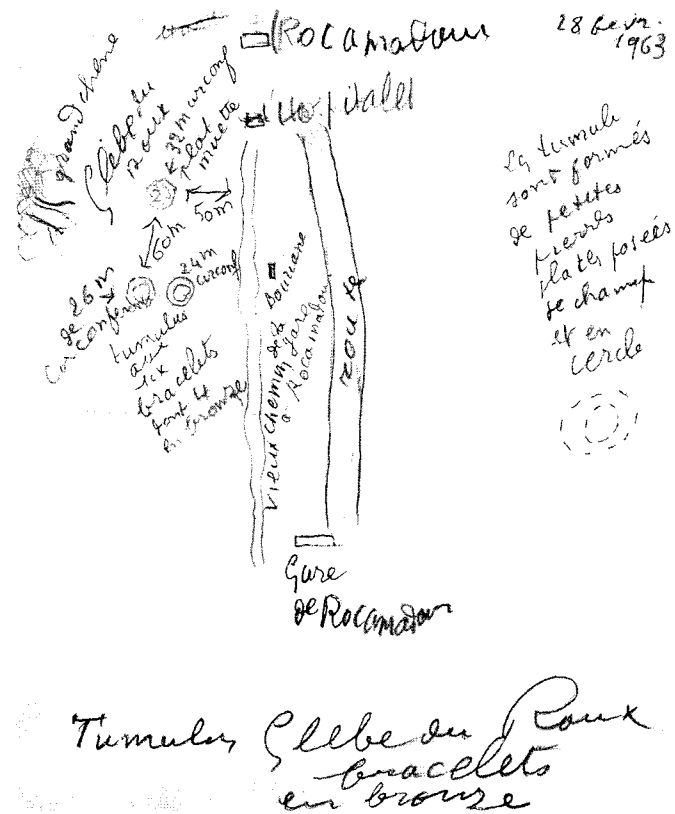


Figure 115 - Les tumuli de La Glèbe du Roux (Rocamadour) (dessins A. Lemozi).

13 m de diamètre maximum et 37 mètres de circonférence. Il contenait un squelette orienté vers l'Est à 12 cm de profondeur, avec un petit rebord de vase (poterie noire un peu lustrée assez fine), 2 petits os brûlés. Le squelette est en mauvais état : sa longueur approximative est de 1,64 m. Les dents sont des dents d'adulte. Le crâne est peu épais, plutôt jeune. Il avait au cou une perle en ambre et à chaque avant-bras un bracelet en fer très décomposé".

Les tumuli de La Glèbe du Roux (Rocamadour)
(ACR)

1- *Tumulus Est*. "Petit tumulus, non loin du vieux chemin de Rocamadour à la gare, du côté de la Muette (truffière de Pierre) à l'Est de la maison Paré". Fouillé en 1912 par A. Lemozi et Pierre Decamps de l'hôtel Sainte Marie, et refouillé par les mêmes le 2 septembre 1915 qui découvrent de nouveaux bracelets. Lemozi note alors : "La Glèbe du Roux appartient à un notaire de Saint-Sozy et son fermier est Chassaing du Roux". "Ce tumulus a 25 m de circonférence. De forme ovale, il ne renfermait semble-t-il qu'un squelette en désordre. 4 bracelets en cuivre, côtelés et incisés, ont été trouvés, à peu près au même endroit du tumulus. Deux autres bracelets sont en fer à section triangulaire, de forme ovalaire (figs. 115, 116, 117). Profondeur des bracelets complets 0,23 m. Profondeur du tombeau 0,35 m. C'est un de nos plus riches tombeaux... mélange d'ossements brûlés et d'autres non brûlés. C'est probablement le premier âge du fer ou époque de Hallstatt qui est représenté. Pour les bracelets voir Déchelette p. 836-833. En réalité c'est l'époque *larnaudienne*, un peu avant Hallstatt. Les bracelets semblent indiquer, qu'à cette époque, le fer était encore rare".

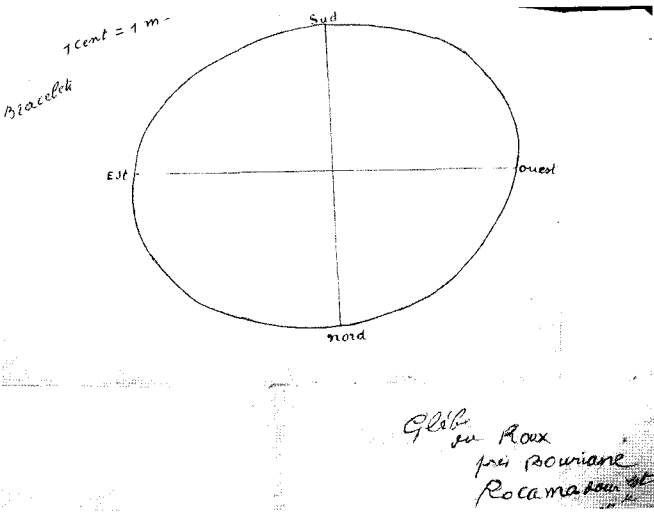


Figure 116 - Les tumuli de La Glèbe du Roux (Rocamadour) (dessins A. Lemozi).

Ces pièces ont été signalées par J. Millotte, dans son étude générale de "La place du Massif Central dans la France proto-historique", publiée dans le Bulletin de la Société Préhistorique Française (1963) (renseignement M. Lorblanchet).

2- *Tumulus Ouest* de la Glèbe du Roux : "Près de Bouriane : Tombeau à incinération contenant une pointe de fer et des os brûlés - (pas très loin de La Glèbe du Roux)". La fouille de ces deux tertres est attribuée par erreur (c'est, du moins, ce que montrent les notes manuscrites de Lemozi) à A. Niederlender par J. Clottes dans l'inventaire du "Lot Préhistorique". Il est vrai que les deux préhistoriens de Rocamadour ont parfois fouillé les mêmes gisements ! Nous donnons ici quelques croquis de A.Lemozi concernant ces tertres.

Les trois tumuli de Granouillac (Rocamadour) (ACR)

- 1- "Sur le vieux chemin de Rocamadour à la Pannonie près de la grange de Granouillac. Propriété de Vézinet. Tertre de 14 m de long et 6 m de large. Tombeau à incinération ; os brûlés.
- 2- Dans un deuxième tumulus, pas loin de la grange, à droite en allant à la Pannonie : poterie.
- 3- Dans un troisième tombeau à 100 m environ avant la grange, un peu après Rossignol. Tertre de 13 m de circonférence et 0,10 m de profondeur, très effacé. Un petit morceau de poterie seul a été trouvé, ni ossements, ni autre poterie, ni objet particulier quelconque".

La grotte du Dua (commune de Rocamadour) (ACR)

"Elle se trouve rive droite de l'Alzou, face à la grotte de Linars qui se trouve sur la rive gauche. Dans la grotte du Dua, Lacam et Niederlender ont trouvé les documents les plus anciens du secteur de Rocamadour ; on y a recueilli des silex et des quartz plus anciens que ceux du Mas Viel, commune de Saint-Simon, Lot. Comme faune sont représentés l'ours, le léopard, le bouquetin... tandis que les éléments du Mas Viel ont des affinités avec l'Aurignacien, au Dua les découvertes se rapportent à un Moustérien ancien. On appelle cette grotte, la "grotte du Dua"

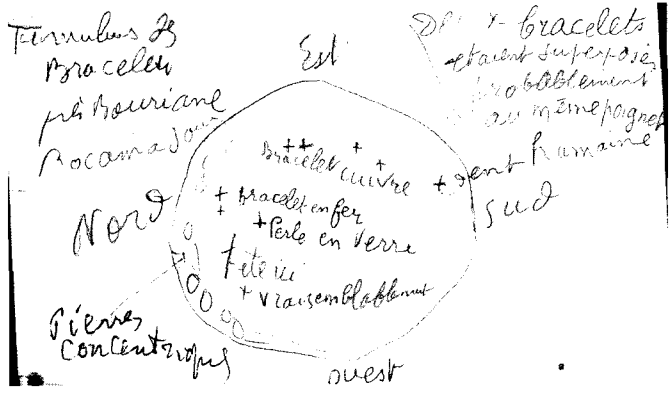


Figure 117 - Les tumuli de La Glèbe du Roux (Rocamadour) (dessins A. Lemozi).

parce qu'elle sert de refuge au grand duc. La grotte en question est près de l'oppidum de Merle".

L'abri de La Peyre (commune de Calès) (ACR)

"Abri de la vallée de l'Ouyse (rive droite) à une dizaine de kilomètres de Rocamadour et à deux cents de mètres en amont du pont de La Peyre (fig. 118). Cet abri a été rapidement mentionné en 1951 par A. Niederlender qui indique que l'abri a livré un Mésolithique indéterminé, aux instruments petits et rares, très voisins dans le temps, comme il est dans l'espace, de celui du Cuzoul" (Niederlender 1951 ; Clottes 1969). Dans ses notes manuscrites (1964), L'abbé Lemozi reproduit une page de son journal datée du 20 mars 1939 : "Visite à l'abri Murat ... puis retour en moto à Cabrerets, à 2 heures par Calès, Bonnacoste, Couzou, La Pannonie, Gramat, Reilhac, Espédaillac, Blars, Cabrerets...", mais sur le trajet l'abbé a posé sa moto dans le fossé, et s'est dirigé vers le pied de la falaise : "J'ai examiné en allant vers le pont, un autre abri près de la route sur main droite, fouillé par André Niederlender, l'abri de La Peyre... Les foyers sont visibles et à peine recouverts d'une minuscule couche de graviers stérile ; l'abri semble se prolonger profondément dans la falaise et devenir une grotte... avec gravures et peintures ??? Il faudrait déblayer cette grande excavation ; mais il faudrait pour cela une équipe d'ouvriers pour enlever les matériaux stériles.

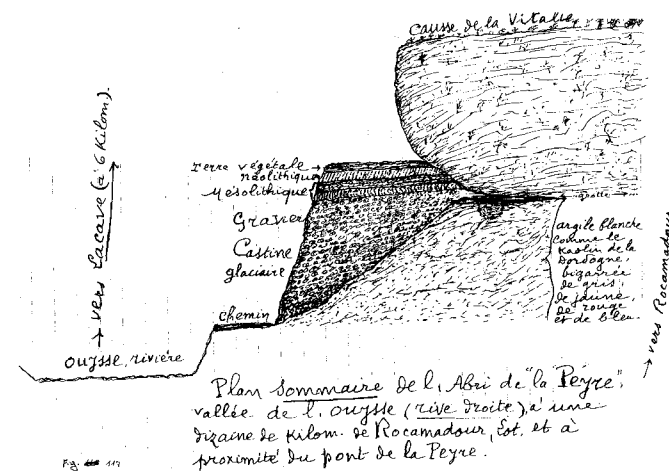


Figure 118 - L'abri de La Peyre (commune de Calès) (dessins A. Lemozi).

Monsieur André de Rocamadour voudrait bien que ce travail se fasse. Il en fera lui même une partie avec subvention..." Rêve de découvertes et de collaboration avec "Mr. André"... ! puis il reproduit dans son cahier une lettre que lui adresse justement André Niederlender, le 10 décembre 1949. En voici le contenu intégral : "*J'ai fouillé en octobre-novembre 1949, l'abri de La Peyre. Résultats médiocres quantitativement, intéressants quand même. Une couche néolithique, plus deux couches mésolithiques semblables, fournissant une industrie énigmatique (pour moi), très proche certainement dans le temps de celle du Cuzoul de Gramat avec laquelle elle a bien quelques points de contact, mais aussi beaucoup de dissemblances... Qu'est-ce ? le petit nombre de pièces trouvées rend le travail de détermination difficile. Au-dessous, rien ! castine comme à Murat, puis argile bigarrée : blanche, grise, jaune, bleue, avec rares veines de couleur rouge-sang, semblant provenir de la grotte existant en arrière de l'abri, dont nous avons découvert l'orifice colmaté par la dite argile, bien différente de l'habituelle argile rouge. Elle semble avoir une épaisseur considérable, et il ne m'a pas paru utile, au point de vue préhistorique d'essayer, après sondage de plus d'un mètre, d'aller voir au-dessous d'elle*". (signé André Niederlender). L'abbé ajoute : "Selon le désir de Mr André Niederlender, j'ai été voir l'abri de La Peyre" (Voir réponse de l'abbé, page). Il établit la stratigraphie dont il fait le relevé ci-joint. Lemozi rapporte les observations suivantes : "J'ai pu voir chez "Mr André" une trentaine de petits silex, la plupart lamellaires, avec encoches comme au Cuzoul, un microburin tardenoisien, deux petits grattoirs, quelques pointes en os cassées, une pierre calcaire portant une signe gravé losangé etc." et il illustre son propos avec quelques croquis sommaires. Puis il reproduit une lettre du Révérend père Bergounioux, professeur de géologie à l'Institut catholique de Toulouse (28 octobre 1964) : "*Cher Monsieur le chanoine, Je n'ai pas des idées très nettes sur les fouilles que nous avons faites avec André Niederlender à l'abri de La Peyre. Je me souviens cependant qu'après la découverte de quelques éclats mésolithiques, nous avons fait une tranchée assez profonde. Nous n'avons trouvé que du terrain stérile et découragés, nous nous sommes arrêtés. C'est tout ce que je peux dire. Par votre lettre, je vois que vous êtes en forme; je vous salue donc de vous maintenir vaillant au service de la préhistoire et du Bon Dieu. Veuillez agréer, Cher Monsieur le chanoine, l'assurance de mon parfait et religieux dévouement. Bergounioux, franciscain*". Enfin, l'abbé Lemozi qui a rassemblé toutes ses notes sur ce site en 1964 (et qui aime réécrire toutes ses notes plusieurs fois) ajoute une dernière information : "Abri de La Peyre (suite), station à voir ; azilien et niveaux sans doute plus anciens. Peut-être grotte faisant suite à l'abri ; 3 niveaux : poterie rare, un galet colorié azilien, un petit tranchet tardenoisien ou néolithique, quelques autres silex..." Il est difficile de savoir si ces pièces sont des découvertes nouvelles, faites par lui-même, (le galet colorié semble inédit ?) ou le souvenir de celles qu'il a vues jadis chez "Monsieur André de la gare..."

Combe Nègre (Commune de Rocamadour) (ACR)

Texte intégral de Lemozi sur ce site voisin de l'abri Murat : "A quelques mètres du remarquable abri Murat, un peu en amont, rive droite de l'Alzou, se trouve Combe-Nègre. C'est une petite vallée sèche, étroite, encaissée, peu visitée par le soleil, d'où sans doute, son nom de "Combe-Nègre", combe noire. Quelque fois, comme à Lentillac-Lauzès, par exemple, cette même dénomination s'applique à des terres basses, qui renferment des pierres ferrugineuses, de couleur rouge foncée ; elle est assez fréquente en Quercy. Avant 1914, le jeune Fernand Malaurie et

ses parents du hameau de Lagardelle ont trouvé, dans Combe-Nègre dont ils sont propriétaires, des ossements humains, en particulier des crânes. Il y avait là, d'après la tradition, un cimetière dont une partie serait sous-jacente à la route actuelle. C'est dans cette même combe qu'est située le petit abri Malaurie, où Mr André Niederlender a recueilli un squelette humain, associé à un outillage préhistorique... Dans la Revue Anthropologique de 1936, MM. Armand Viré, docteur es-sciences, et André Niederlender ont fait insérer un article intitulé : "crâne humain du Magdalénien final de l'abri Malaurie, commune de Rocamadour, Lot..." Dans un de mes opuscules, je trouve les notes suivantes : en 1914, repérage du petit abri sous roche de Combe-Nègre, à proximité du grand abri Murat, à cette époque nous y avons recueilli quelques silex et débris d'ossements d'animaux, restes de cuisine... Il est bien probable que les ossements humains trouvés par les Malaurie de Lagardelle ne sont pas contemporains des hommes préhistoriques et appartiennent à l'histoire. Le mot Malaurie est aussi très curieux ; il semble se rapporter d'après les étymologistes à une famille où il y a eu des lépreux !! "maladredrie" et "ladrerie", qui, d'après Cocheris, ont un radical commun avec Malaurie, semblent se rapporter à un hôpital de lépreux" (Cabrerets décembre 1966).

La grotte de L'Ermite (Rocamadour) (ACR)

Texte inédit de A.Lemozi : "Parmi les nombreuses cavernes et abris sous roche offrant encore des traces d'habitation dans le secteur de Rocamadour, la "grotte de l'Ermite" mérite d'être étudiée. Elle est située à égale distance de Rocamadour et des premières sources de l'Ouyse, sur la rive droite de l'Alzou qu'elle domine d'une centaine de mètres. Le piéton parti de Roquefraîche, après avoir dépassé le deuxième tournant de la gorge de l'Alzou, aperçoit la grotte, vers l'ouest, creusée en retrait sur un gradin naturel qu'elle couronne en forme de grande "bouche de four". C'est la solitude la plus complète. L'entrée de la grotte est tournée vers le midi, bien éclairée, à proximité de l'eau. Elle est barricadée de tous côtés par ses murailles naturelles de rochers, qui la rendent presque inaccessible. Du côté de l'Ouyse, deux passages, très étroits et dangereux, permettent d'arriver jusqu'à la caverne, mais il faut pour cela faire un grand détour. C'est bien une grotte-refuge, bien propre à attirer le troglodyte en quête de solitude et d'isolement. Pénétrons dans l'intérieur. La voûte atteint une hauteur de 12 mètres environ. L'ouverture principale a été murée en partie, ainsi qu'en témoignent quelques traces de mortier. Tout autour nous avons recueilli plusieurs fragments de céramique. Enfin une issue opposée à l'entrée principale ménageait aux habitants une sortie commode en cas d'attaque. Quel était donc l'Ermite mystérieux qui habitait cette grotte ? Voici ce qu'une de nos paroissiennes de Rocamadour âgée de 78 ans, Mademoiselle Marie Degas, avec la lucidité d'esprit et la mémoire impeccable qui l'ont toujours caractérisée, nous a répondu, avant 1914 : "C'était pendant la grande révolution. Mon arrière grand-mère, âgée d'environ 15 ans, était au service de Monsieur de Saint-Priest, au hameau de Lafage, situé à 1500 mètres de la "grotte de l'Ermite", commune de Rocamadour. Dans cette caverne se cachait un pauvre prêtre qui avait fui la persécution de 1789. La jeune fille était, tous les jours, envoyée par son maître jusqu'à la grotte, avec des provisions et là par deux petites fenêtres pratiquées intentionnellement dans la voûte, elle faisait par-

venir au moyen d'une corde, jusqu'au malheureux prisonnier, les vivres nécessaires. J'avais onze ans quand ma grand-mère m'a fait ce récit; Il me semble que c'était hier". C'est en septembre 1966, que j'ai emprunté à mon journal d'ancien vicaire de Rocamadour les notes ci-dessus concernant la "grotte de l'Ermite". Post-scriptum : (1) Nous ne pouvons qu'admirer et souligner l'esprit chrétien, le courage, le dévouement, la grande charité dont ont fait preuve les membres de la famille de Saint-Priest et de leur jeune servante pour secourir et sauver un pauvre prêtre persécuté. Magnifique exemple accompli sous l'oeil de Notre-Dame de Rocamadour, la Reine de ces lieux, bien connus et particulièrement célèbres ; (2) La "grotte de l'Ermite" a-t-elle servi d'habitat aux hommes préhistoriques ? Tout bien considéré, nous en sommes persuadé, car elle réunit toutes les conditions d'un habitat préhistorique... (Nous trouvons dans nos notes que Madame de Saint-Priest était née Nassac, et habitait avant son mariage le château familial de Maisonrouge, Saint-Antoine par Bonnac, Haute Vienne)".

La grotte Guiraudet (Rocamadour) (ACR)

"Vers 1912, M. Maury maçon, gendre Guiraudet, a déblayé une grotte complètement obstruée et même murée à l'entrée, située dans une vigne, sous la route, face au lac de l'Hospitalet. Il a enlevé une charretée d'os ou de charbon. Avec cette terre il a fumé la vigne qui est à côté". Il a fait envoyer au conservateur du Muséum à Paris des dents par le maire de Gramat. On a répondu qu'il y avait du renne, qu'il y avait aussi des ossements divers, des pierres siliceuses, du silex ? On a recombé la grotte à cause des bêtes. Il y avait donc dans cette grotte des éléments d'époques bien différentes : des os plus ou moins fossilisés, des dents de renne, des fragments de crâne, de la poterie noire comme on en trouve dans les tumulus de Rocamadour, des dents de petit rongeur etc. Notons aussi un fragment de pierre siliceuse" (dessin).

La grotte du Sureau (Rocamadour) (La Défense 19 mars 1911 et PNC, nov. 1935)

"La grotte du Sureau, en patois "lo roco del seca" est isolée ; elle est située non loin de la ferme de "Fouissé-l'Asé". L'ensemble de la grotte a la forme d'une immense botte de 30 m , couchée à plat. Après être entré en rampant, le visiteur se trouve dans une galerie de 3 à 4 m de large et haute d'autant..." "Il existe des foyers dans cette grotte mais ils sont , croyons-nous, relativement récents. Nous y avons découvert un ustensile métallique à moitié détruit par la rouille. Il y avait en outre, les fragments d'une très grande jatte évasée, en terre émaillée, à fond plat et percée de trous réguliers qui en faisaient une espèce d'écumoire. La jatte en question ressemble aux grands vases dont on se servait, il y a quelques années, dans certaines grottes du Bastit et de Lunegarde, pour la préparation d'un certain fromage qui demandait une température constante".

Les grottes du bourg de Rocamadour (ACR)

La grande falaise de Rocamadour possède une série de grottes dont certaines sont très vastes. Elles sont souvent cachées derrière les constructions actuelles et les sanctuaires : elles étaient particulièrement propices à des habitats préhistoriques, si l'on

tient compte de la richesse générale du patrimoine préhistorique de Rocamadour et de ses environs immédiats, mais elles ont peut être été vidées lors des aménagements successifs que le site a connu. Curieusement, les préhistoriens n'ont guère fait de recherches appropriées dans ces cavités. Le premier spéléologue qui les a visitées et sommairement décrites est le chanoine Albe dans un article de Spelunca de 1897. L'abbé Lemozi paraît ignorer les écrits de son prédécesseur et maître ; les quelques informations qu'il donne à son tour sur ces grottes, avec le regard de l'archéologue, sont précieuses.

La grotte du Couvent : "Elle est située dans l'ancien couvent des religieuses du Calvaire. Elle a la forme d'une immense botte. Nous y avons fait un sondage de 3 m, au beau milieu, sans pouvoir arriver à un terrain intéressant. Toujours des décombres, apportés de la ville à des époques relativement récentes. Cette grotte a été sûrement habitée car il y a sur les parois une rigole faite de main d'homme. De plus, elle réunit toutes les conditions pour avoir été habitée. Des fouilles complètes seraient intéressantes, mais elles seraient compliquées. Nous n'avons recueilli que des tessons de poterie et beaucoup d'ossements, en particulier des ossements de chevaux".

La grotte de Salgues : "Elle est située sous la grotte du couvent. Elle ressemble à un grand tunnel. Elle est également encombrée de matériaux divers. Grâce à un sondage, nous avons pu recueillir beaucoup de cornes de capridés, des ossements divers, de la poterie moderne. Nous sommes arrivés à une couche de sable très fin. Ce sable ressemble à une épave charriée par l'eau sur notre terrain calcaire. Ce sable contient beaucoup de mica jaune, mica biotite rendu tel par altération. Ce sable ressemble à de la poussière d'os... Rappelons que pour entrer dans la grotte du Couvent, il faut passer par le couvent".

La grotte de l'Agonie : "Elle traverse le plateau sous le château et aboutit au "coustalou". Au fond du parc, voir des trous où passaient les fouines et les lapins".

La grotte Malbec, dite grotte de Saint-Amador : "Elle est sous la crypte de St Amador. Pour y aboutir passer par l'hôtel Malbec". Le chanoine Albe précise de son côté que la "profondeur de cette vaste cavité est de 40 m et qu'elle comporte une galerie latérale. Elle devait faire un excellent abri sous roche, d'accès sans doute difficile autrefois". Le même auteur mentionne succinctement dans cette même falaise la grotte du sépulcre (ancienne carrière avec piliers) et trois autres grottes dans le village sans indiquer leur nom.

Grotte des Templiers : "Elle se trouve dans la cave de Delnaud, bijoutier, grand escalier".

Ruines du château ancien de Casteljeroux : "Ces ruines sont près de la route de l'abri Murat à Rocamadour. Il y a deux grands souterrains creusés de main d'homme. Les marches de l'escalier de la tour de ce château ont servi à édifier l'escalier intérieur du château de Rocamadour. Signalons aussi face à Rocamadour et dominant la côte de La Filiolle, une grotte à 7 bouches, qui servait de grotte-cache pour les déserteurs et les contrebandiers et d'où l'on voit loin sans être vu".

La grotte des Merveilles (Rocamadour) (ACR)

L'abbé Lemozi écrit au sujet de cette grotte ornée paléolithique : "Nous avons remarqué les peintures pour la première fois vers 1922, au cours d'une visite en compagnie de M. André Niederlender et de M. Lamothe, propriétaire ; la plus grande partie de ces dessins ont été publiés par M. D. Peyrony en 1926 dans l'Anthropologie, T.XXXVI, et situés par lui dans l'Aurignacien moyen" (fig. 119). Il interprète l'animal du panneau central, enjambant une concrétion, comme "un léporidé surmonté d'une main, ou plutôt, à cause des jambes à allure humaine, un personnage déguisé en léporidé, les bras portés en avant et les mains réunies en un geste de supplication". On ne peut guère suivre l'abbé dans son interprétation pleine d'imagination, proche de la fantaisie. L'ensemble de ces peintures a été relevé et étudié par M. Lorblanchet en 1970 qui voit dans cette figure noire, de façon moins lyrique, un cheval peint sur une concrétion, dominé par une main négative également noire. Néanmoins, la note de Lemozi sur les Merveilles est intéressante car elle montre que la découverte des peintures a bien été faite en 1922 et que l'abbé y a participé.

Inventaire des stations ou tombeaux préhistoriques à fouiller dans les environs de Rocamadour, 2 avril 1916 (archives diocésaines de Cahors). Inventaire réalisé alors que A. Lemozi était infirmier à l'Hospice mixte de Marmande.

- 1- l'abri Murat : voir sérieusement le coin laissé intact - continuer les fouilles là où elles ont été commencées et revoir les preuves des foyers déjà examinées ; photographie de l'abri.
- 2- Le petit abri situé un peu au dessus de l'abri Murat à moins que Mr André ne se propose de le fouiller ; photographie.
- 3- Revoir les foyers de la grotte de Linars dans les enfoncements sous la paroi du rocher nord.
- 4- Le dolmen du Pech de Gourbières. Enlever la dalle, examiner le terrain rejeté ; photographie ou dessin.
- 5- Il faudrait essayer encore quelques travaux à Viroulou.
- 6- Il y a derrière la grange de Bergougnoux, hôtelier gare de Rocamadour, quelques tumulus intacts près de la route de Mayrignac-le-Francal.
- 7- Il y a cinq tumulus derrière la maison de l'hôtel Bergougnoux, gare de Rocamadour.
- 8- Examiner attentivement le promontoire de Merle, Rocamadour, surtout l'endroit où j'ai déjà découvert de la poterie qui paraît gauloise. Il pourrait y avoir des fonds de cabanes gauloises. Tout près de là il semble qu'il y ait comme un tombeau se prolongeant en forme d'allée. Nous y avons déjà trouvé quelques débris de poteries avec des clous. Non loin de là encore, toujours sur le promontoire, il y a quelques tas de pierres ressemblant à des tumulus. La petite grotte où l'on prétend que se pratiquait la fausse monnaie mériterait d'être fouillée. Faire le plan du promontoire en indiquant l'emplacement des divers gisements. Au reste tout le promontoire de Merle paraît intéressant, à cause de la poterie que l'on remarque sur tout le versant.
- 9- Achever la fouille du petit tumulus qui se trouve près de la ferme de Mr. Delnaud, ancien maire de Rocamadour (Mazet) à quelques mètres du chemin de La Pannonie. Nous y avons déjà trouvé une perle en ambre et les débris d'un squelette en position orienté vers le Levant.
- 10- Tumulus situé sur la croupe dominant Castelpiroux, près

GROTTES DES MERVEILLES (classée monument historique)

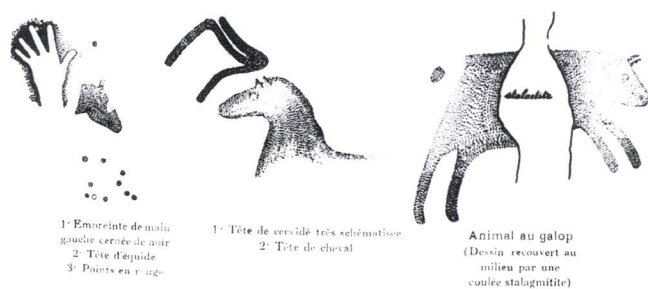


Figure 119 - Chanoine Edmond Albe (1861-1926) (photo A. Viré, archives B. Sainte-Marie). Au cours de sa jeunesse, il noue de solides amitiés avec les savants-spéléologues : L. Armand, E.A. Martel, E. Rupin et A. Viré (E. Albe est le second à gauche).

Lafage. Nous avons déjà commencé les fouilles de ce tombeau, nous y avons trouvé un squelette en mauvais état, en position cependant, la face tournée vers l'ouest avec des débris de vase.

- 11- Une petite étude avec les légendes et une photographie de Castelpiroux (souterrain-refuge artificiel).
- 12- Photographier et fouiller un peu plus sérieusement la grotte de La Vitalie visitée par Mr Viré.
- 13- Voir la grotte de Saint-Amadou à l'Hôtel Malbec.
- 14- Examiner presque en face de Saint-Cirq d'Alzou, tout près de la maisonnette de la voie ferrée sur la route de Gramat un, peut-être deux, tumulus peu apparents.
- 15- Au delà de cette maisonnette de la voie ferrée, en côtoyant la vallée pour aller au moulin du Saut, il y a plusieurs tertres ressemblant à des tumulus.
- 16- Examiner les divers abris sous roche dans les environs de Lapeyre et jusqu'à Lacave, en partant de Rocamadour.
- 17- Près de Terrisse, hameau du Bastit, nous avons trouvé plusieurs tumulus sur le vieux chemin, qu'il serait bon d'examiner.
- 18- Dolmen de Mr Calmon, maison sur la route de Gramat à Labastide, dans les bois de Beaussac.
- 19- A Lentillac, les tumulus du Pech de Lasfargues, du côté d'Aussou et du Pech du moulin du côté du Valadié.
- 20- Au Mas Delpech, tumulus des Plaçals aux alentours du moulin à vent ruiné, tout près du chemin du Mas Delpech à Ornac.
- 21- De Cabrerets à Conduché, grottes et abris sous roche avec gisements préhistoriques.
- 22- En dessous des Alix chez Mr Constant, quelques tumuli sur la hauteur.
- 23- Chez Maury de Belveyre, deux tumuli sur la route de Rocamadour à la gare.
- 24- Dans le Clouset de Domenac sur la route de Sénailac, non loin de la maison de Mr Delpech, tumulus.
- 25- Sur le mamelon de "La Font bonne" de Mr Delpech de Domenac, non loin de la maison en ruine dite "l'Oustal biel", tumuli au pied d'un chêne avec poteries, brique ; voir les environs de ce tumulus : cabanes.
- 26- Près du Mas du Pouget après Alix, dans le voisinage des tumulus déjà fouillés (Rocamadour) il y aurait d'autres fouilles à exécuter.
- 27- Près de la Borie d'Imbert sur le chemin, près de la vigne de Céret, il y a peut-être un petit tumulus.

28- Le dolmen indiqué par Delfau des Joncasses près de la côte de Ginouillac, route d'Espédaillac, et dont j'ai tracé les points de repère.

29- Demander les vieux manuscrits ou registres que Mr Delpech peut avoir dans ses greniers.

30- Visiter les grottes de Blars et faire le dessin du vase dont Mr Le curé de Blars est le détenteur ; le vase a été trouvé dans une des grottes en question.

31- Tout près du moulin du Saut sont 3 cavernes dont l'une a pu être fouillée par Mr André. L'époque moustérienne semble être représentée, on pourrait continuer quelque fouille (grotte du Dua).

32- Revoir les silex de Mr Pons de Reilhac et voir les grottes de Reilhac.

33- Photographier si possible la grotte du Sureau à Rocamadour.

34- Faire une carte pour indiquer à côté de certaines localités connues servant de point de repère les divers gisements ou stations.

35- Tout près d'Assier sur la voie ferrée, quelques dolmens.

36- Faire les dessins des trouvailles de Couderc Victor (Rocamadour ?).

37- Photographier les peintures qui se trouvent des deux côtés de la cheminée de Mazeyrat Léon de l'Hospitalet.

38- Examiner un dolmen déjà fouillé qui se trouve non loin de la bifurcation de la route de Mayrignac-le-Francal allant sur la gare et sur Rocamadour.

39- Dolmen situé non loin de Larue sur la voie ferrée, on traverse la voie ferrée sous un petit tunnel. Le dolmen se trouve tout près. Il y a un autre dolmen à quelques centaines de mètres du château de Larue.

40- Le tumulus que nous avons fouillé avec Ludovic à Viroulou Alvignac (voir texte page).

41- Examiner les cairns, les murs, les cabanes qui se trouvent dans le bois de Mr Amadiou formant promontoire sur la grotte de Linars. Il y a vraisemblablement un oppidum gaulois qui a été habité peut-être en même temps que la grotte de Linars, au moins pour les époques représentées par les foyers supérieurs de cette grotte. A une certaine époque l'oppidum ou camp a pu n'être qu'un prolongement de la grotte. Au reste la grotte elle-même semble avoir été fortifiée, barricadée par de gros blocs qui ont glissé. Il faudrait faire le plan de l'oppidum, chercher les fonds de cabane, faire le plan de la grotte.

42- Photographier le dolmen de Lentillac-Lauzès et le dolmen de Saint-Projet.

43- Photographier le dolmen de Magès, Rocamadour.

44- Un sondage dans la grotte de l'Agonie (Rocamadour).

45- Une décente dans la grotte du Sureau (trou du fond de la grotte) chez Delnau.

46- Photographier tous les dolmens ou tumulus même fouillés, qui ont quelque caractère.

47- Demander à l'abbé de l'Abbaye de Conques (Aveyron), lequel des deux christ est porteur de la pierre dite "la crapaudine". Est-ce le christ qui est sur le reliquaire de Pépin d'Aquitaine (838), reliquaire situé lui-même sur un autel portatif de Bégon (+1101) - ou bien est-ce le christ appliqué au reliquaire du Pape Pascal II (XII^e siècle) ? Ces deux christ sont photographiés dans la revue "Les Arts" n°13, janvier 1903 (adresse de la revue des Arts : 24 Bd des Capucines-Paris). On pourrait demander à l'abbé de Conques à quel endroit se trouve la crapaudine sur le crucifix, la désigner par un signe.

48- Tumulus au dessus de la fontaine de Ribeyrol à Lentillac ; un autre petit tumulus se trouve dans le bosquet qui sépare la grande pierre levée de Lentillac du tumulus de la fontaine de Ribeyrol.

49- Faire un compte rendu des trouvailles faites en 1870 lors des restaurations du Palais des Evêques de Tulle de Rocamadour ; trouvailles consistant en pièces d'or, d'argent et de bronze au nombre de 800 environ. Demander renseignements aux anciens, à Léon Mazeyrac, à Judicis Maçon. Faire un compte rendu également des trouvailles faites par Victor Couderc dans le mur qu'il a rebâti.

50- Compte rendu du Tuc de Laroque (Moissac).

51- Faire remarquer au sujet de la trouvaille de ma flèche dans la grotte de Linars qu'elle est probablement un objet votif, car elle est trop fragile pour avoir pu servir.

52- Pour mon rapport consulter les petites brochures de Mr Viré. Voir la poterie larnaudienne.

53- Publier le vieux dessin du vieux Rocamadour en même temps que les trouvailles faites dans Rocamadour ville.

54- Publier aussi avec le vieux Rocamadour, les peintures de Léon Mazyrac de l'Hospitalet.

55- Raconter comment en venant de Reilhaguet j'ai découvert l'abri Murat.

56- Dire comment j'ai découvert et déchiffré peu à peu la biche sur la pierre. Absence de poterie à tous les étages-silex bien taillés conclusion époque de la gravure. J'ai vu d'abord quelques lignes. J'ai fait laver par des enfants. Au château j'ai cru découvrir un arbre, puis un renne, puis une biche chez Mr André.

57- Ces trouvailles font connaître notre petite patrie mais aussi la grande patrie de France qui a été pillée par des étrangers comme Hauser. Raconter l'histoire d'Hauser.

58- Mr André me dit un jour maintenant nous serons voisins de fouilles en parlant du petit abri voisin du grand abri Murat.

59- Faire les dessins des objets que j'ai prêtés à Mr André et de ce qu'il a trouvé dans la grotte de Linars.

60- Dire que pour la grotte de Linars et pour beaucoup d'autres tombeaux nous avons employé des ouvriers et des enfants, preuve que ce n'est pas par intérêt car il fallait payer (texte barré).

61- Raconter que je me suis égaré en revenant de Saint Cirq d'Alzou et en revenant aussi de la grotte de Linars.

62- Raconter comment j'ai introduit la bonne presse à Rocamadour grâce à des articles sur mes fouilles ou autres (texte barré).

63- Quand on est de Rocamadour on est d'un pays qui permet de ne rien envier à personne.

64- Étudier les rapports entre l'ambrine qui guérit les plaies, l'ambre et la poix dont on fait des emplâtres. Qui sait si le culte que l'on avait primitivement pour l'ambre ne vient pas de ce que les anciens connaissaient la propriété de guérir les plaies. L'invention de l'ambrine est-elle si nouvelle ? les emplâtres de poix ne remontent-ils pas comme invention aux temps préhistoriques ?

65- Les "replots" "garenne" (Reuilhe) propriété de Lacarrière du Prieur (autrefois Tounissols (?)) contient une igue à pente douce. Il y a un à-pic de trois mètres, puis c'est un plan horizontal conduisant à une grande salle. La grotte de La Peyrade cne de Lentillac ou de Cabrerets au dessus d'Aussou

66- Travail à faire sur les origines de la tonsure et sur ses relations avec la trépanation qui était un signe de consécration à la divinité. Mais d'après Lucas Championner la trépanation avait

pour but uniquement de soulager les souffrances de ceux qui avaient le cerveau ou la tête malade.

67- Il faut observer qu'en supposant que la trépanation fut opérée dans un but uniquement religieux de consécration il n'en resterait pas moins vrai qu'il a fallu une grande habileté à l'homme préhistorique pour l'accomplir. Quel que soit le but de la trépanation, la difficulté de l'opération et de la cicatrisation était la même ?

68- La grotte du mas de Rigal où le prêtre de Lentillac disait la messe pendant la révolution, commune de Lentillac, à 400 mètres de l'église de Lentillac...

69- La grotte de l'Enfant dévoré, près de Rocamadour (côte de la Filiolle), contient une industrie néolithique avec quelques rares produits des âges des métaux : alène en os, belle pointe de silex, bois de cerf.

Balades sur le Causse de Lentillac et de Cabrerets (Lot)

Le dolmen de Lentillac-Lauzès (PNC n°7, 1933)

Lemozi rapporte que Delpon (1820) signale 10 sépultures secondaires dans le tertre entourant la chambre alors que cette dernière aurait été vide. Ces sépultures secondaires sont individuelles et entourées de dalettes de calcaire ; l'une d'elle contenait une médaille de l'empereur Constantin. Mais l'abbé Lemozi apporte des compléments : la chambre a été fouillée par M. Valery de Dantonnet qui y a découvert des ossements humains et Lemozi a lui-même fouillé et trouvé des débris d'os humains et des dents. Il note que la chambre a été explorée et partiellement vidée de bonne heure. Il ajoute "des fouilles méthodiques sur toute la vaste étendue du tumulus qui l'entoure réserveraient d'agréables surprises". L'abbé Lemozi, lui-même, découvrira un peu plus tard une construction cachée dans le tumulus du dolmen de Sauliac.

Dolmen de la Maitairie-Basse, commune de Sauliac-sur-Célé (archives diocésaines de Cahors, cahier 1962)

Lundi 5 novembre 1928 : "A 4 km de Cabrerets environ, le bois où se trouve le dolmen s'appelle "l'Odelet" proche de l'igie du Cloup Prioun, et à un km de la maison de Daffaure Germain. Premières fouilles avec Andrieux du Viarnais (Cabrerets), Ségala Casimir, forgeron à Cabrerets, Bojault François, entrepreneur en maçonnerie et son fils maçon. Ce dolmen avait été déjà prospecté par un fouilleur de Conduché encouragé par le préfet Paysan. La grande table supérieure (3,5 m x 2,35 m) touche le tumulus, ce qui semble indiquer que le tumulus n'a pas été bouleversé. Par contre la chambre sépulcrale a été vidée par le fouilleur susnommé, ou peut-être même par d'autres. La table supérieure repose sur deux pierres verticales dont l'une du côté Nord a 2,55 m de long et l'autre, au Sud, 2,45 m de long. La chambre sépulcrale paraît avoir 1,30 m de profondeur. La table touche le tumulus, sauf à l'orient par où la chambre a été vidée de son contenu. Cette chambre est orientée Est-Ouest. La circonférence du tumulus est de 61 m. Son plus grand diamètre Ouest-Est est de 22 m, son plus petit diamètre N-S 18 m (fig. 120).

Nous avons ouvert une tranchée de l'Est à l'Ouest allant vers l'entrée de la chambre. A 3 m de la chambre nous avons trouvé

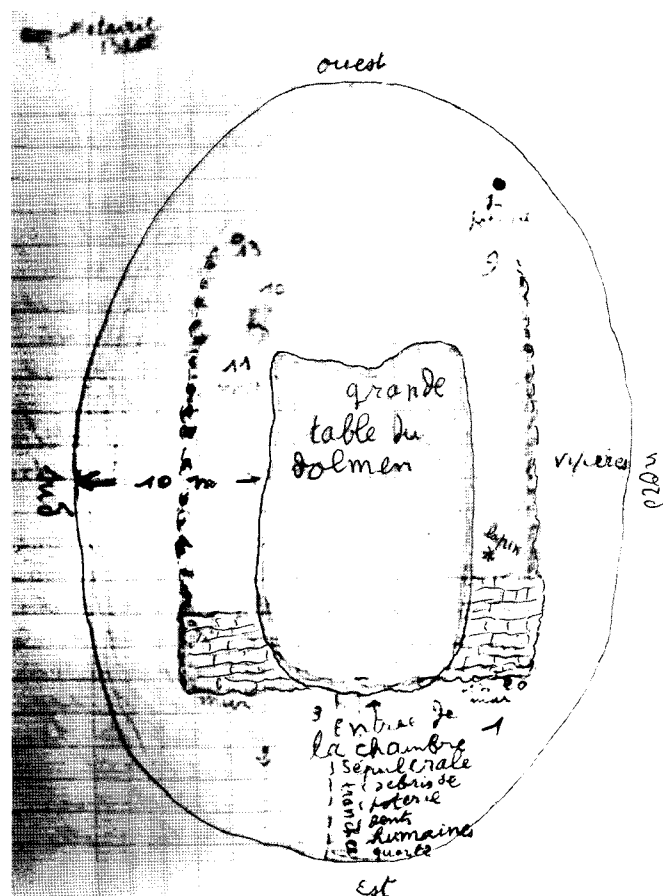


Figure 120 - Dolmen de La Maitairie basse (Sauliac). Plan et fouille A. Lemozi. NB : dolmen à murs de pierres sèches dans le tertre. Le chanoine situe sur son plan ses souvenirs de fouille = les vipères et un terrier de lapin !

quelques morceaux de poterie grise avec dents humaines, à 1 m de profondeur environ. A 4 heures du soir, nous sommes à 1,50 m de l'entrée de la chambre, dents et ossements humains brisés, tessons de poterie ; un vase à minces parois, à bord droit, à panse renflée, poterie grise. Voir l'emplacement n°1 sur le plan. Débris divers à 10 cm de profondeur : n°1 du plan, charbons ; n°2, quartz en forme de nucléus éclaté dans tous les sens ; n°3, quartz allongé, peut-être percuteur. Mardi 6 novembre 1928 : débris humains ou animaux et débris de poterie se rapportant à des vases divers. Mercredi 6 Novembre 1928 : à 30 cm en avant de la chambre, perle en bronze percée et fusaïole. Jeudi 8 novembre 1928 : quelques débris d'os. Soulignons la découverte de deux murs en petites pierres de 2,20 m de long et 1 m de haut, partant l'un de l'entrée de la chambre et allant perpendiculairement à elle vers le Nord ; l'autre partant de l'entrée pareillement et allant vers le Sud dans un même alignement. Les deux murs sont simplement séparés par l'entrée de la chambre sépulcrale. 12 novembre 1928 : le mur Nord est plus épais. Derrière le mur petit gravier contenant des grosses pierres disposées en forme de voûte. Dans le mur Nord et le long de la grande pierre posée de champ, quelques ossements fragments de crânes, dents humaines, os peut-être de léporidé, le tout pêle-mêle. A 0,95 m de la pierre latérale posée de champ, tête de lapin. Du côté nord nous avons tué deux vipères qui se trouvaient dans les pierres du tumulus à 0,90 m de profondeur (avis aux fouilleurs!). 13 novembre 1928 : nous avons tué encore

deux autres vipères. Jeudi 14 novembre 19298 : nous avons tué une cinquième vipère. Au n°9 du plan, poterie noire fragmentée représentant plusieurs vases. Le mur se continue de chaque côté de la chambre mais moins épais. Il est marqué de petits points sur le plan. A l'extrémité, point n°10, fémur humain. Au n°11, pointe en bronze, probablement petit instrument de toilette en forme de curette. Au n°12, poterie. Samedi 17 novembre 1928 : débris de charbons de bois. En définitive, remarquons que, malgré le fait de figurer sur le plan des éléments anecdotiques (vipères, lapin), ce qui relève du souvenir, de l'humour ou de la pédagogie, plutôt que de la recherche préhistorique - et malgré la rapidité de la fouille - ces travaux sont étonnamment "modernes". Ils explorent le tumulus et y découvrent une construction constituée de murs en pierres sèches, alors qu'en 1928 la fouille d'un dolmen se résumait encore à vider simplement la chambre sépulcrale.

Lentillac-Lauzès : découverte d'un squelette (archives diocésaines de Cahors)

Note manuscrite intitulée : "À l'aurore du christianisme : comment ont été découverts quelques fragments d'un squelette humain de l'âge du Fer à Lentillac-Lauzès en janvier 1963" : "Mr Lasfargues, propriétaire au Mas Delpéch, cne de Lentillac-Lauzès, Lot, minait à 200 m des maisons pour une fosse à purin. Un coup de mine mit à découvert des fragments d'un squelette humain. Averti par M. Lasfargues, je me rendis sur les lieux. Quoique le squelette fut réduit à l'état de fragments qui avaient volés en éclats, voici ce que j'ai pu constater : fragments de crâne, morceaux du maxillaire supérieur, squelette de 1,65 m, couché sur le dos, orienté vers le Sud-Est, bras allongés le long du tronc. Le fémur fragmenté est sans doute celui d'une femme. Phalange de l'annulaire gauche muni d'une bague en bronze. Sur la poitrine pierre en forme de croix, comme à Orniac chez Salgues (croix nue). Autour du corps, beaucoup de blocs de minerai de fer dont quelques uns ont été partiellement fondus. Un petit grattoir concave en silex sur bout de lame, divers fragments de céramique se rapprochant de la poterie rouge lustrée gallo-romaine. La bague en bronze vert-de-gris est bien conservée ; largeur maximum : 7 millimètres, largeur minima 4 mm ; diamètre de la bague : 18 millimètres. Elle porte des motifs finement ciselés empruntés à la feuille d'acanthé ; dans son milieu, une figure en "M" majuscule. On a trouvé souvent les mêmes signes, à partir du Néolithique sur des statuettes, en péninsule ibérique". En marge de cette note l'abbé indique quelques références (p. 133 "le Quercy à l'époque Romaine", de A. Viré, 1944") et il ajoute entre parenthèse en fin de page "4^{ème} siècle après JC"... ce qui paraît contredire le titre qui attribuait d'abord la découverte "à l'âge du Fer". La présence de la croix et de la bague ornée explique sa conclusion (illustration dessin bague, archives diocésaines).



Figure 121 - Sépulture de Lentillac-Lauzès Mas Delpéch : bague en bronze (dessin A. Lemozi 1963).

Le tumulus des Igues (commune de Cabrerets) (archives, Famille Lebaudy)

"Situé dans un bois appelé "Les Places", propriété de l'aurie Gabriel, adjoint au maire de Cabrerets. Il se trouve à 300 m environ de la maison du propriétaire et à 12 m de la route de Cabrerets à Lauzès. Il est de forme ovale, très effacé, n'ayant qu'une hauteur moyenne de 12 centimètres. Il mesure 9 m dans la plus grande longueur sur 6 m de large, la circonférence est de 23 mètres" (fig. 122). La fouille a eu lieu les 22 et 23 juin 1922. Ont participé à ces travaux la famille Lebaudy, Mlle Georgina Murat, Mlle de Gouvion Saint-Cyr, M. Gabriel Faurie, le propriétaire, ainsi que "deux ouvriers très dévoués MM. Andrieux et Couderc qui ont fait les travaux les plus pénibles". A 18 centimètres de profondeur, sur le sol rocheux, un squelette fragmenté "mesurant 1,60 m environ" ne se trouvait pas au centre du tumulus mais dans le secteur Nord-Ouest du tertre. Il était "orienté vers le soleil levant" ; le corps n'était pas allongé mais décrivait une courbe. Les ossements étaient très friables. Une photographie a été prise par M. Lebaudy et Mlle Murat.

Les objets trouvés dans ce tumulus sont :

- 1- Un petit grattoir en silex jaune légèrement retouché, à 1 m du crâne.
- 2- Plusieurs débris d'ossements humains notamment des fragments de tibia ainsi que des dents humaines dans la partie Nord-Ouest.
- 3- Parmi des débris osseux brûlés se trouve un fragment de dent d'herbivore (équidé ou bovidé).
- 4- D'assez nombreux tessons de poterie, dans la partie Sud-Est. Un vase à col cylindrique, fond plat "a pu être graphiquement reconstitué" (diamètre : 15,5 cm). D'autres tessons, notamment ceux d'un vase grossier à fond plat (14 cm de diamètre), près du squelette. L'abbé Lemozi estime que les tessons retrouvés dans le tumulus "appartiennent au total à 5 vases différents".
- 5- Un galet de calcaire "de nature schisteuse" (?) portant des traces d'utilisation certaines, est "analogue à deux galets trouvés dans le tumulus du Mas de Pouget à Rocamadour".

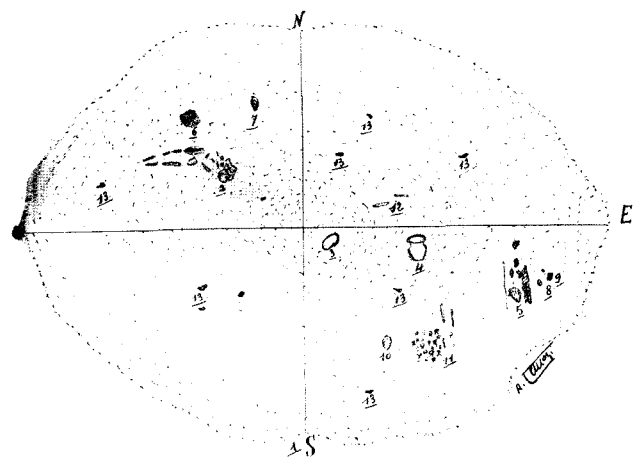


Figure 122 - Tumulus des Igues (Cabrerets, lot). 1, plan de la fouille ; 2, squelette ; 3, bracelet en bronze ; 4, vase reconstitué graphiquement ; 5, tessons à pâte grossière ; 6, fond de vase à pâte fine ; 7, silex taillé ; 8, tesson grossier ; 9, tesson lustré ; 10, galet schisteux utilisé ; 11, dents et ossements humains ; 12, ossements humains ; 13, ossements brûlés d'animaux (dessin A. Lemozi).

6- A 1,50 m du crâne, dans la partie Sud-Est, "un bracelet ouvert en bronze à section cylindrique, à extrémités obtuses . Il porte 94 incisions transversales groupées pour la plupart de 4 en 4 et répandues sur toute la longueur. Il mesure 15,5 cm de long, ce qui donne un diamètre d'un poignet ordinaire" (fig. 123).

L'abbé remarque que "les ossements humains trouvés épars correspondaient aux parties manquantes du squelette" dont une bonne partie était en place. Il en conclut "qu'il n'y a pas eu de sépultures secondaires" ; la structure du tertre était d'ailleurs intacte. Au sujet de la datation du tumulus, l'auteur de la note se référant au manuel de J. Déchelette, écrit : "Nous sommes vraisemblablement dans la première moitié de la période IV de l'âge du Bronze qui va de 1300 à 900 avant JC. Le bracelet ouvert rappelle certains bracelets de la période III, trouvés en Bohême, dans le Jura etc., tandis que le vase à panse conique et col cylindrique est caractéristique de la période IV. On a trouvé des vases à peu près semblables dans la nécropole de Pouges-les-Eaux (Nièvre) qui appartient à la dernière période du Bronze". En *post scriptum* l'abbé mentionne "les ossements du tumulus des Igues n'ont pas été enlevés. Ils ont été murés à la place qu'ils occupaient avant les fouilles". Dans ce respect de la sépulture, les fonctions du prêtre reprennent leurs droits.

Le Cuzoul de Mélanie (Cabrerets) (archives diocésaines de Cahors) (fig. 124)

"Le Cuzoul de Mélanie est une grotte située sur la rive droite du Célé à l'extrémité orientale de la grande falaise de Cabrerets. En cet endroit ensoleillé nommé "Le Bout du Lieu" son porche s'ouvre parmi les buis et les térébinthes accrochés aux corniches et domine les toits des dernières maisons du bourg qui se blottissent contre la falaise. De son entrée, la vue s'étend sur le village et la vallée et sur la grotte de Cantal qui lui fait face. Au Moyen âge, le Cuzoul de Mélanie était un lieu de culte et recelait une vierge protectrice des voyageurs". Dans le petit fascicule consacré à "Notre-Dame de Cabrerets" destiné à l'usage de ses paroissiens, le chanoine Lemozi note la présence sur "les parois, surtout vers l'entrée, de curieux signes cruciformes au nombre d'une trentaine piquetés dans le roc calcaire par la main de l'homme" et rappelle que "l'on a trouvé des dessins analogues antérieurs au christianisme en Espagne, en Afrique, au mont Bégo etc." Il conclut, "nous avons ici un exemple de ce que Georges Goury et les ethnologues appellent "la perpétuité du rite", d'un très vieux rite qui a évolué et s'est christianisé avec le temps". Quelques temps avant sa mort, le chanoine avait remis des notes manuscrites à Michel Lorblanchet en lui recommandant d'étudier les gravures du Cuzoul ; il lui avait confié qu'il avait tardivement découvert dans la grotte, une figure de bovidé dont il n'avait jamais parlé. Michel Lorblanchet effectua le relevé et l'étude des gravures qu'il publia en 1971 dans le bulletin de la Société Préhistorique Française avec diverses autres découvertes qu'il venait d'effectuer dans d'autres cavités de la région. Le bison du Cuzoul de Mélanie, profondément gravé à 5 m de l'entrée se réduit à un profil fronto-dorsal et une partie de l'arrière train. Il est de style schématique très archaïque. M. Lorblanchet le rapproche des figures les plus anciennes de Pech Merle.

Dans les abris sous roche du "Bout du Lieu", à l'aplomb et à proximité immédiate du Cuzoul de Mélanie, abris qui sont occu-

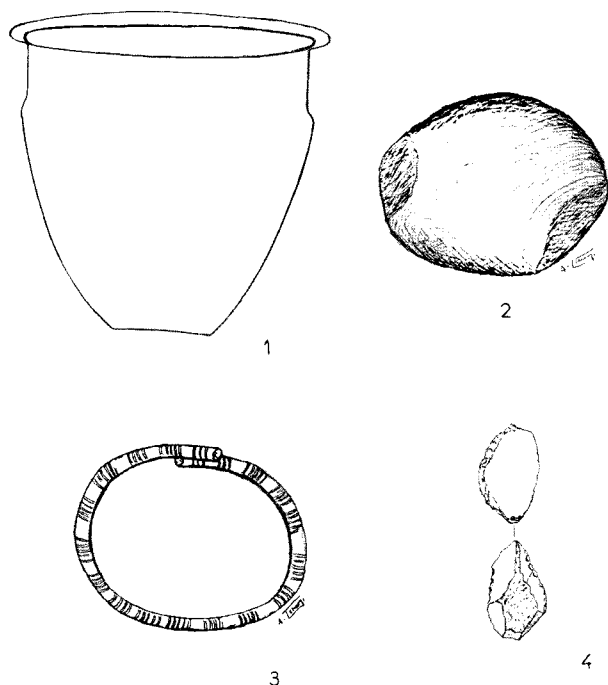


Figure 123 - Tumulus des Igues (Cabrerets, lot). 1, vase reconstitué graphiquement (diamètre : 15,5 cm) ; 2, galet utilisé ; 3, bracelet en bronze ; 4, silex taillé et retouché (dessin A. Lemozi 1963).

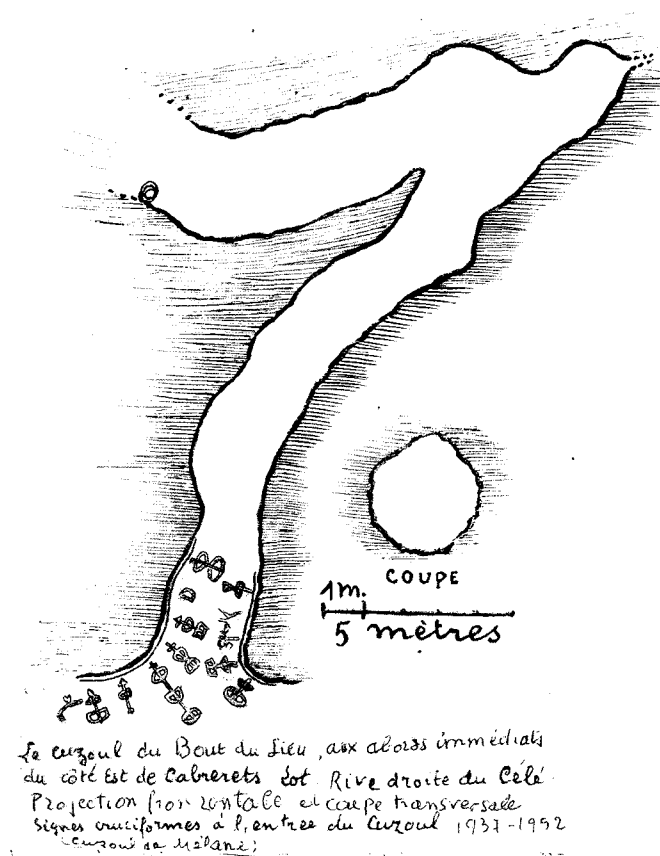


Figure 124 - Plan de la grotte du Cuzoul de Mélanie (Cabrerets) (dessin A. Lemozi).

pés par des maisons actuelles, A. Lemozi aurait récolté sans faire de fouilles, quelques "silex magdaléniens et du Tardenoisien", (note inédite). Dans son manuscrit sur Linars, Lemozi note qu'il a trouvé des coquilles d'*unio*, mulettes d'eau douce, et qu'il a recueilli les mêmes coquillages dans la station de Mélanie Daffaure, au "Bout du lieu" (Cabrerets). Dans sa brochure intitulée "Notre-Dame de Cabrerets, patronne des voyageurs" le chanoine indique qu'une "seconde statue de Notre-Dame, la plus connue, la plus visitée avait été installée au Moyen-âge au bout de la côte du Carrol, dans une petite niche naturelle", non loin du Cuzoul de Mélanie. Il mentionne dans deux grottes voisines, près de la maison Delaurier, la présence de "gravures rupestres endommagées représentant des personnages, revêtus de costumes d'autrefois. L'un d'eux porte un bouclier surmonté d'un écusson".

Fonderie de fer et tumulus du Valadié (Lentillac-Lauzès) (archives diocésaines de Cahors, cahier 1964)

"Découverte d'une fonderie gauloise au Valadié, commune de Lentillac-Lauzès, à 9 km environ de Cabrerets, vallée de la Sagne, en allant vers Lentillac. Le creuset à fondre le fer, en terre réfractaire, et les 6 tombeaux correspondants, tumuli où étaient ensevelis les fondeurs de fer, comme l'indiquent les scories qui les accompagnent et qui indiquent la profession des inhumés, semblent remonter à la Tène III (l'an 100 avant l'ère chrétienne). Remarquons que plusieurs objets ont été trouvés soit autour du creuset, soit dans les tombeaux, soit dans les fonds de cabanes". 2 septembre 1943 : "A l'occasion de notre passage, ce jour là, au lieu dit Valadié, au pied de la colline du Pech del Mouli", cne de Lentillac-Lauzès, Lot, à 200 m environ en amont du Moulin de Calixte (détruit) et du lavoir de Lentillac, vallée de la Sagne, dans une tranchée ou carrière pratiquée à partir de la route dans le gravier-castine, nous avons remarqué un grand amas de scories de fer, avec des débris de poterie et des briques. Une certaine quantité de scories étaient encore renfermée dans le creuset en terre cuite réfractaire... nous sommes en présence d'une fonderie de fer de la Tène III, semble-t-il..." Suit une longue description des fonderies de fer et leur technique d'après l'Encyclopédie du XIX^e siècle, et des observations de H. Muller, conservateur du Musée dauphinois de Grenoble publiées au Congrès préhistorique de France en 1931.

"La colline où se trouvent le creuset et les 6 tombeaux s'appelle "le Pech del Mouli" (colline où se trouvait un moulin à vent ou plutôt qui domine l'ancien moulin à eau de Calixte Ponjade). Toute la colline est propriété communale, c'est à souligner. Plusieurs fois nous avons constaté que là où se trouve un certain nombre de tombeaux anciens, tumuli, dolmens, le terrain est communal.. cette coutume s'explique par le respect qu'on avait pour les morts. Tout le monde avait le droit d'y aller pour les vénérer et personne ne pouvait dire : cette terre est ma propriété exclusive", (à remarquer aussi l'attachement respectueux et religieux du chanoine Lemozi pour le passé, la terre et les ancêtres). "Le minerai de fer qu'on employait et la sablette pour la construction du creuset, se trouvaient assez abondants dans les environs, en particulier dans les parages des Tournissels, de Lagar, des Mases de Lentillac, du Pech de la Poule, des Saumarts". "Nous avons recueilli plusieurs fragments d'un vase gris, peut-être les fragments d'une tuyère, c'est à dire d'un bec recourbé en terre auquel on adaptait un soufflet en peau, et peut-être les fragments d'un vase servant de moule ou encore destiné à recueillir le minerai en fusion.

Non loin de là, on trouve un lit de scories et de charbons de bois. Sur la colline, à 200 m du creuset, 6 tombeaux érigés en ligne droite Est-Ouest avec fonds de cabanes, tombeaux des fondeurs comme l'indiquent les scories. A quelques mètres de ces tombeaux alignés, vers le Nord, se trouve un 7^e tumulus avec scories de fer et une idole en grès ferrugineux à tête de chouette avec seins marqués : c'est la déesse bien connue protectrice des tombeaux". Ce texte est complété par une longue comparaison avec d'autres fonderies de fer du Lot (aux Arques, à Bourzolles, etc.). "Mardi 14 septembre 1943, avec Dalmar Georges, réfugié alsacien-lorrain, nous avons examiné le 1er tumulus, en partie bouleversé. Quelques débris d'ossements humains, un peu de charbon ; 42 mètres de circonférence, 12 m de diamètres ; 2 tessons de poterie fine semblable à la poterie gallo-romaine en dehors du tombeau. Profondeur du tumulus 0,85 m. Fond de vase. Beaucoup de fragments de poterie en surface aux alentours du tumulus et un éclat de silex retouché". "15 et 16 septembre 1943, fouilles des tumuli avec G. Dalmar, et du creuset. Nombreux tessons de poterie" ... "ne pas oublier les ferrières d'Aussou et le temple gallo-romain de Dantonet". Ces fouilles d'A. Lemozi ont repris en octobre 1957 (voir dessin).

Tumulus du communal de Soumart-Mas Delpech (Lentillac-Lauzès) (archives diocésaines de Cahors, cahier 1964)

"22 août 1962 : j'ai vu le grand tumulus du communal de Soumart d'Espéret du Mas Delpech, garenne où les Garry ont une grange pour les brebis. Voir le plan que j'ai fait de ce tumulus-cromlech, entouré de plusieurs autres tumuli moins importants et le tout entouré aussi par un retranchement rectangulaire, enceinte protégeant les tombeaux" (fig. 125).

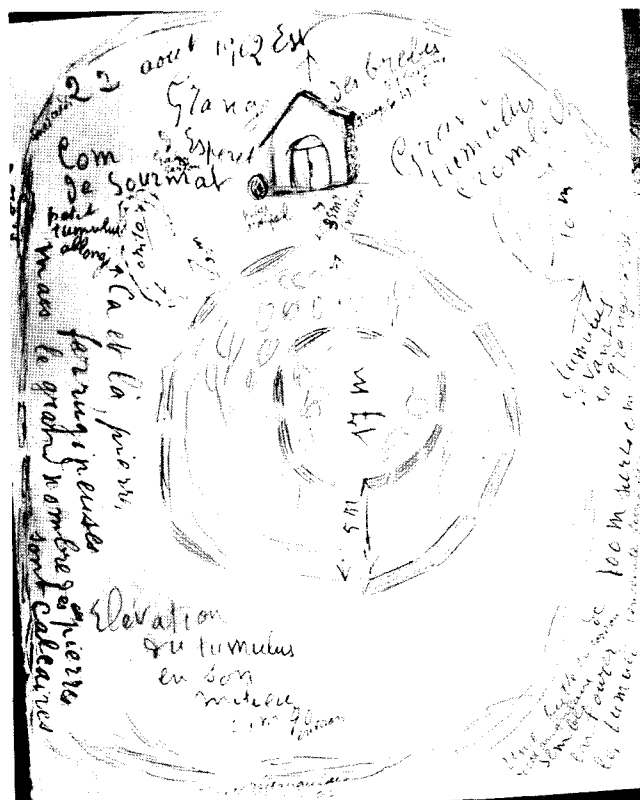
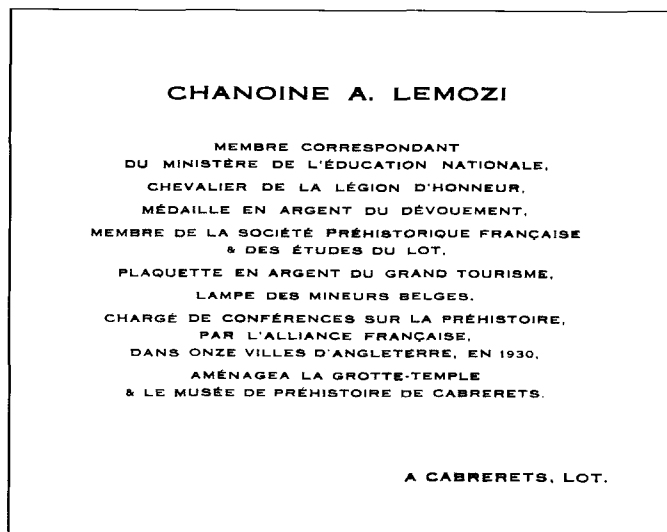


Figure 125 - Grand tumulus-cromlech du communal de Soumart (commune de Lentillac-Lauzès) (dessin A. Lemozi).



Carte de visite d'A. Lemozi (collection Yves Sarrazy).

CHRONOLOGIE

- 11 janvier 1882 Naissance à Lentillac Lauzès.
- 1888 à 1894 Elève à l'école publique de Lentillac, au lieu dit les Mazes.
- Septembre 1893 Premier pèlerinage à Rocamadour, en compagnie de sa mère.
- Mars 1894 Pour la première fois pensionnaire, chez les Frères de Gramat.
- Octobre 1895 Première année d'internat au petit séminaire de Montfaucon.
- 1903 Départ des Lazaristes qui enseignent au petit séminaire.
- 4 juillet 1903 Pèlerinage de la Vocation à Rocamadour.
- Automne 1903 Entrée au grand séminaire de Cahors. Revêt pour la première fois la soutane.
- 14 novembre 1903 Incorporé au 7^e de Ligne, comme infirmier - caserne de Cahors - pour une année de service militaire (non encore obligatoire pour les séminaristes).
- 5 octobre 1904 Libéré des obligations militaires, il revient au grand séminaire.
- 9 décembre 1905 Fin du Concordat.
- 15 décembre 1906 Le grand séminaire est licencié. Il est contraint d'abandonner les lieux avec ses soixante neuf condisciples. La même année, fermeture du petit séminaire de Montfaucon, installé dès lors à Gourdon.
- Janvier 1907 Retour à la caserne pour quelques mois.
- 29 octobre 1907 A l'exemple de Pascal et de Montalembert, il signe avec son sang son engagement à Dieu.
- 21 décembre 1907 Il devient sous Diacre.
- 14 mars 1908 Il est consacré Diacre.
- 29 juin 1908 **Il est ordonné prêtre**, en présence des membres de sa famille et s'engage à "bien servir les hommes, pour bien servir Dieu".
- 11 juillet 1908 Assiste l'abbé Ferrié à Caniac, puis est nommé maître d'étude au petit séminaire de Gourdon, en octobre 1908.
- 13 août 1909 Nommé vicaire à Rocamadour. Premiers pas en préhistoire.

- Automne 1910 Première rencontre avec A. Niederlender, jeune archéologue, et premières fouilles sur le causse de Gramat.
- 1912 – 1913 Fouilles à Linars.
- 18 juin 1914 Découverte de l'abri Murat, vallée de l'Alzou, près de Rocamadour.
- 22 juin 1914 Découverte du célèbre galet gravé de la "Biche se retournant".
- Aout 1914 Déclaration de la guerre. Incorporé à Toulouse comme brancardier de Corps, il est envoyé sur les Ardennes. Victime d'une péricardite lors de son arrivée à Senuc, à la suite de marches forcées. Convalescence à Rocamadour puis affectation à l'hospice de Marmande auprès des blessés et des contagieux. Il est décoré de la médaille des "Epidémies et des contagions".
- 1916 – 1918 Prêtre ouvrier à la poudrerie nationale de Toulouse.
- 19 mars 1919 Libéré des obligations militaires, retour à Toulouse.
- printemps et automne 1919 Première grande campagne de fouilles à l'abri Murat.
- 12 octobre 1919 Nommé curé de la Paroisse de Cabrerets. Le presbytère devient son premier musée et un lieu de rencontre ouvert à tous.
- 1920 Découverte, avec A. Niederlender, des peintures paléolithiques de la grotte des Merveilles à Rocamadour.
- Mai 1920 Exploration de la grotte Marcenac (cne de Cabrerets) et découverte sur les parois de gravures paléolithiques.
- 15 juin 1920 Première exploration de l'Igüe David, au Pech Merle, d'abord simple reconnaissance (abbé Lemozi avec un groupe d'enfants).
- 26 août 1920 Découverte des rennes gravés de la grotte Sainte-Eulalie, commune d'Espagnac, vallée du Célé.
- Avril 1922 Découverte de la salle Blanche, puis de la salle Rouge de l'Igüe David, par A. David et H. Dutertre. Etude des 2 salles par l'abbé.
- 6 septembre 1922 Découverte des parois ornées de la "grotte David" par la famille David. Identification des peintures comme étant préhistoriques par A. Lemozi, le dimanche suivant.
- 2 décembre 1922 Conférence à la S.E.L., à Cahors. Compte-rendu de l'exploration de la "grotte David" et annonce officielle de son acquisition et de son aménagement par la famille Lebaudy-Murat.
- 6 mars 1922 Nommé Membre Correspondant de la Commission des Monuments Historiques, section des monuments préhistoriques, chargé de la surveillance des antiquités préhistoriques dans le département du Lot.
- De 1922 à 1924 Dirige les travaux de percement et d'aménagement de la grotte et procède à l'étude des parois ornées (relevés des peintures et gravures).
- 26 juillet 1923 Acquisition officielle de la grotte David par Jean Lebaudy et Melle de Gouvion-Saint-Cyr. La grotte porte désormais le nom de "Grotte du Pech-Merle".
- 17 décembre 1923 Fin des travaux de percement d'une entrée artificielle de la grotte, donnant accès au public (création d'un escalier de 67 marches).
- 28 janvier 1924 A. Viré, lors de la séance de la S.P.F., rend un vibrant hommage à l'abbé Lemozi, Curé de Cabrerets, et présente l'ensemble de ses travaux.
- avril 1924 Aménagement d'une voie d'accès à la grotte.

- 23 juillet 1924 Ouverture de la grotte au public.
- 1929 Fin d'aménagement de la grotte et parution de son ouvrage "La Grotte-Temple du Pech-Merle".
- Janvier 1930 Cycle de douze conférences en Angleterre, organisé par l'Alliance Française.
- 1932 Conférence radiophonique du fond de la grotte de Pech-Merle. Réalisation d'un musée de préhistoire et d'une maison d'œuvres à Cabrerets.
- 1933 Nommé Curé-Doyen de Lauzès. Création du bulletin paroissial "Le Petit Nouvelliste".
- 27 août 1934 Inauguration du musée et de la maison d'œuvres, avec la double bénédiction de Mgr Giray, Evêque de Cahors. Cabrerets devient un haut lieu de la préhistoire avec l'ensemble "musée-grotte".
- 1935 L'abbé Lemozi est nommé Chanoine honoraire.
- 1936 Participation à la XII^e session du "Congrès Préhistorique de France" où il présente l'art quaternaire du Quercy et les figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets.
- 1937 Etude de la Grotte du Cantal (Cabrerets), publication dans le Bulletin de la S.P.F. Etude du "Cuzoul de Mélanie". Participation à l'hommage rendu au Comte Bégouën (Mélanges de Préhistoire et d'Anthropologie, 1938).
- 1942 à 1946 Création d'un nouveau musée de préhistoire, installé au château Gontaud-Biron de Cabrerets, propriété de la famille Lebaudy-Murat. L'abbé ne participe que très modestement à ce nouvel aménagement.
- 1^{er} juillet 1946 Inauguration du nouveau musée qui devient "musée régional de préhistoire". Création d'une importante bibliothèque scientifique. L'ensemble musée-grotte est conçu comme un centre de recherche et d'archives des collections préhistoriques locales.
- 4 décembre 1949 Découverte de la galerie du Combel par André David. L'abbé effectue l'étude et les relevés des peintures, exposés dès 1950 au musée.
- 29 janvier 1950 Cession de la grotte de Pech-Merle à la commune de Cabrerets.
- Février 1951 Le Chanoine Lemozi est fait Chevalier de la Légion d'Honneur.
- 1956 Construction, au pied de la colline de Pech Merle, d'un oratoire dédié à "Notre-Dame des Voyageurs".
- 1959 **Pèlerinage à ARS.**
- 1961 Communication à propos du Grand Abri sous-roche solutréen de Cabrerets, lors de la "Journée foraine" organisée à Cabrerets par la S.E.L.
- 21 octobre 1962 A l'âge de 80 ans le chanoine Amédée Lemozi abandonne sa charge de Curé. Il s'adresse pour la dernière fois à ses paroissiens et se retire à la maison des œuvres.
- 1964 Vente du château-musée, et donation des collections archéologique et de la bibliothèque (fonds Lemozi), à la commune de Cabrerets.
- 1967-1968 Publication à la S.E.L. de Cahors de l'abri sous roche solutréen de Cabrerets. Ultime satisfaction du préhistorien.
- 8 juin 1968 Participation au "pèlerinage des Prêtres" à Rocamadour où il s'incline pour la dernière fois devant la Vierge Noire.
- 1969 Retraite définitive au Foyer Bonhomme, à Gramat.

Le Chanoine Amédée Lemozi décède le 15 juin 1970.

En Avril 1981, le musée-site de Pech-Merle est baptisé : "Musée de Préhistoire Amédée Lemozi"

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie d'Amédée Lemozi

Articles et ouvrages - chronologie par date

- 1913 - Les choses de chez nous : la pierre amulette des moutons dans le Quercy. *La Défense*, 10 août 1913.
- 1916 - L'art préhistorique dans le Lot. *Le Quercy*, 10 août 1921.
- 1920 - Peintures et gravures paléolithiques découvertes dans les grottes des communes d'Espagnac-Sainte-Eulalie et de Cabrerets. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* XVII:256-262 ; *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* XII:59-66 ; *Revue religieuse de Cabors et de Rocamadour* (juin-juillet 1921), pp. 507, 521, 559.
- 1921 - Notes sur les grottes préhistoriques de Sainte-Eulalie, près d'Espagnac et de Murat près de Rocamadour (époque magdalénienne). *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Préhistoriques et Scientifiques* CVII - CVIII.
- 1922 - Une importante découverte préhistorique à Cabrerets, nouvelles peintures et gravures paléolithiques (grotte David). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 1920:7 et 1922, XIX:214 -215.
- 1923 - Aperçu synthétique sur la préhistoire en général et sur la préhistoire en Quercy aux temps paléolithiques. *Société des Etudes du Lot* XLIV:1-11.
- 1923 - Les gravures magdaléniennes de la grotte Sainte-Eulalie (vallée du Célé). *Revue Anthropologique* XXXIII:293-294.
- 1924 - Fouilles à l'abri sous roche de Murat, commune de Rocamadour. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* XXII:17-59.
- 1924 - La grande grotte préhistorique de Pech-Merle, commune de Cabrerets (2 mai 1924). *Bulletin Archéologique du Tarn et Garonne* LIV(1926):74 et suiv.
- 1926 - La grande grotte préhistorique de Pech-Merle, commune de Cabrerets (Lot). *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn et Garonne* LIV:74-76.
- 1929 - *La Grotte-Temple du Pech-Merle. Un nouveau sanctuaire préhistorique*. Préface de M. l'abbé Breuil, professeur au Collège de France, 57 illustrations dans le texte, 59 planches hors-texte exécutées d'après les dessins et photographies de l'auteur. Paris, A. Picard, in 4°, 188 p.
- 1930 - *De Cabrerets en Angleterre, 1930. Tournée de conférences dans 11 villes anglaises sous les auspices de l'Alliance Française*. Notes et impressions. Texte de la conférence. Préface en anglais et en français de R.R. Marett, Recteur d'Oxford. Orléans, impr. des Oeuvres, 1934, in-8°, 131p.
- 1930 - L'Art paléolithique dans la grotte du Pech-Merle. *Revue "Formes"*, Ed. française III, mars 1930.
- 1931 - *La grotte-Temple du Pech-Merle*, guide album, avec texte et illustrations, historique. Limoges, Tesson, 1931, 15 cartes hélios.
- 1931 - A propos des grottes de Cabrerets. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LII:75.
- 1932 - Cabrerets, causerie radiodiffusée. Son site, son histoire, ses légendes, sa préhistoire. *La Défense*, 1932.
- 1936 - Les grottes du Pech-Merle, Marcenac, Sainte-Eulalie, abri sous roche de Murat, grotte bâtie de Conduché. Extrait du *Congrès Préhistorique de France*, XII^e session. Le Mans, Impr. Monnoyer, 1937.
- 1936 - Quelques spécimens de l'art quaternaire, région de Cabrerets : grotte du Pech-Merle, grotte Marcenac, grotte de Sainte-Eulalie, abri sous roche de Murat, grande grotte bâtie de Conduché. *Congrès Préhistorique de France*, XII^e session, pp. 642-659. Le Mans, impr. Monnoyer, 1937.
- 1936 - Figurations humaines préhistoriques dans la région de Cabrerets. *Congrès Préhistorique de France*, XII^e session. Le Mans, impr. Monnoyer, 1937, pp. 642-649.
- 1937 - La grotte du "Cantal" vallée du Célé, près Cabrerets. *Bulletin de la Société Préhistorique de France* XXXIV:213-223.

Bibliographie

- 1939 - *Le Comte Begouën et Cabrerets (Lot)*. (Mélanges de préhistoire et d'anthropologie offerts par des collègues, amis et disciples au professeur Comte Begouën), le renne gravé de Sainte-Eulalie. Toulouse, édition du Muséum, in 8°, pp. 225-233.
- 1945 - *La vie héroïque de l'abbé Paul Bessac, prêtre et soldat. Mort pour la France*. Iÿgeac, impr. Chagnaud, 148 p.
- 1947 - Cabrerets Lot, son site, ses environs, ses particularités, son histoire, ses légendes, sa préhistoire. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXVIII:71-100.
- 1948 - La spirée crénelée. *Société des Etudes du Lot* LXIX:89-91.
- 1950 - Les 9 silex acheuléo-moustériens de Coronzac (Lot). Historique de la découverte. *Congrès Préhistorique de France*, XIII^e session, Paris, pp. 429-435. Le Mans, impr. Monnoyer, 1952.
- 1950 - Inauguration de la grotte de Cabrerets. *Dépliant*.
- 1951 - Historique du musée régional du château de Cabrerets. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXII:71-93.
- 1952 - Les quatre haches en pierre polie de Carbonié, commune de Sauliac-sur-Célé, près Cabrerets (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* XXXIII:46 - 48.
- 1952 - Un centre d'art préhistorique à Cabrerets. La caverne de Pech-Merle. En marge de la visite de M. Camille Laurens, Ministre de l'agriculture. *Le Sud-Ouest*, 12 Août 1952.
- 1952 - Le Combrel de Pech-Merle, commune de Cabrerets (Lot) et ses nouvelles galeries. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* XLIX:321-326.
- 1953 - La hache polie en silex jaune de l'Oppidum de Murcens, Lot. *Congrès Préhistorique de France*, XIV^e session, Strasbourg-Metz, pp. 374-376.
- 1954 - Pièce de monnaie de Juba II trouvée à Assier (Lot) et représentant l'Ibis sacré tenant un serpent. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXV:73-75.
- 1955 - Sépulture néolithique avec pierre-figure représentant la divinité tutélaire des tombeaux à Tour-de-Faure (Lot), avec dessins de l'auteur et photo de M. Jarige. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXVI:59-72.
- 1957 - Bouquetin, peinture pariétale, grotte du "Cantal". *Bulletin de la Société Préhistorique Française* LIV:722-723.
- 1958 - Gravure d'équidé sur fragment osseux, provenant de l'abri sous roche de Murat. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* LV:27.
- 1959 - La grotte Marcenac, station paléolithique supérieur. *Congrès Préhistorique de Monaco* XVI^e session, pp. 778-897.
- 1960 - Inscription découverte au château du Diable à Cabrerets (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXI:230 - 231.
- 1960 - *Notre-Dame de Cabrerets (Lot). Patronne des voyageurs*. Cahors, Dhiver, 32 p.
- 1961 - Quelques considérations sur l'art préhistorique (Journée foraine de la Société des Etudes du Lot le 9 avril 1961). Le Combrel, continuation de la grotte-temple de Pech-Merle, situation et découverte. Le grand abri sous roche solutréen du bourg de Cabrerets et conclusions. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXII. Cahors, Coueslant, 1961, 17 p. Cahors, Biblio S.E.L., 1 CM 546.
- 1961 - Etude d'une petite grotte située à l'ouest de l'Abri sous roche de Murat, vallée de l'Alzou, Commune de Rocamadour (Lot). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* LVIII:713 -716.
- 1961 - Le Combrel de Pech-Merle, commune de Cabrerets et ses nouvelles galeries. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* XXXII:90-99.
- 1962 - Biface trouvé aux Saumarts, près Cabrerets. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* LIX:779.
- 1963 - A l'aurore du christianisme. Comment ont été découverts quelques fragments d'un squelette humain de la fin de l'Age du Fer à Lentillac-Lauzès (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXIV:155-158.
- 1963 - Raymond Lacam. *Société des Etudes du Lot* LXXXIV.
- 1964 - Etude d'une sépulture chrétienne du IV^e siècle trouvée à Orniac (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXV:155-158.
- 1965 - Poésie figurant sur le tombeau de la famille Falret dans le parc du "Pic" à Marcilhac-sur-Célé. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXVI:37-38.
- 1965 - La grotte ossuaire de la Boucarde à Cabrerets (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXVI:252 - 266.
- 1961, 1967, 1968 - Grand abri sous roche préhistorique du bourg de Cabrerets (Lot). *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXXII (1961):90-99 ; LXXXVIII (1967):176-196 ; oct-déc, pp. 231-252 ; LXXXIX (1968), 1er et 2e fasc. s.p.
- 1968 - *Mes pèlerinages. Notes et impressions*. Cahors, Dhiver, 8 p.
- Les grottes de Cougnac*, manuscrit. *Bibliothèque de la Société des Etudes du Lot*, n° 9688.
- L'authenticité de l'industrie et des oeuvres d'art préhistorique. (Lascaux, Pech-Merle, Le Combrel, Roc-Amadour, Cougnac, Marcenac)*. Manuscrit, 40 p., résumé par PH. Renault. Cahors, Archives diocésaines.
- Dans la vallée du Lot. Cahors, *Bibliothèque de la Société des Etudes du Lot*, B-QY, d.163.
- Il y a environ 25.000 ans à Cabrerets. Cahors, *Bibliothèque de la Société des Etudes du Lot*, 1 CM 368.

Le Petit Nouvelliste - Bulletin paroissial créé par l'abbé Amédée Lemozi. Liste des articles rédigés concernant ses diverses études et recherches

(Les bulletins du *Petit Nouvelliste de Cabrerets*, peuvent être consultés à Cahors, Bibliothèque de la Société des Etudes du Lot)

Mars à Septembre 1933, 6 numéros intitulés : *Les grottes*.

Juin 1933 : *Le château du diable ou des anglais*.

Juin 1933 : *La cabane des ossements*.

Juin-Juillet 1933 : *La grotte ou cuzoul des Brasconies près de Blars*.

Juillet 1933 : *La petite chèvre blanche de Cabrerets*.

Juillet 1933 : *Les pages des entomologistes. Un papillon rare à Cabrerets (Cimelia Margarita)*.

Octobre 1933 : *Le dolmen de Lentillac*.

1933 : *Fouilles dans les environs de Rocamadour, 1910 - 1913* : *Les trois tumuli du Mas de Pouget*, 1933, n°2 ; 1935, n°23-25 ; Cahors, *Biblio. mun.*, fonds Gary, 178.

Mars-Octobre-Décembre 1934 : *Description de la grotte de Sainte-Eulalie*.

Mars 1934 : *L'église de Sénailiac Lauzès*.

Août 1934 : *Le musée de Cabrerets*.

Mars 1935 : *Fouilles dans les environs de Rocamadour (1910-1913). Le petit tumulus du mas du Pouget*.

Avril 1935 : *L'Oppidum de Murcens, commune de Cras, est-il l'emplacement d'Uxellodunum ?*

Avril 1935 : *Le cairn des Alix, commune de Rocamadour (Lot)*.

Mai 1935 : *Sépultures préhistoriques dans les environs de Rocamadour (Lot). Le grand tumulus du mas de Pouget*.

Juin-Juillet 1935 : *La maison familiale de Cabrerets et l'enseignement ménager*.

Septembre 1935 : *La nécropole de Vironlou, commune d'Altignac*.

Octobre 1935 : *Le dolmen du Pech de Gourbières, commune de Rocamadour*.

Novembre 1935 : *La grotte du sureau, commune de Rocamadour (Lot)*.

Déc. 1935 - Janv. 1936 : *La grotte de l'Ermitte, commune de Rocamadour*.

Janvier 1936 : *Senailiac-Lentillac. Souvenir de la révolution. Calice en verre*.

Février-Mars 1936 : *Ornbac. Titres anciens concernant la terre et la seigneurie d'Ornbac*.

Février 1938-mars 1939 : *Les conquêtes de la préhistoire. Après une visite aux grottes de Cabrerets, des étudiants racontent leurs impressions*.

Viré A., Chenet G., Lemozi (Abbé A.) (1916) - *Fouilles dans le sous-sol de Moissac en 1914 et 1915* et addendum et rectification historique par J. Momméja. (En collaboration avec Armand Viré et G. Chenet). Montauban, impr. Forestié, 22 p.

Lemozi A., Renault Ph., David A. (1969) - *Pech Merle. Le Combél. Marcenac. Monographie*. Akademische Druck, Austria.

Bibliographie : ouvrages consultés

Albarello Br. (1987) - *L'affaire de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints 1905-1909*. Préf. Y. Coppens. Treignac, Les Monnédières.

Albe (Chanoine Edmond) (1929) - Petite monographie de Cabrerets. In : *La grotte-temple du Pech-Merle. Un nouveau sanctuaire*. Paris, Picard, pp 169-180.

André R. (1930) - M. l'abbé Lemozi en Angleterre. *La Défense*, 1930.

Bach S. (1949) - Le palais de la préhistoire. Une visite au temple préhistorique de Pech-Merle à Cabrerets. *Le Sud-Ouest*, 28 octobre 1949.

Bahn P. (1988) - *Image of the ice Age*. London, Weidenfel & Nicolson.

Balagayrie P.G. (1949) - La grotte et le musée de Cabrerets. *La République*, 20 août, 9 septembre 1949.

Baux E. (1982) - Agriculture et vie rurale en Quercy au XIX^e siècle. 1789-1914. *Archives du Lot*. Service éducatif, dossier n°3.

Baux E. (1993) - L'éducation des filles dans le département du Lot au XIX^e siècle. *Archives du Lot*. Service éducatif, dossier n°6.

Baux E. (2005) - Le Lot et la loi de Séparation. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* CXXVI(4^e fasc.):241-248.

- Begouen (Comte Henri) (1936) - La grotte de Cabrerets. *Midi-Auto-Moto*, 15 mai 1936.
- Bouyssou H. (1955) - L'art préhistorique de la grotte du Pech-Merle à Cabrerets et sa place dans l'évolution humaine. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXVI:16.
- Calmon J. (1957) - Cabrerets et ses châteaux, ses seigneurs, son musée. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* LXXVIII(4^e fasc).
- Calmon J., Niederlender A. (1957) - *Cabrerets-sur-Célé, Lot*. Cahors, A. Coueslant.
- Cambon D. & Villes S. (2007) - 1905/1906. La séparation des Eglises et de l'Etat dans le Lot. Préf. E. Baux. *Archives Départementales du Lot*. Les Cahiers Historiques du Pays de Cahors. Cahors.
- Cassayre J. (1948) - La grotte de Pech-Merle. *La Victoire*, 6 janvier 1948.
- Cayla Dr. (1948) - Le Château de Cabrerets et son musée. *Revue du Touring Club de France* (sept.-oct.):179.
- Clottes J. (1969) - Le Lot préhistorique. Inventaire des gisements préhistoriques du département du Lot. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* XC:288 p., s.p.
- Colin P. (1997) - *L'audace et le soupçon. La crise du modernisme français 1893-1914*. Paris, Desclée de Brouwer.
- Constant-Le Stum Chr. & Baux F. (1999) - De la voie romaine à l'autoroute. Deux millénaire d'histoire routière. *Archives Départementales du Lot*, Cahors.
- Couchard J.L. (2000) - Jean Bouyssonie et l'archéologie préhistorique en pays de Brive. *Bulletin de la Société Scientifique, Historique et Archéologique de la Corrèze* CXXII:13-58.
- Chung Pei Wen (1933) - *Le rôle des animaux et des causes naturelles dans la cassure des os*. Ed. Geological Survey of China.
- Déchelette J. (1908) - *Manuel d'Archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine*. Vol. 1. Paris, Picard.
- Delluc B. & G. (1999) - A l'orée du XX^e siècle... L'archéologue Otto Hauser à la lumière de quelques documents périgordins. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord* CXXVI:705-748.
- Des rives en Pays d'Olt. Portrait d'une rivière*. Exposition organisée par le Service Départementale de l'Architecture du Lot. Août-sept. 1986. Cathédrale du Cahors, Grenier du Chapitre.
- Fantangié J. (1952) - La salle rose des grottes de Cabrerets et son musée. *La Dépêche*, 25 août 1952.
- Glory (Abbé André) (1938) - Une prêtresse mystérieuse s'adonne dans une grotte à des rites préhistoriques. *La Croix*, 12 février.
- Grangié Eu. (1920) - Cabrerets. *Le Quercy*, 10 octobre.
- Grangié Eu. (1931) - Pour les touristes. Cabrerets et les grottes de Pech Merle. *La Petite Gironde*, 26 septembre.
- Grangié Eu. (1932) - Sept causeries radio diffusées, de Cabrerets. *Journal du Lot*, 1^{er} juin. *La Défense*, 19 juin.
- Grangié Eu. (1933) - Le Lot et sa préhistoire (Musée de Cabrerets). *Journal du Lot*, 22 décembre.
- Grangié Eu. (1935) - Au fil des jours - Cabrerets. *Journal du Lot*, 21 juillet.
- Hurel A. (2005) - La découverte de l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints (1908). Pratique de terrains, débats et représentations des Néandertaliens. *Organon* 34:97-118.
- Keller-Tarnusser K. (1931) - La Suisse et Cabrerets. *Journal du Lot*, 21 août, 29 septembre.
- Labadie J. (1923) - La grotte de Pech Merle. *L'Illustration*, 13 novembre.
- Lartigaut J. (1993) - *Histoire du Quercy*, direction Jean Lartigaut. Toulouse, Ed. Privat, Univers de la France.
- Lavaur Guy de (1933) - Exploration souterraines dans le Lot en 1932 : exploration à Pech Merle, 15-16 août 1930. *La Défense*, 21.
- Lehembre D. (1948) - Le château de Cabrerets et son musée. *Revue du Touring Club de France* (sept.-oct.):179.
- Lorblanchet M. (1970) - In Memoriam. M. le Chanoine Lemozi. 1882-1970. *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* XCI(2^e fasc.):35.
- Lorblanchet M. (1973) - La grotte de Sainte-Eulalie à Espagnac (Lot). *Gallia Préhistoire* 16, fasc. 1 et 2.
- Lorblanchet M. (1933) - Finalité du relevé, in *L'art pariétal paléolithique - Techniques et méthodes d'étude*. Groupe de Réflexion sur l'art paléolithique. Ed. du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- Lorblanchet M. (2006) - Rencontres avec le Chamanisme. In *Chamanismes et arts préhistoriques, vision critique*. Paris, Errance.
- Lorblanchet M. (2006) - Pech Merle (Lot). La grotte-temple à visiter. *Midi-Pyrénées Patrimoine* 7:63-67.
- Lorblanchet M. (2010) - L'Art pariétal : Grottes du Quercy. Rodez, Ed. du Rouergue, 458 p.
- Marty (Abbé Jean) (1970) - Monsieur le Chanoine Lemozi. *Revue paroissiale de Cahors et Rocamadour*, juin 1970.

- Mortillet G. (1885) - *L'É Préhistorique*. Paris, Reinwald.
- Niederlender A. & Lacam R. (1948) - Le gisement mésolithique du Cuzoul de Gramat. *Revue d'Anthropologie* LIII.
- Niederlender A., Lacam R. & Vallois H.V. (1994) - Le gisement mésolithique du Cuzoul de Gramat. *Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine*, Mémoire 21, 1 vol. Paris, Masson.
- Martel E.A. (1892) - Les levées topographiques sommaires. *Congrès des Société Savantes*, 8 juin 1892.
- Mayeur J.M. (2005) - *La séparation des Églises et de l'État*. Paris, Ed. de l'Atelier/Ed. Ouvrières.
- Petitjean Fr. (1998) - *Lentillac-du-Causse (Lentillac-Lauzès) un village du causse de Gramat, des origines au XX^e siècle*. (Parution à compte d'auteur).
- Rival N. (1986) - *Histoire anecdotique du lavage et des soins corporels*. Paris, Ed. J. Granger.
- Roussot A. (1966) - Amédée et Jean Bouyssonie préhistoriens. Réalisation Alain Roussot. Périgueux, Pierre Fanlac, 47 p.
- Seronie-Vivien M.R. (2006) - La grotte de Linars à Rocamadour (Lot). *Préhistoire du Sud-Ouest*, suppl. n°10.
- Sarrazy Y. (2005) - André Niederlender. Archéologie et Archéologues. Canton de Gramat, Lot. *Association Racines*, pp 48-50.
- Sarrazy Y. (2005) - Raymond Lacam. Archéologie et Archéologues. Canton de Gramat, Lot. *Association Racines*, pp 57-61.
- Vanel J. (1979) - Jean Lebaudy. *Cavalier et Roi*, n°11, oct. 1979.
- Viré A. (1907) - *Le Lot, Padirac, Rocamadour, Lacave*. "Guides du Touriste, du Naturaliste, et de l'Archéologue". Paris, Masson.

Archives consultées

Archives diocésaines de Cahors (AD)

- 6 cahiers cartonnés, numérotés de 1 à 6 et intitulés "Mon journal de séminariste : notes et souvenirs à partir de 1895" (résumés en octobre-novembre 1962).
- 1 cahier intitulé "Chanoine Lemozi, 1963. Quelques souvenirs émouvants" ou "Heureux Souvenirs", avec divers courriers insérés dans le cahier.
- 4 cahiers se rapportant à ses dernières études et recherches (le Roc-Trouocat, la fonderie Valadié...).

Documents enregistrés "Fonds Lemozi".

Archives paroissiales, château de Rocamadour (ACR) : 2 boîtes à archives, avec documents non répertoriés (notamment des notes à propos de la grotte de Linars), provenant d'un dossier réalisé par A. Lemozi pour un projet de musée à Rocamadour.

Bibliothèque de la Société des Etudes du Lot (S.E.L.).

Bulletins de la S.E.L. et du *Petit Nouvelliste de Cabrerets*.

Lemozi A. Planches hors textes, Cabrerets, *Bulletin de la S.E.L. du Lot*, T. LXVII.

- La vallée du Célé dans les environs de Cabrerets,
- Collines du Pech-Merle, grottes préhistoriques,
- Plan : Cabrerets et les environs,
- Dolmen dans les environs de Cabrerets,
- Dolmen complet dans les environs de Cabrerets,
- Bouquetin et équidé gravés sur os,
- Renne gravé sur paroi,
- Cervidés, gravures pariétales, grotte de Marcenac,
- Notre-Dame de Cabrerets, statue en bois,
- Salle des peintures (Cabrerets),
- Mains, équidés, ponctuations, broche (Cabrerets).

Archives départementales

- Journal du Lot, 1920, 1 PER 14.21
- Journal du Lot, 1921, 1 PER 14.22
- Journal du Lot, 23 juillet 1922, 1 PER 14.23
- Journal du Lot, 7 mai 1924, 1 PER 14.25
- Journal du Lot, 9 juillet 1924, 1 PER 14.25
- Journal du Lot, 21 août 1931, 1 PER 14.32
- Journal du Lot, 22 déc. 1933, 1 PER 14.34
- Journal du Lot, 21 juillet 1935, 1 PER 14.35
- Journal du Lot, 1939, 1 PER 14.37
- Le Journal du Quercy, 1919-1932, 1 PER 36

Fonds privés

- Archives Lebaudy-Gazelle, mentionnées : A.F. Lebaudy : courrier actes notariés, revues ; ou Collection Lebaudy : photos.
- Archives Jean-Paul Lemozi, petit-neveu du chanoine A. Lemozi, mentionnées : A.F., J.P. Lemozi.
- Archives Michel Lorblanchet, mentionnées : archives privées.

Ces documents (fonds privés) ne font l'objet d'aucun enregistrement officiel.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE – SERVICE DE PRÉHISTOIRE
& CENTRE DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

<http://www.ulg.ac.be/prehist/>

Liste des publications DISPONIBLES

ÉTUDES ET RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE (ERAUL)

- ERAUL 8 - Marcel OTTE, Michelle CALLUT et Luc ENGFEN, *Rapport préliminaire sur les fouilles au château de Saive (Campagne 1976)*, 1978, 15 p. (2,97 €).
- ERAUL 15 - Marcel OTTE (dir.), *Rapport préliminaire sur les fouilles effectuées sur la Grand-Place à Sclayn en 1982, 1983*, 54 p. (8,68 €).
- ERAUL 16 - Anne HAUZEUR, *La Préhistoire dans le bassin de la Berwine*, 1983, 43 p. (7,44 €).
- ERAUL 17 - Jean-Marie DEGBOMONT, *Le chauffage par hypocauste dans l'habitat privé. De la place Saint-Lambert à Liège à l'Aula Palatina de Trèves*, 1984, 240 p. (23,55 €).
- ERAUL 18 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert*. Vol. 1: *La zone orientale*, 1984, 324 p. (28,51 €).
- ERAUL 23 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 2: *Le Vieux Marché*, 1988, 253 p. (23,55 €).
- ERAUL 26 - Franz VERHAEGHE et Marcel OTTE (éd.), *Archéologie des Temps Modernes*, Actes du colloque international de Liège (23-26 avril 1985), 1988, 367 p. (26,03 €).
- ERAUL 27 - Marcel OTTE (dir.), *Recherches aux grottes de Sclayn*. Vol. 1: *Le contexte*, 1992, 178 p. (37,18 €).
- ERAUL 28 - Henry P. SCHWARCZ (coord.), *L'homme de Neandertal*. Vol. 1: *La chronologie*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 141 p. (23,55 €).
- ERAUL 30 - Erik TRINKAUS (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 3: *L'anatomie*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 144 p. (23,55 €).
- ERAUL 31 - Lewis BINFORD et Jean-Philippe RIGAUD (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 4: *La technique*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 217 p. (27,27 €).
- ERAUL 35 - Janusz K. KOZLOWSKI (coord.), *L'Homme de Neandertal*. Vol. 8: *La mutation*, Actes du colloque international de Liège (4-7 décembre 1986), 1988, 288 p. (29,75 €).
- ERAUL 39 - Daniel CAHEN et Marcel OTTE (éd.), *Rubané et Cardial*, Actes du colloque international de Liège (11-13 décembre 1988), 1990, 464 p. (48,34 €).
- ERAUL 40 - Anta MONTET-WHITE (éd.), *The Epigravettian Site of Grubgraben, Lower Austria: The 1986 & 1987 Excavations*, 1990, 167 p. (39,66 €).
- ERAUL 42 - Janusz K. KOZLOWSKI (éd.), *Épaves de pierre. Les industries à pointes foliacées du Paléolithique supérieur européen*, Actes du colloque international de Cracovie (1989), 1990, 549 p. (52,06 €).
- ERAUL 43 - Anta MONTET-WHITE (dir.), *Les bassins du Rhin et du Danube au Paléolithique supérieur. Environnement, habitat et systèmes d'échange*, Actes du colloque de Mayence (1991), 1992, 133 p. (34,71 €).
- ERAUL 44 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 3: *La villa gallo-romaine*, 1990, 149 p. (26,03 €).
- ERAUL 45 - Janusz K. KOZLOWSKI (dir.), *Atlas du Néolithique européen*. Vol. 1: *L'Europe orientale*, 1993, 571 p. (49,58 €).
- ERAUL 49 - Talia SHAY et Jean CLOTTES (éd.), *The Limitation of Archaeological Knowledge*, 1992, 263 p. (39,66 €).
- ERAUL 50 - Paul C. ANDERSON, Sylvie BEYRIES, Marcel OTTE et Hugues PIJSSON (dir.), *Traces et fonctions: les gestes retrouvés*, Actes du colloque international de Liège (8-10 décembre 1990), 1993, 2 vols, 542 p. (44,62 €).
- ERAUL 52 - *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 1986-1991*, U.I.S.P.P.—Commission VIII (Réunion de Bratislava, septembre 1991), 1991, 369 p. (27,27 €).
- ERAUL 53 - Veronika GABORI-CSÁNK, *Le Jankovichien. Une civilisation paléolithique en Hongrie*, 1994, 198 p. (42,14 €).
- ERAUL 54 - Jiří SVOBODA (éd.), *Dolní Věstonice II. Western Slope*, 1991, 101 p. (22,31 €).
- ERAUL 55 - Béatrice SCHMIDFR (dir.), *Marsangy. Un campement des derniers chasseurs magdaléniens sur les bords de l'Yonne*, 1993, 275 p. (29,75 €).
- ERAUL 56 - Michel TOUSSAINT (éd.), *5 millions d'années. L'aventure humaine*, Actes du symposium de Paléontologie humaine de Bruxelles (12-14 septembre 1990), 1992, 323 p. (54,54 €).
- ERAUL 57 - Marcel OTTE (dir.), *Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège*. Vol. 4: *Les églises*, 1992, 270 p. (28,51 €).
- ERAUL 58 - Michel TOUSSAINT et al., *Le Trou Jadot à Comblain-au-Pont (Province de Liège, Belgique). Paléocologie et archéologie d'un site du Paléolithique supérieur récent*, 1993, 92 p. (16,11 €).
- ERAUL 59 - Nicolas CAUWÉ, *La grotte Margaux à Anseremme-Dinant. Étude d'une sépulture collective du Mésolithique ancien*, 1998, 132 p. (24,79 €).
- ERAUL 60 - Marcel OTTE (dir.), *Le Magdalénien du Trou de Chaleux (Hulsnonniaux – Belgique)*, 1994, 255 p. (43,38 €).
- ERAUL 61 - Marcel OTTE (éd.), *Sons originels. Préhistoire de la musique*, Actes du colloque international de Musicologie (Liège, 11-13 décembre 1993), 1994, 305 p. (39,66 €).
- ERAUL 62 - Herbert ULLRICH (éd.), *Man and Environment in the Palaeolithic*, Actes du symposium de Neuwied (2-7 mai 1993), 1995, 378 p. (39,66 €).
- ERAUL 63 - Dominique CLIQUET, *Le gisement Paléolithique moyen de Saint-Germain des Vaux / Port Racines (Manche) dans son cadre régional. Essai paléthnographique*, 1994, 2 vols, 644 p. (49,58 €).
- ERAUL 64 - Bruno BOSSELIN, *Le Protomagdalénien du Blot. Les industries lithiques dans le contexte culturel du Gravettien français*, 1997, 321 p. (24,79 €).
- ERAUL 65 - Marcel OTTE et Antonio CARLOS DA SILVA (dir.), *Recherches préhistoriques à la grotte d'Esconral*, 1996, 356 p. (34,71 €).
- ERAUL 66 - Jiří SVOBODA (éd.), *Pavlov I. Excavations 1952-53*, 1994, 231 p. (26,03 €).
- ERAUL 67 - Rose-Marie ARBOGAST, *Premiers élevages néolithiques du Nord-Est de la France*, 1994, 161 p. (42,14 €).
- ERAUL 69 - Marcel OTTE et Lawrence G. STRAUS (dir.), *Le Trou Magrite. Fouilles 1991-1992. Résurrection d'un site classique en Wallonie*, 1995, 239 p. (44,6 €).
- ERAUL 72 - Marcel OTTE, Vasilé CHIRICA & Paul HAESAERTS (dir.) - *L'Aurignacien et le Gravettien de Mitoc-Malu Galben*, 2007, 233 p. (30 €)
ISBN 978-2-930495-03-3.
- ERAUL 76 - Marcel OTTE (dir.), *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 1991-1996*, U.I.S.P.P.—Commission VIII (Réunion de Forlì, sept. 1996), 1996, 380 p. (32,23 €).
- ERAUL 77 - Mina WEINSTEIN-EVRON, *Early Natufian El-Wad Revisited*, 1998, 255 p. (37,18 €).
- ERAUL 79 - Marcel OTTE, Marylène PATOU-MATHIS et Dominique BONJEAN (dir.), *Recherches aux grottes de Sclayn*. Vol. 2: *L'archéologie*, 1998, 425 p. (49,58 €).
- ERAUL 80 - Marcel OTTE et Lawrence G. STRAUS (dir.), *La grotte du Bois Laiterie. Recolonisation magdalénienne de la Belgique*, 1997, 391 p. (49,58 €).
- ERAUL 81 - Valéri PÉTRIN, *Le sanctuaire paléolithique de la Grotte Ignatienskaia à l'Ornal du Sud*, 1997, 270 p. (29,75 €).
- ERAUL 82 - F. KOBYLANSKI et I. HERSHKOVITZ, *Biology of Desert Populations—South Sinai Bedouins: Growth and Development of Children in Human Isolates*, 1997, 276 p. (24,79 €).
- ERAUL 83 - Marylène PATOU-MATHIS (dir.), *L'alimentation des hommes du Paléolithique. Approche pluri-disciplinaire*, 1997, 314 p. (37,18 €).
- ERAUL 84 - Anthony I. MARKS et Victor P. CHABAI (éd.), *The Middle Paleolithic of Western Crimea*. Vol. 1, 1998, 383 p. [The Paleolithic of Crimea Series, I.] (29,75 €).
- ERAUL 86 - Ann BUCKLEY (éd.), *Hearing the Past. Essays in Historical Ethnomusicology and the Archaeology of Sound*, 2000, 241 p. (37,18 €).
- ERAUL 87 - Victor P. CHABAI et Katherine MONIGAL (éd.), *The Middle Paleolithic of Western Crimea*. Vol. 2, 1999, 249 p. [The Paleolithic of Crimea Series, II.] (29,75 €).
- ERAUL 88 - Jean-Marc LÉOTARD, Lawrence G. STRAUS et Marcel OTTE (dir.), *L'Abri du Pape. Bivouacs, enterrements et cachettes sur la Haute Meuse belge: du Mésolithique au Bas Empire Romain*, 1999, 352 p. (37,18 €).
- ERAUL 89 - Marie-Hélène MONCEL, *Les assemblages lithiques du site Pléistocène moyen d'Orgnac 3 (Ardèche, moyenne vallée du Rhône)*, 1999, 446 p. (37,18 €).
- ERAUL 91 - Rebecca MILLER, *Lithic Resource Management during the Belgian Early Upper Paleolithic: Effects of Variable Raw Material Context on Lithic Economy*, 2001, 200 p. (49,58 €).
- ERAUL 93 - V.P. LIOUBINE, *L'Acheuléen du Caucase*, 2002, 140 p. (25 €) – ISBN 2-930322-29-2

- ERAUL 94 - Lawrence G. STRAUS, Marcel OTTE et Paul HAESAERTS (dir.), *La station de l'Hermitage à Hucorgne. Un habitat à la frontière septentrionale du monde gravettien*, 2000, 229 p. (37,18 €).
- ERAUL 95 - Zolt MESTER et Arpad RINGER (dir.), *À la recherche de l'Homme Préhistorique*, 2000, 361 p. (37,18 €).
- ERAUL 96 - Isin YALÇINKAYA, Marcel OTTE, Janusz KOZŁOWSKI et Ofer BAR-YOSEF (dir.), *La grotte d'Öküzini: évolution du Paléolithique final au Sud-Ouest de l'Anatolie*, 2002, 393 p. (75 €) – ISBN 2-930322-41-1
- ERAUL 101 - Henry BAILLS (dir.) avec la collaboration d'Anne-Marie MOIGNE et Sophie GREGOIRE, *Les Conques. Des chasseurs et leur territoire*, 2003, 221 p. (33 €).
- ERAUL 102 - Elzbieta DERWICH (dir.) *Préhistoire des pratiques mortuaires. Paléolithique – Mésolithique – Néolithique*, Actes du symposium international de Leuven (12-16 septembre 1999), 2003, 154 p. (25 €).
- ERAUL 103 - Tsoni TSONEV and Emmanuela MONTAGNARI KOKELJ (ed.) *The humanized mineral world: towards social and symbolic evaluation of prehistoric technologies in South Eastern Europe*, Proceedings of the ISF workshop, Sofia 3-6 september 2003, 2003, 137 p. (20 €).
- ERAUL 104 - Victor P. CHABAI, Katherine MONIGAI & Anthony E. MARKS (ed.) *The Middle Paleolithic and Early Upper Paleolithic of Eastern Crimea*, 2004, 482 p. [The Paleolithic of Crimea, III], (40 €).
- ERAUL 105 - Marcel OTTE, Abdeljalil BOUZOUGGAR & Janusz KOZŁOWSKI (dir.) *La Préhistoire de Tanger (Maroc)*, 2004, 195 p. (25 €).
- ERAUL 106 - Marcel OTTE (dir.) *La Spiritualité*. Actes du colloque international de Liège (10-12 décembre 2003), 2004, 252 p. (35 €).
- ERAUL 107 - Marylise L.FEUNE & Anne-Catherine WILTE (dir.) *L'art du Paléolithique supérieur*. Actes des colloques 8.2 et 8.3, XIVe Congrès de l'UISPP, Liège (2-8 septembre 2001), 2004, 277 p. (55 €).
- ERAUL 108 - Benoit VAN DEN BOOSCHE (dir.), *La Cathédrale gothique Saint-Lambert à Liège. Une église et son contexte*. Actes du colloque international de Liège, 16-18 avril 2002, Liège, 2005, 183 p. (30€).
- ERAUL 109 - Ivan JADIN, *Trois petits tours et puis s'en vont... La fin de la présence danubienne en Moyenne Belgique*, 2003, 721 p. (65 €).
- ERAUL 110 - Rebecca MILLER, Paul HAESAERTS, Marcel OTTE (dir.), *L'atelier de taille aurignacien de Maisières-Canal (Belgique)*, 2004, 136 p., (20 €).
- ERAUL 112 - Ignacio DE LA TORRE & Rafael MORA, *Technological strategies in the Lower Pleistocene at Olduvai Beds I & II*, 2005, 255 p. (35€).
- ERAUL 113 - Marc TIFFAGOM, *De la Pierre à L'Homme. Essai sur une paléanthropologie solutréenne*, 2006, 297 p. (35€).
- ERAUL 114 - Anne HAUZEUR, *Le Rubané au Luxembourg. Contribution à l'étude du Rubané du Nord-Ouest européen*, 2006, 668 p. [Dossiers d'Archéologie X - MNHA] (65€).
- ERAUL 115 - Pierre NOIRET (éd.), *Le Paléolithique supérieur européen. Bilan quinquennal 2001-2006*, U.I.S.P.P. – Commission VIII (Réunion de Lisbonne, sept. 2006), 2006, 153 p. (25 €).
- ERAUL 116 - Céline BRESSY, Ariane BURKE, Pierre CHALARD & Hélène Martin (dir.), *Notions de territoire et de mobilité. Exemples de l'Europe et des premières nations en Amérique du Nord avant le contact européen*. Actes de sessions présentées au Xe congrès annuel de l'Association Européenne des Archéologues (Lyon, 8-11 septembre 2004), 2006, 169 p., 17 articles (25 €). ISBN 978-2930495-00-2.
- ERAUL 117 - Bart DEMARSIN & Marcel OTTE (dir.), *Neanderthals in Europe*. Actes du colloque international de Tongres (17-19 septembre 2004), 2006, 143 p., 12 articles, ill. NB et couleurs (25 €) [ATVATVCA 2]. ISBN 978-2-930495-02-6.
- ERAUL 118 - Marcel OTTE & Janusz K. KOZŁOWSKI, *L'Aurignacien du Zagros*, 2007, (20 €) – ISBN 978-2-930495-01-9.
- ERAUL 119 - Dominique CLIQUET (dir.), *Le site Pléistocène récent de Ranville (Calvados - France) dans son contexte environnemental. Analyse du fonctionnement d'une aire de boucherie soutirée par un réseau karstique*, 2008, 211 p., ill. NB et couleurs, CD-ROM (35 €) – ISBN 978-2-930495-04-0.
- ERAUL 120 - Béatrice SCHMIDER & Annie ROBIN-JOUVE, *Le massif de l'ontainebleau au Paléolithique supérieur. Les grands sites d'habitat préhistorique, évolution des cultures et des paysages*, 2008, 65 p., ill. NB et couleurs (25 €) – ISBN 978-2-930495-05-7.
- ERAUL 121 - Pierre NOIRET, *Le Paléolithique supérieur de Moldavie*, 2009, 607 p., ill. NB et couleurs (50 €) – ISBN 978-2-930495-06-4.
- ERAUL 122 - Philippe HAMEAU, *Peintures et gravures schématiques à la Bergerie des Maîtres. La longue tradition graphique*, 2009, 106 p., ill. NB et couleurs (25 €) ISBN 978-2-930495-07-1.
- ERAUL 123 - Cyrille BILLARD, Mark GUILJON & G. Verron (dir.), *Les sépultures collectives du Néolithique récent-final de Val-de-Reuil et Porte-Joie (Eure - France)*, 2010, 404 p., ill. NB et couleurs (35 €) ISBN 978-2-930495-08-8.
- ERAUL 124 - Adrian DOBOS, Andrei SOFICARU & Erik TRINKAUS, *The prehistory and paleontology of the Pesteria Muierii (Romania)*, 2010, 122 p., ill. NB et couleurs (25 €) ISBN 978-2-930495-09-5.

PRÉHISTOIRE EUROPÉENNE – EUROPEAN PREHISTORY

Revue consacrée à la diffusion rapide d'informations sur les civilisations préhistoriques du continent européen, elle se concentre sur des thèmes généraux prêtant à des comparaisons supra-régionales et à des interprétations à caractère historique ou anthropologique.

Volume 2, novembre 1992 (14,87 €)

F'RAYER D.W., Evolution at the European edge: Neanderthal and Upper Paleolithic relationships. MARINESCU-BÎLCU S. et CĂRCIUMARU M., Colliers de *Lithospermum purpureo-coeruleum* et de «perles» de cerf dans l'Énéolithique de Roumanie dans le contexte central et sud-est européen. PERPÈRE M., Contribution à l'étude des pointes de trait périgordien: les fléchettes.

Volume 4, juin 1993 (12,39 €)

KOULAKOVSKAYA L., KOZŁOWSKI J.K. et SOBČZYK K., Les couteaux micoquiens du Würm Ancien. DEMIDENKO Yu.E. et USIK V.I., On the lame à crête technique in the Palaeolithic. DEMIDENKO Yu.E. et USIK V.I., Leaf points of the Upper Palaeolithic industry from the 2nd complex of Korolevo II and certain methodical problems in description and interpretation of the category of Palaeolithic tools. RODRIGUEZ RODRIGUEZ A.C., L'analyse fonctionnelle de l'industrie lithique du gisement Épipaléolithique / Mésolithique d'El Roc de Migdia (Catalogne, Espagne). Résultats préliminaires. BODU P. et VALFENTIN B., Nouveaux résultats sur le site tardiglaciaire à pièces mâchurées de Donnemarie-Dontilly (Seine et Marne).

Volume 6, novembre 1994 (14,87 €)

ESCUTENAIRE C., La transition Paléolithique moyen/supérieur de Sibérie. Première partie: les données. BOSSELIN B. et DJINDJIAN F., La chronologie du Gravettien français. DJINDJIAN F. et BOSSELIN B., Périgordien et Gravettien: l'épilogue d'une contradiction? CHAPMAN J., The origins of farming in South East Europe. STEPANCHUK V., Kük-Koba, lower layer type industries in the Crimea. KOLEFNIK A.V., Mousterian industries evolution of South East Ukraine. GUILBAUD M., BACKER A. et L'ÉVÉQUE F., Technological differentiation associated with the Saint-Césaire Neandertal. BLUSZCZ A., KOZŁOWSKI J.K. et FOLIYN E., New sequence of EUP leaf point industries in Southern Poland. LÓPEZ BAYÓN I. et TEHEUX É., L'amas de bois de rennes du Trou des Nutons à Furfooz (Province de Namur, Belgique). MANTU C.-M., BOTEZATU D. et KROMER B., Une tombe double à inhumation de l'établissement de type Cucuteni de Scânteia, département de Iasi, Roumanie. [* Nous avons fait passer ce volume dans l'année 1995.]

Volume 7, juillet 1995 (17,35 €)

STILJVIĆ V., Développement du Paléolithique ancien, inférieur et l'apparition du Paléolithique moyen (aspects technologiques et typologiques). CĂRCIUMARU M., OTTE M. et ULRICH-CLOSSET M., Séquence Pléistocène à la "Pestera Cioarei" (grotte des Corbeaux à Borosteni en Olténie). ZUK S., About the Early

Palaeolithic of the Crimea. *CHABAI V., MARKS A.E. et YEI TUSHENKO A.*, Views of the Crimean Middle Paleolithic: Past and Present. *MONCEL M.-H.*, Contribution à la connaissance du Paléolithique moyen ancien (antérieur au stade isotopique 4): l'exemple de l'Ardèche et de la moyenne vallée du Rhône (France). *CHASE P.G.*, Evidence for the use of bones as cutting boards in the French Mousterian. *OTTE M., CHIRICA V. et BELDIMAN C.*, Sur les objets paléolithiques de parure et d'art en Roumanie: une pendeloque en os découverte à Mitoc, district de Botosani. *COVALENCO S.*, The chronological division of the Late Palaeolithic sites from the Moldavian Dniester area. *MUSSI M., LUBFLL D., ARNOLDUS-HUYZENDVELD A., AGOSTINI S. et COUBRAY S.*, Holocene land snail exploitation in the highlands of Central Italy and Eastern Algeria: a comparison. *BALAKIN S. et NUZHNYI D.*, The origin of graveyards: the influence of landscape elements on social and ideological changes in Prehistoric communities. *CHIRICA C.V.*, Les vases anthropomorphes du Néolithique-Jûnéolithique de la Roumanie. *LARINA O.V. et KUZMINOVA N.N.*, The Late Neolithic farming on the territory of the Prut-Dnestr interfluvium. *SIRAKOV'N. et TSONEV T.*, Chipped-stone assemblage of Hotnitsa-Vodopada (Eneolithic / Early Bronze Age transition in Northern Bulgaria) and the problem of the earliest "steppe invasion" in Balkans.

Volume 8, mai 1996 (14,87 €)

DEMARS P.-Y., Démographie et occupation de l'espace au Paléolithique supérieur et au Mésolithique en France. *LIVACHE M. et BROCHIER J.E.*, Deux processus évolutifs de complexes industriels en Provence au Pléni- et Tardiglaciaire würmien. *SITLIVY-ESCUTHENAIRES C. et SITLIVY V.*, Variabilité des technologies laminaires avant le Paléolithique supérieur classique dans la région du lac Baïkal (Sibérie, Russie). Étude complète du matériel. Analyses comparatives avec l'Europe occidentale. *LENNEIS E., STADLER P. et WINDL H.*, Neue 14C-Daten zum Frühneolithikum in Österreich. *ANTL-WEISER W.*, Grub/Kranawetberg, ein jungpaläolithischer Fundplatz. *LÓPEZ BAYÓN I., THEUX È., STRAUS L.G. et LÉOTARD J.-M.*, Pointes de sagaies au Magdalénien du Bois Laiterie (Profondeville, Namur). *KOUMOUZELIS M., KOZIOWSKI J.K., NOWAK M., SOBczyk K., KACZANOWSKA M., PAWLKOWSKI M. et PAZDUR A.*, Prehistoric settlement in the Klisoura Gorge, Argolid, Greece (excavations 1993, 1994). *SIJIVAR D. et JACANOVIĆ D.*, Veliko Laole, Belovode-Vinča culture settlement in Northeastern Serbia. *VIDOJKO J.*, Mineralogical study of malachite and azurite from the Belovode locality (Veliko Laole).

Volume 9, novembre 1996 (19,83 €)

YAMADA M., Étude préliminaire sur l'industrie lithique de la dernière phase du Paléolithique moyen dans le site de Buran-Kaya III en Crimée orientale (Ukraine). *CHABAI V.*, Kabazi-II in the context of the Crimean Middle Palaeolithic. *DEMIDENKO Yu.E.*, Middle Palaeolithic industries of the Eastern Crimea: interpretations of their variability. *SITLIVY V.*, La technologie de type Hermitage: Paléolithique moyen ancien? *SITLIVY V.*, Le Paléolithique moyen ancien: variabilité technologique, typologique et fonctionnelle en Europe. *BORZLAK I. et LÓPEZ BAYÓN I.*, Développement de l'industrie osseuse au Paléolithique inférieur et moyen dans la région carpatodniestrienne. *DAMBLON F., HAESAERTS P. et VAN DER PLICHT J.*, New datings and considerations on the chronology of Upper Palaeolithic sites in the Great Eurasian Plain. *COVALENCO S.*, The Upper Palaeolithic industries in the Dniester zone of Moldavia. *SINITSYN A.A., ALLSWORTH-JONES P. et HOUSLEY R.A.*, Kostenki 14 (Markina Gora): new AMS dates and their significance within the context of the site as a whole. *SINITSYN A.A., Kostenki 14 (Markina Gora): data, problems and perspectives. YANEVICH A.A., STEPANCHUK V.N. et COHEN V.*, Buran-Kaya III and Skalistiy Rockshelter: two new dated Late Pleistocene sites in the Crimea. *COHEN V., GERASIMENKO N., RUKOVETZ L. et STARKIN A.*, Chronostratigraphy of Rockshelter Skalistiy: implications for the Late Glacial of the Crimea. *KROTOVA A.A.*, Amvrosievka new AMS dates for a unique bison kill site in the Ukraine. *COHEN V. et OTTE M.*, Some chronological problems of Upper Palaeolithic Azov-Pontic area in the light of the new radiocarbon data from Crimea. *BORZLAK I. et CHIRICA C.V.*, Pièces de marne du Paléolithique supérieur de la vallée du Dniestr. *CĂRCIU-MARU M., OTTE M. et DOBRESCU R.*, Objets de parure découverts dans la Grotte Cioarei (Borosteni, dép. Gorj-Roumanie). *COHEN V.*, Neolithization of the Crimean mountains (current stage of investigations).

Volume 10, septembre 1997 (14,87 €)

MONCHOT H., La chasse au mouflon au Pléistocène moyen: l'exemple de la Caune de l'Arago (Tautavel, Pyrénées-Orientales). *DEPAHPE P.*, Lames et bifaces dans la phase récente du Paléolithique moyen de la France septentrionale. *MONCEL M.-H.*, Observations sur la répartition spatiale des vestiges et l'organisation de l'espace occidental. *YANEVICH A.A., MARKS A.E. et UERPMANN H.-P.*, A bone handle from Buran-Kaya III: the earliest known in the Crimea. *KHOLUSHKIN Yu.P. et ROSTOVTSJEV P.S.*, Problem of statistical grounding of the criteria for identification of the Mousterian facies in the Central Asia. *DEREVIANKO A.P., PETRIN V.T. et KRIVOSHAPKIN A.I.*, The Palaeolithic complexes of the North-Eastern slope of Arts-Bogdo (Mongolia). *PRASLOV N.D. et SOULIERJITSKY L.D.*, De nouvelles données chronologiques pour le Paléolithique de Kostienki-sur-Don. *STRAUS L.G., OTTE M., GAUTHIER A., HAESAERTS P., LÓPEZ BAYÓN I., LACROIX Ph., MARTINEZ A., MILLER R., ORPHAL J. et STUTZ A.*, Late Quaternary prehistoric investigations in Southern Belgium. *RIPOLL LÓPEZ S.*, Quelques réflexions autour de l'art paléolithique le plus méridional d'Europe. *OWEN L.R. et PORR M.*, Report on the conference "Ethno-analogy and the reconstruction of prehistoric artefact use and production". *HAESAERTS P. et CAHEN D.*, The SC-004 research network "Prehistory and evolution of the environment during the last 100,000 years in the Great European Plain": an overview. *WANSARD G.*, Correlations between loessic deposits of the Eurasian area (Germany-Austria-Czechia-Hungary-Russia-Siberia-China) based on the TL stratigraphy method. *DAMBLON F.*, Palaeobotanical study of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *DAMBLON F. et HAESAERTS P.*, Radiocarbon chronology of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *OTTE M., NOIRET P. et LÓPEZ BAYÓN I.*, Aspects of the Upper Palaeolithic in Central Europe. *HERMAN C.F. et VERMEERSCH P.M.*, Late Glacial Central Europe: in search of hunting practices. *SEMAL P.*, Taxonomic specificity of fossil collagen molecules in enzyme linked immuno assay. *ORBAN R., SEMAL P. et ORZANOVA E.*, Hominid remains from the Northern European Plain: and up-date to the catalogue of fossil hominids.

Volume 11, décembre 1997 (19,83 €)

MONIGAL K., MARKS A.E., DEMIDENKO Yu.E., USIK I.I., RINK W.J., SCHWARCZ H.P., FERRING C.R. et MCKINNEY C., Nouvelles découvertes de restes humains au site Paléolithique moyen de Starosele, Crimée (Ukraine). *YAMADA M. et STEPANCHUK V.N.*, Étude sur les méthodes de production lithique en Crimée occidentale (Ukraine). *YAMADA M. et SYTNIK A.S.*, Nouvelle étude sur les modes de production lithique levalloisienne dans le site de Molodova V (Ukraine). *BOGUTSKIJ A.B., SYTNIK A.S. et YAMADA M.*, Nouvelles perspectives de recherches sur le Paléolithique ancien et moyen dans la Plaine Russe occidentale. *YANEVICH A.A., MARKS A.E. et UERPMANN H.-P.*, A bone handle from Buran-Kaya III: the earliest known in the Crimea. *KHOLUSHKIN Yu.P. et ROSTOVTSJEV P.S.*, Problem of statistical grounding of the criteria for identification of the Mousterian facies in the Central Asia. *DEREVIANKO A.P., PETRIN V.T. et KRIVOSHAPKIN A.I.*, The Palaeolithic complexes of the North-Eastern slope of Arts-Bogdo (Mongolia). *PRASLOV N.D. et SOULIERJITSKY L.D.*, De nouvelles données chronologiques pour le Paléolithique de Kostienki-sur-Don. *STRAUS L.G., OTTE M., GAUTHIER A., HAESAERTS P., LÓPEZ BAYÓN I., LACROIX Ph., MARTINEZ A., MILLER R., ORPHAL J. et STUTZ A.*, Late Quaternary prehistoric investigations in Southern Belgium. *RIPOLL LÓPEZ S.*, Quelques réflexions autour de l'art paléolithique le plus méridional d'Europe. *OWEN L.R. et PORR M.*, Report on the conference "Ethno-analogy and the reconstruction of prehistoric artefact use and production". *HAESAERTS P. et CAHEN D.*, The SC-004 research network "Prehistory and evolution of the environment during the last 100,000 years in the Great European Plain": an overview. *WANSARD G.*, Correlations between loessic deposits of the Eurasian area (Germany-Austria-Czechia-Hungary-Russia-Siberia-China) based on the TL stratigraphy method. *DAMBLON F.*, Palaeobotanical study of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *DAMBLON F. et HAESAERTS P.*, Radiocarbon chronology of representative Upper Palaeolithic sites in the Central European Plain: a contribution to the SC-004 project. *OTTE M., NOIRET P. et LÓPEZ BAYÓN I.*, Aspects of the Upper Palaeolithic in Central Europe. *HERMAN C.F. et VERMEERSCH P.M.*, Late Glacial Central Europe: in search of hunting practices. *SEMAL P.*, Taxonomic specificity of fossil collagen molecules in enzyme linked immuno assay. *ORBAN R., SEMAL P. et ORZANOVA E.*, Hominid remains from the Northern European Plain: and up-date to the catalogue of fossil hominids.

Volume 12, décembre 1998 (19,83 €)

MONCEL M.-H. et SVOBODA J., L'industrie lithique des niveaux eemien de Predmosti II (Brno, République Tchèque). Fouilles de 1989-1992. Étude des méthodes d'exploitation, des objectifs du débitage et de l'outillage d'un assemblage microlithique du Paléolithique moyen. *RENAULT-MISKOVSKY J.*, L'environnement végétal des Moustériens Charentais. *ANTL W. et VERGINIS S.*, Geoelektrische Untersuchungen an einem Lagerplatz des Gravettien in Grub bei Stillfried (Niederösterreich). *CRÉMADES M.*, L'art mobilier magdalénien d'Arancou (Pyrénées Atlantiques, France). *YAMADA M.*, Centre et périphérie: un aspect de l'émergence de l'industrie lithique du Paléolithique supérieur en Plaine Russe. *CACHO C., FUMANAL P., LÓPEZ P., LÓPEZ J.A., ARNANZ A., UZQUILANO P.*

PEREZ RIPOLL M., MARTÍNEZ VAILLE R., SÁNCHEZ MARCO A., MORALES A. et ROSELLÓ E., The transition from Magdalenian to Epipalaeolithic in the Spanish Mediterranean: El Tossal de la Roca. UTRILLA P., CAVA A., ALDAY A., BALDELLIOL V., BARANDIARÁN I., MAZO C. et MONTES L., Le passage du Mésolithique au Néolithique ancien dans le Bassin de l'Èbre (Espagne) d'après les datations C14. NEAGU M., La plastique anthropomorphe néolithique au Bas Danube et certaines pratiques magico-rituelles. SKAKUN N.N. et RINDYUK N.V., "Unusual" figurines of the ancient farmers of South-Eastern Europe.

Volume 13, 1998 (19,83 €)

SHCHELINSKY V.E., The lithic industry of the Middle Palaeolithic site of Nosovo I in Priazov'e (South Russia): technological aspects. STEPANCHUK V. et SYTNYK A.S., The chaînes opératoires of Levallois site Pronyatyn, Western Ukraine. MATIOUKHINE A.E., Les ateliers paléolithiques de taille du silex dans la vallée de Sevskii Donets (région de Rostov, Russie). NUZHNYI D., The preliminary results of experiments with Aurignacian split based points production, hafting and usage. JANEVIC A.A., Buran-Kaya 3 - Neue Angaben zur Kulturgliederung des Jungpaläolithikums der Krim. KULAKOVSKA I. et OTTE M., Mejiğirzi. COSTAMAGNO S., GRIGGO C. et MOURRE V., Approche expérimentale d'un problème taphonomique: utilisation de combustible osseux au Paléolithique. GALANIDOU N., Uses of ethnography in modelling Palaeolithic settlement: the past, the present and the future. VOLOKITIN A.V., The Mesolithic age in the territory of the Komi Republic.

Volume 14, 1999 (19,8 €)

MpHERRON S.P., Ovate and pointed handaxe assemblages: two points make a line. PASTOORS A. et SCHÄFER J., Analyse des états techniques de transformation, d'utilisation et états post-dépositionnels, illustrée par un outil bifacial de Salzgitter-Lebenstedt (FRG). BARYSHNIKOV G., Large mammals and Neanderthal paleoecology in the Altai mountains (Central Asia, Russia). BORZLAC I. et CHIRICA V., Considérations concernant le Gravettien de l'espace compris entre le Dniestr et les Carpates. ALEXANDROWICZ W.P., D'URISOVA A., KAMINSKÁ L., KAZIOR B., KOZIOWSKI J.K., PAWLIKOWSKI M. et SOBCZYK K., Gravettian/Epigravettian transition in the Vah valley in the light of new excavations in the Moravany-Banka area near Piest'any (Western Slovakia). GUY E., Note sur quelques différences stylistiques entre les piquetages paléolithiques de plein air de la vallée du Côa (Portugal) et les plaquettes de la grotte du Parpalo (Espagne). PATOU-MATHIS M., BAYLE G. et PALETTA C., Étude archéozoologique du niveau magdalénien "ancien" de la grotte Tournal à Bize (Aude, France). CZIESLA F., The site Bützsee-Altfrisesack, Northwest of Berlin. A dating program. ADAY RUIZ A., De Bretaña a Lisboa: el juego de la fachada atlantica francesa y del interior peninsular en la circulación de los campaniformes internacionales del occidente Europeo.

Volume 15, 1999 (19,8€)

MpHERRON S.P. et DIBBLE H.L., The lithic assemblages of Pech de l'Azé IV (Dordogne, France). SITILIVY V., SOBCZYK K., MORAWSKI W., ZIĘBA A. et ESCUTENAIRE C., Piekary IIa Palaeolithic industries: preliminary results of a new multidisciplinary investigations. TUSHABRAMISHVILI N., LORDKIPANIDZE D., VEKUA A., TVALCHERLIDZE M., MUSKHELISHVILI A. et ADLER D.S., The Palaeolithic rockshelter of Ortvale Klde, Imereti region, the Georgian Republic. MESHVELLANI T., BAR-YOSEF O., BELFER-COHEN A., DJAKELI N., KRAUS A., LORDKIPANIDZE D., TVALCHERLIDZE M. et VEKUA A., Excavations at Dzudzua cave, Western Georgia (1996-1998): preliminary results. SITILIVY V., SOBCZYK K., KALICKI T., ESCUTENAIRE C., ZIĘBA A. et KACZOR K., The new Palaeolithic site of Ksiecia Jozefa (Cracow, Poland) with blade and flake reduction. GIRAUDI C. et MUSSI M., The Central and Southern Apennine (Italy) during OIS 3 and 2: the colonisation of a changing environment.

Volume 16-17, 2000-2001 (40€)

I. SAILLOT, M. PATOU-MATHIS et M. OTTE, Une critique épistémologique des analyses de paléocognition. V. CHABAI, V. SITILIVY, A. E. MARKS, Lower Palaeolithic Industry of Brecha das Lascas, level 7 (Portugal). H.-P. SCHULZ, The lithic industry from layers IV-V, Susiluola Cave, Western Finland, dated to the Eemian Interglacial. M. PATOU-MATHIS, Les grands mammifères de la grotte de Ciorei (Borosteni, Roumanie): repaire de carnivores et halte de chasse. Z. NERUDOVIČ, The problem of the Levallois Points production in the Bohunian and the Szeletian collections. V. N. STEPANCHUK et V. Y. COHEN, Kremenician, Middle to Upper Palaeolithic transitional industry in the Western Ukraine. V. Y. COHEN et V. N. STEPANCHUK, Middle to Upper Palaeolithic transition in the Eastern Europe. Y. E. DEMIDENKO et M. OTTE, Siuren-I (Crimean) in the context of a European Aurignacian. Y. E. DEMIDENKO, The European Early Aurignacian of Krems-Dufour type industries: a view from Eastern Europe. D. FLAS, Etude de la continuité entre le Lincombien-Ranisien-Jerzmanowicien et le Gravettien aux pointes pédonculées septentrional. M. OLIVA, Les pratiques funéraires dans le Pavlovien Morave: révision critique. G. KHLOPATCHEV, Les techniques de débitage de l'ivoire dans les sites de la plaine russe au Paléolithique Supérieur (25000 - 13000 av. J.-C.). V. Y. COHEN, Landscape, economy and complexity in light of the Crimean Final Paleolithic and Mesolithic data (preliminary analyses). A. MATEOS CACHORRO, Fracturation anthropique intentionnelle sur madibules et phalanges dans le niveau VIII de la grotte de Las Caldas (Asturies, Espagne). L. G. STRAUS, Human adaptations to the reforestation of the South Coast of the Bay of Biscay: 13000 - 9000 radiocarbon years ago. L. G. STRAUS et M. OTTE, Contributions to the Mesolithic of Belgium: Early Holocene camps & burials in the Meuse basin of NW Ardennes. U. KRÖPLIEN, Megalithic buildings and sea-going ships of the Neolithic Age. J. F. ERASO, A. ALDAY RUIZ and I. Y. ARNAL, Soil in the Late Prehistory of the Basque Country: New data from Atxoste and Los Husos (Alava). D. GHEORGHIU, Revivre le passé: rapport sur le projet "Vadastra 2000". J. RODZINSKA-NOWAK, M. NOWAK et J. POLESKI, Pottery and flint finds from the upper layers of the Lokietka Cave.

BON DE COMMANDE

Marcel OTTE
Université de Liège
Service de Préhistoire
Place du XX Août, 7, bât. A1
B-4000 Liège (Belgique)

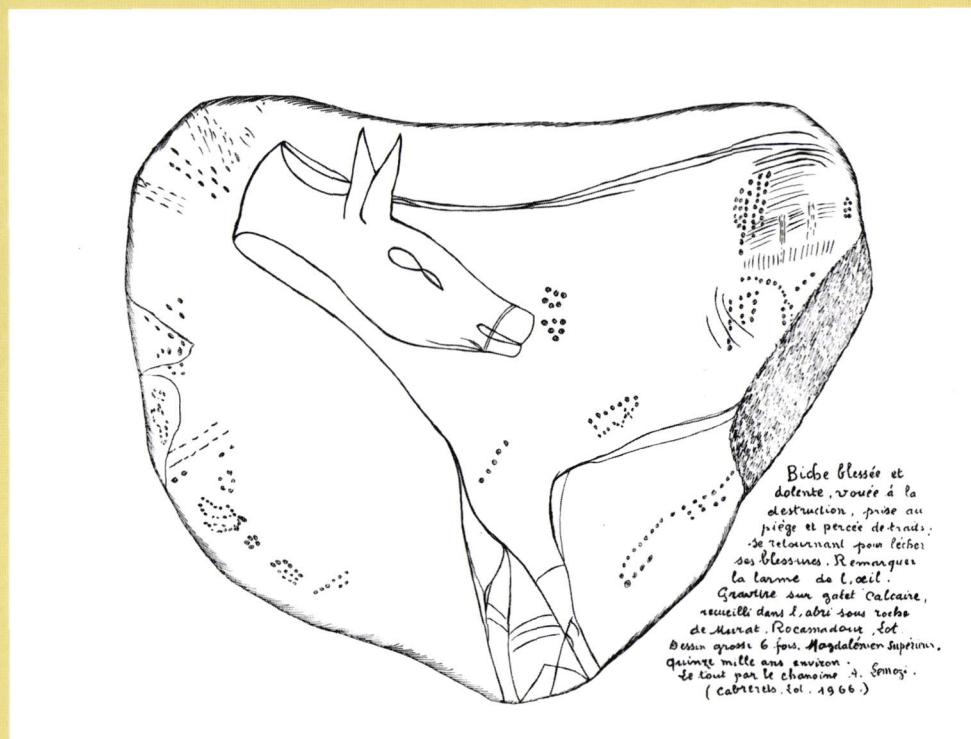
Tél : # 32 4 366.54.67
Fax : # 32 4 366.55.51
E-Mail : prehist@ulg.ac.be
Web : <http://www.ulg.ac.be/prehist/> <== commande en ligne

Numéro de l'ERAUL :
Numéro de Préhistoire Européenne :

Montant en € :

Nous acceptons le paiement via PAYPAL

Nom et prénom :
Institution :
Adresse :
Code postal :
Ville :
Pays :
Téléphone :
Fax :
Email:
Mode de paiement : virement bancaire - PAYPAL



Josseline Bournazel-Lorblanchet, documentaliste de formation, a été employée au Musée A. Lemozi à Cabrerets (Lot), pendant 15 ans. C'est dans l'exercice de ses fonctions et en participant à de multiples recherches de préhistoire qu'elle a découvert l'oeuvre de l'abbé Lemozi. La biographie qu'elle publie aujourd'hui a été le support de son diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, soutenu en 2007, sous la direction du Professeur Jean Guilaine.